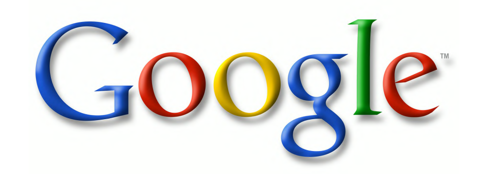








ESSAIS

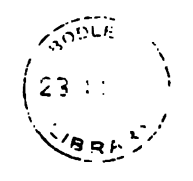
SUR LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

ESSAIS
SUR LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE,
ÉCRITS
POUR L'USAGE D'UNE DAME ÉTRANGÈRE,
COMPATRIOTE DE L'AUTEUR.

TOME SECOND.

1803.



ESSAIS

SUR LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

THÉATRE.

En traitant ce sujet, je suis loin de m'ériger en critique; je ne prétends que vous exposer la manière dont les pièces les plus remarquables du théâtre français m'ont frappé, soit en les lisant, soit en les voyant représenter : car il y a des pièces qui produisent sur le théâtre un effet qu'elles perdent à la lecture, dont l'Inès de Castro de M. de La Motte est un exemple manifeste.

J'ai lu avec attention l'analyse des ouvrages dramatiques, faite par M. de La Harpe. J'en ai reçu du plaisir et de l'instruction; mais, malgré les talens de cet écrivain et sa profonde connoissance dans l'art du théâtre, il me semble qu'on peut lui reprocher d'accorder trop peu

de mérite à quelques auteurs, et de porter ses louanges trop loin à l'égard de quelques autres.

CORNEILLE.

Pierre Corneille naquit à Rouen en 1606, et mourut à Paris, doyen de l'académie française, en octobre 1684. Comme c'étoit une règle, dans ce corps, que le directeur (*) faisoit les frais d'un service pour les membres qui mouroient sous son directorat, il s'éleva une contestation pour cet honneur entre Racine et l'abbé de Lavau (**); le dernier l'emporta; et Benserade disoit à cette occasion à Racine : « Si quelqu'un » pouvoit prétendre à enterrer Corneille, c'étoit » vous, Monsieur, et vous ne le ferez pas. »

On dit que Corneille avoit l'air le plus commun, et que rien dans sa conversation n'annonçoit ni l'homme d'esprit, ni l'homme de génie. Il dit de lui-même :

(*) C'est le sort qui décidoit du choix du directeur de l'académie. Il devoit remplir cet office pendant trois mois, et répondoit aux discours de réception des nouveaux académiciens.

(**) *J'étois encore directeur quand Corneille est mort*, disoit l'abbé de Lavau; *et moi*, disoit Racine, *j'ai été nommé directeur le jour même de sa mort*.

En matière d'amour, je suis fort inégal;
J'en écris assez bien, je le parle assez mal.
J'ai la plume féconde, et la bouche stérile;
Bon galant au théâtre, et fort mauvais en ville:
L'on ne peut rarement m'écouter sans ennui,
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Le parallèle de Corneille et de Racine, ne fut pas essayé moins souvent que celui des anciens et des modernes.

« Je compare », dit Montesquieu, « Corneille à Michel-Ange, et Racine à Raphaël. »

La Motte juge leurs différentes qualités ainsi:

L'un plus pur, l'autre plus sublime,
Tous deux partagent notre estime
Par un mérite différent:
Tour-à-tour ils nous font entendre,
Ce que le cœur a de plus tendre,
Ce que l'esprit a de plus grand.

Ce que Racine eût été sans Corneille, est incertain; et ce que Corneille a été par lui-même, n'est pas douteux.

« Corneille est venu », dit M. de La Harpe, » quand il n'y avoit encore rien de bon: il a » donc un mérite qui lui est propre, celui de » s'être élevé sans modèle aux beautés supé- » rieures. Racine ne s'est point formé sur lui, » il est vrai; mais il a nécessairement profité

» des lumières déjà répandues; il a trouvé l'art
» infiniment plus avancé ; il a pu s'instruire,
» et par les succès de Corneille, et même par
» ses fautes. A partir de ce point, il n'y a plus
» de parité.... S'agit-il donc de décider qui
» des deux avoit plus de génie? Je crois que
» personne ne peut le savoir, si ce n'est Dieu
» même, qui leur en avoit donné beaucoup à
» tous deux.

» L'élévation et la force, paroissent appar-
» tenir naturellement au génie de Corneille.
» Tout ce qui peut exalter l'ame, le sentiment
» de l'honneur, dans le vieux don Diègue;
» celui du patriotisme, dans le vieil Horace;
» la férocité romaine, dans son fils; l'enthou-
» siasme de religion, dans Polyeucte; l'ambi-
» tion effrénée, dans Cléopâtre; la générosité,
» dans Sévère et dans Auguste; l'honneur de
» venger un époux tel que Pompée par des
» moyens dignes de lui, dans le rôle de Cor-
» nélie, tous ces différens caractères de gran-
» deur, il les a connus, il les a tracés....

» Le style est dans Corneille aussi inégal que
» tout le reste. Il a donné le premier de la
» noblesse à notre versification; le premier, il
» a élevé notre langue à la dignité de la tra-
» gédie; et dans ses beaux morceaux, il semble

» imprimer au langage la force de ses idées. Il » a des vers d'une beauté au-dessus de laquelle » il n'y a rien. Ce n'est pas qu'on ne puisse, » sans se contredire, faire le même éloge de » Racine et de Voltaire, parce que, dès qu'il » s'agit de beautés de différens genres, elles » peuvent être toutes également au plus haut » degré, sans admettre de comparaison. A » l'égard de la pureté, de l'élégance, de l'har- » monie, du tour poétique, de toutes les con- » venances du style, il faut voir dans l'excellent » commentaire de Voltaire tout ce qui a man- » qué à Corneille, et tout ce qu'il laissoit à » faire à Racine (*). »

Le *Menteur,* qu'on donna pour la première fois en 1642, prouve encore les talens de Corneille dans le genre comique. J'ai souvent vu représenter cette pièce avec grand plaisir, et sur-tout quand le rôle de *Dorante* étoit joué par Molé. C'est la seule pièce qui ait été suivie d'une autre pièce sous le même nom, *la Suite du Menteur,* qui est du même auteur. Toutes les deux sont imitées de l'espagnol. On attribuoit l'original à Lopez de Vega; mais il a été réclamé, selon Voltaire, par don Juan d'Alarçon.

(*) Cours de Littérature par M. de La Harpe.

« Corneille, après avoir créé l'art de la tra-
» gédie, a encore fait la première comédie où
» l'on trouve un comique décent et naturel,
» où l'on remarque cette aisance et cette légè-
» reté qui doivent caractériser le genre, où
» l'on admire enfin cette gaieté soutenue dans
» le style et les situations, si éloignées des
» bouffonneries qui étoient alors en possession
» du théâtre. Le *Menteur* précéda les comédies
» de Molière. Dans cette pièce, qui est restée,
» le principal rôle est rempli de détails char-
» mans; l'auteur y prend alternativement tous
» les tons; les narrations variées qu'il met dans
» la bouche du *Menteur*, réunissent toutes les
» sortes de beautés comiques; et le récit du
» pistolet sur-tout est d'un naturel, d'une gaieté
» piquante, que Molière lui-même n'a pas
» surpassés. Le rôle du valet crédule, qui est
» toujours la dupe de son maître, quoiqu'il
» connoisse bien son caractère, contribue à
» faire ressortir le personnage du Menteur; et
» par des naïvetés exprimées dans un style tou-
» jours gai, jamais bouffon, augmente le comi-
» que de la situation (*). »

(*) Essai qui précède la Grammaire de Port-Royal, nouvelle édition.

Corneille disoit que, pour décider quelle étoit la plus belle de ses tragédies, il falloit choisir entre *Rodogune* et *Cinna;* et si on leur joint *le Cid, les Horaces, Polyeucte, Pompée, Héraclius, Œdipe* et *Sertorius,* on ne feroit pas un grand sacrifice en renonçant aux autres. L'*Œdipe* même a été fortement critiqué; mais, comme le remarque Voltaire, on ne doit juger un grand homme que par ses chefs-d'œuvre, et non par quelques fautes. Cependant on est fâché de voir qu'il ait si mal observé cette règle dans son commentaire sur Corneille, où le desir de diminuer la haute réputation de cet auteur se manifeste si évidemment.

« La représentation des pièces de Corneille », dit M. de La Harpe, « nous met à-la-fois sous les yeux et son génie et son siècle. C'est pour nous un doux plaisir de les voir en présence, et de juger ensemble l'un et l'autre. Ses beautés marquent le premier, ses défauts rappellent le second. Celles-là nous disent : voilà ce qu'étoit Corneille; celles-ci : voilà ce qu'étoient tous les autres. »

Corneille continua d'écrire dans un âge très-avancé, et même lorsque son génie eut perdu sa force. Il est fâcheux que des hommes de

cette trempe n'aient point d'amis, pour empêcher que leur déclin ne soit exposé à la malignité du public. Cependant, comme le soleil à son coucher fait voir, dans certains instans, toute sa splendeur, on observe de même, dans les dernières tragédies de Corneille, des endroits magnifiques et sublimes.

On est étonné de voir Corneille, dont le style étoit toujours des plus nerveux, s'exprimer avec cette douceur, avec cette tendre délicatesse qu'on trouve dans la déclaration de Psyché à l'Amour :

A peine je vous vois, que mes frayeurs cessées
Laissent évanouir l'image du trépas,
Et que je sens couler, dans mes veines glacées,
Un je ne sais quel feu que je ne connois pas.
J'ai senti de l'estime et de la complaisance,
De l'amitié, de la reconnoissance;
De la compassion les chagrins innocens,
M'en ont fait sentir la puissance :
Mais je n'ai point encor senti ce que je sens.
. . . .
Tout ce que j'ai senti n'agissoit pas de même;
Et je dirois que je vous aime,
Seigneur, si je savois ce que c'est que d'aimer.

Et puis ce que répond l'Amour, lorsque Psyché lui demande s'il est jaloux:

Je

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature :
Les rayons du soleil vous frappent trop souvent;
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent :
        Dès qu'il les flatte, j'en murmure.
        L'air même que vous respirez,
Avec trop de plaisir passe par votre bouche;
        Votre habit de trop près vous touche;
        Et sitôt que vous soupirez,
        Je ne sais quoi qui m'effarouche,
Craint parmi vos soupirs des soupirs égarés, *etc.* (*)

« Ces vers charmans peuvent servir à prouver que si Corneille, dans ses tragédies, n'a » point fait parler l'Amour assez tendrement, » on ne doit point attribuer cette manière de » le peindre à un défaut de talent. Il paroît » que ce grand poète s'étoit formé, sur l'amour

(*) Ces vers sont tirés de *Psyché*, *tragédie-ballet*, jouée en 1670, et qui est imprimée dans les œuvres de Molière. Corneille y travailla, parce que Molière n'eut pas le temps de remplir tous les rôles. Voici comme en parle le Dictionnaire des Théâtres : « Le temps pressant trop Molière, il ne put faire que le prologue, le premier acte, la première scène du second, et la première du troisième. Corneille l'aîné se chargea du reste, et le fit en quinze jours. Toutes les paroles qui se chantent sont de Quinault, à la réserve de la plainte italienne, qui est de Lully, etc. »

Les vers cités ici sont dans la scène troisième du troisième acte; par conséquent, ils sont de P. Corneille.

» tragique, un système absolument opposé à
» celui de Racine (*). »

A l'époque où Corneille commença à écrire, « la littérature espagnole étoit très-répandue » en France. Anne d'Autriche avoit introduit » à la cour une langue sonore et majestueuse, » dans laquelle avoient été composés plusieurs » ouvrages qui avoient alors une grande répu- » tation. Tous les poètes dramatiques savoient » cette langue, et cherchoient à faire passer, » sur le théâtre français, des pièces que notre » indigence dans cette partie de la littérature, » nous faisoit regarder comme des chefs-d'œu- » vre. Les auteurs espagnols, doués d'une ima- » gination vaste et brillante, avoient fait quel- » ques bonnes scènes théâtrales; mais plus » jaloux d'inspirer la curiosité que d'exciter » cette sorte d'intérêt, qui ne peut naître que » d'un sujet simple, ils s'étoient étudiés à com- » pliquer leurs canevas dramatiques; et la re- » présentation de leurs pièces exigeoit une » attention si scrupuleuse, que, comme le dit » Boileau, d'un divertissement, ils en faisoient » une fatigue. Ils ne suivoient aucune règle

(*) Essai qui précède la Grammaire de Port-Royal, nouvelle édition.

» dans leurs compositions informes; et les trois
» unités leur étoient absolument inconnues....

» Corneille ne put se préserver entièrement
» du mauvais goût, qui étoit répandu dans les
» meilleures compagnies de son temps. Mais,
» dans le choix qu'il fit des auteurs espagnols
» dont il voulut embellir ses ouvrages, on ne
» peut méconnoître un homme supérieur. Le
» sujet du *Cid*, qui étoit un des plus heureux
» que l'on pût trouver, avoit été traité par deux
» poètes espagnols. Corneille se l'appropria;
» il en fit un chef-d'œuvre. L'*Héraclius* de
» Calderone étoit un chaos, où le mauvais goût
» et les fausses combinaisons étoient portés à
» un degré difficile à concevoir. Le poète fran-
» çais en fit une pièce régulière, où cependant
» il suivit un peu trop les traces de ses modèles.
» Dans la suite, il puisa encore chez les Espa-
» gnols le sujet de *don Sanche d'Arragon*,
» qui, pour la conduite et pour le style, est
» inférieur à *Héraclius*. On ne doit pas oublier
» qu'il trouva aussi, dans ce théâtre informe,
» l'idée du *Menteur*. Mais, outre que la pre-
» mière pensée d'une comédie de caractère
» est peu importante, puisque tout dépend de
» l'exécution, on doit remarquer encore que
» la liaison des scènes, et sur-tout le style

» vraiment comique de cette pièce, appartien-
» nent entièrement à Corneille.

» Quoique ce grand poète ait embelli et
» perfectionné tout ce qu'il a emprunté aux
» Espagnols, on ne peut révoquer en doute
» qu'en général le style de presque toutes ses
» pièces ne porte quelque empreinte des dé-
» fauts que l'on a reprochés aux Calderone et
» aux Lopez de Vega. On remarque quelque-
» fois, dans les tragédies même de son bon
» temps, que les scènes d'amour y sont trop
» raisonnées, et que l'auteur y suit, d'une ma-
» nière trop marquée, les formes un peu pé-
» dantesques de l'école....

» Mais les défauts ne se trouvent que très-
» rarement dans les bonnes pièces de Corneille,
» et ils disparoissent sous le grand nombre de
» beautés franches, hardies et sublimes. Dans
» ses dernières pièces, lorsque le feu de la jeu-
» nesse se fut éteint, les beautés diminuèrent,
» et les fautes devinrent plus fréquentes (*). »

RACINE.

Jean Racine naquit à la Ferté-Milon, en 1639, d'une famille noble, et fut élevé à Port-

(*) Essai qui précède la Grammaire de Port-Royal, nouvelle édition.

Royal-des-Champs. Il avoit l'avantage sur Corneille d'avoir une belle figure, avec la politesse et les usages du monde. Il fut nommé gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, qui, pendant ses maladies, le faisoit coucher auprès de lui; et comme il aimoit à s'entretenir avec Racine, et à l'entendre réciter, il étoit quelquefois admis chez madame de Maintenon, quand le roi s'y trouvoit. Mais il perdit sa faveur; et ce malheur inopiné fit une impression si grande sur un cœur trop sensible, qu'il ne put le soutenir. Des maladies, produites par le chagrin, le mirent au tombeau, le 22 avril 1699, à l'âge de cinquante-neuf ans.

On raconte différemment la cause de sa disgrace. Quelques-uns prétendent que madame de Maintenon, touchée de la misère du peuple, demanda à Racine un mémoire sur ce sujet, qu'elle donna au roi; que Louis XIV, peu content de voir que son historien s'occupât des défauts de son administration, défendit à madame de Maintenon de le revoir, en lui disant: *Parce qu'il fait bien des vers, croit-il pouvoir être ministre?*

L'harmonie, la correction, un style noble sans enflure, et simple sans être vulgaire, caractérisent les tragédies de Racine.

« Il semble », dit Vauvenargues, « qu'on » ne convienne de l'art de Racine, que pour » donner à Corneille l'avantage du génie. Qu'on » emploie cette distinction pour marquer le » caractère d'un faiseur de phrases, je la trou- » verai raisonnable ; mais lorsqu'on parle de » l'art de Racine, l'art qui met toutes les choses » à leur place ; qui caractérise les hommes, » leurs passions, leurs mœurs, leur génie ; qui » chasse les obscurités, les superfluités, les faux » brillans ; qui peint la nature avec feu, avec » sublimité et avec grace, que peut-on penser » d'un tel art, si ce n'est qu'il est le génie des » hommes extraordinaires, et l'original même » de ces règles que les écrivains sans génie » embrassent avec tant de zèle et si peu de » succès ?...

» Qui créa jamais une langue ou plus ma- » gnifique, ou plus simple, ou plus variée, ou » plus noble, ou plus harmonieuse, ou plus » touchante ?... Nul n'éleva si haut la parole, » et n'y versa tant de douceur. Nul ne mit » jamais autant de vérité dans ses dialogues, » dans ses images, dans ses caractères, dans » l'expression des passions. Seroit-il trop hardi » de dire, que c'est le plus beau génie qu'ait » eu la France ?... »

On a observé que Racine, en faisant trop souvent dominer le sentiment de l'amour, avoit par-là même énervé son héros. « Mais, si ce reproche a pu quelquefois être fondé, on doit avouer aussi que le théâtre doit, au tableau de l'amour, les émotions les plus puissantes et les plus variées. L'amour est, de toutes les passions, celle qui a le plus d'inconstance et d'orages. Il allie au plus haut degré, et presque au même moment, tous les contrastes et tous les excès, la crainte et l'espérance, l'enthousiasme et l'abattement, la violence et la douceur, la tristesse et la joie, les délices et les souffrances. C'est au milieu de ce flux et reflux de mouvemens contraires, que se plaît la tragédie; c'est du fond des cœurs tourmentés par le plus invincible de tous les sentimens, que l'action dramatique doit sortir avec le plus d'énergie et d'impétuosité. . . .

» Virgile ne crut point l'amour trop petit pour être placé entre l'incendie de Troye et la fondation du Capitole, entre la ville des César et celle d'Annibal. C'est sur le bûcher de Didon que l'amour prépare les haines de Carthage contre les grandeurs de Rome, et qu'il fit entendre, avec une énergie qu'on n'avoit point encore connue, toutes ses fureurs et tous

ses gémissemens. C'est là qu'après dix-sept siècles, il se fit voir une seconde fois à Racine, comme il s'étoit montré à Virgile, au milieu des douleurs, des vengeances et des remords qui doivent lui servir de cortége. C'est là, si je puis m'exprimer ainsi, que, recueillant tous ses feux et toutes ses larmes, il les fit passer dans la tragédie française, et dans les vers de cet homme immortel qui, des traits approfondis du caractère de Didon, composa celui de Roxane, de Phédre et d'Hermione, et qui, seul parmi les modernes, retrouva le génie et l'expression du poète romain.

» N'en doutons point, c'est Virgile, encore plus qu'Euripide, qui fut le maître de Racine. C'est celui qui, dans le quatrième livre de l'*Enéide*, connut et peignit si bien toutes les agitations du cœur d'une femme, *notumque furens quid fœmina possit*; c'est le créateur de Didon qui avertit l'auteur d'Andromaque des nouvelles beautés dont il pouvoit enrichir le théâtre, déjà fondé avec tant de grandeur par le génie de Corneille (*). »

La grande réputation de Racine date de l'époque où il donna *Andromaque*; mais, comme

(*) Cours de Littérature par M. de La Harpe.

rien n'échappe à la satyre, on a critiqué fort injustement le désespoir d'Oreste, les emportemens d'Hermione, et les incertitudes de Pyrrhus. Cependant les situations, l'intérêt, l'intrigue de la pièce, demandoient que tous les principaux caractères fussent peints par les couleurs les plus fortes. « Il y a trois amours dans cette pièce, celui de Pyrrhus pour Andromaque, celui d'Hermione pour Pyrrhus, et celui d'Oreste pour Hermione. Il falloit que tous trois fussent tragiques, que tous trois eussent un caractère différent, et que tous trois concourussent à lier et à délier le nœud principal du sujet, qui est le mariage de Pyrrhus avec Andromaque, d'où dépend la vie du fils d'Hector. D'abord, l'amour est tragique dans tous les trois, au point où il peut produire de grandes catastrophes et de grands crimes.... Quelle marche claire et distincte, dans une intrigue qui sembloit double! Quel art d'entrelacer et de conduire ensemble les deux branches principales de l'action, de manière qu'elles semblent n'en faire qu'une! Tout se rapporte à un seul événement, au mariage d'Andromaque et de Pyrrhus; et les événemens que produit l'amour d'Oreste pour Hermione, sont toujours dépendans de celui de Pyrrhus

pour Andromaque. Ce mérite de la difficulté vaincue, suppose une science profonde de l'intrigue. »

Dans cette pièce, « tout est motivé, tout est » vraisemblable ; et de peur que l'amour de » Pyrrhus ne nous rassurât sur le sort d'Astya- » nax, le poète lui a conservé le caractère fier » et impétueux qui convient au fils d'Achille, » et cette violente passion, qui peut devenir » cruelle si elle n'est pas satisfaite. Voici comme » il est annoncé dès la première scène :

. . . . Chaque jour on lui voit tout tenter
Pour fléchir sa captive, ou pour l'épouvanter.
De son fils, qu'il lui cache, il menace la tête,
Et fait couler des pleurs qu'aussitôt il arrête.
Hermione elle-même a vu plus de cent fois
Cet amant irrité revenir sous ses lois,
Et de ses vœux troublés lui rapportant l'hommage,
Soupirer à ses pieds, moins d'amour que de rage.
Ainsi n'attendez pas que je puisse aujourd'hui
Vous répondre d'un cœur si peu maître de lui.
Il peut, seigneur, il peut, dans ce désordre extrême,
Épouser ce qu'il hait, et perdre ce qu'il aime.

» Et ces hommes, que la passion laisse *si* » *peu maîtres d'eux-mêmes*, sont précisément » ce qu'il nous faut dans la tragédie. On ne sait » pas ce qui arrivera, mais on peut s'attendre

» à tout; l'on espère et l'on craint (*)..... »

Dans *Britannicus*, on admire l'habileté avec laquelle les différens caractères sont peints et développés. Voltaire disoit que Britannicus étoit la pièce des connoisseurs. Néron est un monstre naissant, qui passe par gradation de la vertu au crime, du crime aux forfaits. Agrippine est une mère digne d'un tel fils; *avide de pouvoir, intrigante, impérieuse; ne se souciant de vivre que pour règner; employant également, pour parvenir à ses fins, les vices, les vertus et les foiblesses de tout ce qui l'environne.* Burrhus est un sage, au milieu de la cour la plus corrompue. « Le mérite d'une » pièce », dit M. de La Harpe, « qui réunissoit » l'art de Tacite et celui de Virgile, échappa » au plus grand nombre des spectateurs. Le » mot de politique n'y est jamais prononcé; » mais celle qui règne plus ou moins dans les » cours, selon qu'elles sont plus ou moins » corrompues, n'a jamais été peinte avec des » traits si vrais, si profonds, si énergiques; et » les couleurs sont dignes du dessin....

» Ce qui peut émouvoir la pitié dans cette » pièce, c'est l'amour mutuel de Britannicus et

(*) Cours de Littérature, par M. de La Harpe.

» de Junie, et la mort du jeune prince; mais » l'amour est ici bien moins tragique, et d'un » effet bien moins grand que dans Androma- » que. Cependant l'union des deux amans est » traversée par la jalousie de Néron; la vie » du prince est menacée dès que le caractère » du tyran se développe, et sa mort est la ca- » tastrophe qui termine la pièce. »

La conversation d'Agrippine et de Néron est un chef-d'œuvre, et forme un morceau d'histoire parfait.

Mais enfin, *quand la mort de Britannicus a fait voir tout ce qu'on pouvoit attendre de Néron, Agrippine, qui n'a plus rien à ménager, et qui ne songe plus qu'à l'épouvanter de ses propres fureurs*, lui tient ce langage :

. . . Poursuis, Néron; avec de tels ministres,
Par des faits glorieux tu vas te signaler.
Poursuis : tu n'as pas fait ce pas pour reculer.
Ta main a commencé par le sang de ton frère;
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.
Dans le fond de ton cœur, je sais que tu me hais :
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits;
Mais je veux que ma mort te soit même inutile.
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille.
Rome, ce Ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Par-tout, à tout moment, m'offriront devant toi.

Tes remords te suivront comme autant de furies :
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries.
Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'espère qu'enfin le Ciel, las de tes crimes,
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes ;
Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien ;
Et ton nom paroîtra, dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.

« Voilà un exemple de cet art si fréquent » dans Racine, de donner aux idées les plus » fortes l'expression la plus simple. Dire à un » homme que son nom sera une injure pour » les tyrans, est déjà terrible, mais *pour les* » *plus cruels tyrans une cruelle injure!* Je ne » crois pas que l'invective puisse imaginer rien » au-delà ; et pourtant il n'y a rien de trop » pour Néron : son nom est devenu celui de » la cruauté (*). »

Bérénice est foible, comparée aux autres pièces de Racine ; et on a observé que, quoique les sentimens qu'on y trouve soient délicats et la versification noble et harmonieuse, elle manque de sublime et du terrible, *ces deux*

(*) Cours de Littérature, par M. de La Harpe.

grands ressorts de la tragédie. Racine y *lutta contre les difficultés d'un sujet qui n'étoit pas de son choix; et s'il n'a pu faire une véritable tragédie de ce qui n'étoit en soi-même qu'une élégie héroïque, il a fait du moins, de cette élégie, un ouvrage charmant, et tel que lui seul pouvoit le faire*. On disoit dans le temps que c'étoit une *pièce de commande*, et que Titus n'étoit point un héros romain, mais un courtisan de Versailles. On prétendoit qu'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, en avoit donné le sujet à Racine, et qu'elle avoit en vue le frein qu'elle-même avoit mis à son penchant pour Louis XIV (*). Ceci me paroît inconséquent : c'étoit Titus qui avoit mis un frein à son amour, et non pas Bérénice, qui n'y met aucun obstacle; mais les vers suivans, prononcés par Bérénice *dans toute l'ivresse de l'amour*, furent appliqués à Louis XIV, alors

(*) . . . .
Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille;
Tandis que, plus aimable, et plus maître des cœurs,
Racine, d'Henriette exprimant les douleurs,
Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice,
Des feux les plus touchans peignoit le sacrifice.

VOLTAIRE.

dans tout l'éclat de sa jeunesse, de sa beauté et de sa gloire.

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur?
Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur?
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,
Qui tous de mon amant empruntoient leur éclat;
Cette pourpre, cet or que rehaussoit sa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de sa victoire;
Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts
Confondre sur lui seul leurs avides regards;
Ce port majestueux, cette douce présence.....
Ciel! avec quel respect et quelle complaisance,
Tous les cœurs en secret l'assuroient de leur foi!
Parle, peut-on le voir sans penser, comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître?

Dans *Bajazet*, l'auteur avoit à travailler sur un nouveau terrein, et sur un terrein alors très-peu connu. Mais dès le commencement de cette pièce, on est instruit des mœurs, des usages, et de la politique des Turcs et du sérail. Le sujet est la conspiration du visir, pour mettre sur le trône Bajazet à la place d'Amurat, son frère. Pour faire ressortir le personnage de Bajazet, destiné dans le plan de la pièce à ne jouer qu'un rôle passif, il

introduit, dans un dialogue entre Acomat et Osmin, un autre frère nommé Ibrahim; et les deux portraits produisent un contraste le plus heureux et le plus frappant.

OSMIN.

Quoi! Roxane, seigneur, qu'Amurat a choisie
Entre tant de beautés dont l'Europe et l'Asie
Dépeuplent leurs états et remplissent sa cour?
Car on dit qu'elle seule a fixé son amour;
Et même il a voulu que l'heureuse Roxane,
Avant qu'elle eût un fils, prît le nom de sultane.

ACOMAT.

Il a fait plus pour elle, Osmin, il a voulu
Qu'elle eût dans son absence un pouvoir absolu.
Tu sais de nos sultans les rigueurs ordinaires.
Le frère rarement laisse jouir ses frères
De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang
Qui les a de trop près approchés de son rang.
L'imbécille Ibrahim, sans craindre sa naissance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance;
Indigne également de vivre et de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.
. . . .
L'autre, trop redoutable et trop digne d'envie,
Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie;
Car enfin Bajazet dédaigna de tout temps
La molle oisiveté des enfans des sultans.

Il

Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance,
Et même en fit sous moi la noble expérience.
Toi-même tu l'as vu courir dans les combats,
Emporter après lui tous les cœurs des soldats,
Et goûter, tout sanglant, le plaisir et la gloire
Que donne aux jeunes cœurs la première victoire.

Il y a deux passages qui développent en même temps le caractère ferme et austère du visir, et peignent encore les mœurs du sérail. Il raconte à Osmin qu'Atalide lui a été promise en mariage.

OSMIN.

Quoi! vous l'aimez, seigneur?

ACOMAT.

Voudrois-tu qu'à mon âge,
Je fisse de l'amour le vil apprentissage;
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans,
Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudens?
C'est par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue :
J'aime en elle le sang dont elle est descendue.
Par elle Bajazet, en m'approchant de lui,
Me va contre lui-même assurer un appui.
Un visir aux sultans fait toujours quelque ombrage :
A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage.
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.
Bajazet aujourd'hui m'honore et me caresse;
Ses périls tous les jours réveillent sa tendresse.

Ce même Bajazet, sur le trône affermi,
Méconnoîtra peut-être un inutile ami.
Et moi, si son devoir, si ma foi ne l'arrête,
S'il ose quelque jour me demander ma tête....
Je ne m'explique point, Osmin, mais je prétends
Que du moins il faudra la demander long-temps.
Je sais rendre aux sultans de fidèles services;
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas, quand ils l'ont prononcé.

Enfin, le caractère du visir est regardé comme un des caractères les plus achevés qu'il y ait sur la scène. Dans le rôle d'Atalide, son amour, la délicatesse de ses sentimens, les combats de son cœur, ses craintes et ses douleurs, sont peints d'une manière à exciter la plus grande admiration.

Mithridate, qui est plus dans le genre de Corneille que toute autre pièce de Racine, quoique cette tragédie soit pleine de beautés, a été beaucoup critiquée dans le temps qu'elle a paru, et même depuis. On disoit que Mithridate, que nous voyons dans l'histoire guerrier et conquérant, ne respirant que la vengeance et l'ambition, grand dans la prospérité, plus grand encore quand la fortune lui est contraire, est représenté par Racine en vieillard amoureux

d'une jeune fille, dont ses deux fils sont également amoureux. M. de La Harpe s'élève contre cette opinion. « Il paroît, dit-il, que » dans *Mithridate*, Racine se proposa de lutter » de plus près contre Corneille, en mettant » comme lui sur la scène un de ces grands » caractères de l'antiquité, d'autant plus diffi- » cile à bien peindre, que l'histoire en a donné » une plus haute idée. Il avoit fait voir dans » Acomat tout ce qu'il pouvoit mettre de force » dans un personnage d'imagination : il fit voir » dans *Mithridate* avec quelle énergie et quelle » fidélité il savoit saisir tous les traits de res- » semblance d'un modèle historique. On re- » trouve chez lui Mithridate tout entier, son » implacable haine pour les Romains, sa fer- » meté et ses ressources dans le malheur, son » audace infatigable, sa dissimulation profonde » et cruelle, ses soupçons, ses jalousies, ses » défiances, qui l'armèrent si souvent contre » ses proches, ses enfans, ses maîtresses. Il » n'y a pas jusqu'à son amour pour Monime » qui ne soit conforme, dans tous les détails, » à ce que les historiens nous ont appris.... »

Le morceau suivant *donne un des modèles le plus parfait du style sublime qu'il y ait peut-être dans la langue française.*

Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie.
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie,
Pour croire que long-temps, soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgraces.
Déjà plus d'une fois, retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenoit après son char un vain peuple occupé,
Et gravant en airain ses frêles avantages,
De mes états conquis enchaînoit les images,
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur au fond de ses marais;
Et chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres temps, d'autres soins : l'Orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.
Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés :
Ils y courent en foule; et, jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul je leur résiste : ou lassés, ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis.
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
Le grand nom de Pompée assure sa conquête :
C'est l'effroi de l'Asie; et, loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.

Ce dessein vous surprend, et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.

J'excuse votre erreur; et, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.
Ne vous figurez point que, de cette contrée,
Par d'éternels remparts Rome soit séparée :
Je sais tous les chemins par où je dois passer;
Et si la mort bientôt ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte, en deux jours,
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours;
Que du Scythe avec moi l'alliance jurée,
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée?
Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne, et sur-tout les Gaulois,
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois,
Exciter ma vengeance, et jusques dans la Grèce,
Par des ambassadeurs accuser ma paresse.
Ils savent que sur eux, prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie, ou suivre mon passage.

C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez par-tout l'horreur du nom romain,
Et la triste Italie, encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
Non, princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers;

Et de près, inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
Ah! s'ils ont pu choisir, pour leur libérateur,
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur;
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un roi long-temps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses ayeux?
Que dis-je? en quel état croyez-vous la surprendre?
Vide de légions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfans pourront-ils m'arrêter?

Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre,
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérans si fiers;
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers!
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme:
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang justement répandu;
Brûlons ce Capitole où j'étois attendu;
Détruisons ses honneurs, et faisons disparoître
La honte de cent rois, et la mienne peut-être!

Iphigénie. — « L'on vit éclore successive-» ment », dit M. de La Harpe, « deux chefs-» d'œuvre qui, en élevant Racine au-dessus » de lui-même, devoient achever sa gloire, » la défaite de l'envie et le triomphe de la » scène française. L'un étoit *Iphigénie*, le mo-» dèle de l'action théâtrale, la plus belle dans

» sa contexture et dans toutes ses parties; l'au-
» tre étoit *Phédre*, le plus éloquent morceau
» de passion que les modernes puissent opposer
» à la *Didon* de ce Virgile, qu'il faudroit ap-
» peler inimitable si Racine n'avoit pas écrit.
» Ces deux pièces, il est vrai, sont, pour le
» fond, empruntées aux Grecs. Mais je me
» suis assez déclaré leur admirateur, pour qu'il
» me soit permis d'assurer, sans être suspect
» de favoriser les modernes, que le poète fran-
» çais a surpassé son modèle dans *Iphigénie;*
» et que dans *Phédre*, il l'a effacé de manière
» à se mettre hors de toute comparaison.... »

Il est impossible de mieux peindre le caractère d'Achille, que dans le discours que Racine lui fait tenir dans les passages suivans. On lui rappelle qu'il doit périr devant Troye.

Moi! je m'arrêterois à de vaines menaces,
Et je fuirois l'honneur qui m'attend sur vos traces!
Les Parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit,
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit.
Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
Mais, puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrois-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare d'un sang reçu d'une déesse,
Attendre chez mon père une obscure vieillesse;

Et toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier?
Ah! ne nous formons point ces indignes obstacles;
L'honneur parle, il suffit : ce sont là nos oracles.
Les Dieux sont de nos jours les maîtres souverains;
Mais, seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes?
Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes;
Et laissant faire au sort, courons où la valeur
Nous promet un destin aussi grand que le leur.
C'est à Troye, et j'y cours; et quoi qu'on me prédise,
Je ne demande aux Dieux qu'un vent qui m'y conduise.
Et quand moi seul, enfin, il faudroit l'assiéger,
Patrocle et moi, seigneur, nous irions vous venger.

On ne peut pas assurément faire le reproche à Racine que, dans cette pièce, *l'amour ait énervé le héros*. Dans toutes les situations, le caractère d'Achille, tel qu'Homère l'a peint, est toujours soutenu; et dans *Iphigénie*, l'on trouve le portrait le plus parfait d'une ame sensible, généreuse, pénétrée du sentiment de l'amour et du devoir filial. Comme elle est touchante! quand elle dit à Clytemnestre:

Sur-tout, si vous m'aimez, par cet amour de mère,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon père.

Et quand Agamemnon croit son projet découvert pour la mener au sacrifice, et qu'il

réfléchit qu'on peut l'empêcher de l'exécuter, elle dit :

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :
Quand vous commanderez, vous serez obéi.

Son discours à Achille, lorsqu'elle résiste à cet amant qui veut tout employer pour la défendre, est aussi justement admiré.

Songez, seigneur, songez à ces moissons de gloire
Qu'à vos brillantes mains présente la victoire.
Ce champ si glorieux, où vous aspirez tous,
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous :
Telle est la loi des Dieux, à mon père dictée.
En vain, sourd à Calchas, il l'avoit rejetée.
Par la bouche des Grecs contre moi conjurés,
Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.
Partez. A vos honneurs j'apporte trop d'obstacles.
Vous-même dégagez la foi de vos oracles;
Signalez ce héros à la Grèce promis;
Tournez votre douleur contre ses ennemis.
Déjà Priam pâlit; déjà Troye, en alarmes,
Redoute mon bûcher, et frémit de vos larmes.
Allez; et, dans ses murs vides de citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
Je meurs dans cet espoir, satisfaite et tranquille.
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espère que du moins un heureux avenir,
A vos faits immortels joindra mon souvenir;

Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire.

Jamais l'envie et l'esprit de parti ne se sont manifestés avec plus d'animosité qu'à l'occasion de *Phédre*, ouvrage du premier ordre. La cabale qui s'étoit formée contre l'auteur, sachant qu'il étoit occupé de cette tragédie, engagea Pradon à composer une pièce sur le même sujet. La Phédre de Racine a été représentée au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, le 1er. janvier 1667, et celle de Pradon le 3 du même mois, sur le théâtre de Guénégaud. Il y avoit, dans cette cabale, presque toutes les personnes qui s'assembloient à l'hôtel de Rambouillet (*); madame de Longueville, madame

(*) Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, fut une des femmes les plus distinguées de son temps. Un grand nombre de gens de mérite fréquentoit son hôtel : on y dissertoit sur le sentiment; on y jugeoit les ouvrages qui paroissoient; mais ce n'étoit pas toujours le goût et l'impartialité qui présidoient à ces jugemens. On a prétendu que le langage de quelques personnes de cette société ressembloit à celui des *Précieuses ridicules*. Ménage dit : « J'étois à la première représentation des Précieuses ridicules de Molière, au petit Bourbon; mademoiselle de Rambouillet y étoit, madame de Grignan, tout l'hôtel de Rambouillet, M. Chapelain, et plusieurs autres de ma connoissance. La pièce fut jouée avec un applaudissement

Deshoulières, et on est fâché de dire qu'on accusa madame de Sévigné même d'être du nombre. Mais le chef de la cabale étoit le duc

---

général; et j'en fus si satisfait en mon particulier, que je vis dès-lors l'effet qu'elle alloit produire. Au sortir de la comédie, prenant M. Chapelain par la main, Monsieur, lui dis-je, nous approuvions vous et moi toutes les sottises qui viennent d'être critiquées si finement et avec tant de bon sens; mais croyez-moi, pour me servir de ce que dit Saint-Remy à Clovis, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré, et adorer ce que nous avons brûlé. Cela arriva comme je l'avois prédit; et de cette première représentation, l'on revint du galimatias et du style forcé. »

Julie d'Angennes, fille de la marquise de Rambouillet, étoit l'objet des hommages de tous les beaux-esprits. Le célèbre évêque de Grasse, Godeau, homme d'une très-petite taille, se faisoit honneur d'être appelé son nain. C'est pour elle qu'on fit la fameuse *guirlande de Julie*, composée d'un grand nombre de fleurs, sur chacune desquelles on fit des vers contenant des louanges pour celle à qui elle étoit dédiée. Voici les vers de Desmarets sur la violette:

' Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe;
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Elle épousa le duc de Montausier, et fut gouvernante des enfans de France; son mari, homme renommé pour son inflexible probité, fut gouverneur du grand dauphin.

de Nevers, neveu du cardinal Mazarin. Par l'influence de toutes ces personnes réunies, le public eut au commencement l'air d'être indécis sur la préférence à donner entre les deux Phédres. Les ennemis de Racine portèrent si loin leur vengeance, que lorsque Phédre fut imprimée, ils donnèrent une édition où ils substituèrent, aux vers les plus beaux, des vers plats et ridicules. La véritable Phédre cependant enfin triompha glorieusement.

Ces deux Phédres sont d'après Euripide et Sénèque, qui ont laissé chacun une tragédie sur le même sujet, mais intitulée Hippolyte.

M. de La Harpe observe que Racine a su donner à Phédre en même temps plus de passion et plus de remords que ces deux anciens. *Qu'on en juge*, dit-il, *par ce morceau qui appartient tout entier à l'auteur français, parce*

On se rappelle ce qu'il dit au dauphin, lorsque ses fonctions de gouverneur vinrent à cesser : « Monseigneur, si » vous êtes honnête homme, vous m'aimerez; si vous ne » l'êtes pas, vous me haïrez, et je m'en consolerai. » Un jour le duc de Montausier, voyant jouer au mail M. le dauphin avec quelques jeunes gens de sa cour, il s'apperçut que le marquis de Créquy, qui étoit très-adroit, n'avoit pas atteint le but, pour laisser l'avantage à M. le dauphin; le duc de Montausier interpella le marquis en lui disant : *Ah! petit corrompu.*

qu'il est le seul qui ait supposé que Phédre avoit fait d'abord exiler Hippolyte pour l'éloigner de sa vue:

Eh bien! connois donc Phédre et toute sa fureur :
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même,
Ni que du fol amour qui trouble ma raison,
Ma lâche complaisance ait nourri le poison.
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les Dieux m'en sont témoins, ces Dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang;
Ces Dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une foible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé :
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé.
J'ai voulu te paroître odieuse, inhumaine;
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins?
Tu me haïssois plus, je ne t'aimois pas moins.
Tes malheurs te prêtoient encor de nouveaux charmes.
J'ai langui, j'ai séché dans les feux, dans les larmes:
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvoient me regarder.

Comme la jalousie est bien peinte dans cet autre morceau!

. . . . Ah! douleur non encore éprouvée!
A quel nouveau tourment je me suis réservée!

Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,
La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
Et d'un refus cruel l'insupportable injure,
N'étoit qu'un foible essai du tourment que j'endure.
Ils s'aiment! par quel charme ont-ils trompé mes yeux?
Comment se sont-ils vus? depuis quand? dans quels lieux?
Tu le savois. Pourquoi me laissois-tu séduire?
De leur furtive ardeur ne pouvois-tu m'instruire?
Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher?
Dans le fond des forêts alloient-ils se cacher?
Hélas! ils se voyoient avec pleine licence:
Le Ciel de leurs soupirs approuvoit l'innocence.
Ils suivoient, sans remords, leur penchant amoureux;
Tous les jours se levoient clairs et sereins pour eux.
Et moi, triste rebut de la nature entière,
Je me cachois au jour, je fuyois la lumière.
La mort est le seul dieu que j'osois implorer;
J'attendois le moment où j'allois expirer.
Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée,
Encor, dans mon malheur, de trop près observée,
Je n'osois dans mes pleurs me noyer à loisir:
Je goûtois en tremblant ce funeste plaisir;
Et, sous un front serein, déguisant mes alarmes,
Il falloit bien souvent me priver de mes larmes.

M. de La Harpe, après avoir rapporté les vers que je citerai ci-après, dit: « Je ne con- » nois rien, dans aucune langue, au-dessus » de ce morceau; il étincelle de traits de la » première force. Quelle foule de sentimens

» et d'images! Quelle profonde douleur dans » les uns! quelle pompe à-la-fois magnifique » et effrayante dans les autres! Et quel coup » de l'art, quel bonheur du génie, d'avoir pu » les réunir! L'imagination de Phédre, con- » duite par celle du poète, embrasse le ciel, » la terre et les enfers. La terre lui présente » tous ses crimes, et ceux de sa famille; le » ciel, des ayeux qui la font rougir; les enfers, » des juges qui la menacent : les enfers, qui » attendent les autres criminels, repoussent la » malheureuse Phédre. Et quelle inimitable » harmonie dans les vers! Quelle énergie de » diction! Je me suis souvent rappelé qu'un » jour, dans une conversation sur Racine, Vol- » taire, après avoir déclamé ce morceau avec » l'enthousiasme que lui inspiroient les beaux » vers, s'écria : *Non, je ne suis rien auprès de* » *cet homme-là*. Ce n'est pas qu'il faille voir » dans cette exclamation presque involontaire » un aveu d'infériorité; c'étoit l'hommage d'un » grand génie, dont la sensibilité étoit en pro- » portion de sa force, et à qui l'admiration » faisoit tout oublier, jusqu'au sentiment de » l'amour-propre.... »

Misérable! et je vis, et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue!

J'ai pour ayeul le père et le maître des dieux;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes ayeux.
Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais, que dis-je? mon père y tient l'urne fatale.
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah! combien frémira son ombre épouvantée,
Quand il verra sa fille, à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers!
Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible;
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne: un dieu cruel a perdu ta famille.
Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.
Jusqu'au dernier soupir, de malheurs poursuivie,
Je rends dans les tourmens une pénible vie.

Racine, dégoûté par les indignités qu'il avoit éprouvées à l'occasion de Phédre, prit la résolution de renoncer entièrement au théâtre. Toujours porté pour la dévotion, il voulut se faire chartreux. Son confesseur l'en détourna, et l'engagea même à épouser, quelques années après, une femme également belle, accomplie et vertueuse. « Il y avoit douze ans », dit un auteur, « que Racine ne songeoit plus à la poésie,

» poésie, par esprit de religion, quand il y
» fut rappelé par un devoir de religion auquel
» il ne s'attendoit pas. Madame de Maintenon,
» attentive à tout ce qui pouvoit procurer aux
» jeunes demoiselles de Saint-Cyr une éduca-
» tion convenable à leur naissance, se plaignoit
» du danger qu'on trouvoit à leur faire chanter
» et réciter nos plus beaux vers, qui sont tous
» composés sur des sujets profanes. Elle com-
» muniqua sa pensée à Racine, en lui deman-
» dant s'il ne seroit pas possible de réconcilier
» la poésie et la musique avec la piété. Racine
» fut édifié et alarmé de ce projet. Il desiroit
» que tout autre que lui se chargeât de l'exécu-
» tion. Que diroient ses ennemis, et que se
» diroit-il à lui-même, si, après avoir brillé
» sur le théâtre profâne, il alloit échouer sur
» un théâtre consacré à la piété?

» La demande de madame de Maintenon
» jeta Racine dans une grande agitation. Il
» vouloit plaire à madame de Maintenon. Le
» refus étoit impossible, et la commission très-
» délicate pour un homme qui, comme lui,
» avoit une grande réputation à soutenir, et
» qui, s'il avoit renoncé à travailler pour les
» comédiens, ne vouloit pas du moins détruire
» l'opinion que ses ouvrages avoient donnée

» de lui. Enfin, après un peu de réflexion, il » trouva dans le sujet d'*Esther* tout ce qu'il » falloit pour tout concilier. Il ne fut pas long-» temps sans porter à madame de Maintenon » non seulement le plan de sa pièce (car il » étoit accoutumé de les faire en prose, scène » pour scène, avant d'en faire les vers), il » porta le premier acte tout fait. Madame de » Maintenon en fut charmée; et sa modestie » ne put l'empêcher de trouver dans le carac-» tère d'*Esther*, et dans quelques circonstances » de ce sujet, des choses flatteuses pour elle. » La *Vasthi* avoit ses applications, *Aman* ses » traits de ressemblance; et indépendamment » de ces idées, l'histoire d'*Esther* convenoit » parfaitement à Saint-Cyr. »

La première représentation fut donnée le 3 février 1689, au couvent de Saint-Cyr. « On » n'y admit que les principaux officiers, qui » suivoient le roi à la chasse. Louis XIV, à » son souper, ne parla que d'*Esther*; Monsei-» gneur, Monsieur, tous les princes deman-» dèrent à la voir; les applaudissemens redou-» blèrent.

» La prière d'*Esther* enleva tout le monde; » tout en parut beau, grand, traité avec di-» gnité. Le grand Condé y pleura.

» La troisième représentation fut consacrée » aux personnes pieuses, telles que le père » de La Chaise, quelques évêques, et douze » ou quinze jésuites, auxquels se joignirent » madame de Miramion, et ses plus distinguées » religieuses. Madame de Maintenon vouloit » se rassurer sur les scrupules qu'elle prévoyoit. » *Aujourd'hui*, leur dit-elle, *on ne jouera que* » *pour les saints*. Les saints applaudirent comme » les autres, et souhaitèrent que toutes les tra- » gédies ressemblassent à *Esther*.

» Le roi y mena ensuite les courtisans; ils » admirèrent de bonne foi. Madame de Main- » tenon étoit importunée de tous côtés. Il y » avoit plus de deux mille aspirans, et il n'y » avoit que deux cents places. Le roi faisoit » une liste, comme pour les voyages de Marly. » Il entroit le premier; et se tenant à la porte, » la feuille dans une main, la canne levée dans » l'autre, en forme de barrière, il y restoit » jusqu'à ce que tous les nommés fussent » entrés.

» Le roi et la reine d'Angleterre voulurent » voir la pièce nouvelle. Le spectacle fut en- » core plus beau : les actrices couvertes de » pierreries, l'orchestre formé des meilleurs » musiciens du roi.

» Madame de Montespan et Louvois se trou-
» vant sous les noms de *Vasthi* et d'*Aman*,
» rougissoient et battoient des mains; le roi
» et la reine d'Angleterre étoient ravis qu'on
» représentât le pape, qui avoit contribué à
» les détrôner, comme aveuglé par l'enfer
» même; Louis XIV, un peu confus des grands
» éloges que la piété faisoit de lui, étoit charmé
» de se reconnoître dans la fierté d'un roi per-
» san, dans son amour pour la justice, dans
» sa tendresse pour *Esther*.

» Racine voulut dédier sa pièce à madame
» de Maintenon, qui le pria de ne pas même
» la nommer dans sa préface.

» En 1721, les comédiens donnèrent *Esther*,
» et ne la donnèrent qu'une fois. Si *Esther*
» inspira de l'ennui, c'est qu'elle fut jouée par
» des personnes qui n'étoient pas faites pour
» elle. Représentée par les actrices de Saint-
» Cyr, elle auroit excité les mêmes transports.
» Il falloit cette naïveté, ces voix pures, ces
» ames innocentes pour lesquelles Racine avoit
» travaillé (*). . . . »

Ce petit récit est curieux; et entre autres circonstances, quand on le joint au tableau

(*) Publiciste.

donné par Saint-Simon du camp de Compiégne, il montre combien ce grand homme, Louis XIV, car il étoit véritablement tel, étoit tombé sous la tutelle d'une femme plus âgée que lui, et qui, sous l'air de la soumission la plus absolue, le conduisoit à son gré.

Racine eut ordre de composer une autre pièce. Il en trouva le sujet dans le quatrième livre des Rois; et il la donna sous le nom d'*Athalie*. Elle ne fut d'abord que médiocrement accueillie; le sujet n'inspiroit pas, dans ce moment, de l'intérêt. Elle a été regardée ensuite, pour la versification et pour la vérité des sentimens, comme un des chefs-d'œuvre du théâtre français.

La comédie des *Plaideurs*, se rapportant à des personnes et à des anecdotes du temps, a perdu de l'intérêt que ces circonstances produisoient; mais elle est conservée au théâtre et mise à côté des pièces de Molière.

MOLIÈRE.

Jean-Baptiste Poquelin, fils du valet-de-chambre tapissier du roi Louis XIII, naquit à Paris en 1620. Il fit ses études au collége des jésuites. *Les belles-lettres ornèrent son esprit, et les préceptes du philosophe Gassendy*

formèrent sa raison; mais il prit un goût violent pour le théâtre. Son père étant devenu vieux et infirme, le jeune Poquelin se trouvoit alors obligé de remplir sa charge auprès du roi. Corneille avoit déjà restauré, ou plutôt créé la tragédie en France; le partage de Thalie avoit été réservé pour Poquelin. Entraîné par son penchant, il quitta l'emploi de valet-de-chambre, et changea son nom de Poquelin pour celui de Molière. Il s'associa avec un acteur nommé Béjart; et, de concert avec lui, ils formèrent une troupe qui représenta à Lyon, en 1653, la comédie de *l'Étourdi*, pour la première fois. Molière alla ensuite, avec sa troupe, à Beziers. Devenu célèbre comme auteur, plus que comme comédien, il se rendit à Paris. Louis XIV lui donna une pension de mille livres, et à sa troupe, le nom et les priviléges de *comédiens ordinaires du roi*. S'étant cassé une veine dans la poitrine, en jouant à la première représentation du *Malade imaginaire*, il mourut quelques heures après, le 17 février 1673.

L'archevêque de Paris refusa de lui accorder la sépulture, en objectant son état de comédien; mais le roi s'y étant interposé, ce prélat consentit enfin à ce qu'il fût enterré à Saint-

Joseph. C'est au refus de l'archevêque que se rapportent ces vers de Boileau :

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière, *etc.*

Il étoit généreux et bienfaisant. Il aimoit éperduement sa femme, qui étoit indigne de son affection; mais son empire étoit tel, disoit-on, qu'*elle lui faisoit croire qu'il n'avoit pas vu ce qu'il avoit vu; et il finissoit par lui demander pardon à genoux.* Il jouissoit de plus de trente mille livres de revenus, qui équivaudroient au moins à soixante mille de notre temps; et il en faisoit le meilleur usage. « Les traits qui font connoître le caractère » noble et généreux de Molière, lui font en- » core plus d'honneur que ses ouvrages. Le » génie est à l'ame ce que la beauté est au » corps; il rend la vertu plus belle, mais il » ne peut en tenir lieu.

» Ce que j'admire sur-tout dans le siècle de » Louis XIV, c'est cette réunion si précieuse » de vertus et de talens. Vous ne pouvez pas » citer un grand homme dans les lettres, à » cette époque, qui ne soit en même temps » un honnête homme : Corneille, Racine, » Boileau, La Fontaine, La Bruyère, Pascal,

» Bossuet, Fénélon, Fléchier, Bourdaloue,
» sont aussi recommandables par leurs mœurs
» et leurs sentimens, que par leurs écrits. Je
» ne sais même si une ame avilie par la cu-
» pidité et l'intrigue, dégradée par le lâche
» égoïsme, par la basse et sotte vanité, peut
» jamais atteindre jusqu'au sublime. Un am-
» bitieux, un intrigant littéraire, un dangereux
» novateur, un charlatan qui flatte et trompe
» son siècle, peut avoir des qualités brillantes;
» il peut éblouir, mais il ne peut arriver dans
» aucun genre à la perfection de son art : le
» clinquant domine dans ses productions; le
» faux y perce de toutes parts; il séduit et
» subjugue le vulgaire; il charme les esprits
» frivoles et les cœurs corrompus, mais il ne
» soutient pas l'examen sévère de la raison;
» une ame noble est le seul sanctuaire que le
» véritable génie daigne habiter (*). »

Molière s'étant trompé un jour, donna un louis à un pauvre qui le lui rapporta, en lui disant : Monsieur n'a pas sans doute eu l'intention de me donner un louis ? Molière dit à un de ses amis qui étoit présent : *Où la vertu va-t-elle se nicher!* Il laissa au pauvre ce que

(*) Journal des Débats.

la fortune lui avoit donné, et y ajouta encore.

C'est Molière qui a peint le premier, sur le théâtre comique en France, avec un art parfait, le caractère des hommes dans toutes les classes. Il les avoit étudiés et dans le monde, et dans la source intarissable du cœur humain. C'est lui qui a le premier corrigé l'affectation, l'orgueil, le pédantisme, le mauvais goût, l'hypocrisie; enfin, les travers et les vices, en les exposant au ridicule.

Molière est, de tous ceux qui ont jamais écrit, celui qui a le mieux observé l'homme, sans annoncer qu'il l'observoit.... Quand on lit ses pièces avec réflexion, ce n'est pas de l'auteur qu'on est étonné, c'est de soi-même...

« Eh! qui t'avoit appris cet art, homme di-
» vin? T'es-tu servi de Térence et d'Aristo-
» phane, comme Racine se servoit d'Euripide;
» Corneille, de Guillin de Castro, de Calderon
» et de Lucain; Boileau, de Juvénal, de Perse
» et d'Horace? Les anciens et les modernes
» t'ont-ils fourni beaucoup? Il est vrai que les
» canevas italiens et les romans espagnols t'ont
» guidé dans l'intrigue de tes premières pièces;
» que, dans ton excellente farce de Scapin,
» tu as pris à Cyrano le seul trait comique qui
» se trouve chez lui; que, dans *le Tartufe*,

» tu as mis à profit un passage de Scarron;
» que l'idée principale du sujet de *l'École des*
» *Femmes*, est tirée aussi d'une *Nouvelle* du
» même auteur; que, dans *le Misanthrope*,
» tu as traduit une douzaine de vers de Lu-
» crèce; mais toutes tes grandes productions
» t'appartiennent, et sur-tout l'esprit général
» qui les distingue n'est qu'à toi. N'est-ce pas
» toi qui as inventé ce sublime *Misanthrope*,
» *le Tartufe*, *les Femmes savantes*, et même
» *l'Avare*, malgré quelques traits de Plaute
» que tu as tant surpassé? Quel chef-d'œuvre
» que cette dernière pièce! Chaque scène est
» une situation; et l'on a entendu dire à un
» avare de bonne foi, qu'il y avoit beaucoup
» à profiter dans cet ouvrage, et qu'on en
» pouvoit tirer *d'excellens principes d'éco-*
» *nomie*.

» Et *les Femmes savantes?* Quelle prodi-
» gieuse création! quelle richesse d'idées sur
» un fonds qui paroissoit si stérile! quelle va-
» riété de caractères! Qu'est-ce qu'on mettra
» au-dessus du bon homme Chrysale, qui ne
» permet à Plutarque d'être chez lui que pour
» garder *ses rabats?* Et cette charmante Mar-
» tine, qui ne dit pas un mot dans son patois
» qui ne soit plein de sens? Quant à la lecture

» de Trissotin, elle est bien éloignée de pou-
» voir perdre aujourd'hui de son mérite. Les
» lecteurs de société retracent souvent la scène
» de Molière, avec la différence que les auteurs
» ne s'y disent pas d'injures, et ne se donnent
» pas des rendez-vous chez Barbin : ils sont
» aujourd'hui plus fins et plus polis, et en
» savent beaucoup davantage.

» Oublierons-nous, dans *les Femmes savan-*
» *tes*, un de ces traits qui confondent? C'est
» le mot de Vadius, qui, après avoir parlé
» comme un sage sur la manie de lire ses vers,
» met gravement la main à la poche, en tire
» le cahier, qui probablement ne le quitte
» jamais : *Voici de petits vers*. C'est un de ces
» endroits où l'acclamation est universelle; j'ai
» vu des spectateurs saisis d'une surprise réelle :
» ils avoient pris Vadius pour le sage de la
» pièce.

» Ces sortes de méprises sont ordinairement
» des triomphes pour l'auteur comique; ce fut
» pourtant une méprise semblable qui contri-
» bua beaucoup à faire tomber *le Misanthrope*.
» Il est dangereux en tout genre d'être trop
» au-dessus de ses juges. On n'en savoit pas
» encore assez pour trouver le sonnet d'Oronte
» mauvais : ce sonnet d'ailleurs est fait avec

» tant d'art, il ressemble si fort à ce qu'on ap-
» pelle de l'esprit, il réussiroit tant aujourd'hui
» dans des soupers qu'on appelle charmans,
» que je trouve le parterre excusable de s'y
» être trompé. Mais s'il avoit été assez raison-
» nable pour en savoir gré à l'auteur, je l'ad-
» mirerois presque autant que Molière.

» Cette injustice nous valut *le Médecin mal-*
» *gré lui*. Molière, tu riois bien, je crois, au
» fond de ton ame, d'être obligé de faire une
» bonne farce pour faire passer un chef-d'œuvre.
» Te serois-tu attendu à trouver de nos jours
» un censeur rigoureux, qui reproche amère-
» ment à ton *Misanthrope* de faire rire? Il ne
» voit pas que le prodige de ton art est d'avoir
» montré le *Misanthrope*, de manière qu'il n'y
» a personne, excepté le méchant, qui ne vou-
» lût être Alceste avec ses ridicules. Tu hono-
» rois la vertu en lui donnant une leçon; et
» Montausier (*) a répondu, il y a long-temps,
» à l'orateur génevois.

» Est-il vrai qu'il ait fallu que tu fisses l'a-
» pologie du *Tartufe?* Quoi! dans le moment
» où tu t'élevois au-dessus de ton art et de

(*) Le duc de Montausier, homme d'une vertu exemplaire.

» toi-même, au lieu de trouver des récom-
» penses, tu as rencontré la persécution! A-t-on
» bien compris, même de nos jours, ce qu'il t'a
» fallu de courage et de génie pour concevoir
» le plan de cet ouvrage, et l'exécuter dans
» un temps où le faux zèle étoit si puissant,
» et savoit si bien prendre les couleurs de la
» religion qui le desavoue? C'est dans ce temps
» que tu as entrepris de porter un coup mortel
» à l'hypocrisie, qui, en effet, ne s'en est pas
» relevée : c'est un vice dont l'extérieur au
» moins a depuis passé de mode; mais il a été
» remplacé par l'hypocrisie de *morale*, de *sen-*
» *sibilité*, de *philosophie*, qui elle-même a fait
» place à l'impudence *révolutionnaire*.

» Qui est-ce qui égale Racine dans l'art de
» peindre l'amour? C'est Molière, dans la pro-
» portion que comporte la différence absolue
» des deux genres. Voyez les scènes des amans
» dans *le Dépit amoureux*, premier élan de
» son génie; dans *le Misanthrope*, entendez
» Alceste s'écrier, *ah! traîtresse!* quand il ne
» croit pas un mot de toutes les protesta-
» tions d'amour que lui fait Célimène, et que
» pourtant il est enchanté qu'elle les lui fasse;
» dans *le Tartufe*, relisez toute cette admi-
» rable scène où deux amans viennent de se

» raccommoder, et où l'un des deux, après
» la paix faite et scellée, dit pour première
» parole :

Ah! ça, n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous?

» Revoyez cent traits de cette force; et si
» vous avez aimé, vous tomberez aux genoux
» de Molière, et vous répéterez ce mot de
» Sady : *Voilà celui qui sait comme on aime.*

» Qui est-ce qui égale Racine dans le dialo-
» gue? Qui est-ce qui a un aussi grand nombre
» de ces vers pleins, de ces vers nés, qui n'ont
» pas pu être autrement qu'ils ne sont, qu'on
» retient dès qu'on les entend, et que le lec-
» teur croit avoir faits? C'est encore Molière.
» Quelle foule de vers charmans! quelle faci-
» lité! quelle énergie! sur-tout quel naturel!
» Ne cessons de le dire : le naturel est le charme
» le plus sûr et le plus durable; c'est lui qui
» les fait aimer; c'est le naturel qui rend les
» écrits des anciens si précieux, parce que,
» maniant un idiôme plus heureux que le nôtre,
» ils sentoient moins le besoin de l'esprit; c'est
» le naturel qui distingue le plus les grands
» écrivains, parce qu'un des caractères du génie
» est de produire sans effort; c'est le naturel
» qui a mis La Fontaine, qui n'inventa rien,

» à côté des génies inventeurs; enfin, c'est le
» naturel qui fait que les *Lettres d'une mère*
» *à sa fille*, sont quelque chose, et que celles
» de Balzac, de Voiture, et la déclamation et
» l'affectation en tout genre, sont, comme dit
» Sosie, *rien ou peu de chose*.

» Les *Crispins* de Regnard, les *Paysans* de
» Dancourt, font rire au théâtre; Du Fresny étin-
» celle d'esprit dans sa tournure originale; *le*
» *Joueur* et *le Légataire* sont d'excellentes co-
» médies; *le Glorieux*, *la Métromanie* et *le*
» *Méchant*, ont des beautés d'un autre ordre.
» Mais rien de tout cela n'est Molière; il a un
» trait de physionomie qu'on n'attrappe point:
» on le retrouve jusque dans ses moindres far-
» ces, qui ont toujours un fond de vérité et de
» morale. Il plaît autant à la lecture qu'à la
» représentation; ce qui n'est arrivé qu'à Racine
» et à lui: et même, de toutes les comédies,
» celles de Molière sont à-peu-près les seules
» que l'on aime à relire. Plus on connoît Mo-
» lière, plus on l'aime; plus on étudie Molière,
» plus on l'admire. Après l'avoir blâmé sur
» quelques articles, on finit par être de son
» avis: c'est qu'alors on en sait davantage (*). »

(*) Cours de Littérature, par M. de La Harpe.

Il seroit inutile d'entrer dans un plus grand détail sur les différentes pièces de Molière : on sait les meilleures presque par cœur. Les plus remarquables sont *les Précieuses ridicules*, *l'École des Femmes*, *le Misanthrope*, *Amphitryon*, *le Tartufe*, *l'Avare*, *les Femmes savantes*, et *le Malade imaginaire*, dont l'objet principal est de critiquer la charlatanerie des médecins. *Le Médecin malgré lui*, *Georges Dandin*, *le Bourgeois gentil-homme*, et *les Fourberies de Scapin*, sont d'un genre bien inférieur, et semblent n'avoir été composées que pour faire rire le parterre. Quoiqu'il y ait des ridicules fort bien exposés, on n'y rencontre point cette fine critique qui distingue les autres pièces de Molière. Mais une preuve que le *goût se raffine*, quoique peut-être *les mœurs se corrompent*, c'est qu'on trouve des scènes et des expressions, dans les comédies de Molière, qui choquent tellement la délicatesse, qu'un auteur de nos jours ne penseroit pas assurément à les hasarder. Ce défaut dans lui vient de l'envie ou de la nécessité de plaire à la multitude, pour laquelle il faisoit des farces; car dans ses grandes pièces, dans ses chefs-d'œuvre, on ne trouve rien qui puisse blesser la modestie et la décence.

De tous les vers qu'on a faits à la louange de Molière, je ne citerai que ceux du père Bouhours.

Ornement du théâtre, incomparable acteur,
Charmant poète, illustre auteur;
C'est toi dont les plaisanteries
Ont guéri des marquis l'esprit extravagant;
C'est toi qui, par tes momeries,
As réprimé l'orgueil du bourgeois arrogant.

Ta muse, en jouant l'hypocrite,
A redressé les faux dévots;
La précieuse, à tes bons mots,
A reconnu son faux mérite.
L'homme ennemi du genre humain,
Le campagnard qui tout admire,
N'ont pas lu tes écrits en vain :
Tous deux s'y sont instruits en ne pensant qu'à rire.
Enfin, tu réformas et la ville et la cour;
Mais quelle en fut la récompense?
Les Français rougiront un jour
De leur peu de reconnoissance.
Il leur fallut un comédien
Qui mît à les polir son art et son étude;
Mais, Molière, *à ta gloire il ne manqueroit rien,*
Si parmi leurs défauts que tu peignis si bien,
Tu les avois repris de leur ingratitude.

Il fut nommé par l'académie française pour occuper la première place qui viendroit à vaquer, ce que sa mort inopinée empêcha d'avoir

lieu. Cependant, lorsqu'en 1773 on célébra, sur le théâtre français, la centénaire de cet illustre écrivain, l'académie chargea d'Alembert de commander à Houdon le buste de Molière, qu'elle ne put placer qu'en 1778, dans la salle de ses séances, avec cette inscription faite par Saurin :

Rien ne manque à sa gloire, il manquoit à la nôtre.

REGNARD.

Jean-François Regnard naquit à Paris, en 1647. Sa passion pour les voyages le porta à visiter une grande partie de l'Europe. Étant en Italie, il fit la connoissance à Bologne d'une dame provençale, qu'il nomme Elvire, et pour laquelle il conçut la passion la plus vive. Comme elle étoit sur le point de revenir en France, il s'embarqua avec elle à Gênes, sur un vaisseau que prirent les Algériens, et tout l'équipage fut conduit à Alger pour y être vendu. Il fut acheté par un nommé Achmet Talem. Il étoit très-bel homme; et Achmet l'ayant soupçonné d'intelligence avec une de ses favorites, le dénonça pour être puni selon la loi, qui condamne à la peine de mort tout chrétien qui a intimité avec une mahométane. Le consul de France le sauva, en offrant une forte rançon. Regnard

ayant reçu de sa famille des fonds assez considérables, il racheta la provençale, et revint avec elle à Paris. Là ils apprirent la nouvelle de la mort du mari de cette dame, nommé de Prade. Regnard lui proposa de l'épouser; elle y consentit. Mais tandis qu'ils se disposoient à s'unir, M. de Prade arriva. Regnard, au désespoir de ce nouveau coup du sort, prit la résolution de se dérober d'un lieu où il trouvoit à chaque instant quelque aliment pour ses chagrins. En 1681, il partit une seconde fois de Paris pour visiter la Flandre et la Hollande, d'où il passa en Danemarck et ensuite en Suède. Le roi de Suède lui ayant conseillé de voir la Laponie, il partit de Stockholm avec deux autres Français, nommés Fercourt et Corberon. Arrivés à Tornéo, ils remontèrent le fleuve ou lac de ce nom, jusqu'à une montagne nommée Métavara, du sommet de laquelle ils découvrirent la mer Glaciale. Là ils gravèrent sur le rocher l'inscription suivante:

Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem;
Casibus et variis acti, terrâque, marique.
Hìc tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

De Fercourt, de Corberon, Regnard.

Anno 1681, die 22 augusti.

Ce fut là, dit Regnard, que nous plantâmes notre inscription, mais qui ne sera, comme je crois, jamais lue que des ours.

M. de La Harpe a traduit cette inscription ainsi :

Nés Français, éprouvés par cent périls divers,
Le Gange nous a vus monter jusqu'à ses sources,
L'Afrique affronter ses déserts,
L'Europe parcourir ses climats et ses mers.
Voici le terme de nos courses,
Et nous nous arrêtons où finit l'univers.

Regnard parcourut ensuite la Pologne, la Hongrie et l'Allemagne; mais enfin, il songea à jouir du repos et des agrémens que sa fortune et ses talens pouvoient lui procurer. Il revint dans sa patrie, acheta une charge de trésorier de France, et fit l'acquisition d'une terre nommée Grillon, à onze lieues de Paris, où il passoit, avec quelques amis, toute la belle saison. C'est là qu'il écrivit ses voyages, et la plupart de ses pièces de théâtre. La petite historiette intitulée *la Provençale*, contient quelques-unes de ses aventures. Il mourut à sa terre de Grillon, en 1710. On prétendit qu'il avoit avancé ses jours; mais il savoit lui-même qu'il mouroit des suites d'une indigestion.

« Qui ne se *platt* point aux comédies de

Regnard, dit Voltaire, n'est point digne *d'admirer* Molière. »

Il excelle dans le comique noble, ainsi que dans le familier; mais, dans ses ouvrages, la morale est quelquefois blessée.

Ses meilleures pièces sont *le Légataire* (*), *le Joueur, les Folies amoureuses, les Ménechmes, le Distrait,* et *le Retour imprévu.*

La petite comédie *Attendez-moi sous l'orme,* qu'on trouve dans les œuvres de Regnard, est cependant attribuée à Du Fresny.

Quelqu'un ayant observé à Boileau que Regnard n'étoit qu'un auteur médiocre : *Il n'est pas au moins*, répondit-il, *médiocrement gai.* Il étoit beau dans Boileau de lui rendre cette justice, sachant qu'il avoit écrit contre lui une satyre la plus amère, intitulée : *Le Tombeau de Boileau Despréaux*. Regnard a fait, dans la suite, amende honorable de cette satyre, dans une épître dédicatoire des *Ménechmes*, qui est très-belle.

Favori des neuf Sœurs, qui, sur le mont Parnasse,
De l'aveu d'Apollon, marches si près d'Horace;
O toi! qui, comme lui, maître en l'art des bons vers,
As joui de ton nom, et mis l'envie aux fers,

(*) Le lieutenant de police disoit que le dernier acte de cette pièce devoit être représenté à la *Grève*.

Et qui, par un destin aussi noble que juste,
Trouves pour bienfaiteur un prince tel qu'Auguste !
Ouvre une main facile; accepte avec plaisir
Un poëme imparfait, enfant de mon loisir.
De tes traits éclatans admirateur fidèle,
Ton style, en tous les temps, m'a servi de modèle;
Et si quelque bon vers par ma veine est produit,
De tes doctes leçons ce n'est que l'heureux fruit.
Toi-même as bien voulu, sensible à mes prières,
Sur cet ouvrage offert me prêter des lumières.
Ton applaudissement, que rien n'a suspendu,
De celui du public m'a toujours répondu.
Qui peut mieux, en effet, dans le siècle où nous sommes,
Aux règles du bon goût assujettir les hommes?
Qui connoît mieux que toi le cœur et ses travers?
Le bon sens est toujours à son aise en tes vers;
Et, sous un art heureux, découvrant la nature,
La vérité par-tout y brille toute pure.
Mais qui peut, comme toi, prendre un si noble essor,
Et de tous les métaux tirer des veines d'or?
Que d'auteurs, en suivant Despréaux et Pindare,
Se sont fait un destin commun avec Icare!
De tous ces beaux lauriers, qu'ils ont cherchés en vain,
Je ne veux qu'une feuille offerte de ta main :
Si je l'ai méritée, et que tu me la donnes,
Ce présent, sur mon front, vaudra mille couronnes;
Et pour disciple, enfin, si tu veux m'avouer,
C'est par cet endroit seul qu'on pourra me louer.

« Regnard, plus plaisant que comique, mais » assez comique pourtant pour être, dans ce

» genre, le premier poète d'une nation qui » n'auroit pas eu Molière, a laissé plusieurs » pièces qui contribueront toujours à la gloire » du théâtre français. Son style vif, facile, » ingénieux, et le piquant de son dialogue, » ajoutent à ses ressources théâtrales; et quand » sa verve ou la situation comique est prête à » l'abandonner, il est secouru par un mot heu- » reux, par une piquante saillie. Enfin, si, » avec la connoissance de l'art dramatique, on » lisoit le théâtre de Regnard avant de connoî- » tre l'auteur du Tartufe, on seroit très-étonné » d'apprendre qu'il existe un poète comique » bien au-dessus de l'auteur du *Joueur* et du » *Légataire*. Il est certain que la distance qu'il » y a entre ces deux talens, est immense : mais » cette différence prouve non pas la médiocrité » de Regnard, mais l'étonnante supériorité de » Molière; et si l'on doit féliciter la nation » d'avoir produit ce grand comique, on peut » plaindre Regnard d'avoir rencontré un rival » si difficile à égaler (*). »

« Les habitudes adoptées dans le monde, » la politesse que l'on voyoit régner, le soin » que prenoient les personnes bien élevées

(*) Annales poétiques.

» d'éviter les ridicules, l'absence, ou du moins
» la dissimulation de quelques vices difformes,
» sont l'ouvrage de Molière. La langue fran-
» çaise ne lui doit pas moins. Ce grand homme
» mérita donc, sous tous les rapports, cet éloge
» du père Bouhours:

Tu réformas et la cour et la ville, *etc.*

« Regnard, qui fut le successeur de Molière,
» l'égala quelquefois dans la gaieté du style.
» On remarque même dans cet auteur des
» alliances de mots comiques, que l'auteur du
» *Misanthrope* n'a pas connues. Mais quelle
» différence entre Molière et Regnard, pour
» la conception des pièces, pour les vues mo-
» rales, et pour le fonds des idées! Molière
» ne doit jamais ses plaisanteries à un bon
» mot isolé; il les puise dans son sujet; elles
» naissent de la situation, et leur effet est tou-
» jours sûr. Regnard, au contraire, s'abandonne
» à sa gaieté naturelle, et il place les mots
» plaisans, sans faire une distinction toujours
» juste de leur convenance. Il fait rire, mais
» il ne satisfait point l'esprit autant que son
» maître. Le caractère des deux auteurs expli-
» que cette différence. Molière étoit profond
» observateur, et par conséquent triste dans le
monde;

» monde; son tempérament étoit bilieux, son
» esprit irascible. Regnard étoit épicurien; il
» ne voyoit que des plaisanteries à faire sur
» les travers de la société; il saisissoit plutôt
» le côté bouffon que le côté ridicule d'un
» personnage. De-là ses rôles un peu chargés,
» et le défaut absolu de cette énergie qu'avoit
» Molière (*). »

DU FRESNY.

Charles Rivière Du Fresny naquit à Paris, en 1648. Il passoit pour être le petit-fils d'Henri IV, et on disoit qu'il lui ressembloit. Son grand-père étoit fils d'une jardinière d'Anet, qu'on appeloit la *belle jardinière*, pour laquelle il paroît certain qu'Henri IV avoit eu de l'inclination. Louis XIV n'ignoroit pas cette anecdote; et c'étoit, dit-on, l'une des causes de son penchant pour Du Fresny. Il le fit l'un de ses premiers valets-de-chambre, contrôleur des jardins, et lui accorda plusieurs autres graces; mais étant prodigue à l'excès, il se trouvoit souvent obligé de recourir aux expédiens. Dans le moment d'un extrême besoin, il présenta un placet au régent, qui ordonna

(*) Essai qui précède la Grammaire de Port-Royal, nouvelle édition.

au contrôleur-général Law de lui payer deux cent mille francs. Il mourut en 1724, à soixante-seize ans.

Il a écrit plusieurs pièces qui sont restées au théâtre, et qui méritent d'être conservées, telles, par exemple, que *la Réconciliation normande*, *l'Esprit de Contradiction*, *le Mariage fait et rompu*, *la Coquette de Village*, *le Dépit*, *le Double Veuvage*, et *le Lot supposé*. Voltaire a observé qu'on n'a aucune pièce de Du Fresny où il n'y ait des scènes très-agréables.

On prétend que Du Fresny travailla quelquefois en société avec Regnard, et qu'ils se brouillèrent à l'occasion du *Joueur*. On disoit que Du Fresny en avoit communiqué le sujet à Regnard, lequel, en ayant senti l'importance, amusa son ami, profita de ses idées, en fit cette excellente comédie, et la donna au théâtre sous son nom. Du Fresny donna ensuite *le Chevalier Joueur*, mais la pièce ne réussit pas.

« Un des meilleurs ouvrages de Du Fresny est celui qui a pour titre, *les Amusemens sérieux et comiques*, et qui a dû donner à Montesquieu l'idée des Lettres persanes (*). Il en

---

(*) Je crois que les auteurs des Annales poétiques se

existoit une seconde partie; mais deux enfans qu'il avoit eus de son premier mariage, et qui étoient des gens dévots, l'engagèrent à la brûler avec quatre ou cinq comédies, parmi lesquelles étoient *le Superstitieux*, en cinq actes, et *les Vapeurs*, en un acte. Beaucoup de scènes détachées, de canevas de pièces, de réflexions écrites de sa main, eurent le même sort (*)... »

LA MOTTE.

Voyez l'article LA MOTTE dans celui de la *Poésie*.

LE SAGE.

Alain-René Le Sage naquit à Ruys en Bretagne, en 1667, et mourut en 1747, à Boulogne, où il s'étoit retiré chez un de ses fils, qui y étoit chanoine.

Turcaret, et *Crispin rival de son maître*, deux comédies en prose de cet auteur, sont conservées au théâtre, et on les voit avec

trompent ici. On a toujours dit que c'étoient les lettres de *l'Espion Turc*, par Marana, qui avoient donné à Montesquieu l'idée des Lettres persanes.

(*) Annales poétiques.

plaisir. Cependant on pouvoit attendre quelque chose de plus parfait de l'auteur de *Gil-Blas*.

On reproche, dit M. de La Harpe, *à cet ouvrage* (Turcaret) *de trop mauvaises mœurs; mais ceux qui, par cette raison, se sont crus dispensés de l'estimer, ont été beaucoup trop loin.... Il est reconnu que la comédie peut et doit peindre le vice, mais particulièrement sous le côté ridicule, afin d'en égayer la peinture. Quand ce dessin est bien rempli, il en résulte que le vice paroît méprisable sous tous les rapports, même sous ceux de l'amour-propre. On évite aussi de cette manière ce qu'il pourroit avoir de trop rebutant à la représentation, si on ne le montroit que dans sa laideur; et comment la comédie pourroit-elle combattre les vices, s'il lui étoit défendu de les étaler sur la scène?... Le Sage est partout un écrivain très-moral. Les mœurs de son* Turcaret *sont fort mauvaises; mais celles du* Bourgeois Gentil-homme, *de* Georges Dandin, *du* Légataire, *le sont-elles moins? Il est vrai que* Turcaret *a cela de particulier, que presque tous les personnages sont plus ou moins frippons, excepté le marquis; encore peut-on croire que s'il ne l'est pas, c'est parce qu'il*

est toujours ivre; mais aussi tous inspirent plus ou moins de mépris.

Turcaret *est à-la-fois la satyre la plus amère et la plus gaie qu'on ait jamais faite; et c'est une preuve que le meilleur cadre pour la satyre est la forme dramatique, non seulement parce que le dialogue y met plus de variété, mais parce que personne ne peut mieux parler contre le vice que la conscience de l'homme vicieux, et parce que le ridicule n'est jamais plus frappant que lorsqu'il est en action. Il n'y a point de satyre qui puisse mieux faire connoître un homme de l'espèce de Turcaret, que la scène qui se passe entre lui et M. Raffle, son homme de confiance. L'auteur de* Turcaret *sait humilier le vice, et rendre cette humiliation plaisante, et non pas dégoûtante. Une revendeuse à la toilette, madame Jacob, se trouve la sœur du riche financier Turcaret; mais la meilleure scène de la pièce est celle où le marquis rencontre Turcaret, qui a été laquais de son père, et retrouve au doigt de la maîtresse du traitant une bague qu'il avoit mise en gage chez lui pour un prêt usuraire. Le dialogue est aussi parfait que les incidens sont heureux; chaque mot du marquis est une saillie, chaque mot de Turcaret est un*

trait de caractère. Ce rôle du marquis est le meilleur modèle qu'il y ait au théâtre, de ces libertins de bonne compagnie qui passoient leur vie au cabaret, dans le temps où le cabaret étoit de mode. Regnard les a peints le premier: celui du Retour imprévu *est certainement l'original de celui de Turcaret; mais la copie est fort au-dessus. Madame Turcaret, qui vit à Valogne avec une pension de son mari, et qui, à Paris, est une comtesse dont le marquis a fait la conquête au bal; madame Jacob, qui, sous le masque de cette comtesse, découvre sa belle-sœur, mademoiselle Briochais; Flamand le niais, à qui Turcaret donne la place de capitaine-concierge de la porte de Guibray, à la sollicitation de la baronne sa maîtresse, et qui, pour ne pas courir le risque d'être révoqué, vient, en lui faisant ses remerciemens, la prier* de mettre toujours de ce beau rouge; *et Frontin, qui, après avoir escamoté quarante mille francs à Turcaret, au moment de sa déroute, dit en finissant la pièce:* voilà le règne de M. Turcaret fini, le mien va commencer; *tout cela n'est pas d'une vérité absolument vulgaire, et la morale n'est pas dépourvue de finesse.*

A l'égard de Crispin rival de son maître,

dit encore M. de La Harpe, *ce n'est qu'une fourberie de valet déguisé qui veut escroquer une dot. Le Sage n'a fait que mettre en scène une des aventures de son roman de* Gil-Blas. *Cet acte d'ailleurs ressemble à toutes ces pièces que l'on a nommées* crispinades, *où des oncles, des tantes, des pères, des tuteurs, sont imbécilles justement au point où il le faut, pour être grossièrement dupés par des valets impudens. Les* Merlins, *les* Scapins, *les* Frontins, *sont tous à-peu-près les mêmes, comme les* Gérontes, *les* Argantes *et les* Orgons, *comme les* Valères *et les* Léandres : *c'est le même canevas retourné dans cinquante ou soixante petites pièces*....

En 1725, année fort pluvieuse, et où l'on vit pour la dernière fois la fameuse procession de Ste. Geneviève, procession qui ne s'ordonnoit que dans les grandes calamités, procession où tous les religieux de Paris devoient assister et marcher à pieds nuds, un homme, plus riche que sensé, paria cent louis, au café de Procope, que puisqu'il avoit plu le jour de Saint-Médard, il pleuvroit encore quarante jours de suite, fondé sur ce proverbe populaire,

Quand il pleut à la Saint-Médard,
Il pleut quarante jours plus tard.

Il trouva bientôt quelqu'un qui accepta la gageure, et gagna les cent louis. Cette aventure fournit à Le Sage une petite comédie qu'on trouve dans le *Théâtre de la foire*, intitulée, je crois, *la Gageure*, dans laquelle M. Pluvio tient toujours son parapluie étendu. Mais ce qu'il y a de curieux dans cette pièce, c'est que M. de Voltaire, qui venoit de donner *la Ligue*, devenue depuis *la Henriade*, y paroît comme un jeune poète fort enflé d'amour-propre.

CRÉBILLON.

Prosper Jolyot de Crébillon naquit à Dijon, en 1674, d'une ancienne famille de robe. Il fit ses études chez les jésuites à Dijon, fut reçu à l'académie française en 1731, et mourut en 1762, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Après avoir fait son droit à Besançon, il fut reçu avocat au parlement. Mais son père l'ayant envoyé chez un procureur à Paris, le hasard fit que ce procureur, homme d'esprit, étoit amateur outré du théâtre. C'étoit aussi le goût de Crébillon; il s'enflamma par ses conversations avec le procureur, et, de consentement avec lui, il se dévoua entièrement aux travaux dramatiques.

Les

« Les jésuites étoient dans l'usage de faire connoître en bien ou en mal chacun de leurs écoliers, en mettant sur leur liste, à côté de chaque nom, l'épithète qui le caractérisoit. Crébillon, alors membre de l'académie française, eut envie de connoître la qualification qu'on lui avoit donnée. Le père Oudin, sollicité par l'abbé d'Olivet, consulta les registres du collége, et trouva ces mots sous le nom de Prosper Jolyot de Crébillon : *puer ingeniosus, sed insignis nebulo : enfant plein d'esprit, mais franc polisson.* L'abbé d'Olivet lui lut tout haut, dans une séance particulière de l'académie, cette apostille, qui le fit rire aux éclats. Il fut si charmé de cette découverte, qu'il la racontoit à tout venant....

» Il ne s'agit plus aujourd'hui d'assigner un rang à Crébillon; on le compte parmi nos quatre premiers tragiques (*). Ce jugement est sans appel; c'est aujourd'hui le tribunal de la postérité qui prononce, et ses rivaux n'y opinent plus, car ils ont cessé de vivre comme lui. On accuse Voltaire d'avoir cherché à le déprimer clandestinement. Respectons ces deux grands hommes; et sans reprocher à Voltaire

(*) Corneille, Racine, Crébillon, Voltaire.

son meilleur ouvrage, il répondit en montrant son fils : *Tenez, voilà le plus mauvais;* le fils riposta aussitôt : *C'est qu'il n'est pas du chartreux.*

DESTOUCHES.

Philippe Néricault Destouches, d'une bonne famille originaire d'Amboise, naquit à Tours en 1680. Il fut élevé à Paris, entra au service militaire, mais le quitta et s'attacha à la carrière diplomatique. Il fut envoyé par le régent, en 1717, avec l'abbé, depuis cardinal Dubois, en Angleterre, où il resta quelques années. Il s'y maria avec une demoiselle écossoise, nommée Johnston. Ayant rempli sa commission, il revint avec sa femme à Paris. Le régent, content de ses services, le mit à la tête du bureau des affaires étrangères, et il avoit l'intention de le faire ministre de ce département; mais à la mort subite de ce prince, arrivée en décembre 1723, cette place fut donnée à un autre. Destouches alors se retira dans une terre qu'il avoit achetée près de Melun. Il fut reçu à l'académie française. Le cardinal de Fleury voulut ensuite l'employer; il offrit de l'envoyer ambassadeur à Pétersbourg, mais il s'excusa. Il continua de résider presque

entièrement à sa campagne, où il mourut, en 1754.

« Après Molière et Regnard, Destouches a obtenu le premier rang dans le genre qu'il a cultivé. S'il n'est pas aussi comique que Molière, ni aussi plaisant que Regnard, il est plus décent et plus moral. Corriger en amusant, est le but de la comédie : Destouches ne s'en est jamais écarté (*). »

Les comédies de cet auteur qui ont eu le plus de succès, sont *le Médisant, le Philosophe marié, le Dissipateur, la Fausse Agnès,* et *le Glorieux*. A l'occasion de cette dernière pièce, Voltaire lui écrivit :

Auteur solide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fîtes le Glorieux,
Il ne tiendroit qu'à vous de l'être.

« Les vrais titres de la gloire de Destouches, ce sont les deux comédies du *Philosophe marié* et du *Glorieux*. Caractères, action, style, tout approche de la perfection dans la première de ces deux pièces, qui réunit un excellent comique à beaucoup de vérité. De judicieux

(*) Annales poétiques.

critiques ont mis cet ouvrage à côté des bonnes comédies de Molière. Le mariage de l'auteur en est le sujet. Il a peint sa femme dans Mélite, sa belle-sœur dans Céliante, l'amant de cette dernière dans le rôle de Damon; dans Lisimon, son père, et lui-même dans Ariste. D'Alembert raconte que la belle-sœur s'empressa d'assister à la première représentation, ne se doutant pas de l'honneur qu'elle avoit d'en être un des principaux personnages. *Le portrait étoit si ressemblant, qu'elle s'y reconnut avec indignation; elle fit des reproches sanglans à son beau-frère, qui se défendit avec l'embarras d'un coupable.* Elle craignit cependant de pousser plus loin sa colère, de peur de fournir le modèle d'une nouvelle scène à un peintre trop fidèle, et par conséquent un peu dangereux.

» Le *Glorieux* n'eut pas un succès moins brillant, ni moins soutenu.... Le comique de cette pièce est noble et vigoureux en même temps, et le pathétique du dénouement en complette très-naturellement l'effet. Il n'y a pas de plus beaux vers de situation que ceux que le père adresse à son fils:

J'entends; la vanité me déclare à genoux
Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous.

» On a regardé aussi comme un de ces traits qui n'appartiennent qu'à de grands maîtres, l'idée d'avoir caché, sous le personnage d'une femme-de-chambre, la sœur du Glorieux (*). »

Dans son opera des *Amours de Ragonde*, il existe un monologue que le public a chanté très-long-temps :

Jamais la nuit ne fut si noire;
Mais son obscurité favorise mes vœux, *etc.*

D'Alembert a donné un parallèle de lui et de Du Fresny, qui mérite d'être lu.

PIRON.

Alexis Piron naquit à Dijon en 1689, et mourut à Paris en 1773.

La Métromanie de Piron est regardée comme une des meilleures comédies du théâtre français. Elle est pleine de traits piquans, d'esprit et de gaieté. Cette pièce a eu l'avantage pour l'auteur, de lui fournir les moyens de manifester son génie pour la poésie la plus élevée, dans le rôle du Métromane. Il y a des circonstances qui donnent seules à un auteur l'occasion de

(*) Annales poétiques.

développer ses talens. Une aventure ridicule, produite par les vers que fit Desforges-Maillard, sous le nom d'une jeune demoiselle (*), fit naître à Piron l'idée de la *Métromanie*. Il en fit un chef-d'œuvre dramatique. Sans cette aventure, Piron, réduit à ses autres ouvrages, n'étoit qu'un auteur médiocre.

Il y a encore de Piron deux autres comédies, *l'École des Pères*, et *l'Amant mystérieux*, et trois tragédies, *Calisthène*, *Fernand Cortez*, et *Gustave*; la dernière est restée au théâtre, les autres sont oubliées.

Personne ne posséda plus que lui l'art de la conversation, et l'esprit de répartie. Toujours neuf, toujours original, toujours piquant, on ne le devinoit pas; et aucun n'a fourni plus de saillies, et sur-tout de saillies épigrammatiques. Nous en citerons quelques-unes qui le feront connoître.

Voltaire le haïssoit et le craignoit; et Piron

(*) M. Desforges-Maillard, dont on a deux volumes de poésie, donnoit dans le Mercure plusieurs petites pièces, sous le nom de mademoiselle Malcrais de La Vigne; et le lecteur les trouvoit charmantes, parce qu'on les croyoit avoir été faites par une jeune demoiselle, dont plusieurs gens-de-lettres étoient devenus amoureux.

n'aimoit pas davantage Voltaire. Après la première représentation de Sémiramis, qui avoit été assez mal accueillie, Voltaire trouvant Piron dans le foyer, lui demanda ce qu'il pensoit de sa pièce : « Je pense, dit-il, que vous vou- » driez bien que je l'eusse faite. » Dans une autre occasion, il accusa Piron d'avoir sifflé une de ses pièces; celui-ci lui répondit : « On » ne siffle pas, monsieur, quand on bâille. » —Dans le temps des disputes du jansénisme, un évêque lui demanda s'il avoit lu son mandement? « Non, monseigneur; et vous? »

Je pourrois citer un nombre d'autres saillies de Piron, du même genre, et toutes aussi piquantes, mais toutes très-connues. Cette causticité, comme cela ne manque pas d'arriver, lui fit beaucoup d'ennemis, et elle a peut-être été la cause principale de son exclusion de l'académie française; honneur qu'il avoit toujours infiniment ambitionné. Quoique la majorité des membres desirassent de l'admettre dans ce corps, d'autres intriguèrent si bien que son élection ne put avoir lieu qu'en 1753. Il fut alors désigné pour remplir la place vacante par la mort de l'archevêque de Sens. Montesquieu, qui se trouvoit dans ce moment directeur de l'académie, ayant reçu l'ordre de

se rendre à Versailles, le roi lui dit qu'il ne vouloit pas que Piron fût reçu. A cette occasion, M. de Buffon eut la générosité de ne pas se présenter, disant qu'il ne vouloit pas profiter de la disgrace d'un homme qui avoit des droits à l'académie, antérieurs aux siens; mais le roi persista. La raison qu'on employoit auprès du roi, pour son exclusion, étoit une ode immorale qu'il avoit composée dans sa jeunesse. Montesquieu, dans une lettre à madame de Pompadour, dit :

« J'y rendis compte des ordres du roi; et » comme M. de Buffon avoit prié ses amis de » ne le point nommer dans ces circonstances, la » plupart des académiciens n'ayant pas d'autre » sujet à proposer, se trouvèrent embarrassés, » et demandèrent qu'on différât l'élection jus» qu'à samedi en huit.

» Piron est assez puni, madame, pour les » *mauvais vers* qu'on dit qu'il a faits; d'un » autre côté, il en a fait de très-bons. Il est » aveugle, infirme, pauvre et marié. Le roi » ne lui accorderoit-il pas quelque petite pen» sion? Le feu roi exclut également La Fontaine » d'une place à l'académie, à cause de ses » contes, et il la lui rendit six mois après, à » cause de ses fables : il voulut même qu'il

» fût reçu avant Despréaux, qui s'étoit pré-
» senté depuis lui. »

Deux jours après que cette lettre fut écrite, Piron eut une pension de mille livres, et obtint ensuite d'autres graces du roi. Mais il ne put jamais oublier son exclusion de l'académie; il s'en prenoit à tous ses membres indistinctement. Il fit pour lui-même cette épitaphe :

Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Piron certainement avoit tort de s'en prendre à l'académie : c'étoit le roi seul qui l'en avoit exclu. Il continua cependant de débiter contre les académiciens mille plaisanteries, soit en vers, soit en prose : *Ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre,* disoit-il; il les appeloit les *invalides du bel-esprit,* et le lieu de leurs séances *l'Hôpital.*

Piron a excellé dans les épigrammes. J'en citerai quelques-unes.

Sur la réception de M. de La Condamine à l'académie française.

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle.
Il est bien sourd : tant mieux pour lui;
Mais non muet : tant pis pour elle.

Sur M. de La Harpe.

Clément, laisse aboyer La Harpe:
Qu'il se jacte, et déprime autrui;
Qu'il taille, tranche, coupe, écharpe,
C'est à lui seul qu'il aura nui.
Les lecteurs, excédés d'ennui,
Le méprisent autant qu'il s'aime :
Que peut-on faire, contre lui,
De pis que ce qu'il fait lui-même?

TRIOLET.

Qu'est-ce qu'un poète inventeur?
Vivent les messieurs de La Harpe!
L'esprit de Voltaire est le leur :
Qu'est-ce qu'un poète inventeur?
Ne jouez plus, moderne auteur,
De la lyre, mais de la harpe.
Qu'est-ce qu'un poète inventeur?
Vivent les messieurs de La Harpe!

Il paroît que Piron a fait partager à M. de La Harpe, l'humeur qu'il n'a cessé de témoigner contre Voltaire.

Sur l'abbé Desfontaines.

Eh! supprime tes sots écrits,
Et tes libelles par centaines,
Dont ta plume infecte Paris,
Disoit un sage à Desfontaines :
Oui bien, qui pourroit; c'est mon pain :
Si faut-il que je vive, enfin,

Répond l'effronté personnage.
Que tu vives? En vérité,
Ni moi ni d'autres, dit le sage,
N'en voyons la nécessité.

Sur le portrait de l'abbé Le Blanc.

La Tour va trop loin, ce me semble,
En nous peignant l'abbé Le Blanc :
N'est-ce pas assez qu'il ressemble,
Faut-il encor qu'il soit parlant?

Sur lui-même.

J'achève ici-bas ma route :
C'étoit un vrai casse-cou.
J'y vis clair, je n'y vis goutte;
J'y fus sage, j'y fus fou.
Pas à pas j'arrive au trou
Que n'échappent fou ni sage,
Pour aller, je ne sais où :
Adieu, Piron, bon voyage!

Malgré l'esprit caustique de Piron, tous ses amis lui étoient tendrement attachés. Ceux qui ont vécu avec lui, ont observé qu'à l'imagination la plus féconde en saillies, à l'esprit le plus fin, il joignoit la gaieté la plus franche, l'ame la plus honnête; et que dans son caractère et sa conduite, il n'y eut jamais rien d'affecté.

GRESSET.

Jean-Baptiste-Louis Gresset naquit à Amiens, en 1709. Il se fit jésuite à l'âge de seize ans; et n'ayant pas prononcé les vœux, il sortit, ou fut renvoyé de cet ordre, dix ans après, à cause de l'éclat que fit dans le monde son poëme de *Vert-vert*. Il fut reçu membre de l'académie française, en 1748, et mourut à Amiens, en 1777.

Sa comédie intitulée *le Méchant*, a été jouée pour la première fois, en octobre 1747, avec le plus grand succès. Jamais Voltaire ne s'étoit plus trompé, ou n'a été de plus mauvaise foi que dans les vers où il critique *le Méchant*. Il reproche à Gresset de manquer de ce talent qu'il a précisément développé d'une manière supérieure. Voici ce qu'il dit dans *le Pauvre Diable*, au sujet de cette pièce :

Un vers heureux, et d'un tour agréable,
Ne suffit pas : il faut une action,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
De l'intérêt, du comique, une fable.

. . . .

Aucune pièce ne présente un tableau plus vrai des mœurs du temps, ni plus piquant.

On a prétendu que la duchesse de Chaulnes (depuis madame de Giac) avoit fourni plusieurs traits à Gresset; et cela est vraisemblable: il ne connoissoit pas beaucoup le monde alors, et la conversation de madame de Chaulnes étoit semée de traits du genre de ceux qui ont fait le succès du *Méchant* (*). On a dit aussi que Gresset avoit en vue, dans *le Méchant*, une personne qui devint ensuite très-célèbre, le comte de Stainville, depuis duc de Choiseul, *à cause de quelques tracasseries qui arrivèrent à cette époque, qui firent du bruit, et qui lui furent attribuées*. Mais il faut observer que quoiqu'on accusât M. de Choiseul d'être un peu satyrique, et d'avoir quelquefois le ton un peu présomptueux, il fut cependant, dans la société, l'homme le plus agréable. Il

(*) Il n'y a point de pièce dont un si grand nombre de vers soient devenus proverbes; tels sont ceux-ci:

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

L'aigle d'une maison est un sot dans une autre.

Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.

Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes!

Tant de petits talens où je n'ai pas de foi;
Des réputations, on ne sait pas pourquoi!

avoit les sentimens les plus nobles, les plus généreux; et il ne montra jamais dans son caractère, aucune disposition à faire ce qu'on appelle des tracasseries. Enfin, on peut dire de lui qu'il n'avoit rien, l'esprit à part, de commun avec le méchant de Gresset.

Je citerai ce que dit M. de La Harpe sur cette comédie, qu'il a, ce me semble, analysée et jugée supérieurement bien.

« L'esprit poétique domine plus dans *la Métromanie* de Piron, et le ton du monde dans *le Méchant* de Gresset. Une aisance gracieuse, une précision élégante, des apperçus rapides, devenus plus faciles depuis que l'esprit de chacun peut sans peine s'augmenter de celui de tous, beaucoup d'idées légèrement effleurées, parce qu'il n'est pas du bon air de rien approfondir; des traits au lieu de raisons, des riens tournés d'une façon piquante : tel est en général le caractère de la conversation; tel est le tour d'esprit dont on prend l'habitude dans des cercles nombreux où l'on se rassemble sans se choisir, et où l'on parle de tout sans s'intéresser à rien. C'est ce ton-là que Gresset a parfaitement saisi dans le rôle du Méchant, qui est plus homme du monde que tous les autres personnages de la pièce.

Comme il a de l'esprit, sa conversation est le modèle de ce persifflage qui commençoit alors à être de mode, et qui a pris depuis toutes les formes, suivant la portée de ceux qui l'affectoient : il consiste principalement à traiter avec légèreté les choses sérieuses. En voici un exemple dans la réponse de Cléon, lorsqu'Ariste lui a dit :

Tout seroit expliqué, si l'on cessoit de nuire,
Si la méchanceté ne cherchoit à détruire.

Un honnête homme se fâcheroit, et demanderoit l'explication d'une pareille phrase ; mais que dit Cléon ?

Oh ! bon, quelle folie ! êtes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux ? Croyez-vous aux méchans ?
Et réalisez-vous cet être imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire ?
Pour moi, je n'y crois pas, soit dit sans intérêt ;
Tout le monde est méchant, et personne ne l'est.
On reçoit et l'on rend ; on est à-peu-près quitte.
Parlez-vous des propos ? Comme il n'est ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien, qu'importe ce qu'on dit ?
Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre :
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.
Je dis ici qu'Eraste est un mauvais plaisant ;
Eh bien ! on dit ailleurs qu'Eraste est amusant.

Si vous parlez des faits et des tracasseries,
Je n'y vois, dans le fond, que des plaisanteries;
Et si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces frippons-là.
L'agrément couvre tout; il rend tout légitime.
Aujourd'hui dans le monde on ne connoît qu'un crime,
C'est l'ennui : pour le fuir tous les moyens sont bons.
Il gagneroit bientôt les meilleures maisons,
Si l'on s'aimoit si fort : l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule.
Au reste, chacun parle et fait comme il l'entend;
Tout est mal, tout est bien : tout le monde est content.

» Non seulement ces vers sont de la tournure la plus facile et la plus agréable, mais c'est là ce que j'appelle, dans une comédie, des peintures de mœurs. On s'apperçoit bien, il est vrai, que le Méchant charge un peu le tableau pour plaider sa cause, et généralise le plus qu'il peut, sans se confondre dans la foule; mais on sent en même temps qu'il y a un fond de vérité dans ce qu'il dit; que ce grand air d'insouciance sur-tout, dernier terme de l'esprit de société qui accoutume à tout, tient nécessairement à une extrême immoralité, dont les causes ne seroient pas difficiles à trouver dans ce même esprit de société qui, à force de perfectionner les formes, a corrompu les choses, et, en devenant la première des loix, a trop

affoibli toutes les autres. Ce mot si remarquable, *rien n'est vrai sur rien*, est d'une grande et funeste étendue; il a tout détérioré, depuis la morale jusqu'aux arts; c'est le refrain des frippons et des esprits faux, et il faut bien qu'ils y trouvent leur compte : avec ce mot, les uns s'excusent de tout, les autres se dispensent de raisonner sur rien.

» Ce rôle du Méchant est encore un exemple de ces nuances mobiles et passagères, que peut saisir successivement le pinceau des poètes comiques. Le ton que Gresset lui donne est celui qu'avoient mis à la mode, depuis l'époque de la régence, des sociétés d'un haut rang, des femmes trop malheureusement célèbres, des hommes qui devoient leurs succès à leurs vices, et qui, faisant profession d'une perversité hardie, regardoient la probité et la vertu comme une chimère ou un ridicule. Le charlatanisme *philosophique* auroit fourni depuis d'autres nuances au rôle du Méchant : il faudroit qu'en agissant comme celui de Gresset, il s'exprimât tout autrement; que les mots d'*honnêteté* et de *sensibilité*, et la jactance des grands sentimens, fussent à tout moment dans sa bouche, comme ils reviennent sans cesse dans celle des frippons de nos jours, et à chaque phrase des

libelles de toute espèce, devenus les armes les plus familières de l'impudence et de la lâcheté. Il est de règle aujourd'hui, toutes les fois qu'on veut dire du mal ou en faire, de commencer par dire beaucoup de bien de soi; et cela ne laisse pas de réussir auprès du plus grand nombre, qui semble croire qu'on ne peut pas faire des phrases sur la vertu sans en avoir.

» Gresset n'a pas moins bien imité le frivole babil de la médisance étourdie, le jargon plaisamment sérieux de la fatuité, et tout ce que la corruption a mis au rang des bons principes et des bons airs....

» Il étoit tout simple d'opposer au code de la méchanceté le langage du bon sens et la morale d'un bon cœur; mais ce contraste, supérieurement exécuté dans le rôle d'Ariste, distingue la comédie du *Méchant*. Ce rôle est le modèle de ceux où il faut soutenir le ton sérieux et moral qui est entre deux excès, la froideur et la déclamation. C'est là d'ordinaire le double inconvénient de ces personnages que, dans la comédie, on appelle des *raisonneurs*. Depuis le Cléante du *Tartufe*, qui a si bien différencié la véritable et la fausse dévotion, l'Ariste du *Méchant* est celui qui a le mieux

fait parler la raison. Le style de la pièce, dans cette partie, n'est ni moins piquant, ni moins parfait que dans les autres, et peut-être étoit encore plus difficile; car dans un ouvrage où il ne faut jamais perdre de vuė l'agrément, rien n'est si voisin de l'ennui que de prêcher la raison. Mais Gresset a su tour-à-tour l'assaisonner ou l'animer, la rendre agréable ou intéressante, au point que rien ne contribua plus à son succès que le rôle d'Ariste, sur-tout dans la grande scène du quatrième acte entre Valère et lui. L'avantage qu'il a sur un jeune homme qui ne fait que répéter les leçons de son maître Cléon, n'étoit pas ce qu'il y avoit de plus mal aisé dans ce rôle; mais devant Cléon lui-même, qui est tout brillant d'esprit, il falloit plus d'art pour maintenir Ariste dans la supériorité qui convient à la bonne cause, sans subordonner le personnage principal. C'est une loi bien remarquable dans le genre dramatique, que cette nécessité si essentielle de ne jamais abaisser le premier personnage, celui sur qui l'auteur appelle principalement l'attention. Quoi qu'il puisse avoir de vicieux, il ne doit jamais descendre du rang où l'ont placé les convenances théâtrales. Il peut, il doit être confondu dans ses projets, puni par ses propres fautes;

mais en général il doit être tel, qu'il n'y ait en lui de méprisable que le vice, dont la censure est l'objet de la pièce....

» L'ouvrage de Gresset a donc un mérite précieux dans la comédie, celui d'être d'autant plus moral, que le caractère de son Méchant a toute la séduction dont il est susceptible. Les autres caractères principaux sont aussi très-judicieusement conçus : celui de Géronte est mêlé d'entêtement et de bonhommie ; et ce que l'auteur appelle en lui *le démon de la propriété*, est une nuance particulière qui a fourni des traits fort comiques. Celui de Florise est tel qu'il le falloit pour en faire une dupe de Cléon, et développer devant elle la fertile malignité du Méchant : c'est une femme qui n'a, comme tant d'autres, que l'esprit de l'amant qui la gouverne. Lisette la peint ainsi:

Tour-à-tour je l'ai vue
Ou folle, ou de bon-sens, sauvage ou répandue,
Six mois dans la morale, et six dans les romans,
Selon l'amant du jour et la couleur du temps;
Ne pensant, ne voulant, n'étant rien elle-même,
Et n'ayant d'ame enfin que par celui qu'elle aime.

On voit qu'elle est foible et étourdie, mais que le fond n'est pas gâté. L'ascendant de Cléon va jusqu'à la faire rougir de la bonté

comme d'une sorte de bêtise, mais non pas à détruire cette bonté qui lui est naturelle; et l'un et l'autre apperçu est juste et instructif: la force de l'exemple agit et s'arrête jusqu'où elle doit agir et s'arrêter, et le Méchant reste toujours seul à sa place (*). »

Il y a de Gresset une tragédie nommée *Edward III*, jouée en 1740, mais qui n'a plus reparu au théâtre; et la comédie de *Sidney*, représentée en 1745. Quoique celle de *Sidney* soit écrite avec beaucoup d'élégance, et qu'il y ait de très-beaux vers, elle n'offre rien d'intéressant; l'intrigue est petite et le roman assez commun. C'est le poëme de *Vert-vert* qui a le premier fait la réputation de Gresset. « Ce » poëme », dit d'Alembert, « n'eût été, entre » les mains d'un autre, qu'une plaisanterie in- » sipide et monotone, destinée à mourir dans » l'enceinte du cloître qui l'avoit enfantée. » Gresset eut l'art de deviner dans sa retraite » la juste mesure de badinage qui pouvoit » rendre piquant, pour les gens du monde, » un ouvrage dont le sujet devoit leur paroître » si futile. »

(*) Cours de Littérature, par M. de La Harpe.

D'Alembert ajoute, dans le même endroit (*), que Gresset est peut-être le poète comique dont on sait le plus de vers, quoiqu'il n'ait fait qu'une seule comédie. *O vous, jeunes écrivains que la nature lui a destinés pour successeurs, ... ne souffrez pas que Thalie, en pleurant sur sa tombe, soit forcée d'y écrire ces tristes mots : Ici repose la Comédie avec l'auteur du Méchant.* La prédiction de d'Alembert s'est vérifiée jusqu'ici.

SÉBASTIEN-NICOLAS CHAMPFORT.

Champfort naquit en 1741, dans un village en Auvergne. On sait qu'il étoit le fruit d'un amour clandestin, mais lui-même n'a jamais su qui étoit son père. Il fut admis, sous le nom de Nicolas, en qualité de boursier au collége des Grassins à Paris. Après avoir quitté ce collége, il travailla pour les journalistes et pour les libraires. Il donna, en 1764, son *Épître en vers d'un père à son fils, sur la naissance de son petit-fils*, qui fut couronnée par l'académie française (**). La même année il donna

(*) Sa réponse au discours de réception de l'abbé Millot, 19 janvier 1778.

(**) Lorsqu'un auteur remporte le prix proposé par une

la comédie de *La Jeune Indienne*, en un acte et en vers, qui eut beaucoup de succès. *Le Marchand de Smyrne*, en un acte, mais en prose, jouée en 1770, est une comédie pleine de gaieté, qui est beaucoup augmentée par le jeu de Dugazon, dans le rôle de Kaled. Sa tragédie de *Mustapha et Zéangir* fut représentée, pour la première fois, au théâtre de la cour à Fontainebleau, en 1777, je crois. Elle eut le succès le plus distingué; mais elle a beaucoup perdu de sa première renommée, de manière qu'on ne la joue que très-rarement. *Elle manque*, comme dit l'abbé Sabatier, *de cette chaleur vive, et de cet intérêt soutenu qui doit être l'ame des écrits dramatiques.* Cependant le sujet se prête à tout ce qu'il y a de plus propre à émouvoir l'ame, et à nous intéresser; c'est l'histoire de l'infortuné fils aîné de Soliman-le-Magnifique, qui est si bien racontée par Robertson dans son histoire de Charles-Quint.

---

académie, pour un sujet donné, qu'on doit traiter soit en vers soit en prose, on dit qu'il a été couronné, ou qu'il a obtenu la couronne, parce qu'anciennement on couronnoit le vainqueur, en lui mettant sur la tête une couronne de lauriers ou de fleurs. Les académies, au lieu d'une couronne de fleurs, donnèrent une médaille d'or ou d'argent.

Ce que Champfort a peut-être le mieux fait, c'est l'éloge de Molière, qui obtint le prix à l'académie française; et son éloge de La Fontaine, qui fut également couronné par l'académie de Marseille, et dont j'ai donné quelques extraits dans l'article de La Fontaine.

Peu de jours après la première représentation de *Mustapha et Zéangir*, le prince de Condé nomma Champfort secrétaire de ses commandemens, place à laquelle il renonça bientôt après, à cause, comme disoient ses amis, que les soins qu'elle exigeoit contrarioient trop son goût pour l'indépendance.

Ayant été élu membre de l'académie française en 1781, son discours de réception fut fort admiré. Il jouissoit de l'aisance; il n'avoit pas seulement de l'esprit, mais aussi de cet esprit qui anime la conversation, et rend la société agréable; il ne dépendoit que de lui d'être heureux, d'être reçu par-tout avec plaisir, et par-tout aimé : mais ses ennemis prétendent que les qualités pour rendre l'homme véritablement estimable, lui manquoient essentiellement. Avant la révolution, il étoit lié d'amitié avec Mirabeau; et au commencement des manœuvres qui amenèrent ce grand événement, leur liaison devint encore plus intime et plus

resserrée. On trouve, dans l'histoire de Champfort et de Condorcet, celle d'un grand nombre des premiers acteurs de la révolution : ils devinrent victimes de leur propre ouvrage. On peut dire avec Vergniaud, que la révolution étoit une mère qui ressembloit à Saturne, et dévoroit ses propres enfans. Ce que prédisoit Duclos, en parlant des *nouveaux philosophes*, s'est complettement vérifié : *Qu'il deviendroit dangereux pour eux-mêmes de faire des prosélytes*. En 1791, Champfort se fit recevoir au club des jacobins, et il fut, immédiatement après, nommé secrétaire de ce club. Il fut l'auteur de cette fameuse devise, *guerre aux châteaux! paix aux chaumières!* et de cette phrase qu'il prononça en 1792, et qui produisit également des effets funestes : *Je ne croirai pas à la révolution, tant que je verrai des carrosses et des cabriolets écraser les passans*. Ginguené, dans la notice qu'il a publiée de la vie et des ouvrages de Champfort, dit, en prétendant faire son apologie et son éloge, *que nul n'avoit plus constamment et plus hautement professé sa haine contre les rois, les nobles et les prêtres*. Après le 10 août 1792, Roland, devenu ministre de l'intérieur, fit placer Champfort à la tête de la bibliothèque

du roi, à laquelle on avoit donné le nom de bibliothèque nationale. Soit par principes, soit seulement par l'effet des événemens, il se mit dans un parti contraire à celui qu'on appeloit alors *le parti anarchiste;* et lorsque Robespierre et Marat réussirent à faire triompher leur parti, Champfort, quoiqu'il sentît le danger, continua à parler et contre le parti, et contre ses chefs. « Savez-vous, disoit-il, ce que ces scélérats entendent par ces mots, *fraternité ou la mort?* Cela veut dire, *sois de mon parti, ou je te tue.* » Il fut arrêté et conduit dans la même prison où venoit d'entrer le respectable auteur d'*Anacharsis*. Il en sortit bientôt après, mais il resta sous la surveillance d'un gendarme qui logeoit avec lui à la bibliothèque, et mangeoit à la même table. Un jour, à la fin du repas, le gendarme dit à Champfort, et à deux de ses compagnons qui étoient, ainsi que lui, en surveillance, qu'il avoit reçu l'ordre de les reconduire dans une maison d'arrêt. Champfort se retira dans sa chambre, s'y enferma, et se tira un coup de pistolet au front, qui lui fracassa le nez et lui enfonça l'œil droit. Voyant que le coup n'avoit pas eu tout l'effet qu'il en attendoit, il se saisit d'un rasoir, essaya, mais avec une main mal assurée, de se couper

la gorge, et se fit plusieurs blessures. Sa gouvernante, qui avoit entendu le coup, ainsi qu'un cri qu'il avoit poussé, donna l'alarme; on enfonça la porte, et on le trouva baigné dans son sang. On le transporta sur son lit. Le commissaire du quartier ayant été appelé, Champfort dicta et signa cette déclaration-ci: « Moi Sébastien-Roch-Nicolas Champfort, » déclare avoir voulu mourir en homme libre, » plutôt que d'être reconduit en esclave dans » une maison d'arrêt; déclare que si, par vio- » lence, on s'obstinoit à m'y traîner dans l'état » où je suis, il me reste assez de force pour » achever ce que j'ai commencé. Je suis un » homme libre; jamais on ne me fera rentrer » vivant dans une prison. » On lui procura les secours des chirurgiens; et après quelques jours d'extrêmes souffrances, il fut déclaré hors de danger. Il regretta souvent de n'avoir pas réussi à se tuer. Un de ses amis l'ayant félicité d'y avoir échappé, il répondit: *Ah! les horreurs que je vois me donnent à tout moment l'envie de recommencer*. Renvoyé de l'appartement qu'il occupoit à la bibliothèque, et privé presque de tout moyen d'existence, il traîna, pendant quelque temps, la vie la plus pénible. Il étoit attaqué de douleurs violentes à la vessie,

qui le mirent hors d'état de marcher; une opération devint nécessaire; elle fut exécutée par le célèbre Desault; mais c'étoit trop tard, et il expira deux jours après, le 13 avril 1794.

Champfort disoit *que tout homme qui, à quarante ans, n'est pas misanthrope, n'a jamais aimé les hommes;*.... phrase assez spirituelle, mais qui décèle un caractère bien malheureux. Ceux qui, dans la vie, éprouvent des chagrins ou des contradictions, les attribuent trop souvent à la malice humaine, tandis que ces malheurs ne sont que le résultat d'un concours fortuit de circonstances défavorables, ou de leur propre inconduite. Malgré la sensibilité qu'annonce la phrase que je viens de citer, on pouvoit dire, je crois, à Champfort, ce que madame de Tencin disoit un jour, en mettant sa main sur la poitrine de Fontenelle: *Ce n'est pas un cœur que vous avez là, c'est de la cervelle.* Champfort, comme Rousseau, n'aimoit pas ceux que ce dernier appeloit *les riches et les heureux de ce monde,* quoique personne n'ait jamais paru plus flatté de leur accueil, que Champfort. Des gens qui ont beaucoup vécu avec lui, et qui rendent justice à ses talens et à son esprit, ont toujours regardé l'animosité qu'il a montrée envers ceux d'un

rang supérieur au sien, comme l'effet de l'orgueil et de l'envie. Mais dans le temps auquel le nom de philosophe étoit tant prodigué et tant prostitué, les prétendus réformateurs attribuoient tout ce qu'ils faisoient alors, à des *principes philanthropiques*, et cherchoient à justifier les choses les plus monstrueuses, comme devant tourner dans la suite au profit du bien général. De-là le commencement et la source de tant de crimes, dont l'histoire d'aucun autre pays n'offre point d'exemple ; qui réduisirent ceux qui avoient le plus sincèrement desiré la liberté, presque jusqu'à invoquer le despotisme, comme moins funeste que les effets de l'anarchie, et que les cruautés de ces nombreux et féroces tyrans, qui se détruisoient mutuellement pour se succéder les uns aux autres.

BEAUMARCHAIS.

Pour suivre l'exemple d'une aussi grande autorité, en matière dramatique, que celle de M. de La Harpe, je parlerai des œuvres de Beaumarchais ; et ce ne sera certainement pas à raison de leur mérite, mais parce que ses drames, remplis de hardiesse, sur-tout *Tarare*, et *les Noces de Figaro*, font connoître l'esprit et les mœurs qui règnoient à l'époque où ils

furent écrits et donnés au théâtre. On ne peut qu'être étonné, en voyant M. de La Harpe consacrer presque la moitié d'un volume à l'histoire de Beaumarchais, et se donner tant de peine en essayant d'effacer les impressions peu favorables que le monde en général avoit conçues contre lui. Sans vouloir approfondir les motifs qui ont engagé M. de La Harpe à se faire l'apologiste de Beaumarchais, je ferai quelques extraits de son récit, mais dégagés des matières de différens procès qu'eut Beaumarchais, choses peu importantes aujourd'hui, et sur-tout pour un étranger. On trouvera dans ce récit des circonstances intéressantes par leur rapport avec l'histoire du temps. M. de La Harpe lui-même a été témoin des événemens dont il parle; il y jouoit même, jusqu'à un certain degré, le rôle d'acteur. On peut dire avec justice qu'il falloit et le relâchement des mœurs d'alors, et le peu de respect qu'on portoit à la religion et au gouvernement, pour qu'un homme aussi peu estimé et aussi peu considéré que l'étoit Beaumarchais, eût de l'influence dans les affaires, et eût contribué, comme il l'a fait, et par ses écrits et par ses intrigues, à augmenter le désordre et à coopérer au renversement du trône et de l'autel.

Fils d'un horloger de Paris, il naquit dans cette ville en 1732, et y mourut en 1799. Il suivit pendant quelques années le métier de son père; il a même inventé un nouvel échappement pour les montres. Il avoit du goût pour la musique; il chantoit de petits airs très-agréablement, en les accompagnant de la harpe. Il fut admis pour donner des leçons de harpe à Mesdames filles de Louis XV, et c'est à ce hasard qu'il a dû l'origine de sa fortune, et tous ses succès. Il épousa et perdit une femme qui lui avoit apporté du bien; il en épousa une seconde, qui avoit aussi de la fortune; il la perdit de même; et la succession de l'une d'elles fut cause d'un procès, où il déploya pour la première fois ses talens pour la chicane, la satyre et la plaisanterie.

« Beaumarchais, dit M. de La Harpe, a été un composé de singularités très-remarquables, même dans ce siècle où tant de choses ont été singulières. Né dans une condition privée, et n'en étant jamais sorti, il parvint à une grande fortune sans posséder aucune place; fit de grandes entreprises de commerce, sans être, à Paris, autre chose qu'un homme du monde; eut au théâtre des succès sans exemple, avec des ouvrages qui ne sont pas même des

premiers du second ordre; obtint la plus éclatante célébrité, et fit long-temps retentir l'Europe de son nom, par trois procès qui, avec tout autre que lui, seroient demeurés aussi obscurs qu'ils étoient ridicules....

» Je n'ai pas oublié, continue M. de La Harpe, combien de fois, dans ce monde-là, j'ai entendu répéter à bien des gens qui ne se croyoient pas du tout méchans, qu'*un M. de Beaumarchais, dont on parloit beaucoup, s'étoit enrichi en se défaisant successivement de deux femmes qui l'avoient avantagé.* Il y a de quoi frémir, si l'on fait réflexion que c'est pourtant là ce qu'on appelle tout uniment de la médisance, tandis qu'il n'y avoit pas même le plus léger prétexte à une si horrible diffamation.... Je me rappelle bien de n'y avoir jamais cru; mais quand je vis l'homme, au bout de quelques années, je disois comme Voltaire quand il lut ses mémoires : *Ce Beaumarchais n'est point un empoisonneur, il est trop drôle;* et j'ajoutois ce que Voltaire ne pouvoit savoir comme moi : *Il est trop bon*, il est trop sensible, trop ouvert, trop bienfaisant, pour faire une action méchante, quoiqu'il sache fort bien écrire des malices très-gaies contre ceux qui lui en font de très-noires.

» On étoit bien loin de se douter que Beaumarchais, tel qu'il paroissoit alors, homme de plaisir et de société, chansonnier tout au plus passable, et coupletier graveleux, auteur de deux drames fort médiocres, *Eugénie*, et *les Deux Amis*, fût déjà capable des travaux les plus sérieux, des entreprises les plus compliquées; possédât supérieurement l'esprit de calcul et de négoce; fût en état de s'ouvrir le cabinet des ministres sans autre intrigue que la persuasion, et prît enfin sur lui d'approvisionner les Américains insurgens, précisément dans le même temps qu'il faisoit *les Noces de Figaro*.

» Ses pièces de théâtre, travaillées tout à loisir, prouvent que naturellement son goût n'étoit ni sûr ni cultivé : les fautes y sont beaucoup plus marquées que dans ses mémoires, et l'on voit que ses défauts font partie de sa manière. Cette manière même n'est à lui que parce qu'elle est évidemment de son esprit et de son humeur, sans quoi l'on pourroit la mettre en partie sur le compte de l'imitation. . . .

» Quand il s'essaya au théâtre, il suivit d'abord ses prétentions plus que ses goûts : fait pour réussir dans l'*imbroglio* comique, il avoit

tenté le genre sérieux (*); il y étoit resté dans la médiocrité la plus vulgaire; et quand il voulut y revenir sur la fin de sa vie, il fut bien au-dessous du médiocre (**), et, ce qu'il n'avoit jamais été, ennuyeux.

» Cette gloire du barreau, qui vint le chercher sans qu'il y pensât, et la fortune inouie de son *Figaro*, lui coûtèrent tout ce qu'elles pouvoient valoir; et l'on pourroit dire au-delà, s'il eût été en lui de sentir le chagrin plus long-temps que le mal : mais son heureux caractère et la vigueur de son tempérament le rendirent capable de résister à tout, même à la révolution; et cette dernière époque exceptée, il eut toujours de grands dédommagemens. Lorsqu'il eut été *blâmé* par ce même *parlement*, qui en même temps se contentoit de chasser son adversaire, reconnu faussaire et calomniateur, ce moment fut celui de sa vie qui eut le plus d'éclat, et qui fut le moins obscurci. Le feu prince de Conti, son protecteur déclaré, vint le prendre chez lui, et l'amena dans son palais, le présentant à toute sa cour comme une victime de l'iniquité. Cela

(*) Dans *Eugénie*, et *les Deux Amis*.

(**) Dans *la Mère coupable*.

étoit vrai; mais tant d'honneurs étoient-ils tout entiers pour l'innocence? Ne faisons les hommes ni meilleurs ni pires qu'ils ne sont; malgré la *philosophie* du siècle, qui n'a pas fait autre chose. Le prince de Conti fit une belle action, en appuyant de toute l'autorité de son rang l'opinion publique qui s'élevoit contre la puissance injuste; et Paris, qui, dans le bien comme dans le mal, n'a jamais besoin que de guides, suivit en foule le prince de Conti, et courut se faire écrire chez Beaumarchais (*). Mais ce prince étoit à la tête du parti de l'ancien, ou pour mieux dire, du véritable parlement; et menant Beaumarchais en triomphe, il célébroit cette magistrature (**)

(*) « Attendez que l'histoire compare ces temps qu'on a nommés d'*esclavage*, avec ceux qu'on appelle encore de *liberté;* et en attendant, cherchez, dans tout le cours de la révolution, un seul jour où l'opinion ait été une puissance devant la tyrannie. »

(**) « Ce prince, qui avoit signalé sa jeunesse à la tête des armées, mécontent du ministère et de la cour, fut toujours mêlé dans les querelles du parlement; et on lui a reproché de parler en républicain sur les fleurs-de-lis, quoiqu'il fût despotique dans ses domaines. J'avois quelquefois l'honneur de le voir au Temple, chez madame de Boufflers, où il venoit d'ordinaire prendre du thé. Un jour que j'y étois en tiers, le prince, un peu échauffé sur

proscrite (*), qui se relevoit d'autant plus dans son exil, que l'autre (**) étoit plus rabaissée dans son pouvoir. Et quel étrange abaissement pour une cour de justice, que de voir un homme auparavant haï et décrié, tout-à-coup honoré et exalté publiquement, parce qu'elle l'a flétri !

» Beaumarchais, après avoir été pleinement vengé sous un nouveau règne, se montra sous un aspect tout nouveau, par une entreprise qui devoit faire moins de bruit, mais qui n'avoit pas moins de danger, puisqu'elle pouvoit compromettre sa fortune et son existence entières. Il avoit l'oreille du principal ministre (***), qu'une grande célébrité l'avoit mis à portée

---

les objets qui partageoient alors les esprits, me dit : *J'aurois, je crois, fondé une république*. Je lui répondis avec la même vivacité : *Vous, monseigneur ! votre altesse n'auroit jamais fondé qu'une monarchie*. Il fut un moment surpris et embarrassé ; mais il ne se fâcha pas, et revint sur son *républicanisme*. »

Notes de M. de La Harpe.

(*) L'ancien parlement, aboli par Louis XV.

(**) Le nouveau, ou celui qu'on appeloit le *parlement Maupeou*.

(***) Le comte de Maurepas.

d'approcher, et dont il s'empara malgré les préventions et les défiances que ce ministre, quoique homme d'esprit lui-même, avoit contre tout homme d'esprit, et particulièrement contre Beaumarchais. Mais tous deux étoient fort gais, et ce fut ce qui les rapprocha, quoique ici la gaieté de l'homme en place fût une sorte de frivolité qui s'étendoit à tout, et que celle du particulier n'ôtât rien au sérieux des affaires. Parvenu à s'y faire employer et à satisfaire celui qui l'en chargeoit, il ne craignit pas de lui proposer ce qui devoit le plus l'effrayer, l'approvisionnement des États-Unis d'Amérique. Il eut long-temps à lutter contre la circonspection naturellement timide d'un vieillard indolent, d'un ministre qui ne vouloit rien hasarder, sur-tout sa place, et contre les obstacles de la politique anglaise, d'autant plus menaçante, que leur marine étoit plus redoutable et la nôtre plus foible. Beaumarchais lui-même risquoit beaucoup, et fort au-delà de ses moyens pécuniaires, qui étoient encore peu de chose. Mais il vint à bout de disposer de ceux d'autrui, forma une compagnie d'intéressés, équipa nombre de vaisseaux, et engagea le ministre, qui ne vouloit pas agir contre l'Angleterre, à permettre du moins qu'il s'exposât, le plus

discrétement qu'il se pourroit, à se ruiner lui et ses associés pour servir les Américains. Il falloit des fonds très-considérables, et il les eut. Plusieurs de ses vaisseaux furent pris, trois entre autres en un seul jour, en sortant de la Gironde; mais le plus grand nombre arriva, chargé d'armes et de munitions de toute espèce; et c'est ce qui lui procura cette opulence très-grande pour un particulier, que la révolution lui a depuis enlevée.

» La querelle que suscita contre Beaumarchais l'entreprise des eaux de Paris, le mit aux prises avec un homme devenu, bientôt après, tout autrement fameux, par l'influence principale qu'il eut sur l'événement le plus extraordinaire de ce siècle et de tous les siècles, puisqu'il n'alloit à rien moins qu'à changer la face du monde entier. On voit déjà qu'il s'agit de la révolution française et de Mirabeau, et je n'ai pas besoin d'ajouter que ce n'est pas ici qu'il faut parler de l'un et de l'autre. Mirabeau, même comme écrivain, appartient tout entier à l'histoire; et au moment de la querelle où je me renferme, il paroissoit bien loin d'être jamais un personnage historique. Mais il annonçoit déjà dans ses écrits tant de hauteur et d'arrogance, qu'on a pu y voir depuis je ne

sais

sais quel pressentiment de ses destinées (*).... On s'attendoit avec curiosité à voir Beaumarchais dans l'arêne contre un champion aussi vigoureux, malgré sa brutalité, que tous ceux d'auparavant avoient paru foibles et impuissans, mais qui ne laissoit pas, en ce genre d'escrime, de prêter le flanc autant et plus que personne à un lutteur habile et exercé. Beaumarchais, au grand étonnement de tout le monde, refusa le combat pour la première fois; il garda le plus profond silence, et je crois qu'il fit bien. Mirabeau étoit alors dans un état de dépression, et même de danger; il fuyoit ou se cachoit devant l'autorité compromise dans les procès qu'il soutenoit depuis long-temps contre sa famille; et quels que fussent ses torts, l'ennemi qui l'eût traité alors sans ménagement, auroit paru se prévaloir du malheur de sa situation, et auroit appelé sur lui l'intérêt qu'il n'inspiroit pas....

» Les représentations sans nombre des *Noces*

(*) Dans une brochure écrite par Beaumarchais dans ce temps-là, il avoit introduit quelque éloge de Mirabeau. Ce dernier, dans sa réponse, lui dit cette phrase remarquable, mais assez à propos : *Retirez votre insolente estime*.

de Figaro, et les étranges libertés que Beaumarchais prit dans cet ouvrage, où il semble qu'il ait voulu tout insulter, accrurent prodigieusement la foule de ses ennemis. Il arma contre lui, en repoussant les critiques, des hommes plus consommés que tous les autres dans l'art de haïr et de nuire : c'étoient des *philosophes,* comme on les appeloit, et comme ils s'appellent encore. Les journaux dont ils disposoient, furent le théâtre de ces débats, qui assurément ne devoient être que littéraires, et qui tout-à-coup, on ne sait comment, intéressèrent la puissance suprême, au point que Beaumarchais fut enlevé de sa maison, et conduit, non plus au Fort-l'Évêque, ni à la Bastille, mais à Saint-Lazare (*). La haine est

(*) La cour même, les parlemens, et nombre de personnes en place, étoient alors infectés des principes de la nouvelle philosophie. Beaumarchais n'épargnant personne, et se moquant indifféremment de tout le monde, quand cela lui convenoit, se permit quelques plaisanteries contre les philosophes, dont cependant il affectoit d'être l'ami et le sectateur. Mais ceux-ci ne lui pardonnèrent pas. Ils se servirent de l'influence qu'ils avoient sur des personnes en pouvoir, et ils lui portèrent le coup dont M. de La Harpe vient de parler. C'est ainsi que ces prédicateurs de la liberté, engagèrent l'autorité à faire un acte de rigueur dont il n'y avoit point encore eu d'exemple.

si lâche et si aveugle, que le premier jour on parut jouir dans tout Paris de ce traitement sans exemple, et dont tout le monde devoit trembler. Jamais on n'avoit imaginé de renfermer un citoyen honnête, un homme-de-lettres et de talens, dans une prison dont le nom seul étoit un opprobre.... C'étoit le comble de l'humiliation pour un homme de l'âge et de la réputation de Beaumarchais : c'étoit aussi ce qu'on vouloit; et il sembloit qu'on eût accordé à ses ennemis plus qu'ils ne pouvoient espérer, puisque d'ordinaire la Bastille étoit la prison des gens-de-lettres dont le gouvernement étoit mécontent; et ce fut même celle de Linguet, à qui l'on pouvoit faire des reproches si graves. Mais le sentiment de la justice, puissant sur-tout quand tout le monde peut se croire menacé, se fit entendre bien vîte, et jamais le retour ne fut si prompt. Dès le lendemain il n'y eut qu'un cri : *Qu'a-t-il fait?* On avoit supposé d'abord les motifs les plus graves; il se trouva qu'on ne pouvoit pas même articuler un prétexte. Il fut mis en liberté le troisième jour; et cette détention, à peine concevable, fut peut-être la seule injustice de ce genre sous un règne si éloigné de toute oppression....

» Son assentiment aux premiers événemens de 1789 (*), et ses largesses patriotiques comme ses discours, étoient loin de pouvoir le dérober aux *soupçons* qui étoient déjà une *justice nationale*, et aux *principes* qui étoient déjà une destruction. C'est dans ses mémoires apologétiques qu'il faut voir les détails de ses dangers et de ses souffrances, sa vie sans cesse menacée, la mort plus d'une fois tout près de lui, sa maison envahie sans être pillée, sa fuite et ses divers asyles, ses courses en Hollande et en Angleterre, les actes successifs d'accusation, de justification, de proscription, et enfin tout ce qu'il crut devoir faire pour la cause de ceux qui le persécutoient. »

. . . .

« Enfin, dans des jours moins orageux et non moins abominables, quand la tyrannie, plus concentrée en forces et retranchée dans

(*) « Il fut de la première commune provisoire de juillet, et en fut exclu quelques jours après, je ne sais sous quel prétexte, mais certainement d'après ce *principe* déjà reçu, au moins tacitement, qu'il avoit trop à perdre pour tenir à une révolution qui ôtoit tout. Je fus aussi de cette commune, et m'en retirai au bout de six semaines, mais seulement d'ennui, je dois l'avouer. On étoit encore loin de l'horreur; mais cette espèce de *parlage* m'étoit insupportable. » *Note de M. de La Harpe.*

quelques formes nominales, fut un peu moins pressée de détruire, parce qu'elle se crut en état de régner et de jouir, Beaumarchais revint dans ses foyers, à-peu-près dépouillé, mais à-peu-près tranquille. Je ne le vis point depuis ce dernier retour; et j'ai su dans ma retraite qu'il étoit mort subitement dans la nuit, d'un coup de sang, ayant encore une santé robuste, à soixante-neuf ans, après une vie si laborieuse et si tourmentée. Sa forte constitution n'avoit alors rien de la vieillesse; car sa dureté d'oreille étoit ancienne. Quelques semaines auparavant, un zèle fort aveugle pour la mémoire de Voltaire, lui dicta quelques lettres contre la religion chrétienne, qu'il avoit toujours respectée dans ses écrits. »

Voilà comme M. de La Harpe fait le portrait de Beaumarchais. Cependant d'autres l'ont regardé d'un œil beaucoup moins favorable : ils n'ont vu dans lui qu'un intrigant habile, spirituel, immoral et audacieux, qui ne fut arrêté, pour arriver à son but, par aucun principe, et qui ne fut jamais troublé par aucun remord. Mais pour lui rendre justice, je dois observer que des personnes qui le connoissoient bien, m'ont assuré qu'il étoit fort obligeant, et même généreux; que personne n'avoit plus que lui

ce qu'on appelle la *bonhommie ;* qu'il portoit ses affections jusqu'à la foiblesse, et qu'il s'est parfaitement bien caractérisé par ce qu'il écrivit sur le collier de sa chienne : *Beaumarchais m'appartient ; je m'appelle Florette ; nous demeurons dans la vieille rue du Temple.*

Je terminerai ce trop long morceau sur le personnel de Beaumarchais, en citant un passage de l'un des numéros du *Mercure de France* de l'an 1800, je crois. *Le décret lancé contre lui ayant été levé, il retourna à Paris, et il ne chercha qu'à se faire oublier : sous le règne de la terreur, cet oubli favorable détourna de lui des regards qui portoient la mort. Ainsi Beaumarchais, avec beaucoup plus de talent qu'il n'en falloit pour être victime du despotisme ou de l'anarchie, eut le bonheur d'échapper à tous les deux, et la honte de n'être protégé que par le mépris.*

Venons à présent à ses ouvrages dramatiques, dont aucun ne mérite d'être nommé, que *le Barbier de Séville*, et *les Noces de Figaro.* Il seroit à desirer, pour la réputation de l'auteur, qu'*Eugénie*, drame avec lequel il débuta en 1767 ; *les Deux Amis*, qu'il donna ensuite, et *la Mère coupable*, qui ne fut jouée qu'une fois, en 1792, fussent entièrement oubliés.

Son opera de *Tarare*, donné en 1787, n'est regardé que comme un ouvrage très-médiocre, inconséquent, qui ne dut sa célébrité qu'à la hardiesse avec laquelle l'auteur s'est permis d'énoncer ses opinions *philosophiques*.

« *Le Barbier de Séville* est depuis long-temps jugé par les connoisseurs : c'est le mieux conçu et le mieux fait des ouvrages dramatiques de Beaumarchais. Les caractères en sont assez marqués et assez soutenus pour le genre de l'*imbroglio ;* celui du tuteur amoureux et jaloux, a un mérite particulier : il est dupe, sans être mal-adroit. Les moyens de l'intrigue sont du vieux théâtre, et le fond en étoit usé; mais il est rajeuni par les incidens et le dialogue. Il n'y a point d'acte qui n'offre une situation ingénieusement combinée, piquante et gaie dans les détails. La pièce se noue plus fortement d'acte en acte, et se dénoue fort heureusement au dernier. La scène de Basile, au troisième, est neuve, et le singulier ne va pas jusqu'à l'invraisemblance; ce qui suppose beaucoup d'adresse dans l'auteur. Les bâillemens et les éternumens sont d'un comique facile et vulgaire, il est vrai, comme les bégaiemens, les bredouillemens et autres charges semblables; mais tout ce qui fait rire, sans tomber

dans le grossier ni dans le bas, est du ressort de la comédie. Si, malgré ces avantages, je n'ai point classé cette pièce parmi les premières du second rang, c'est qu'elle est fort inférieure à trois comédies qui me semblent en possession de cette primauté, *l'Homme du jour*, *Turcaret*, et *le Mariage fait et rompu*. La première est une pièce d'un comique noble et intéressant, une pièce de caractère et de mœurs, si bien faite qu'il ne lui manque, pour être au premier rang, qu'un style digne du reste. La seconde, avec beaucoup moins d'intérêt et d'art, est aussi de caractère et de mœurs; il y a pour le moins autant de gaieté et bien plus d'esprit encore, et un bien meilleur esprit que dans *le Barbier*. La troisième, non moins agréable à la représentation, est d'une conception absolument originale dans toutes ses parties; et c'est ici l'occasion de spécifier quelle est l'espèce d'originalité qu'on doit accorder à Beaumarchais. Ce n'est jamais celle des conceptions : les gens instruits savent qu'elles sont par-tout; et il est très-concevable que des peuples aussi spirituels que les Espagnols et les Italiens aient à-peu-près épuisé le genre de l'intrigue, qui, pendant deux siècles, a été le seul de leurs comédies. Ce qui est à

Beaumarchais,

Beaumarchais, c'est d'avoir substitué aux fadeurs et aux bouffonneries qui sont tout l'assaisonnement des anciens canevas espagnols et italiens, un dialogue plein de saillies, et une hardiesse plaisamment satyrique, d'autant plus piquante, que personne ne s'attendoit qu'on osât jamais, en ce genre, aller jusques là (*)... »

La *Folle Journée*, ou *les Noces de Figaro*, fut jouée pour la première fois en 1784. « Il passa quatre ans, dit M. de La Harpe, à combattre les obstacles qu'on opposoit et qu'on devoit opposer à la représentation de cette pièce. Il la lisoit par-tout où il croyoit pouvoir influer sur les autorités qu'il falloit rassurer; et, toujours apologiste en même temps que lecteur, il repoussoit toutes les objections, insinuoit ses défenses et endoctrinoit l'opinion. Il eut successivement cinq ou six censeurs, et composoit avec chacun d'eux selon la personne et les circonstances. La pièce restée en litige intéressa bientôt *toutes les puissances*, et bien plus encore celle qui a fini par être la plus forte de toutes, la curiosité publique, aiguillonnée à un point dont rien n'a jamais approché. Qu'est-ce donc que cette pièce qui met tout en rumeur

(*) Cours de Littérature, par M. de La Harpe.

depuis si long-temps, qui partage la cour et la ville, dont on dit tant de choses singulières? La verra-t-on? ne la verra-t-on pas? Dans une ville telle que Paris, et dans ces temps de calme et de sécurité, la plus grande nouvelle, le plus grand événement devoit être la première représentation des *Noces de Figaro*. On se crut au moment de la voir, non pas au théâtre français, mais à celui des Menus, où les comédiens, qui faisoient leur cause de celle de l'auteur, avoient obtenu la permission de faire comme un essai de cet ouvrage si attendu. On s'arracha les billets; six cents voitures défiloient dès le matin de tous les quartiers de Paris, lorsqu'à onze heures un ordre du ministre les fit toutes rétrograder : défense de jouer la pièce. Chaque semaine la permission étoit promise, et retirée la semaine suivante. Enfin, la persévérance de Beaumarchais, qui fut toujours à toute épreuve, l'emporta sur toutes les résistances; et quoi qu'aient pu faire pour lui la séduction et le crédit, ce qui le servit le mieux, fut une phrase adroitement insérée dans la pièce: *Il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits*. Cette maxime, si susceptible d'interprétations diverses, ne faisoit rien du tout à la circonstance; car une pièce en cinq

actes n'est rien moins qu'un *petit écrit*, et il ne s'agissoit point ici d'hommes *petits* ou *grands*. Mais enfin les supérieurs ne voulurent pas être de *petits hommes*, et la pièce fut jouée. Nombre de personnes couchèrent la veille à la comédie dans les loges des acteurs, pour s'assurer mieux de leur place; la salle, quoique très-grande, étoit à moitié pleine avant que les bureaux fussent ouverts. Une pareille représentation devoit être tumultueuse, et les ennemis de Beaumarchais ne s'y oublièrent pas. On jeta même du ceintre des épigrammes très-virulentes contre lui, et qui coururent de main en main. Mais l'agrément de l'ouvrage triompha de tout; les *Noces de Figaro* furent jouées deux ans de suite, une ou deux fois par semaine, et toujours suivies : on y accourut de toutes les provinces de la France, et même des pays étrangers. La pièce valut cinq cent mille francs à la comédie, et quatre-vingt mille à l'auteur; et pour que rien ne manquât au succès, jamais pièce ne fut jouée avec un plus parfait ensemble, quoiqu'elle remplît à elle seule toute la durée du spectacle, c'est-à-dire, plus de trois heures; et c'est là aussi un de ses premiers inconvéniens....

» Le grand monologue de quatre pages est

d'abord une monstruosité en théorie dramatique. Il est d'une impossibilité morale que Figaro, furieux et presque aliéné de jalousie, s'asseye sur un banc pour y faire le narré, le plus travaillé à sa manière, de l'histoire entière de sa vie, depuis sa naissance jusqu'à cette nuit où il attend sa perfide Suzanne. A qui s'adresse cette longue histoire? Aux arbres et aux échos assurément, car ce ne sauroit être aux spectateurs; et quand ce seroit à ceux-ci, qui jamais s'est avisé de faire à soi ou aux autres un pareil résumé, dans le moment de surprendre une maîtresse, une fiancée, en rendez-vous de nuit; dans un moment où l'on n'a jamais, où jamais on ne peut avoir qu'une seule idée? Je n'oublierai pas dans quel étonnement me jeta ce monologue, qui dura au moins un quart-d'heure; mais cet étonnement changea bientôt d'objet, et le morceau étoit extraordinaire sous plus d'un rapport. Une grande moitié n'étoit que la satyre du gouvernement : je la connoissois bien; je l'avois entendue, mais j'étois loin d'imaginer que le gouvernement pût consentir à ce qu'on lui adressât de pareilles apostrophes en plein théâtre. Plus on battoit des mains, plus j'étois stupéfait et rêveur. Enfin, je conclus à part moi que ce n'étoit pas l'auteur qui avoit

tort; qu'à la vérité le morceau, là où il étoit placé, étoit une absurdité incompréhensible, mais que la tolérance d'un gouvernement, qui se laissoit avilir à ce point sur la scène, l'étoit encore bien plus; et qu'après tout, Beaumarchais avoit raison de parler ainsi sur le théâtre, n'importe à quel propos, puisqu'on trouvoit à propos de le laisser dire...... Il avoit vu avec perspicacité ce que le gouvernement et l'esprit public l'encourageoient à hasarder; que l'un, pour se donner un air de *philosophie*, puisque enfin c'étoit la mode, ne trouveroit pas trop mauvais qu'on le gourmandât, et en savoit assez peu pour croire s'honorer en se laissant insulter; que l'autre, soulevé contre la vanité des grands, desiroit qu'on les humiliât d'autant plus, qu'ils avoient eux-mêmes très-imprudemment renoncé à leur véritable dignité pour se mettre au rang des *philosophes* qui se moquoient d'eux. De-là ces sarcasmes contre l'ignorance des magistrats et des hommes en place, contre l'ineptie des ministres, *donnant à un danseur l'emploi qui demandoit un calculateur*. De-là ce tableau burlesque de la science diplomatique, tracé par Figaro devant son maître Almaviva, nommé ambassadeur, qui se contente de lui répondre *qu'il n'a défini que l'intrigue*

et non pas la politique, quoique en effet il n'ait rien *défini*, et qu'il n'ait fait qu'une caricature aussi insensée qu'indécente. Ce ton de détraction universelle sur ce qui n'est point fait pour être livré à la risée publique, et ne l'avoit jamais été depuis Aristophane, devoit plaire à l'esprit français d'alors; et quoique tout cela fût d'ailleurs un placage étranger au dialogue, et contraire aux principes de l'art, Beaumarchais avoit fort bien jugé que le public étoit mûr pour ce genre de satyre, au point de ne pas même exiger l'à-propos, le bon sens, ni le goût. Il n'avoit pas calculé moins juste sur la dépravation des mœurs: il voyoit que depuis long-temps les femmes ne se piquoient plus guère que d'être *desirables* et de se faire *desirer;* qu'il ne s'agissoit plus pour elles d'être *honnêtes*, mais *sensibles*.... Par un progrès ultérieur et révolutionnaire, les femmes ont appris de la *philosophie* que *la pudeur n'étoit point un sentiment naturel*.... Quant à la *décence*, si l'on veut s'assurer de ce qu'en pensoit l'auteur lui-même, malgré tous les cris qu'il affecte de faire entendre à ce sujet, on en peut juger par le persifflage qu'il mêle à ses déclamations. Il trace ironiquement le portrait d'un siècle corrompu, auquel il ne se flatteroit pas

de persuader *l'innocence de ses impressions;* et ce siècle est bien le nôtre, comme il veut qu'on le croie. Il ajoute sur le même ton : *N'ai-je pas vu nos dames, dans les loges, aimer mon page à la folie? Que lui vouloient-elles? Hélas! rien.* Cette apologie dérisoire n'est pas mauvaise en un sens; elle signifie ce que l'auteur n'a pas osé dire crument....

» Je ne m'arrête pas à une autre espèce d'*indécence;* une Marcelline qui, d'un côté, reproche à Bartholo, son ancien maître, de ne pas vouloir l'épouser après lui avoir fait un enfant, et qui, d'un autre côté, réclame une promesse de mariage, achetée de Figaro pour deux mille piastres; ce Bartholo qui, lorsque Marcelline reconnoît son fils dans Figaro, *ne veut pas être le père d'un pareil garnement*, etc. Ce sont là, à dire vrai, des scènes de corps-de-garde; et Basile, l'honnête entremetteur du comte auprès de Suzanne, et qu'elle-même appelle *agent de corruption*, fait très-ouvertement un métier que je ne me rappelle pas d'avoir vu sur la scène française....

» Cette grosse gaieté de style et de dialogue, est comme celle des préfaces : il y a autant de mauvais goût que d'esprit; c'est-à-dire, beaucoup de l'un et de l'autre..... Mais en général

il avoit, comme *philosophe*, la manie des phrases et des maximes, et celle des quolibets et des rébus, comme plaisant et facétieux. Cette double affectation rend son dialogue beaucoup plus vicieux, que son style ne l'est par les incorrections de langage. Trop souvent on voit Beaumarchais arriver de loin pour se mettre à la place du personnage, et placer, n'importe comment, sa phrase ou son mot.....

» Si j'ai un peu détaillé ce genre de fautes, c'est d'abord parce qu'elles sont plus contagieuses dans un style séduisant, plein de vivacité, plein de feu, tel que celui de Beaumarchais; et puis, quel moyen d'être indulgent pour un écrivain qui se vante le plus de ce qu'il est le moins? Il est si éloigné de se reconnoître dans ses personnages, qu'il jure par *le dieu du naturel*, que *si par malheur il avoit un style, il s'efforceroit de l'oublier, quand il fait une comédie; il évoque ses personnages; il écrit sous leur dictée rapide*, etc. Point du tout, M. de Beaumarchais : les invocations et les évocations n'y font rien, et n'en imposent qu'aux sots. Vous n'avez pas la bouffissure monotone de Diderot votre *maître;* mais vous avez, dans vos préfaces, un peu de son charlatanisme; et quoique aussi gai qu'il

est

est triste, aussi léger qu'il est lourd, vous ne laissez pas de céder comme lui à la tentation de figurer en personne, là où il n'y a point de place pour vous. Cette disconvenance, très-blâmable par-tout, est inexcusable au théâtre...

» Beaumarchais, pour y être plus à son aise, imagina une sorte de personnage qu'on peut appeler de convention; car s'il n'est pas hors de la nature, il est du moins hors de l'usage. On ne peut douter, quand on entend son Figaro, que ce ne soit Beaumarchais lui-même qui a voulu se transformer sur la scène, et qui avoit besoin d'un tel personnage pour lui donner tout son esprit. C'est un valet, il est vrai; mais il est auteur, il est musicien, il fait des vers, il a fait des études, il parle de grammaire en termes aussi exacts que le docteur Bartholo; il est par fois *philosophe*, et toujours intrigant; il est fier de ses divers talens, au point de se mettre au-dessus de ceux qui, pour être au-dessus de lui, *n'ont eu que la peine de naître*. La ressemblance est par-tout, et une foule de traits saillans et décisifs la font encore ressortir......

» Ce Figaro, quoique aventurier *connu* à la police de Séville, et pas plus délicat en procédés que ne doit l'être un intrigant de profession,

ne fait pourtant rien qu'on puisse appeler proprement une méchante action. Il trouve tous les moyens bons pour enlever Rosine à son tuteur; mais c'est pour la marier au comte Almaviva. Il joue cent mauvais tours à ce seigneur redevenu son maître; mais c'est pour défendre sa fiancée, que ce maître veut enlever à son valet. Enfin, il joue le beau rôle dans le dernier drame, où il parvient à démasquer et éconduire *l'autre Tartufe*. Il a toujours plus d'esprit que tout ce qui l'entoure, sans aucune exception; il fait la leçon à tout le monde, en politique, en morale, en intrigue; il est bon fils, bon mari, bon serviteur; et en se comparant au comte, qu'il trouve bien hardi d'oser se jouer à lui, il l'apostrophe ainsi dans ce monologue si singulier à tant d'égards: « Parce que vous êtes un grand seigneur, vous » vous croyez un grand génie. Noblesse, for- » tune, un rang, des places, tout cela rend » si fier! Qu'avez-vous fait pour tant de biens? » Vous vous êtes donné la peine de naître; » *tandis que moi, morbleu! perdu dans la* » *foule obscure*, il m'a fallu déployer *plus de* » *science et de calcul, pour subsister seule-* » *ment, qu'on n'en a mis depuis cent ans à* » *gouverner toutes les Espagnes; et vous*

» *voulez joûter!....* » L'hyperbole est forte, et l'auteur la mettoit à coup sûr sur le compte de la vanité comique d'un valet; mais cette exclamation, *tandis que moi, morbleu!* est bien évidemment celle de l'amour-propre de Beaumarchais.

» Faut-il parler de *Tarare*, dit M. de La Harpe? Comme opera, ce n'est pas trop la peine. C'est, je crois, le seul ouvrage sans esprit qui soit sorti de la plume de Beaumarchais. Législateur dans sa préface, comme de coutume, il donne son *Tarare* comme l'essai d'un nouveau système de mélodrame, qui doit perfectionner la musique théâtrale et bannir l'ennui de l'opera. Toutes ces promesses étoient magnifiques; et le nom de *Tarare*, si connu par le conte d'Hamilton, promettoit du singulier, et excitoit une curiosité et une attente que la pièce ne soutint pas. La fable tirée d'un conte oriental, et bonne tout au plus pour *les mille et une Nuits*, n'est qu'extravagante sur la scène, et la versification est l'amalgame le plus hétéroclite de la platitude et du phébus. Ce qui est neuf sans contredit, c'est *la grande idée philosophique qui couronne l'ouvrage* (à ce que dit la préface), *et qui même l'a fait naître*, c'est l'inexplicable prologue où elle est

exécutée. *Tarare* est de 1787, deux ans avant la révolution : il y est fort question de *la touchante égalité, de l'accord politique entre les brames et les soudans*, etc. Sans la date, il y auroit belle matière à rire, sur-tout du prologue, qui est vraiment une œuvre de démence. Mais, sous ce rapport, *la philosophie du dix-huitième siècle* le réclame à juste titre; et c'est là que nous verrons comment elle est parvenue à faire éclore du cerveau d'un homme de beaucoup d'esprit, ce qu'on croiroit n'avoir jamais pu sortir que de la tête d'un fou. »

Mais au jugement prononcé par M. de La Harpe, il faut que j'ajoute celui d'un auteur dont l'opinion mérite également d'être citée.

« *Le Barbier de Séville* tomba le premier jour : on n'y vit qu'un tuteur dupé; on ne jugea que l'ouvrage. Quand on jugea l'homme de parti, la pièce alla aux nues. Pendant que les philosophes écrivoient, Beaumarchais agissoit; il mettoit en farces leurs déclamations politiques; il étoit l'organe des novateurs, le truchement des frondeurs, l'enfant perdu d'une faction puissante; c'étoit un homme du monde, et non pas un homme-de-lettres. Né avec le génie de l'intrigue, c'est à son caractère plus qu'à son talent qu'il doit ses succès.

» Figaro est l'arlequin des comédies de Beaumarchais ; c'est un personnage plus brillant qu'original. Ce barbier rassemble toutes les qualités des valets de comédie. La seule chose qui le distingue des Frontins, des Crispins, des Pasquins, des Lafleurs, c'est qu'il est bel-esprit, auteur, moraliste, charlatan, et grand hableur ; faisant, comme dit un proverbe trivial, plus de bruit que de besogne : ce qui a donné lieu de soupçonner que le créateur, sans le savoir, avoit fait ce rôle-là à son image.

» Toute la philosophie, toute la morale du *Barbier de Séville*, est dans l'entretien de Figaro avec le comte Almaviva, au premier acte. On a prétendu y montrer la supériorité réelle que l'esprit et le talent peuvent donner au plus ignoble aventurier sur le plus grand seigneur ; c'est aussi là le fin et la principale intention de *la Folle Journée ;* Figaro représente le tiers-état, le comte Almaviva la noblesse. Telle est la clef de toutes les balivernes qu'on a si ridiculement exaltées, et qu'on eût envoyées aux tréteaux de la foire, si elles n'eussent caché un sens mystique, cher aux penseurs de ce temps-là.

» Beaumarchais ne prit pas garde alors qu'en élevant le tiers-état aux dépens de la noblesse,

il dégradoit un peu les gens-de-lettres, qui sont la plupart du tiers-état. Faire d'un laquais, d'un barbier, d'un courtier d'amour, un philosophe, un poète, un auteur dramatique, ce n'étoit pas honorer beaucoup cette illustre confrérie. Il s'imagina, sans doute, qu'en prenant son héros dans la fange, il rendroit plus saillante l'opposition entre la nature et la fortune.

» Figaro, qui perd son emploi parce qu'il fait des vers, est un trait de satyre contre les Barbares et les Vandales de la monarchie, qui croyoient que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires. « Quand on a » rapporté au ministre que je faisois, je puis » dire assez joliment des bouquets à Chloris, » que j'envoyois des énigmes aux journaux, » qu'il couroit des madrigaux de ma façon....., » il a pris la chose au tragique, et m'a fait » ôter mon emploi. » Le crime qui fit destituer Figaro, a été depuis un titre pour obtenir un emploi; tant la doctrine de Beaumarchais a fructifié!

» Les disgraces dramatiques de Figaro sont plaisantes; elles ressemblent à tout ce que nous voyons. « En vérité, je ne sais comment je » n'eus pas le plus grand succès; car j'avois

» rempli le parterre des plus excellens tra-
» vailleurs; des mains.... comme des battoirs.
» J'avois interdit les gants, les cannes, tout
» ce qui ne produit que des applaudissemens
» sourds. » Passe pour les gants; mais les cannes
ne sont pas inutiles : l'accompagnement des cannes est aux applaudissemens, ce que le tambour est au fifre. Les Figaros sont plus heureux aujourd'hui sur nos petits théâtres; ils ne tombent jamais; mais il ne faut pas qu'ils se hasardent sur la scène française; les travailleurs et les battoirs n'y font rien; ou du moins peu de chose (*). . . . »

LE MARQUIS DE BIÈVRE.

Les comédies de Beaumarchais sont remplies de sarcasmes les plus amers contre les autorités et les prêtres. *Le Séducteur*, par M. de Bièvre, il est vrai, fait entrevoir quelques critiques contre les *nouveaux philosophes ;* mais cette pièce, comme celles de Beaumarchais, offre les exemples les plus pernicieux, et les circonstances les moins convenables pour être produites sur la scène.

(*) Journal des Débats.

L'auteur du *Séducteur*, connu dans presque toute l'Europe par ses calembours et ses bons mots, étoit homme d'esprit, homme du monde, et de fort bonne société. *Le Séducteur* fut donné pour la première fois au théâtre de la cour à Fontainebleau, en 1787; et l'infortuné Louis XVI disoit que tout père de famille devoit défendre sa porte à l'auteur. Cependant elle a été bien reçue sur le théâtre de Paris; ce qui marque, comme dit M. de La Harpe, que le public étoit moins scrupuleux que la cour.

« La versification mérite de l'estime à quelques égards; le drame n'en mérite aucune; il est mal conçu et mal composé; ce n'est autre chose qu'une mauvaise copie du *Lovelace* de Richardson et du *Cléon* de Gresset. C'est d'après ce dernier que le marquis (*le Séducteur*) rompt le mariage du jeune d'Armance avec Rosalie; mais ce qui est fort bien arrangé dans *le Méchant*, ce qui même, comme on l'a vu, en est la partie vraiment comique, est ici dans l'avant-scène; et les effets que l'auteur a voulu en tirer, sont invraisemblables....

» L'auteur a confondu un *séducteur* avec un homme à bonnes fortunes; cela est très-différent, et même incompatible dans une même action,

action, dans un même sujet. Les conquêtes de l'homme à bonnes fortunes sont des femmes que l'on n'a pas besoin de séduire..... Un séducteur est tout autre chose : c'est à un seul objet qu'il en veut, soit par intérêt, soit par vanité ; et pour subjuguer ou l'innocence d'une fille, ou l'honnêteté d'une femme, il faut qu'il joue un rôle, celui d'homme passionné ; il faut qu'il cesse un moment d'être libertin pour devenir hypocrite. Il ne peut vaincre qu'en persuadant qu'il aime ; ce qui est la première de toutes les séductions, et même la seule auprès du sexe, quand il ne cède encore qu'à son cœur et n'est pas abandonné au vice. Cette vérité d'expérience n'a jamais échappé aux romanciers : voyez Lovelace dans le roman très-moral de *Clarisse ;* Valmont, dans *les Liaisons dangereuses*, qui n'en sont qu'une très-scandaleuse copie. Ces deux monstres se font long-temps le pénible effort de contrefaire la vertu, pour la tromper et la corrompre. C'est donc une inconséquence impardonnable de nous montrer un *séducteur* qui s'amuse à une double intrigue de galanterie dans une maison dont il veut épouser la fille, et au moment même où il projette d'enlever cette fille, en feignant une passion assez forte pour

égarer son innocente jeunesse. Cette faute est capitale ; et si vous y joignez tant d'autres invraisemblances et disconvenances, vous en croirez aisément ceux qui, dans la nouveauté, ont vu la pièce ne devoir son succès qu'à cette espèce d'intérêt toujours si facile à répandre sur la situation d'une jeune personne abusée. Cet intérêt s'augmentoit encore de celui que le public aimoit à marquer à une jolie actrice (*) de vingt ans, qu'il regretta peu d'années après, et dont la voix et la figure également douces, devenoient touchantes dans la douleur et les larmes. Cette impression, qui fut celle des deux derniers actes, soutint la pièce malgré tant de défauts ; et l'auteur dont on aimoit le caractère facile et sociable, sans envier ses calembours, fut démésurément exalté par les journalistes, dont le suffrage, comme on sait, s'adresse d'ordinaire beaucoup plus à la personne qu'à

(*) Mademoiselle Olivier. Un soir qu'elle jouoit au théâtre français, voulant entrer dans une des chambres qui sont destinées au service des principaux acteurs et actrices, quelqu'un, en sortant, la frappa au front avec la porte ; accident dont elle mourut peu de jours après. Elle étoit de la plus jolie figure ; et même beaucoup de gens retournoient souvent aux représentations des *Noces de Figaro*, exprès pour la voir jouer le rôle du page.

l'ouvrage. On alla jusqu'à en comparer le style à celui du *Méchant :* il n'y a qu'à rire de ces rapprochemens, qui seroient une véritable injure au génie, si l'ignorance et la légèreté, qui les rendent si communs, pouvoient être autre chose que le ridicule d'un jour, remplacé par celui du lendemain, qui ne dure pas davantage. La versification en général n'est ni dure ni incorrecte ; elle a quelquefois une sorte d'élégance ; mais elle n'est nullement exempte de fautes, et de fautes graves ; et son élégance travaillée est bien loin de cette aisance heureuse qui fait que le vers comique ne coûte rien à retenir, parce qu'il semble n'avoir rien coûté à faire (*). . . . »

Il y a plusieurs pièces de théâtre, et sur-tout parmi celles qu'on appelle de *petites pièces*, écrites par des auteurs dont je n'ai point parlé, lesquelles sont très-agréables. Telle est *le Somnambule*, attribué à Pontdevêle (**) ; *les*

(*) Cours de Littérature, par M. de La Harpe.

(**) Pontdevêle est aussi l'auteur du *Fat puni ;* et le public disoit qu'il s'y peignoit lui-même. Il étoit fils de

Fausses Infidélités, de Barthe; *les Mœurs du Temps*, de Saurin; *l'Impertinent*, de Desmahis; *la Partie de Chasse d'Henri IV*, et *Dupuis et Desronais*, de Collé.

Le Préjugé à la mode, *l'École des Mères*, *Mélanide*, et *la Gouvernante* (*), de La Chaussée, sont des comédies attendrissantes. L'auteur fut vivement attaqué pour avoir produit ce genre sur la scène française. Piron l'appeloit *le révérend père La Chaussée*, et ses pièces des *sermons*; mais elles sont restées et resteront toujours au théâtre (**).

---

madame de Férioles (sœur de madame de Tencin, ainsi que du cardinal de ce nom), amie de Bolingbroke et de Peterborow. Pontdevêle mourut, sans avoir été marié, le 3 septembre 1774. Il étoit homme de beaucoup d'esprit, et très-aimable.

(*) Le sujet de *la Gouvernante* n'étoit point d'invention : c'étoit un fait réel arrivé à M. de La Faluère, qui fut depuis premier président du parlement de Bretagne. Trompé par un secrétaire, qui avoit soustrait une pièce décisive, ce magistrat fit rendre un arrêt injuste, dans un procès dont il étoit rapporteur. Le juge, instruit de son erreur, la paya d'une partie de sa fortune, en remboursant en entier une somme considérable qui étoit l'objet du procès.

(**) M. de La Harpe suppose que La Chaussée avoit pris l'idée de la comédie mixte, de l'Andrienne de.

Le Philosophe sans le savoir, et *la Gageure imprévue*, de Sédaine, comédies quoique non exemptes de défauts, sont, comme d'autres dans la même catégorie, toujours bien accueillies du public.

Le Bourru bienfaisant, de Goldoni, petite pièce assez bien faite, devoit en grande partie sa vogue à Préville.

La Coquette corrigée, de Lanoue, donnée pour la première fois en 1756, et assez mal reçue alors, a été remise au théâtre, il y a quelques années, et elle a eu le plus grand succès; succès auquel mademoiselle Contat a beaucoup contribué dans le rôle de Julie.

Térence; mais quoiqu'il fasse l'éloge des pièces que je viens de nommer, il observe que ce genre « est inférieur à la comédie et à la tragédie, parce qu'empruntant quelque chose de l'une et de l'autre, il affoiblit, par ce mélange même, le caractère essentiel de toutes les deux. Comme la tragédie, il veut émouvoir, et il est beaucoup moins touchant; comme la comédie, il veut amuser, et il est beaucoup moins gai : et cette disproportion étoit inévitable, puisque, voulant joindre le rire et les larmes, on ne pouvoit pas assembler des impressions si diverses (quoiqu'elles ne soient pas inconciliables) sans leur ôter de leur force. »

Il y a plusieurs pièces de Marivaux qui sont restées au théâtre, et qu'on revoit toujours avec plaisir, telles que *le Legs*, *l'Épreuve*, *le Préjugé vaincu;* et au théâtre italien, on joue encore, et on jouera toujours, *les Surprises de l'Amour*, et *la Double Inconstance*.

ROMANS.

LA langue qu'on appeloit *la Romance*, composée d'un reste de la langue des Romains corrompue, et confondue dans le Gaulois, le Franc et le Tudesque, donna son nom à un genre de vieilles historiettes, écrites par des Troubadours (*) en vers rimés, et dont le caractère principal est une parfaite naïveté. Ils parurent d'abord dans la Gaule narbonnoise, ou cette partie qu'on appeloit *Septimanie*, lorsqu'elle commençoit à sortir de l'état de ténèbres dans lequel les ravages et le joug des Wisigoths l'avoient plongée; mais ce ne fut vraiment que sous le règne de Hugues Capet, proclamé roi en 987, que les romanciers commencèrent à fleurir et à être répandus.

Le savant Huet, évêque d'Avranches, pense que l'art de rimer fut apporté de l'Orient dans l'Afrique, par les Arabes, et que, de l'Afrique,

---

(*) *Troubadour* vient de l'ancienne langue romance, ou plutôt de l'espagnol, du mot *trovar*, trouver. Ce même mot se prend aussi pour *versifier* : *trovador*, en espagnol, est celui qui invente.

il passa en Europe; mais il me paroît que la rime devoit être naturelle à presque toutes les langues et à tous les peuples, quoique certaines langues lui soient plus ou moins favorables.

Lorsque Constance, fille de Guillaume I[er]., comte de Provence (*), épousa Robert, roi de France, en 1001, elle amena plusieurs Troubadours provençaux à la cour de Robert. Des Troubadours parcoururent toute la France, allant de châteaux en châteaux; par-tout ils étoient logés, entretenus, et comblés de présens; et l'arrivée d'un Troubadour dans un château, n'étoit pas un événement indifférent pour les dames et demoiselles qui s'y trouvoient.

Quoique la Provence ait, la première, produit les romanciers, cependant, avant la fin du onzième siècle, chaque province possédoit ses Troubadours, lesquels avoient à leur suite des menestriers, des jongleurs et des cantadours, pour réciter ou chanter leurs romances. Plusieurs souverains se faisoient gloire d'être comptés parmi les Troubadours; et nombre de jeunes gens de la plus haute noblesse se mirent avec eux, ou pour exécuter quelque

(*) Sous le nom de *Provence*, on comprenoit alors presque toutes les provinces méridionales de la France.

projet amoureux, ou pour chercher des aventures. On comptoit, parmi les Troubadours, Guillaume IX, comte de Poitou et duc d'Aquitaine; Raimond, dernier comte de Provence, de la maison de Barcelonne; un comte d'Anjou, un comte de Toulouse, un comte de Flandres; Alphonse II et Pierre III, rois d'Arragon; Frédéric III, roi de Sicile; le dauphin (*) d'Auvergne; et Richard, surnommé *Cœur-de-Lion*, roi d'Angleterre. Ce prince écrivoit des vers, et composoit de la musique. Il y en a entre autres qu'il adressa à Béatrix d'Arragon,

(*) Il y a différentes versions sur l'origine de ce titre. On a dit que l'un des princes de l'ancienne Allobroge, qui s'étoit fort distingué dans une fameuse bataille, ayant eu sur son bouclier la figure d'un dauphin, on lui en donna le nom; que les princes ses descendans le conservèrent, et le donnèrent au pays. Le Dauphin Guigues ou Guy VIII étant mort, en 1333, et n'ayant point laissé d'enfans d'Isabelle de France, fille de Philippe-le-Long, Humbert son frère lui succéda. Ayant perdu un fils unique, l'archevêque de Lyon, Henri de Thoire Villars, son parent, le décida à laisser ses états au roi de France. En 1349, Humbert investit lui-même, comme son successeur, le prince Charles, fils de Jean, duc de Normandie, et petit-fils de Philippe de Valois; lui fit faire hommage par tous les seigneurs de ses états; et depuis ce temps-là, le fils aîné des rois de France a porté le nom de Dauphin.

comtesse de Provence, laquelle, poète aussi, composa, dit-on, des vers en espagnol, en italien, et dans la langue Romance; et l'on parle de deux *complaintes* que, de son côté, elle adressa à Richard. Parmi les Troubadours de ce temps-là, on distingue le châtelain de Coucy, Thibault de Mailly, Vincent de Viviers, et Blondel de Nesle; et on a introduit Blondel dans le charmant petit opera de *Richard Cœur-de-Lion*, par Sédaine, mis en musique par Grétry, en faisant venir Blondel en Allemagne pour délivrer Richard de sa captivité. Outre les vers dont j'ai parlé, adressés par Richard à la comtesse de Provence, l'on cite encore deux *serventes* de ce prince, l'une écrite pendant sa captivité, et l'autre après son retour dans ses états, contre le dauphin d'Auvergne et le comte de Guy, son cousin, dans lesquelles Richard se plaint d'eux, parce qu'ils ont refusé de se joindre à lui contre le roi Philippe-Auguste, qui avoit envahi ses états de France lorsqu'il étoit détenu en Allemagne, et qui avoit soulevé contre lui son frère *Jean Sans-Terre*.

L'arrestation de Richard en Allemagne, est une circonstance historique parfaitement bien constatée. Mais voici en substance comment

elle est rapportée par le président Fauchet (*), d'après une ancienne chronique; et je présume que M. Sédaine a pris le sujet de son opera dans l'histoire racontée par Fauchet. Richard partit pour la troisième croisade en 1190, dans le même temps que Philippe-Auguste, roi de France. Richard fit des prodiges de valeur, et s'acquit l'estime et l'admiration de tous les croisés (**). Philippe, jaloux et offensé de l'ascendant que prenoit Richard dans toutes les opérations, quitta les croisés et retourna dans sa patrie. Richard, en revenant de la Palestine, fit naufrage sur la côte d'Istrie; mais il continua sa route par terre, déguisé en pélerin. En passant sur les états de Léopold, duc d'Autriche, il fut reconnu, et ce prince le fit arrêter. Une querelle qu'ils avoient eue ensemble à la prise d'Acre, les avoit rendus ennemis implacables. Richard avoit fait arracher et fouler aux pieds un drapeau de Léopold, que celui-ci

(*) Claude Fauchet, président à la cour des monnoies, mort en 1602; auteur des *Antiquités gauloises et françaises*, de l'*Origine des chevaliers*, *armoiries*, et *Origine des dignités et magistrats en France*.

(**) Voyez l'*Histoire des croisades*, par Maimbourg, etc.

avoit arboré sur une des tours de cette ville. L'empereur Henri VI, de la maison de Souabe, n'étoit pas moins ennemi de Richard, à cause de son alliance avec Tancrède, qui avoit usurpé sur Henri la couronne de Sicile. Il obtint de Léopold que le roi d'Angleterre fût remis entre ses mains. L'empereur le fit renfermer étroitement, et ne lui rendit la liberté qu'après dix-huit mois d'une détention cruelle, et qu'à condition de payer, pour sa rançon, cent cinquante mille marcs d'argent, dont le tiers fut donné au duc d'Autriche. Si l'on s'en rapporte à l'ancienne chronique d'où Fauchet tire son récit, la prison dans laquelle Richard étoit enfermé fut découverte par un menestrier, ou plutôt Troubadour, nommé Blondel. Ce Troubadour, fort attaché à Richard, l'avoit cherché par toute l'Allemagne. S'informant de tout ce qui pouvoit lui donner quelque indice pour le guider dans sa recherche, il apprit enfin qu'il y avoit une personne renfermée depuis longtemps dans une certaine tour. Arrivé au pied de cette tour, Blondel se mit à chanter une romance française, qu'il avoit autrefois composée avec Richard. A peine avoit-il fini le premier couplet, qu'on lui répond de la tour en chantant le second. Il reconnut le roi à ce signe,

et se hâta de s'en retourner et de donner avis de cette importante découverte aux grands de son royaume, qui commencèrent d'abord par prendre les mesures nécessaires pour la délivrance du roi.

Il paroît qu'il y avoit même des Troubadouresses, telles que Clara d'Andouse, Docte de Troyes, Barbe de Verrue, Lombarda de Toulouse; Béatrix, comtesse de Provence; dona Castelozza d'Auvergne, dont le sujet de ses poésies est son amour violent pour Armand de Bréon; et la comtesse de Die, épouse de Guillaume de Poitiers, mais aimant passionnément Rambaud, comte d'Orange.

Les poésies des Troubadours sont principalement des romances, des serventes, dont quelques-unes sont historiques, mais le plus grand nombre satyriques; des nouvelles, ou contes; des tensons, ou *querelles amoureuses, et blason de fausses amours.*

Regrets, tensons,
Pleurs et chansons,
Font les façons
D'amoureuse chevalerie.

BOREL.

Avant la fin du quatorzième siècle, le goût pour les Troubadours avoit commencé à se

passer : à mesure que la langue et les arts se perfectionnèrent, les compositions des Troubadours perdirent de leur agrément; eux-mêmes, par leurs déréglemens, s'avilirent, et devinrent un objet de surveillance et d'animadversion pour le gouvernement.

Des auteurs français ont prétendu que c'étoient les Troubadours provençaux qui introduisirent l'art de rimer en Italie; que ce fut d'eux que Pétrarque apprit à chanter, en vers rimés, son amour pour la belle Laure; et on cite comme preuve ce passage de Pétrarque, où il parle des principaux poètes qui avoient écrit sur l'amour depuis les Grecs et les Latins.

Fra tutti, il primo Arnaldo Daniello (*),
    Gran maestro d'amor, ch'a la sua terra,
    Anchor fa honor col dir polito et bello.
Eran'ui quei, qu'amor si leue afferra,
    L'un Pietro è l'altro, el men famoso Arnaldo (**),
    E quei, che fur conquisi con piu guerra.

(*) Daniel Arnaud naquit dans le 12e. siècle, au château de Ribeyrac en Périgord. Dante l'a encore plus célébré que Pétrarque.

(**) *El men famoso Arnaldo.* Arnaud de Marvel, aussi de Périgord. Quoique Pétrarque l'appelle *le moins fameux* Arnaud, les Français estiment ses poésies beaucoup plus que celles de Daniel.

I dico l'uno, è l'altro Raimbaldo
Che cantar pur Beatrice in Monteferrato:
El vecchio Pier' d'Alvernia con Giraldo
Folchetto (*), cha Marsiglia il nome ha dato
Et à Genova tolto, et à l'estremo
Cangio per miglior Patria habito e stato.
Giaufre Rudel (**), ch' uso la vela el remo
A cercar la sua morte; et quell' Gulielmo
Che per cantar hal fior de suoi di scemo
Amergio, Bernardo (***), Ugo, et Anselmo,
Et mille altri ne vidi, à cui la lingua,
Lancia, et spada fu sempre, è scudo, è Elmo.

« L'Espagne, dit Huet, qui a été si fertile en romans, et l'Italie, tiennent de nous l'art de les composer; » et il cite ensuite ce passage de Giraldi : *Mi par di poter dire che questa sorte di poesia, habbia havuta la prima origine, il primo suo principio da Francesi, da è quale*

(*) Folquet de Marseille, qui mourut archevêque de Toulouse, en 1231. Les aventures de ce Troubadour sont fort curieuses.

(**) Geoffroy Rudel, prince ou seigneur de Blaye, près de Bordeaux, mort dans le 12e. siècle, et dont la vie paroît presque un roman.

(***) Bernard de Ventadour, Troubadour célèbre par ses poésies naïves et faciles, et où l'on trouve plus de délicatesse de sentiment qu'on n'en voit en général dans les ouvrages de ces anciens poètes.

ha forse anco havuto il nome. Da Francesi poi è passata questa maniera di poetagire a gli Spagnuoli, et ultimamente stata accettata da gli Italiani.

« S. Thomas d'Aquin, dit-il, S. Bonaventure, le poète Dante, et Bocace, vinrent étudier à l'université de Paris; et le président Fauchet montre que le dernier a pris la plupart de ses nouvelles des romans français; et que Pétrarque, et les autres poètes italiens, avoient pillé les beaux traits des chansons de Thibaud, roi de Navarre; de Graces Brussez, du châtelain de Coucy, et des vieux romanciers français. Ce fut donc, selon mon avis, dans ce mêlange des deux nations, que les Italiens apprirent de nous la science des romans, qu'ils reconnoissent nous devoir aussi bien que la science des rimes. » Mais il me paroît fort étrange qu'en Italie, où la langue est si favorable à la rime, où l'on trouve par-tout des improvisateurs en vers rimés, même dans les classes les plus vulgaires, ce goût et cet art n'aient eu lieu qu'après avoir été connus en France; et malgré le respect qui est dû aux opinions de l'évêque d'Avranches, sous tous les rapports, il faudroit, je crois, approfondir ce sujet davantage : son opinion, que les Italiens apprirent

apprirent l'art de rimer des poètes provençaux, peut être vraie, mais elle n'est pas au moins vraisemblable.

Les manuscrits aujourd'hui existans d'anciens ouvrages poétiques, ne datent pas de plus loin, je crois, que du commencement du onzième siècle. Ceux de cette époque même sont assez rares; mais la langue prenant progressivement plus de consistance, l'art d'écrire devenant aussi plus universel, n'étant plus renfermé entre les murailles des monastères, avant même que l'art d'imprimer fût connu, les livres français étoient extrêmement multipliés.

L'un des anciens poètes le plus distingué, et dont les ouvrages sont parvenus à la postérité, est Guillaume IX, comte de Poitou, né en 1071. Celui qui, après Guillaume, se fit le plus remarquer, est Bernard de Ventadour, natif du Limousin. Ayant été banni par son seigneur, Ebles, vicomte de Ventadour, pour avoir osé demander, et, ce qui étoit encore plus fort, avoir obtenu un baiser d'Agnès de Montluzon, épouse du vicomte, il vint à la cour d'Éléonore de Guyenne, qui, après le divorce de Louis VII, avoit épousé en 1152 Henri, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre sous le nom d'Henri II; et on prétend

que Bernard n'étoit pas indifférent à Éléonore, sous plus d'un rapport.

Il existe un grand nombre d'anciennes *romances* très-intéressantes; il y en a aussi plusieurs modernes, où l'auteur se conforme exactement au modèle des anciennes. La langue dans laquelle ces dernières sont écrites, offre ordinairement trop de difficultés pour qu'un étranger puisse les bien apprécier; mais je citerai comme exemple une romance de Moncrif, qui donnera une idée des romances en général.

LES CONSTANTES AMOURS D'ALIX ET D'ALEXIS.

Sur un air languedocien.

Pourquoi rompre leur mariage,
Méchans parens?
Ils auroient fait si bon ménage
A tous momens.
Que sert d'avoir bague et dentelle
Pour se parer?
Ah! la richesse la plus belle
Est de s'aimer.

Quand on a commencé la vie,
Disant ainsi:
Oui, vous serez toujours ma mie;
Vous, mon ami.

Quand l'âge augmente encor l'envie
De s'entr'unir;
Qu'avec un autre on vous marie,
Vaut mieux mourir.

A sa mère, étant déjà grande,
La pauvre Alix,
A deux genoux un jour demande
Son Alexis:
Maman, il faut, par complaisance,
Nous marier.
Ma fille, je veux l'alliance
D'un conseiller.

La fille, à cette barbarie,
Bien fort pleura;
Au couvent de Sainte-Marie
On l'enferma.
Là, pendant trois ans éperdue,
Elle a gémi,
Sans avoir un instant la vue
De son ami.

Un jour.... quelle malice d'ame!
La mère dit:
Alexis a pris une femme,
Sans contredit;
Et puis lui montrant une lettre,
Lui dit: voyez,
Il vous écrit, c'est pour permettre
Que l'oubliiez.

Alors conseiller et notaire
Arrivent tous;
Le curé fait son ministère :
Ils sont époux.
Pour elle, hélas! festin et danse
Ne sont qu'ennui;
Toujours lui vient en souvenance
Son favori.

Le soir, plus grande fâcherie
Saisit son cœur;
Sa mère la tance et la crie,
Toute en fureur.
Tout comme une brebis qu'on mène
Droit au bûcher,
La pauvrette, en pleurant, se traîne
Pour se coucher.

Vrai Dieu! qu'Alix, honnête et sage,
Se conduit bien!
Tous autres soins que du ménage
Lui sont de rien.
Voyant de son époux la flamme
Qu'il lui portoit,
Elle lui donnoit de son ame
Ce qui restoit.

Hélas! son ame toute entière
A ses soucis,
Gardoit son amitié première
Pour Alexis.

Cinq ans, en dépit d'elle-même,
Passa les jours
A se reprocher qu'elle l'aime,
L'aimant toujours.

Pour chasser de sa souvenance
L'ami secret,
On se donne tant de souffrance
Pour peu d'effet :
Une si douce fantaisie
Toujours revient;
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en souvient.

Alix, dans sa mélancolie,
Un jour l'époux
Lui mène un marchand d'Arménie
Pour des bijoux :
Ma moitié, faites quelque emplette
De son écrin;
Perles et nœuds sont la recette
Pour le chagrin.

Baise-moi, moutonne chérie,
Je vais au plaid;
Tiens, prends de cette orfévrerie
Ce qui te plaît :
L'argent n'est que pour qu'on se donne
Quelque bon temps :
N'épargne rien; voilà, mignonne,
Vingt écus blancs.

Il part; le marchand, en silence,
L'écrin montroit,
Qu'Alix, avec indifférence,
Considéroit.
Chaque fois qu'il offre à la dame
Perle ou saphir,
Chaque fois, du fond de son ame,
Sort un soupir.

En lui toutes fleurs de jeunesse
Apparoissoient;
Mais longue barbe, air de tristesse
Les ternissoient.
Si de jeunesse on doit attendre
Beau coloris,
Pâleur, qui marque une ame tendre,
A bien son prix.

Mais Alix, soucieuse et sombre,
Rien ne voyoit.
Pourtant, aux longs soupirs sans nombre
Qu'il répétoit,
D'où lui vient, dit-elle en soi-même,
Tant de chagrins?
Ah! s'il regrette ce qu'il aime,
Que je le plains!

Las! qu'avez-vous qui vous soucie,
Comme je vois?
Si c'est d'aimer, je vous en prie,
Dites-le moi.

Eh! que sert de conter, madame,
Un déplaisir
Qui jamais, jamais de mon ame
Ne peut sortir?

Il n'est qu'un trésor dans le monde,
Je le connois:
Long-temps en espoir je me fonde
Que je l'aurois;
Et plus mon amitié ravie
Crut l'obtenir,
Tant plus j'aurois donné ma vie
Pour le tenir.

Le voir cent fois dans la journée
Me plaisoit tant;
Je l'emportois dans ma pensée,
En le quittant,
Lorsqu'un lutin, par grand'rancune,
Vint l'enlever;
Puis d'un autre en fit la fortune,
Pour m'en priver.

Dirai-je ma douleur profonde,
Quand je l'appris?
Pour m'en aller au bout du monde,
Me départis:
Non qu'un instant en moi je pense
De l'oublier,
Mais pour mourir de ma constance
A le pleurer.

Marchand, est-ce or en broderie
Que ce trésor?
Madame, hélas! ce que j'envie
Surpasse l'or.
Sont-ce rubis? J'aurois sans peine
Rubis perdus.
C'est donc le trousseau de la reine?
Ah! c'est bien plus.

Depuis qu'on vint, par grand dommage,
Me la ravir,
J'en ai tiré la chère image
De souvenir.
J'ai, la voyant, l'ame remplie
De désespoir,
Et ne garde pourtant la vie
Que pour la voir.

Ne tardez pas, j'en meurs d'envie,
Arménien,
Que cette image tant chérie
Je voie enfin.
Lors, avec un soupir qu'il jette
Plus loin encor,
De son sein tire une tablette,
Dans du drap d'or.

Alix soudain prit la dorure,
La déplia;
Sur la tablette, en écriture,
Ces mots trouva :

Ici

Ici je contemple à toute heure,
Dans les soupirs;
Je garde tout ce qui demeure
De mes plaisirs.

Alors Alix la tablette ouvre
Tant vîtement:
Eh! qu'est-ce donc qu'elle y découvre
Pour son tourment?
La voilà toute évanouie,
A cet objet:
Qui n'eût même transe sentie?
C'est son portrait!

Alix, mon Alix tant aimée,
Hélas! c'est moi!
Alix, Alix tant regrettée,
Ranime-toi!
Ton Alexis vient de Turquie,
Tout à l'instant,
Pour te voir, et quitter la vie
En te quittant.

Par ces tristes mots ranimée,
Alix parla:
Alexis, j'ai ma foi donnée,
Un autre l'a.
Je ne dois vous ouïr de ma vie,
Un seul instant;
Mais ne mourez pas, je vous prie,
Partez pourtant.

Voulant, pour complaire à sa mie,
Partir soudain,
Avant que pour jamais la fuie,
Lui prend la main.
L'époux survint à cette vue,
Tout en fureur,
Leur a, d'une dague pointue,
Percé le cœur.

Alexis meurt, Alix mourante,
Les yeux baissés,
Dit : je péris, mais innocente;
Ce m'est assez.
Mon époux, votre jalousie
Verse mon sang :
Sans regret je quitte la vie,
En vous plaignant.

Depuis cet acte de sa rage,
Tout effrayé,
Dès qu'il est nuit, il voit l'image
De sa moitié,
Qui, du doigt montrant la blessure
De son beau sein,
Appelle, avec un long murmure,
Son assassin.

Après si triste tragédie,
Tout sage époux
Ne peut de sa moitié chérie
Être jaloux.

S'il trouve un marchand d'Arménie
Prenant sa main,
Il dit, c'est qu'on le congédie,
J'en suis certain.

Plusieurs de nos anciens *ballads* anglois répondent assez exactement aux romances françaises. Mais quoique le mot anglois soit pris du mot français *ballade*, cependant il ne veut pas dire précisément la même chose. En français, le mot *ballade* sert pour exprimer un genre de poésie qu'on chantoit en l'accompagnant de la danse, comme le mot le fait entendre, étant tiré de l'ancien mot *ballare*. Le mot *romance*, au contraire, se rapporte au sujet, et veut dire une histoire qui est racontée en vers. J'ai déjà donné des exemples de ballades dans l'article *Chansons;* mais j'en citerai encore une ici, dont l'auteur est Charles, duc d'Orléans, père de Louis XII. Ayant été fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, sa détention dura près de vingt-cinq ans; et la ballade que je citerai, ainsi que beaucoup d'autres pièces qui sont de ce prince, ont été écrites pendant sa captivité. On prétend qu'il fit en Angleterre connoissance avec deux jeunes Écossoises, qu'on appelle Céphyse de Queensburn, et sa sœur Camille, toutes deux belles, et aimant

passionnément la poésie. Ces deux jeunes dames ayant beaucoup parlé au duc de la princesse Marguerite d'Écosse, de ses talens, de son amabilité, de son goût pour les lettres, il entra en correspondance avec elle, et finit par la proposer en mariage pour le dauphin, depuis Louis XI, qui l'épousa. Marguerite amena ces deux demoiselles avec elle en France, en qualité de filles d'honneur. Elle cultiva les lettres, et distingua et honora sur-tout le fameux Alain Chartier (*), le premier écrivain, et, à ce qu'on prétend, l'homme alors le plus laid de la France. On raconte que Marguerite, passant dans les appartemens du palais, et l'ayant vu endormi sur une chaise, s'approcha de lui, et lui donna un baiser. Les courtisans de sa suite s'étonnant, elle répondit qu'*elle n'avoit pas baisé l'homme, mais la bouche qui avoit prononcé tant de belles choses*. Il faut avouer que les mœurs étoient alors un peu différentes de ce qu'elles devinrent dans la suite.

Ballade écrite par le duc d'Orléans.

Fortune, vueuilliez-moi laissier
En paix une fois, je vous prie;

(*) Alain Chartier fut secrétaire de Charles VI et de Charles VII, et fit les délices de la cour de ces deux princes.

Trop longuement, à vrai compter,
Avez eu sur moi seigneurie:
Toujours faites la renchérie
Vers moi, et ne voulez ouïr
Les maulx que m'avez fait souffrir,
Y a jà plusieurs ans passés.
Doi-je toujours ainsi languir?
Hélas! et n'est-ce pas assez?

Plus ne puis en ce point durer,
Ah! ah! ah! mercy je vous crie;
Souspirs m'empêchent de parler.
Veoir le povez sans mocquerie.
Il ne fault jà que je le die.
Pour ce vous veu-je requérir,
Qu'il vous plaise de me tollir
Les maulx que m'avez amassez,
Qui m'ont mis jusques au mourir.
Hélas! et n'est-ce pas assez?

Tous maulx suis contraint de porter,
Fors ung seul, qui trop fort m'ennuye;
C'est qu'il me fault loing demourer
De celle que tiens pour amie;
Car pieça en sa compaignie
Laissai mon cueur et mon desir:
Vers moi ne veulent revenir,
D'elle ne sont jamais lassez;
Ainsi suis seul, sans nul plaisir.
Hélas! et n'est-ce pas assez?

Envoi.

De ballader j'ai beau loisir,
Autres déduiz me sont cassez;
Prisonnier suis, d'amours martyr:
Hélas! et n'est-ce pas assez?

A-peu-près au même temps que les *romances*, parut ce genre de composition appelé *romans*, qui tire également, comme les romances, l'étymologie du nom de la langue dans laquelle ils étoient écrits. Les anciens romans étoient tous en vers; mais plusieurs de ceux qui sont imprimés, furent premièrement réduits en prose.

Le sujet d'un grand nombre des plus anciens romans est tiré de l'histoire grecque et romaine, et quelques-uns même de l'histoire sainte. Il y en a un, entre autres, écrit par un carme d'un couvent qui étoit à la place Maubert à Paris, nommé Jean Vinette, intitulé *les Trois Marie*. Ces trois Marie sont : Marie, mère de notre Seigneur; Marie-Cléophé, et Marie-Salomé, qu'il croit être sœurs de la Ste. Vierge et mères de deux SS. Jacques, de S. Jean l'évangéliste, de S. Simon et de S. Jude. L'auteur prétend que les deux dernières Marie vinrent fixer leur séjour auprès de S. Jean, à

Éphèse; qu'après la mort de l'évangéliste, elles passèrent en Italie; que de là leurs corps furent transportés en Provence, et conservés dans l'église de S.-Gilles; que Jeanne d'Evreux, reine de Navarre, et fille de Louis X, ayant eu une portion de ces reliques, les plaça dans l'église des carmes à la place Maubert, à laquelle cette reine fit de grandes largesses. Le poëme ou roman finit par l'éloge de Jeanne d'Evreux, et par des remerciemens pour ses bienfaits envers les carmes. Cet ouvrage, qui étoit écrit en vers, ayant été mis en prose, fut imprimé pour la première fois au commencement du seizième siècle.

Le *Roman d'Alexandre,* qui est du douzième siècle, a pour auteur Alexandre de Paris, qui le dédia à Philippe-Auguste. Comme il est écrit en vers de douze syllabes, cette mesure de vers a pris son nom soit du sujet, soit de l'auteur du poëme; car on les appelle encore aujourd'hui vers *alexandrins.* Ce roman a été continué ensuite sous les titres de *Testament d'Alexandre*, *Roman du Paon*, et *Restor,* ou *Retour du Paon.* Il prend ce dernier titre à cause que les *chevaliers d'Alexandre* font vœu, sur un paon, de venger la mort de ce grand roi.

Le *Roman du Brut* est une chronique fabuleuse des rois d'Angleterre. On trouve, dans les derniers vers, sa date précise, qui est de 1155. L'auteur y parle du roi Artus, des chevaliers de la Table-Ronde, et du prophète Merlin. Mais quelques écrivains ont parlé aussi d'un auteur nommé Thélesin, qui vécut vers le milieu du sixième siècle, et d'un autre nommé Melkin, qui l'a suivi, comme ayant écrit l'histoire d'Artus et de l'Angleterre, leur patrie.

Le *Roman du Rou* est également une chronique du même genre, comme celui du Brut, et contient une histoire des anciens ducs de Normandie.

La chevalerie fit naître un grand nombre de romans; mais ceux d'amour datent d'une époque presque aussi reculée que ceux de chevalerie, et que les romans historiques. Le fameux *Roman de la Rose* n'est cependant que du treizième siècle. Les quatre mille premiers vers furent écrits par Guillaume de Lorris, qui mourut en 1260. Ce poëme fut achevé par Jean de Meun, surnommé *Clopinel*, parce qu'il étoit boiteux, lequel mourut en 1364. Clopinel fit les délices de la cour de Philippe-le-Bel. Le *Roman de la Rose*, poëme allégorique, est

est l'art d'aimer mis en principes et en action. Un jeune homme s'endort un jour de printemps, et songe qu'il se trouve dans un jardin délicieux; il voit une rose nouvelle, dont l'éclat l'éblouit; il veut la cueillir, et mille obstacles s'y opposent; cependant il réussit enfin, et le songe finit par

Ains eus la rose vermeille:
A tant fut jour, et je m'éveille.

On trouve le plan de ce roman parfaitement expliqué dans un sonnet, que le poète Baïf adressa à Charles IX.

Sire, sous le discours d'un songe imaginé,
Dedans ce vieux roman vous trouverez déduite
D'un amant desireux la pénible poursuite,
Contre mille travaux en sa flamme obstiné.

Par avant que venir à son bien destiné,
Malle-bouche et danger tâchent le mettre en fuite;
A la fin, *Bel-accueil* en prenant la conduite,
Le loge, après avoir longuement cheminé.

L'amant, dans le verger, pour loyer des traverses
Qu'il passe constamment, souffrant peines diverses,
Cueil du rosier fleuri le bouton précieux.

Sire, c'est le sujet du roman de la Rose,
Où d'amours épineux la poursuite est enclose;
La rose, c'est d'amour le guerdon (*) gracieux.

(*) Récompense.

Jean de Meun est le premier qui ait publié les amours et les infortunes d'Abeilard et d'Héloïse, et qui ait fait connoître leurs lettres.

L'un des sujets sur lequel plusieurs de ces anciens poëmes ont été écrits, est celui de la chasse. Il y en a entre autres un, intitulé *Roman des Oiseaux*, par Grace de La Vigne, aumônier du roi Jean. Il paroît qu'il le commença pendant qu'il étoit prisonnier en Angleterre avec ce monarque. Beaucoup de choses tirées de ce roman, se trouvent introduites dans celui appelé le *Miroir de Phébus*, écrit par Gaston de Foix, qui naquit en 1331, et dont la famille a occupé le trône de Navarre. On le surnomma Phébus, dit-on, et pour le distinguer de son père qui portoit aussi le nom de Gaston, et à cause de sa beauté. Ce roman fort obscur, et d'un style entortillé, donna naissance à l'expression de *faire du phébus*, dont on se sert aujourd'hui pour exprimer un langage trop emphatique et embrouillé.

Les aventures des *Chevaliers Errans*, dont un grand nombre d'anciens romans sont remplis, prirent leur source dans les associations qui furent formées par quelques nobles, dans les différentes provinces, pour maintenir la sûreté publique contre ceux qui, sortant de

leurs châteaux-forts, commettoient des actes de violence et de brigandage; de manière que les passans sur les grands chemins étoient toujours exposés à leurs attaques. Il falloit, pour être admis dans ces associations, avoir été reçu chevalier; les membres prêtoient serment de défendre l'innocence, de maintenir la justice, de protéger les voyageurs; et pour cet effet, ils parcouroient le pays accompagnés de gens armés.

Les tournois, où la bravoure et l'adresse avoient l'occasion de se montrer, firent longtemps l'amusement principal de tout ce qu'il y avoit de plus brillant parmi les princes et les nobles. Ils nourrissoient l'esprit de chevalerie, et fournissoient matière à beaucoup de romans. Ces jeux, au commencement, ne furent que trop souvent ensanglantés, se terminant presque toujours par des combats réels. Le premier tournois dont parle l'histoire, je crois, a été donné en 842, à l'occasion de la paix, après une guerre sanglante entre Louis-le-Germanique et Charles-le-Chauve, petit-fils de Charlemagne; ils passèrent quelque temps ensemble, et se donnèrent réciproquement des tournois et des carrousels. Il y a des statuts pour les tournois, écrits en 1066. On parle

d'un chevalier nommé Geoffroy de Preuilly, comme l'auteur de ces statuts, lequel fut tué dans un tournois à Angers, sous le règne de Philippe Ier., petit-fils de Hugues Capet. Ces statuts établissoient des règles, des sermens, et des devoirs à remplir par les combattans avant que le tournois commençât, afin d'empêcher la fraude, la surprise, le sortilége, et pour conserver le bon ordre. Les statuts fixoient aussi la qualité des personnes qui devoient *tournoyer;* et il falloit, pour y être admis, être chevalier, ou gentil-homme de plusieurs races, *ayant la juste et noble ambition d'aspirer à la chevalerie.* La jeune noblesse y prenoit occasion de gagner le droit de porter des éperons dorés, ce qui n'étoit permis qu'aux seuls chevaliers. En 1203, Philippe-Auguste donna un tournois fameux à Moret en Gâtinois, avant d'aller contre le duc de Normandie. Philippe-le-Hardi en donna plusieurs, dans l'un desquels Robert, son frère, comte de Clermont, perdit la vie, par l'effet des coups qu'il reçut sur la tête. A mesure que les mœurs se polissoient, les tournois devinrent moins dangereux, et la galanterie enfin y prit son empire. Dans un tournois donné par Charles VI, en 1389, pour conférer l'ordre de chevalerie au

roi de Sicile et à son frère, *plusieurs dames*, dit l'auteur de l'histoire de Charles, *marchèrent avec les chevaliers jusqu'à la barrière. Alors elles tirèrent de leur sein diverses livrées de rubans, et des gants de soie, pour récompenser la valeur de ces nobles champions.* De vieux chevaliers étoient nommés juges du tournois, et décernoient le prix; le chevalier auquel il étoit adjugé, le recevoit publiquement de la plus illustre dame qui y assistoit; et en le recevant de sa main, il avoit droit de l'embrasser. Le dernier tournois qu'on vit à Paris, fut celui qu'Henri II donna dans la place du palais des Tournelles, à l'occasion de la paix avec l'Espagne, et des mariages qui furent convenus à cette occasion, d'Élisabeth, fille du roi, avec Philippe II, et de sa sœur Marguerite avec le duc de Savoie. Le fatal accident arrivé dans ce tournois à Henri II, mortellement blessé de l'éclat d'une lance qui lui entra dans l'œil en tournoyant avec le comte Montgomery, capitaine de la garde écossoise, et la mort d'Henri de Bourbon Montpensier, prince du sang, qui périt l'année suivante d'une chûte de cheval, dans un tournois à Orléans, furent cause que les tournois furent abandonnés.

Gomberville, La Calprénede, et les deux

Scudéry, furent presque les derniers romanciers de la chevalerie. Sous le règne de Louis XIV, tout changea de face, tout se perfectionna; et finalement les fameux chevaliers, avec leurs redoutables épées, disparurent devant la charmante *Zaïde*, et *la Princesse de Clèves*, de madame de La Fayette.

Le nombre des romans de chevalerie est presque aussi immense que leur longueur est effrayante; mais on en trouve plusieurs très-agréables, abrégés, et mis dans un langage moderne, par le comte de Tressan.

Dans les romans historiques, il y en a de très-amusans, et qui contiennent des faits assez curieux : tels sont l'*Histoire de Catherine de France, reine d'Angleterre; de Germaine de Foix;* l'*Histoire secrette du connétable de Bourbon;* la *Relation historique et galante de l'invasion d'Espagne par les Maures;* l'*Histoire secrette de Bourgogne;* celle *de Marguerite de Valois*, sœur de François I[er].; et celle *de Jean de Bourbon, prince de Carency*. L'*Histoire amoureuse des Gaules*, par Bussy-Rabutin, et ses suites, ne forment qu'une collection de satyres, mais dans laquelle cependant sont introduits les femmes les plus galantes, et plusieurs hommes les plus distingués

de la cour de Louis XIV. Vous pouvez lire également le *Gonzales de Cordova*, et le *Numa Pompilius*, de M. de Florian. Je parlerai de quelques autres romans dans la suite.

Après la France, aucun pays presque n'a fourni plus de romans que l'Espagne. Plusieurs d'eux ont été traduits ou plutôt imités en français; ainsi qu'un grand nombre de romans français, et sur-tout de chevalerie, ont été traduits en espagnol. Les romans de chevalerie et la vie des saints formèrent, pendant longtemps, la seule lecture des Espagnols, nation si grave, mais naturellement chevaleresque et passionnée. Cervantes, pour corriger le goût, et pour se venger du peu d'égards que lui-même et les gens-de-lettres en général éprouvoient de la part du premier ministre le duc de Lerme, amateur outré des romans de chevalerie, composa son Don-Quichotte. Cet ouvrage, devenu immortel, et dont la nation espagnole se glorifie avec raison, déplut à un grand nombre de personnes parmi la noblesse, et sur-tout au ministre. On ne fit rien à Cervantes; ce qui fut quelque chose : mais on le laissa vivre et mourir dans la plus grande indigence. De tous les nombreux romans de chevalerie dont la bibliothèque de Don-Quichotte

étoit composée, à peine le curé et maître Nicolas le barbier, en trouvèrent deux ou trois qu'ils jugèrent dignes d'être exemptés des flammes, parmi lesquels ils distinguent Palmerin d'Angleterre et le chevalier Tirant-le-Blanc (*).

(*) « Palmerin d'Angleterre (dit le curé) est, mon compère, considérable pour deux choses : l'une, qu'il est excellent lui-même; et l'autre, qu'on le croit composé par un savant roi de Portugal. Toutes les aventures du château de Beauregard sont fort bien imaginées et pleines d'art; le style en est aisé et pur, et l'auteur a pris grand soin de garder la bienséance en toutes choses, et de bien conserver les caractères. Ainsi, maître Nicolas, sauf votre meilleur avis, celui-ci et Amadis de Gaule seront exempts du feu : pour tout le reste, sans en faire d'autre examen, qu'il périsse, et qu'on n'en sauve pas même la mémoire. Non pas, s'il vous plaît, seigneur compère, répliqua le barbier, car voici le fameux Don Bélianis. Celui-là, dit le curé, avec les deux, trois et quatrième parties, auroit besoin de rhubarbe pour purger cette épouvantable bile qui l'agite incessamment; il en faut aussi retrancher le château de la Renommée, et quantité d'autres impertinences : après cela, on lui peut donner quelque répit, et selon qu'il se sera corrigé, on lui fera grace ou justice. Cependant, mon compère, gardez-le chez vous, et ne souffrez pas que personne le lise. Je vous en réponds, dit le barbier; et sans se fatiguer davantage à examiner le reste des livres, il dit à la gouvernante de prendre tous les grands, et de les jeter dans la cour. Elle, qui auroit brûlé tous les livres du monde pour une chemise neuve, ne se le fit pas dire deux fois, et en prit pour le moins

Cependant le goût de ces romans s'étoit tellement emparé de l'imagination des Espagnols, qu'on prétend que le fameux duc d'Albe, tout sévère et grave qu'il étoit, avant d'aller attaquer le Portugal, dévoua la gloire de ses exploits à une jeune beauté, laquelle, quoique le duc fût alors âgé de soixante-treize ans, avoit su le subjuguer.

---

sept ou huit, qu'elle fit voler par la fenêtre; mais elle en avoit tant embrassé, qu'il en tomba un aux pieds du barbier, qui lui donna de la curiosité; et en l'ouvrant, il vit au titre : *Histoire du fameux Tirant-le-Blanc*. Comment! s'écria le curé, vous avez là le chevalier Tirant-le-Blanc? Donnez-le moi, maître Nicolas, je vous en prie: c'est un trésor que vous avez trouvé; c'est le contre-poison du chagrin; c'est là que nous verrons le vaillant chevalier Don Quirié Eléison de Montauban, et Thomas de Montauban son frère, avec le chevalier Fonsèque; le combat du valeureux Detriante contre le dogue; les ruses de la demoiselle Plaisir-de-ma-vie; les amours et les tromperies de la veuve Tranquille, et l'impératrice amoureuse de son écuyer. Je ne vous ments pas, mon compère, voici le meilleur livre du monde pour le style, et le plus naturel. Ici les chevaliers mangent et dorment; ils meurent dans leurs lits, et font testament avant que de mourir, et mille autres choses utiles et nécessaires, dont les autres livres ne disent pas le moindre mot. Mais avec cela, il n'y eût pas eu grand mal d'envoyer l'auteur passer le reste de ses jours aux galères, pour avoir dit tant de sottises, de propos délibéré. Emportez-le chez vous, compère, et le lisez; vous verrez si tout ce que je vous en dis n'est pas vrai...... »

Les Espagnols ont des romans mystiques, où l'on trouve un singulier mélange de sujets religieux, et d'aventures les plus fabuleuses et les plus bizarres. Ils ont aussi des romans comiques et satyriques, écrits avec une tournure de plaisanterie qu'on trouve souvent dans les écrivains espagnols, et qui répond à ce que les Anglois appellent *humour*.

Si des romans français de chevalerie ont fait fortune en Espagne, *las Novelas* espagnoles en ont fait une tout aussi grande en France. Il y en a de charmantes, et sur-tout celles de Cervantes.

Jusqu'à la découverte de l'art de l'imprimerie en 1440, tous les livres se trouvoient renfermés ou dans les bibliothèques des souverains, ou chez un petit nombre de nobles, ainsi que dans les différens monastères. Il n'y avoit même que peu de livres imprimés en français, avant l'année 1500. François Ier., qui parvint à la couronne en 1515, et qui fut à juste titre appelé le père des lettres en France, fit établir plusieurs imprimeries dans le royaume, récompensa les artistes, protégea et encouragea les savans et les gens-de-lettres. Il établit un collége à Paris, où il appela des hommes instruits de tous les pays. Ce collége étant

devenu le rival de l'université, fit naître l'émulation, et excita tous les jeunes gens à l'étude.

Astrée, roman pastoral de d'Urfé, mort en 1625 (*), est différent de tous ceux qui avoient paru jusqu'alors. Ce sont des bergers et des bergères qu'il introduit sur la scène; mais tous les faits rapportés dans l'*Astrée* ont un fondement véritable dans l'histoire de l'auteur lui-même, et dans celle des galanteries de la cour d'Henri IV. Cela rendoit ce roman très-précieux, plein d'intérêt; et pendant plusieurs années, il charma tous les lecteurs, non seulement en France, mais par-tout où les lettres étoient un peu cultivées. Cependant comme La Motte faisoit parler ses ânes en académiciens, tandis que La Fontaine les faisoit causer bonnement comme les ânes doivent causer, ainsi d'Urfé fait tenir à ses bergers le langage des courtisans les plus accomplis : reproche qu'on fait aussi aux bergers de Fontenelle.

Ceux qui desireroient s'instruire plus amplement des anciens romans et des anciens ouvrages poétiques, peuvent consulter les œuvres

(*) Honoré de d'Urfé, comte de Châteauneuf. *Voyez* les notes sur lui, dans l'article POÉSIE, et dans celui de LA FONTAINE.

du président Fauchet, que j'ai citées; les *Mémoires sur l'ancienne Chevalerie*, par M. de Sainte-Palaye; l'*Histoire des Troubadours*, par M. l'abbé Millot; les *Antiquités gauloises et françaises*, par Borel; les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, mais sur-tout les manuscrits sur ces objets, qui se trouvent dans cette bibliothèque même, qui est celle du feu marquis de Paulmy; et les *Manuscrits* de l'ancienne bibliothèque royale. Dans la bibliothèque de M. de Paulmy, il y avoit un grand nombre de manuscrits d'anciens romans et de chroniques, dans lesquels se trouvent des peintures et des portraits en miniature fort curieux, et qui montrent les costumes des temps où ces ouvrages furent écrits.

FRANÇOIS RABELAIS.

Pour donner une opinion juste sur le mérite de cet auteur, il faudroit non seulement connoître le langage de son temps et être familiarisé avec son style, mais sur-tout être instruit de particularités qu'on ignore aujourd'hui.

Il étoit fils d'un apothicaire de Chinon en Touraine, où il naquit en 1483. Il se fit cordelier à l'âge de dix-huit ans. Au bout de quelques années, ayant été mis en pénitence,

il quitta son couvent. Il fit ensuite un premier voyage à Rome, et obtint du pape sa translation dans l'ordre de S. Benoît. On lui assigna pour sa résidence le couvent des bénédictins de Maillezais en Poitou; mais il le quitta également, et fut excommunié. Il se rendit alors à Montpellier, y étudia en médecine, y reçut le bonnet de docteur, et exerça sa profession tant à Montpellier qu'à Lyon. En 1534, Jean Du Bellay, évêque de Paris, en allant à Rome, trouva Rabelais à Lyon, et le prit avec lui en qualité de son médecin. L'évêque fut fait cardinal, et Rabelais revint avec lui en France, en 1536. Pendant qu'il étoit à Rome, il obtint du pape d'être relevé de l'excommunication qu'il avoit encourue, ainsi que la permission d'habiter tel couvent de l'ordre de S. Benoît qu'il jugeroit à propos. Il choisit celui de S.-Maur-lès-Fossés près Paris; mais en 1537, ce couvent fut sécularisé, et tous les moines qui lui appartenoient furent érigés en chanoines. Rabelais cependant continua à demeurer à S.-Maur jusqu'en 1545, qu'il fut fait curé de Meudon. Il mourut à Paris en 1553, et fut enterré dans le cimetière de S.-Paul.

On a toujours parlé de lui comme d'un écrivain absolument original, soit par sa façon

d'écrire, soit par les sujets qu'il entreprend de traiter. Mais en examinant de plus près ses ouvrages, on ne peut pas douter que la Bible de Guyot (*) n'ait été pour lui une mine abondante, dans laquelle il a puisé beaucoup de ses idées, ainsi que dans un ouvrage intitulé *Mandevie*, c'est-à-dire, amender la vie, écrit par Jean Du Pin, moine de Vauxcelles (**). Ces deux ouvrages sont remplis de satyres contre les deux sexes, et contre presque tous les états de la vie. Un autre ancien roman, écrit par Jacquemard Gélée, intitulé *Roman du nouveau Renard*, est du même genre. L'auteur fait passer en revue toutes les classes de la société, princes, nobles, prêtres, moines, etc., devant le renard qui les critique, leur joue des tours, et se moque d'eux.

(*) *Bible* ne veut dire ici que livre.

(**) On trouve dans cet ouvrage un passage remarquable, et qui est cité par M. de Paulmy, sur la destruction de l'ordre des Templiers, arrivée en 1312, de concert avec le pape Clément V et le roi Philippe-le-Bel.

Ou par droit ou par volonté
Furent les Templiers condamnés;
Pape Clément leur fit telle honte.
Puis fut le Temple transporté
A l'Hôpital, non pas donné :
Le pape en eut d'argent grand monte.

Malgré tous les défauts de Rabelais, on a observé que personne n'a cependant fait mieux connoître que lui la façon de penser, le genre d'érudition, les mœurs et les usages du temps où il a vécu. Dans le seizième siècle, et même dans le dix-septième, Rabelais a été fort admiré : mais l'époque à laquelle ses écrits se rapportent, est à présent trop éloignée; son style est devenu difficile à comprendre; ses satyres contre les moines ne peuvent actuellement ni plaire ni intéresser; et les personnages qu'il met en jeu, et qu'il expose sur la scène, nous sont absolument inconnus (*). On achète donc un peu trop cher quelques bonnes plaisanteries, étant obligé, pour les trouver, de lire une infinité de plates et dégoûtantes bouffonneries, et d'indécences les plus grossières, dont tout son ouvrage est parsemé.

« Il est donc nécessaire », dit l'auteur des *Trois Siècles de la Littérature française,* « de » chercher ailleurs que dans le mérite réel de » ses ouvrages, le principe du cours prodigieux » qu'ils ont eu. Et pour cela il faut recourir » à la nature du cœur humain : la gaieté le

---

(*) *Voyez* les Observations sur Rabelais, par M. le marquis de Paulmy.

» captive, la malignité a toujours su lui plaire, et
» la licence n'est pas toujours propre à le ré-
» volter, parce qu'elle flatte en quelque manière
» un fond de corruption qui en est inséparable.
» D'ailleurs, une imagination vive, féconde,
» plaisante, quelque inconséquente et vaga-
» bonde qu'elle soit, amuse toujours pour le
» moment. Rabelais seroit actuellement plongé
» dans l'oubli, s'il n'eût pas passé toutes les
» bornes; moyen assuré d'entraîner la multi-
» tude, et de paroître merveilleux aux esprits
» communs. »

Quelques auteurs de nos jours ont cherché à l'imiter; on ne sauroit dire pourquoi; car la gloire d'avoir réussi dans un genre aussi ordurier, eût très-certainement été balancée par la honte de l'avoir entrepris; mais ces imitateurs n'ont eu que la confusion de l'avoir essayé et de l'avoir manqué.

Rabelais a été comparé à Cervantes; mais je ne vois pas sous quel rapport : à mon avis, il n'en existe aucun. On lit et on goûte Don-Quichotte, dans tous les pays où les lettres sont connues : Rabelais ne trouve presque plus de lecteurs, même en France; et tout ce qui donnoit de l'intérêt à son ouvrage, est passé. Quoique l'objet principal de Cervantes fût de corriger
le

le mauvais goût qui règnoit alors pour des romans extravagans, sa critique cependant embrasse une grande variété de sujets, et se trouve applicable à toutes les nations. Avec un ton de plaisanterie admirable, jamais un mot n'a échappé à sa plume qui choquât la piété, la morale ou la pudeur; on trouve l'auteur de Don-Quichotte également pur dans son style et dans ses propos.

On a aussi appelé Sterne le *Rabelais anglois;* c'est peut-être à cause de sa gaieté, et de quelques allusions peu délicates qu'on trouve dans ses ouvrages, et qui blessent, il faut en convenir, la décence et le bon goût. On a dernièrement accusé Sterne d'être plagiaire; mais il avoit un génie trop original, et une trop grande abondance d'idées, pour s'approprier celles d'autrui. Sa façon de s'exprimer lui est propre. On a aussi cherché à l'imiter, mais personne n'a réussi. Sa manière de peindre les caractères, d'émouvoir l'ame, de faire sentir par quelques mots ce qui demanderoit des pages dans un autre, prouve que ses écrits n'appartiennent qu'à lui. Celui qui, sans être ému, peut contempler *Maria* assise sur l'herbe, et Sterne à côté d'elle; Le Fèvre sur le lit de mort, entouré de son fils, de Toby et de Trim,

celui-là n'a point d'ame. Sa critique sur les voyageurs et les écrivains de voyages, n'est pas seulement juste, mais exprime en quelques lignes tout ce qu'il falloit dire. Sa manière de faire contraster les caractères et les mœurs des Anglois avec celles des Français, est tout-à-fait neuve. Son desir et son embarras, lorsqu'il cherche le moyen de parler à la dame qu'il rencontre à Calais; l'incident du petit officier qui lie conversation avec elle, à l'instant qu'il la regarde pour la première fois; le perruquier, et l'éloge de sa perruque; la comparaison tirée de quelques *shillings;* le mendiant qui offre une prise de tabac à un autre de ses compagnons, etc., sont tout autant de morceaux caractéristiques, qui peignent l'auteur aussi bien que ce qu'il veut peindre. Maria, le moine, l'ange accusateur, et l'ange qui enregistre les péchés des mortels, auroient fourni de beaux sujets pour les pinceaux du Guide et de Raphaël. On revoit toujours M. Shandy, Toby et Trim, avec plaisir; on les quitte avec regret : ces originaux excitent tour-à-tour la gaieté et touchent le cœur.

SCARRON.

Paul Scarron, fils d'un conseiller au parlement, naquit à Paris en 1610, et y mourut en 1660.

Ses études finies, il prit le petit-collet, mais sans adopter l'état ecclésiastique. Vers l'âge de vingt ans, il fit un voyage en Italie. Avant et après ce voyage, il étoit fort lié avec Marion de Lorme (*) et Ninon de Lenclos. Il étoit gai, vif, et très-fécond en saillies; il étoit fort recherché dans les sociétés; mais ses jouissances ne furent pas de longue durée : la sciatique, le rhumatisme et d'autres maladies, le réduisirent à l'état dont il trace lui-même le tableau.

« J'ai, dit-il, trente ans passés : si je vais » jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux » à ceux que j'ai soufferts depuis huit à neuf

(*) Marion de Lorme, courtisane célèbre, dont, à ce qu'on prétend, le cardinal de Richelieu étoit passionnément amoureux. Après la mort du cardinal, elle fut menacée d'être mise à la Bastille. Le fameux Guy Patin, qui étoit son médecin, lui conseilla de se déguiser, et de se tenir cachée; ce qui la mit à l'abri des recherches du ministère. On a publié, il y a vingt à trente ans, sa Vie, dans laquelle on prétend prouver qu'elle a vécu plus de cent vingt ans.

» ans. J'ai eu la taille bien faite, quoique pe-
» tite; ma maladie l'a raccourcie d'un bon pied.
» Ma tête est un peu grosse pour ma taille.
» J'ai le visage assez plein, pour avoir le corps
» très-décharné; de cheveux assez pour ne
» porter point de perruque : j'en ai beaucoup
» de blancs, en dépit du proverbe. J'ai la vue
» assez bonne, quoique les yeux gros; je les ai
» bleus; j'en ai un plus enfoncé que l'autre,
» du côté que je penche la tête. J'ai le nez
» d'assez bonne prise. Mes dents, autrefois
» perles quarrées, sont de couleur de bois,
» et seront bientôt de couleur d'ardoise. J'en
» ai perdu une et demie du côté gauche, et
» deux et demie du côté droit, et deux un peu
» égrignées. Mes jambes et mes cuisses ont fait
» premièrement un angle obtus, et puis un
» angle égal, et enfin un aigu. Mes cuisses et
» mon corps en font un autre; et ma cuisse
» se penchant sur mon estomac, je ne res-
» semble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis
» aussi bien que les jambes, et les doigts aussi
» bien que les bras. Enfin, je suis un raccourci
» de la misère humaine.... »

Il écrivoit sur un porte-feuille qu'on posoit sur ses genoux, ou sur une planche qu'on fixoit sur les bras de son fauteuil.

« L'amitié généreuse de mademoiselle de Hautefort, avec laquelle il fit connoissance aux eaux de Bourbon, ne l'abandonna dans aucune de ses disgraces. Elle réussit à lui procurer l'honneur d'être présenté à la reine (*), à qui il demanda la permission d'être son malade en titre d'office ; ce que la reine lui accorda en souriant. Depuis il signoit toujours, *Scarron, malade de la reine*. Il sollicita un logement qu'il n'obtint pas, et un bénéfice qu'on lui refusa, disant qu'il ne pouvoit faire aucun service. Ce fut à cette occasion qu'il dit qu'il voudroit avoir un bénéfice si simple, si simple, qu'il ne fallût que croire en Dieu pour le desservir. Au défaut du logement et du bénéfice, le cardinal Mazarin, qu'il avoit su intéresser en sa faveur par des vers plaisans, intitulés *Estocade*, lui fit avoir une gratification de cinq cents écus, qu'on lui continua depuis à titre de pension.

» A cette pension, mademoiselle de Hautefort ajouta un bénéfice qu'elle lui fit donner par M. de Lavardin, évêque du Mans, et dont il alla prendre possession en 1646. Ce fut là qu'il commença son *Roman comique*. Il s'étoit

(*) Anne d'Autriche.

brouillé auparavant avec le cardinal Mazarin; il avoit même fait des vers contre lui, parce que ce ministre avoit reçu très-froidement la dédicace de son *Typhon*....

» Une dame qui revenoit de la Martinique, et qui avoit une fille de quatorze ou quinze ans, vint loger par hasard auprès de Scarron. Celui-ci fit connoissance avec elle. Cette dame étoit petite-fille du fameux Théodore d'Aubigné, qui a vécu sous Henri III et sous Henri IV; et la jeune demoiselle, sa fille, étoit Françoise d'Aubigné, qui fut depuis la célèbre marquise de Maintenon. Comme la mère et la fille avoient besoin, en arrivant en France, de s'y faire des protections, elles reçurent fort bien Scarron, chez qui venoit tout ce que la cour et la ville avoient de plus distingué. Les récits de la mère qui avoit essuyé de longues disgraces, et la demoiselle qui étoit jolie et spirituelle, remplirent tout à-la-fois le cœur de Scarron de pitié et d'amour; et malgré son peu d'aptitude pour le mariage, il demanda la main de la jeune personne, qui lui fut accordée....

» Par ce mariage, il fut forcé de renoncer à son bénéfice; mais comme il avoit une petite terre, et que ses ouvrages lui rapportoient encore quelque argent, il disoit que, quoique

presque sans fortune, sa femme et lui ne laisseroient pas de vivre commodément, avec sa petite terre et son marquisat de *Quinet*. *Quinet* étoit le nom du libraire qui faisoit imprimer ses ouvrages. D'ailleurs, en résignant son bénéfice, comme il étoit peu effrayé de la simonie, il en tira au moins mille écus.

» Mademoiselle d'Aubigné, sage et bien élevée, eut de la peine à s'accoutumer aux manières de son mari; mais avec de l'esprit et de la douceur, elle entreprit de le corriger; et au bout de trois mois, Scarron fit voir du changement dans le ton de sa conversation, et même dans ses ouvrages. Au reste, on assure que sa jeune femme eut avec lui la conduite la plus irréprochable; ce qui n'étoit pas peu méritoire avec un pareil époux. Il est vrai que, du côté de l'esprit, Scarron avoit de grandes ressources pour la société. On prétend qu'il étoit encore plus aimable en causant qu'en écrivant. La maison de Scarron, qui avoit été le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de plus distingué parmi les beaux-esprits, ne devint que plus brillante par la présence d'une jeune dame aimable et spirituelle. Madame Scarron fut à portée d'y perfectionner les dons précieux que la nature lui avoit donnés, et qui lui

valurent ensuite cette fortune si éclatante et si extraordinaire.

» Cependant les dépenses qu'elle occasionnoit à Scarron, les faisoient vivre, pour ainsi dire, au jour le jour. Pour se mettre un peu plus à l'aise, il vendit sa petite terre à M. Nublé, avocat au parlement, qui lui compta dix-huit mille livres. L'acquéreur étant allé voir sa terre, et l'ayant trouvée plus belle qu'il ne l'avoit cru, la fit estimer. De retour à Paris, il vint trouver Scarron, et lui dit : *Vous avez cru que votre bien ne valoit que dix-huit mille livres. Je ne veux pas vous tromper, il en vaut vingt-quatre mille par l'estimation qui en a été faite; et voilà deux mille écus que je vous apporte.*

» Scarron obtint par le sur-intendant Fouquet une pension, et enfin un établissement solide. Il eut l'idée de fonder un corps de gens connus et sermentés, dont la fonction étoit de décharger et d'emporter les marchandises qui arrivoient aux portes de Paris. M. Fouquet fit agréer son projet, et l'affaire valut à Scarron deux mille écus de rente. Dans la suite, il vendit son privilége.

» Ses maladies augmentant, et sentant sa fin approcher, il dit à un de ses amis : *Je mourrai*

mourrai bientôt, je me sens bien. Le seul regret que j'aurai en mourant, c'est de ne pas laisser de bien à ma femme, qui a infiniment de mérite, et dont j'ai tous les sujets imaginables de me louer. Il fut surpris un jour d'un si terrible hoquet, qu'on crut qu'il alloit expirer. Quand la crise fut passée, *Si jamais,* dit-il, *j'en reviens, je ferai une belle satyre contre le hoquet.* Par malheur il n'en revint pas; mais sa gaieté l'accompagna jusques à son dernier instant. Peu de temps avant de mourir, voyant fondre en larmes autour de lui ses parens et ses domestiques, *Mes enfans,* leur dit-il, *vous ne pleurerez jamais tant pour moi que je vous ai fait rire.* Il mourut au mois d'octobre 1660, âgé de cinquante ans environ (*). »

Voici l'épitaphe qu'il se fit pour lui-même:

Celui qu'ici maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit,
Garde bien que tu ne l'éveille;
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

(*) Vie de Scarron.

Ses écrits respirent la gaieté, la plaisanterie; mais il tombe souvent dans le bas, et il ménage trop peu la pudeur et la bienséance. En lisant ses poésies, on y voit que la nature lui avoit donné plus de facilité que de génie. Mais on lit encore son *Roman comique* avec plaisir. « Passer de madame de La Fayette à Scarron », dit M. de La Harpe, « et de Zaïde au *Roman* » *comique*, c'est aller de la bonne compagnie » à la taverne. Mais les honnêtes-gens ne sont » pas sans indulgence pour la gaieté : c'est une » si bonne chose! Il y en a dans ce livre, et » même de la bonne. Le caractère de la Ran- » cune est piquant, vrai et bien tracé; et plu- » sieurs chapitres, entre autres celui des bottes, » sont traités fort plaisamment. Le style a du » naturel et de la verve : il est même assez pur » et beaucoup plus que celui de tous les autres » écrits du même auteur. Il faut passer pres- » que toutes les *Nouvelles* qu'il a tirées des » Espagnols, ou qu'il composa dans leur goût. » J'aime cent fois mieux Ragotin, que toutes » ces fadeurs amoureuses et ces froides intri- » gues. Ragotin est de la farce; mais il fait rire... »

M. de La Harpe a observé que le *Virgile travesti* de Scarron « est d'un genre de turlu- » pinade insupportable. » Cependant il a été

très-bien reçu dans le temps, et il y a des vers très-agréables dans le genre burlesque, ainsi que des passages assez comiques. Tout le monde connoît ces deux vers, qui sont cités par Voltaire :

Cette morale est bonne et belle ;
Mais, en enfer, de quoi sert-elle ?

C'est à propos du vers de Virgile :

Discite justitiam moniti, etc.

Dans ses épîtres, on trouve quelquefois des vers d'un style élevé, que Boileau même n'auroit pas désavoués; et ils ont encore le mérite, comme tout ce qu'il écrivoit, de ne laisser voir ni peine ni travail. Je citerai un morceau où il rend compte d'une visite, et où il parle de quelques auteurs de ce temps-là.

Il me questionna de toutes les manières.
Êtes-vous visité de monsieur de Linières,
Me dit-il ? Ce qu'il fait est satyrique et beau,
Et je le croirois bien comparable à Boileau.
Qu'estimez-vous le plus de Clélie ou Cassandre ?
Quant à moi le vers fort me plaît plus que le tendre.
Tout ce que fait Quinault est, ma foi, fort galant.
Mais qu'est-ce donc, monsieur, qu'Œdipe a d'excellent ?
Je l'ai lu plusieurs fois; mais j'ose bien vous dire
Que je n'y trouve pas le moindre mot pour rire.

Quelque bruit qu'il ait fait, Corneille a fort baissé;
Et la cour cependant l'a bien récompensé.
Boisrobert se retranche au genre épistolaire:
C'est un digne prélat, j'estime fort son frère;
J'ai relu mille fois ses contes ramassés :
Je n'ai rien vu de tel dans les siècles passés.
Nous ne voyons plus rien du docte Ménardière.
Colletet me fait boire avecque Furetière.
J'ai fumé quelquefois avecque Saint-Amant.
N'acheverez-vous point votre joli roman?
Et n'avez-vous point fait de portraits à la mode?
Je tiens le bout-rimé plus mal-aisé que l'ode.
J'ai fait pour le théâtre, en l'espace d'un an,
La mort de Ravaillac, l'ânesse de Balaan,
La reine Brunehaut, Marc-Aurèle et Faustine,
Lusignan, autrement l'Infante Melluzine:
L'héroïne sera moitié femme et poisson;
Et cela surprendra d'une étrange façon.
Balédens m'a promis place en l'académie;
Je ne gâterai rien dans cette compagnie.
Je suis marchand mêlé, je sais de tout un peu,
Et tout ce que j'écris n'est qu'esprit et que feu.
J'entreprends un travail pour le clergé de France,
Dont j'attends une belle et grande récompense:
C'est, mais n'en dites rien, les conciles en vers,
Le plus hardi dessein qui soit dans l'univers.
Je n'en suis pas encore au troisième concile,
Et j'ai déjà des vers plus de quatre cent mille :
Pour diversifier, je les fais inégaux,
Et j'y fais dominer sur-tout les madrigaux.

Ainsi je mêlerai le plaisant à l'utile.
L'ouvrage fait déjà grand bruit en cette ville;
Et sans ce fâcheux bruit dont je suis enragé,
J'eusse agréablement surpris tout le clergé.
A ce dernier discours du plus grand fou de France,
Je m'éclatai de rire, et rompis le silence.
Vous riez, me dit-il? C'est l'ordinaire effet
Que sur tous mes amis mon entreprise a fait;
Mais vous savez qu'il est divers motifs de rire :
On rit quand on se moque, on rit quand on admire;
Et je gagerois bien que votre bon esprit
Admire mon dessein, dans le temps qu'il en rit.
Votre dessein, monsieur, si je m'y puis connoître,
Est grand, lui répartis-je, autant qu'il le peut être :
Jamais homme vivant n'a fait un tel dessein;
Mais il vous faut du temps pour le conduire à fin.
Que dites-vous? J'y joins l'histoire universelle :
A moi cent mille vers sont une bagatelle;
Je conduirai l'ouvrage à sa perfection,
Dans deux ans au plus tard. Et pour l'impression,
Lui dis-je? Ah! pour l'honneur du royaume de France,
Doutez-vous que la cour n'en fasse la dépense?
Plus de vingt partisans, si le roi le permet,
Prendront, quand je voudrai, cette affaire à forfait.
Il entra là-dessus des dames dans ma chambre....
. . . .

Deux de ses pièces, quoique d'un bien mauvais genre, sont restées au théâtre : *Jodelet, ou le Maître valet*, et *Dom Japhet d'Arménie*.

MADEMOISELLE DE SCUDÉRY.

Magdeleine de Scudéry, d'une famille noble originaire de Provence, naquit au Hâvre-de-Grâce en 1607.

Ses romans *ont été recherchés d'abord, et dédaignés ensuite*. La persuasion où l'on étoit qu'ils devoient contenir des tableaux de ce qui se passoit à la cour et à la ville, leur donnoit un intérêt qui s'est perdu avec le temps. Boileau appeloit les œuvres de mademoiselle Scudéry, et celles de son frère, une boutique de verbiage. « C'est un auteur, disoit-il en parlant d'elle, qui ne sait ce que c'est que de finir. Ses héros et ceux de son frère n'entrent jamais dans une chambre, que tous les meubles n'en soient inventoriés; vous diriez que c'est un procès-verbal dressé par un sergent. » C'est au frère qu'il adressoit ces vers-ci :

Bien-heureux Scudéry, dont la fertile plume
Peut tous les mois, sans peine, enfanter un volume:
Tes écrits, il est vrai, sans art et languissans,
Semblent être formés en dépit du bon-sens;
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre, et des sots pour les lire.

« Mademoiselle Scudéry vécut quatre-vingt-

» quatorze ans; elle en passa soixante à écrire,
» avec grace, quelques jolis vers dont on se
» souvient, et, avec une effrayante facilité, de
» gros volumes qu'on ne lit plus. On sait que,
» pendant un temps, elle tourna les têtes, et
» qu'elle eut autant d'influence par ses romans,
» que Boileau en eut depuis par ses satyres et
» par son goût (*). »

Il y a plus de quarante volumes de ses romans. Les principaux sont *Artamène, ou le grand Cyrus; Clélie; Ibrahim, ou l'illustre Bassa; Almaïde; Célinte; Mathilde d'Aguilar; Célanire, ou la Promenade de Versailles.*

On a aussi d'elle des *Conversations* et des *Entretiens*, en dix volumes; mais ce qui est remarquable, c'est que son *Discours sur la Gloire* remporta le premier prix d'éloquence que l'académie française ait donné. Elle devint même célèbre dans les différentes parties de l'Europe où les lettres étoient cultivées. On a dit qu'à son premier début dans le monde, la difformité de son visage faisoit autant parler d'elle que les agrémens de son esprit. Nanteuil, fameux graveur et peintre en pastel, ayant fait son portrait, elle lui envoya ces vers:

(*) Thomas.

Nanteuil, en faisant mon image,
A de son art signalé le pouvoir :
Je hais mes traits dans mon miroir,
Je les aime dans son ouvrage.

Elle étoit liée de l'amitié la plus étroite avec Pélisson, qui, par l'effet de la petite-vérole, avoit le visage encore plus difforme que le sien. Elle disoit qu'*il abusoit de la permission qu'ont les hommes d'être laids*. Quelqu'un observa, à l'occasion de cette liaison, que *chacun adoroit son semblable*. Mais on disoit aussi qu'*avec le visage le plus laid, elle avoit l'ame la plus belle*. Son esprit, sa douceur, son amabilité, lui firent des amis de tous ceux qui étoient des plus illustres alors. Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, qui lui étoit tendrement attachée, disoit : *C'est moi qui suis l'amant dans notre commerce; c'est moi qui vous recherche avec mystère.*

Le cardinal Mazarin lui laissa une pension par son testament; le chancelier Boucherat lui en fit accorder une sur le sceau; et le roi lui en donna une autre de deux mille livres, en 1683. Elle mourut à Paris le 2 juin 1701, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, ayant survécu

survécu à son ami Pélisson (*) huit ans et quelques mois.

(*) Pélisson naquit à Béziers, en 1624, d'une famille de robe, originaire de Castres. Son père étoit premier président du sénat de Chambéry. Il vint et se fixa à Paris, où il fut bientôt distingué par les agrémens de son esprit et par ses ouvrages. Fouquet, alors sur-intendant des finances, le choisit pour premier commis de ce département, et lui donna toute sa confiance. Il eut la charge de *secrétaire du roi*, et ensuite des lettres de *conseiller d'état*. Mais à la disgrace de Fouquet, arrivée en 1661, il fut enfermé à la Bastille. Sa conduite, à cette occasion, doit faire honorer à jamais sa mémoire. Peu de temps après que Fouquet fut arrêté, Pélisson se porta pour son accusateur. Tout Paris fut indigné d'une aussi horrible trahison envers son ami et son bienfaiteur; et Pélisson laissa le public se déchaîner contre lui. Le moment vint de le confronter avec l'accusé. Fouquet, à l'aspect de Pélisson, son confident, son ami, qui se présentoit comme son accusateur, fut consterné et saisi d'horreur. Pélisson ne se déconcerta pas, et entra de sang-froid dans le détail des fautes qu'il prétendoit avoir à lui reprocher. Fouquet s'étant remis, lui demanda les preuves de ses imputations. Alors Pélisson fixant sur lui un regard significatif, lui répondit : « Voilà une belle défaite ! et vous parlez comme » si vous ne saviez pas que madame du Plessis Bellièvre, » au moment où elle a su que vous étiez arrêté, a brûlé » la cassette qui contenoit les preuves de ces accusations, » et de plusieurs autres choses que j'aurois eues à vous » reprocher. » Son regard et le ton dont il prononça ces mots, firent l'impression qu'il en attendoit sur l'accusé. Pélisson savoit que la cassette qui avoit été déposée chez

MADAME DE LA FAYETTE.

On a d'elle:

La Princesse de Clèves,
Zaïde,
Et *la Princesse de Montpensier*.

Voltaire a observé que les romans de madame de La Fayette furent les premiers où l'on

---

madame du Plessis Bellièvre, renfermoit des pièces les plus importantes contre Fouquet; et il étoit à craindre que la croyant entre les mains de ses juges, il ne fît des aveux qui devoient le perdre. Il avoit donc voulu, à tout prix, lui faire connoître que cette intéressante cassette n'existoit plus : il prit, pour y parvenir, un moyen subtil, ingénieux, et qui demandoit un grand courage. C'étoit se dévouer à l'indignation publique pendant un temps, et même à jamais, si Fouquet fût mort avant de lui être confronté; enfin, c'étoit s'exposer aux plus mauvais traitemens, de la part de la cour. Les juges sentirent, comme Fouquet, la valeur des regards et de la réponse de Pélisson. Il fut traité, par les ennemis tout-puissans de Fouquet, avec la plus grande sévérité; mais le public applaudit à son héroïque dévouement, et à l'ingénieuse ruse de l'amitié. On espéroit cependant le forcer à divulguer les secrets du sur-intendant; mais ni les promesses, ni les menaces, ni l'horrible perspective d'une prison perpétuelle, ne purent ébranler son intégrité. On aposta un homme simple et grossier en apparence, mais fourbe et rusé, qui feignoit d'être un prisonnier comme lui. Pélisson le

vit les mœurs des honnêtes gens, et les aventures naturelles décrites avec grace.

Fontenelle disoit que quoiqu'il n'aimât pas les romans, il avoit lu *la Princesse de Clèves* quatre fois.

« Le premier roman qui offrit des aventures

---

pénétra, et ensuite s'empara tellement de son esprit, qu'il en fit son émissaire. Il eut par là une correspondance journalière avec mademoiselle de Scudéry. Il composa, dans sa prison, les trois mémoires pour l'infortuné Fouquet, dont j'ai déjà fait mention dans la lettre qui sert de préface à ces Essais. Mais la perte de Fouquet ayant été résolue par le parti qui s'étoit formé contre lui, ces morceaux d'éloquence, au lieu de produire l'effet qu'on avoit le droit d'en attendre, ne servirent qu'à faire resserrer Pélisson plus étroitement. On le priva de papier et d'encre. Il avoit pour toute société un basque, stupide et morne, mais qui savoit un peu jouer de la musette. Une araignée faisoit sa toile dans un soupirail; Pélisson entreprit de l'apprivoiser : il mettoit des mouches sur le bord du soupirail, tandis que le basque jouoit de la musette. Peu-à-peu l'araignée s'accoutuma au son de cet instrument, et sortoit de son trou pour courir sur la proie qu'on lui exposoit. Ainsi, l'appelant toujours par le même son, il parvint, après plusieurs mois, à discipliner si bien cette araignée, qu'elle partoit toujours au signal pour aller prendre les mouches jusques sur les genoux du prisonnier.

Ses nombreux amis continuoient de lui être le plus tendrement attachés. Pendant sa détention, Tannegui Le Fevre lui dédia son *Lucrèce*, et son *Traité de la Superstition*,

» raisonnables écrites avec intérêt et élégance,
» fut celui de *Zaïde;* et ce fut l'ouvrage d'une
» femme. Il étoit juste que l'on dût ce premier
» modèle au tact naturel et prompt qui distin-
» gue les femmes dont l'esprit a été cultivé.
» Rien n'est plus attachant ni plus original que

---

de Plutarque. Aussi-tôt qu'on lui permit de voir quelqu'un du dehors, le duc de Saint-Aignant et le vertueux et courageux duc de Montausier, allèrent le visiter. Après une détention de quatre ans, il obtint sa liberté, tandis que l'infortuné Fouquet continua de languir dans le château de Pignerol, jusqu'à sa mort. Soit par l'effet de la crainte, soit qu'il fût véritablement ébloui de l'éclat de Louis XIV, Pélisson lui prodigua des louanges, et le roi le gratifia de pensions et de places, et le chargea d'écrire son histoire; emploi qu'il confia également ensuite à Boileau et à Racine. Il avoit, dit-on, depuis long-temps médité d'abjurer la religion protestante; ce qu'il exécuta en 1670. Il prit, peu de temps après, l'ordre de sous-diacre, et obtint l'abbaye de Gémont et le prieuré de Saint-Orens, deux bénéfices d'un revenu considérable. La guerre ayant été rallumée en 1672, Pélisson suivit le roi en Flandres; et sa faveur augmenta. Dans les derniers jours du mois de janvier 1693, il tomba malade à Versailles; le roi ayant appris du médecin qu'il étoit en danger, lui envoya, le 6 février, Bossuet, l'abbé Fénélon (ensuite archevêque de Cambrai) et le père de La Chaise. Pour se mieux préparer, il remit au lendemain pour faire sa dernière confession, et pour être administré. Mais le lendemain, quand on vint dans sa chambre, on le trouva à l'agonie; et il expira à six heures du matin, âgé de soixante-neuf ans.

» la situation de Gonzalve et de Zaïde, s'ai-
» mant tous les deux dans un désert, ignorant
» la langue l'un de l'autre, et craignant tous
» les deux de s'être vus trop tard. Les incidens
» que cette situation fait naître, sont une pein-
» ture heureuse et vraie des mouvemens de la
» passion. Quoique le reste de l'ouvrage ne soit
» pas tout-à-fait aussi intéressant que ce com-
» mencement; quoique le caractère d'Alphonse,
» jaloux d'un homme mort, au point de se
» brouiller avec sa maîtresse, soit peut-être
» trop bizarre, cependant la marche de ce ro-
» man est soutenue jusqu'au bout, et on le lira
» toujours avec plaisir. *La Princesse de Clèves*
» est une autre production de madame de La
» Fayette, encore plus aimable et plus tou-
» chante. Jamais l'amour combattu par le de-
» voir n'a été peint avec plus de délicatesse (*). »

Je citerai un passage du roman de *la Princesse de Clèves*, pour donner un exemple de la manière d'écrire de madame de La Fayette.

« Ce qui rendoit la cour d'Henri II belle
» et majestueuse, étoit le nombre infini de
» princes et de grands seigneurs d'un mérite

(*) Cours de Littérature, par M. de La Harpe.

» extraordinaire, et entre autres, le duc de
» Nemours. Ce que ce prince avoit de moins
» admirable, étoit d'être l'homme du monde
» le mieux fait et le plus beau. Ce qui le met-
» toit au-dessus des autres, étoit une valeur
» incomparable, et un agrément dans son es-
» prit, dans son visage et dans ses actions,
» que l'on n'a jamais vu qu'à lui seul. Il avoit
» un enjouement qui plaisoit également aux
» hommes et aux femmes, une adresse extraor-
» dinaire dans tous ses exercices, une manière
» de s'habiller qui étoit toujours suivie de tout
» le monde, sans pouvoir être imitée; et enfin
» un air dans toute sa personne, qui faisoit
» qu'on ne pouvoit regarder que lui dans tous
» les lieux où il paroissoit. Il avoit tant de
» douceur et de disposition à la galanterie,
» qu'il ne pouvoit refuser quelques soins à
» celles qui tâchoient de lui plaire; mais il
» étoit difficile de deviner celle qu'il aimoit
» véritablement.

» Il parut alors une beauté à la cour, qui
» attira les regards de tout le monde; et l'on
» doit croire que c'étoit une beauté parfaite,
» puisqu'elle donna de l'admiration dans un
» lieu où l'on étoit si accoutumé à voir de belles
» personnes. Elle étoit de la même maison que

» le vidame de Chartres, et une des plus gran-
» des héritières de France. Son père étoit mort
» jeune, et l'avoit laissée sous la conduite de
» madame de Chartres, sa femme, dont le bien,
» la vertu et le mérite, étoient extraordinaires.
» Après avoir perdu son mari, elle avoit passé
» plusieurs années sans revenir à la cour. Pen-
» dant cette absence, elle avoit donné ses soins
» à l'éducation de sa fille; mais elle ne travailla
» pas seulement à cultiver son esprit et sa
» beauté, elle songea aussi à lui donner de la
» vertu, et à la lui rendre aimable. La plupart
» des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler
» jamais de galanterie devant les jeunes per-
» sonnes, pour les en éloigner. Madame de
» Chartres avoit une opinion opposée : elle
» faisoit souvent à sa fille des peintures de l'a-
» mour; elle lui montroit ce qu'il a d'agréable.
» Pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle
» lui en apprenoit de dangereux, elle lui con-
» toit le peu de sincérité des hommes, leurs
» tromperies et leur infidélité; les malheurs
» domestiques où plongent les engagemens; et
» elle lui faisoit voir, d'un autre côté, quelle
» tranquillité suivoit la vie d'une honnête
» femme, et combien la vertu donnoit d'éclat
» et d'élévation à une personne qui avoit de

» la beauté et de la naissance; mais elle lui » faisoit voir aussi qu'elle ne pouvoit conserver » cette vertu que par une extrême défiance de » soi-même, et par un grand soin de s'attacher » à ce qui seul peut faire le bonheur d'une » femme, qui est d'aimer son mari, et d'en » être aimée.... »

LA COMTESSE DE MURAT.

Henriette-Julie de Castelnau naquit à Paris en 1671, et y mourut en 1716, à l'âge de quarante-cinq ans. Elle épousa, étant encore fort jeune, le comte de Murat. Elle a été de la cour de madame la duchesse Du Maine. On l'appeloit l'une des muses françaises, titre qu'on donnoit également à madame Deshoulières, et, quoique avec moins de justesse et de vérité, à mademoiselle Scudéry. Son roman intitulé *les Lutins de Kernosi*, est plein d'esprit et de graces. « Il ne faut pas confondre ses *Contes de Fées* avec les productions frivoles de ce genre : les siens offrent, à travers le voile d'une agréable fiction, une morale d'autant plus piquante, qu'elle est appuyée sur une connoissance profonde du monde, sur-tout de la cour, et parce qu'ils sont écrits avec une délicatesse

et

et une correction qu'il est rare de rencontrer dans des ouvrages plus sérieux (*). »

MADAME DE VILLEDIEU.

Marie-Catherine-Hortense Des-Jardins naquit à Alençon, en 1632. Elle vint à Paris à l'âge de dix-neuf ans, et y fit connoissance avec M. de Villedieu, officier d'infanterie, jeune homme d'une belle figure et plein d'esprit. M. de Villedieu étoit marié, mais il ne vivoit plus avec sa femme. Mademoiselle Des-Jardins lui persuada de faire casser le mariage, et l'épousa. La cassation ensuite fut trouvée illégale; mais elle continua de vivre avec lui, et garda toujours le nom de Villedieu. La violence de l'amour étant passée, ils se brouillèrent; M. de Villedieu partit pour l'armée, où il fut tué. La vie que menoit la prétendue veuve, n'étoit rien moins qu'exemplaire; mais la mort subite d'une amie la plus intime la frappa tellement, qu'elle se retira dans une maison religieuse. Elle y vécut avec beaucoup de retenue et de sagesse, lorsque malheureusement, l'histoire de ses aventures ayant été rapportée aux religieuses, on la congédia. Madame de Saint-

(*) Les Trois Siècles de la Littérature française.

Romain, sa sœur, la reçut chez elle, où elle trouva une société nombreuse, et où elle reprit bientôt son ancien goût pour la galanterie. Elle fit connoissance avec le marquis de La Châte, et l'épousa secrettement. M. de La Châte, ainsi que M. de Villedieu, étoit marié et séparé de sa femme. Ils eurent un fils qui mourut à l'âge d'un an, et M. de La Châte le suivit bientôt après. Elle épousa alors en troisième noce, et la seule véritable, l'un de ses cousins de son propre nom; mais elle insista et voulut absolument reprendre le nom de son premier mari, auquel, malgré leurs brouilleries, elle paroissoit avoir été le plus attachée. Elle devint veuve encore; et après quelques années passées dans le monde, elle se retira dans un petit village nommé Clinchemare, dans le pays du Maine, où elle mourut en 1683, à l'âge de cinquante-un ans.

On disoit que pour écrire ses romans, elle s'étoit servie d'une plume tirée des ailes de l'Amour; mais peut-être que sa plume n'est pas toujours assez réservée. Ses principaux ouvrages sont : *les Désordres de l'Amour*, *les Annales galantes*, *les Exilés de la cour d'Auguste*, et *les Amours des grands Hommes*.

Ses pièces dramatiques passent pour être au-dessous du médiocre, et *ne servent qu'à*

prouver que lorsqu'elle essaya d'écrire dans ce genre, elle a totalement méconnu son talent; mais dans ses poésies fugitives, on en trouve quelques-unes de très-agréables. L'un des beaux-esprits de son temps l'a louée par ces vers-ci :

Plus je relis ce que vous faites,
Plus je connois ce que vous êtes :
Il ne faut que vous mettre en train.
Tout le monde, Iris, vous admire.
Si les Dieux se mêloient d'écrire,
Ils emprunteroient votre main.
Vous faites des choses si belles,
Si justes et si naturelles,
Que votre style est sans égal.
Sans cesse je vous étudie :
Qui peut être votre copie,
Passe pour être original.

Télémaque.

Voyez l'article FÉNÉLON.

Contes et Romans, par HAMILTON.

Le comte Antoine Hamilton, d'une ancienne famille originaire d'Écosse, naquit en Irlande vers l'an 1646. Il passa en France avec ses parens, après la mort de Charles Ier., et il revint en Angleterre avec Charles II, quand ce

prince fut rétabli sur le trône de ses ancêtres. Le comte de Grammont ayant eu ordre de Louis XIV de quitter sa cour, chercha un asyle à celle de Charles II, très-brillante alors. Il y devint amoureux de la sœur du comte Hamilton, qu'il promit d'épouser; mais ayant eu la permission de retourner en France, il partit sans rien dire à mademoiselle Hamilton. Son frère le suivit; et l'ayant atteint à peu de distance de Londres, il lui demanda, après les premiers complimens, *s'il n'avoit rien oublié?* Grammont répondit : *Oui, j'ai oublié d'épouser votre sœur.* Ils retournèrent ensemble, et le mariage eut lieu. La comtesse de Grammont fut fort considérée à la cour de Louis XIV. On parle d'elle comme d'une femme qui avoit beaucoup d'esprit, et qui étoit très-aimable. Cependant madame de Caylus fait un portrait d'elle beaucoup moins avantageux. « Madame la comtesse de Grammont, dit madame de Caylus, avoit pour elle le goût et l'habitude du roi; car madame de Maintenon la trouvoit plus agréable qu'aimable. Il faut avouer qu'elle étoit souvent angloise insupportable : elle étoit aussi quelquefois flatteuse, quelquefois dénigrante, hautaine et rampante. Enfin, malgré les apparences, il n'y avoit de stable en elle

que sa mine, que rien ne pouvoit abaisser, quoiqu'elle se piquât de fermeté dans ses sentimens, et de constance dans ses amitiés. Il est vrai aussi qu'elle faisoit toujours paroître beaucoup d'esprit, dans les différentes formes que son humeur et ses desseins lui faisoient prendre. Madame de Maintenon joignit à l'envie de plaire au roi, en attirant chez elle madame la comtesse de Grammont, le motif de la soutenir dans la piété, et d'aider, autant qu'il lui étoit possible, une conversion fondée sur celle de Ducharmel. C'étoit un gentil-homme lorrain, connu à la cour par le gros jeu qu'il jouoit. Il étoit riche et heureux; ainsi il faisoit beaucoup de dépense, et étoit à la mode à la cour; mais il la quitta brusquement, et se retira à l'Institution, sur une vision qu'il crut avoir eue : et la même grace, par un contre-coup heureux, toucha aussi madame la comtesse de Grammont. Peut-être que l'inégalité qu'elle a fait paroître dans sa conduite, et dont j'ai été témoin, étoit fondée sur le combat qui se passoit continuellement en elle entre sa raison et ses inclinations : car il faut avouer qu'elle n'avoit rien qui tendît à la piété. »

Le comte Hamilton venoit souvent en France pour voir sa sœur; mais, à la révolution, il

quitta l'Angleterre pour jamais, avec Jacques II, et mourut à Saint-Germain-en-Laie, le 6 août 1720, à l'âge de soixante-quatorze ans.

Hamilton passe encore aujourd'hui pour un écrivain très-agréable et très-original, dans une langue qui lui étoit d'abord étrangère. Un style léger et aisé, avec le ton du monde, caractérisent principalement ses écrits. Il n'y a rien de plus naturel et de plus élégant que l'épître de Hamilton, mêlée de prose et de vers, au comte de Grammont:

Honneur des rives éloignées
Où Corizande (*) vit le jour,
De Menodaure (**) heureux séjour,
D'où vos errantes destinées
Semblent vous bannir sans retour.
. . . .

Parmi ses contes, celui qu'on distingue le plus, est *le Bélier :* il offre des saillies très-heureuses, et des peintures de mœurs enveloppées sous le déguisement de la féerie. Il y a un excellent précepte aux écrivains, donné

(*) Corizande des Andouains, ayeul du comte de Grammont.

(**) Menodaure, un des ancêtres de la famille.

à sa manière, sans air de prétention : *Bélier, mon ami, je t'en prie, commence par le commencement.*

Fleur-d'Epine est un conte inférieur au Bélier, mais meilleur que *Zénéide*, et que *les Quatre Facardins*.

Zénéide est un mélange de faits historiques et d'aventures fabuleuses. *Les Quatre Facardins offrent un enchaînement d'histoires qui se croisent sans qu'on voie la fin d'aucune.*

On a remarqué que les Mémoires du comte de Grammont sont, de tous ses ouvrages, celui où *le fond le plus mince est paré du style le plus gai et le plus agréable*. Voltaire a observé que son héros n'a presque d'autre rôle que celui de fripponner au jeu, d'être volé par son valet, et de dire quelques bons mots; cependant c'est un ouvrage qu'on lit avec plaisir dans tous les pays; et le tableau et les anecdotes qu'on y trouve de la cour de Charles II, le rendent très-intéressant. On croit se trouver avec les personnages qui composoient cette cour.

Une chose assez singulière, et qui prouve l'insouciance de M. de Grammont sur sa réputation, c'est qu'il fit vendre lui-même l'ouvrage pour quinze cents livres. Le censeur,

par considération pour lui, refusa son approbation; mais le comte lui dit *qu'il approuvât*, préférant quinze cents livres à l'opinion publique.

Le comte Hamilton, dit l'abbé Prévôt dans le Pour et le Contre, tome IX, *avoit fait la traduction de l'Essai sur l'Homme, de Pope; mais elle s'est trouvée perdue après sa mort.* Personne sans doute ne devoit mieux réussir que lui, pour faire une semblable traduction, sachant également bien le français et l'anglois.

J'ajouterai à ceci quelques observations de M. de La Harpe.

« Pressé par des dames de la cour de faire des contes dans le goût des *mille et une Nuits*, qui étoient en grande faveur, il prit le parti d'en faire, comme Cervantes avoit fait, un livre de chevalerie, mais pour s'en moquer. Il affecta d'enchérir sur la bizarrerie des fictions, et de la pousser jusqu'à la folie; mais cette folie est si gaie, si piquante, si bien assaisonnée de plaisanteries, relevée par des saillies si heureuses et si imprévues, que l'on y reconnoît à tout moment un homme très-supérieur aux bagatelles dont il s'amuse. Il va plus loin dans *Fleur-d'Épine* : il y a des traits d'une vérité charmante, et de l'intérêt dans les

les caractères et les situations. L'objet en est moral, et très-agréablement rempli; c'est de faire voir qu'avec beaucoup d'esprit, de courage et d'amour, un homme sans figure et sans fortune peut vaincre les plus grands obstacles; et que, dans les femmes, la grace l'emporte sur la beauté. Hamilton devoit en effet vanter la grace : son style en est plein. Il suffiroit, pour le prouver, de se rappeler le tableau de Tarare, emmenant avec lui, sur la jument Sonnante, la jeune Fleur-d'Épine, qu'il a tirée des mains de la fée Dentue, et qui ne le connoît encore que pour son libérateur, mais qui, à ce titre, commence déjà à sentir de l'inclination pour lui. On ne trouve point ici de ces conversations de roman, mille fois répétées dans des situations pareilles; Hamilton sait s'y prendre autrement pour nous faire lire dans le cœur de Fleur-d'Épine. Tarare lui raconte, chemin faisant, comment il a été choisi pour peindre la belle Luisante, dont les yeux faisoient mourir tant de monde. « Vous l'avez donc souvent
» regardée, dit Fleur-d'Épine? — Oui, dit-il,
» tout autant que j'ai voulu, et sans aucun
» danger, comme je viens de vous le dire. —
» L'avez-vous trouvée si merveilleusement
» belle qu'on vous l'avoit dit? — Plus belle

» mille fois, répondit-il. — On n'a que faire » de vous demander, ajouta-t-elle, si vous en » êtes d'abord devenu passionnément amou- » reux; mais dites-m'en la vérité. Tarare ne » lui cacha rien de ce qui s'étoit passé entre » lui et la princesse, pas même l'assurance » qu'elle lui avoit donnée de l'épouser, en cas » qu'il réussit dans son entreprise. Fleur-d'É- » pine ne l'eut pas plutôt appris, que, repous- » sant les mains dont il la tenoit embrassée, » elle se redressa, au lieu d'être penchée sur » lui comme auparavant. Tarare crut entendre » ce que cela vouloit dire; et continuant son » discours sans faire semblant de rien : Je ne » sais, dit-il, quelle heureuse influence avoit » disposé le premier penchant de la princesse » en ma faveur; mais je sentis bientôt que je » n'en étois pas digne par les agrémens de ma » personne, et que je le méritois encore moins » par les sentimens de mon cœur; car je ne » me suis que trop apperçu depuis que l'amour » que je croyois avoir pour elle, n'étoit tout » au plus que de l'admiration. Chaque instant » qui m'en éloignoit, effaçoit insensiblement » son idée de mon souvenir; et dès les pre- » miers momens que je vous ai vue, je ne m'en » suis plus souvenu du tout. Il se tut; et la belle

» Fleur-d'Épine, au lieu de parler, se laissa
» doucement aller vers lui comme auparavant,
» et appuya ses mains sur celles qu'il remit
» autour d'elle pour la soutenir. »

» Il n'y a personne qui n'ait lu et relu les *Mémoires de Grammont :* c'est, de tous les livres frivoles, le plus agréable et le plus ingénieux; c'est l'ouvrage d'un esprit léger et fin, accoutumé, dans la corruption des cours, à ne connoître d'autre vice que le ridicule, à couvrir les plus mauvaises mœurs d'un vernis d'élégance, à rapporter tout au plaisir et à la gaieté. Il y a quelque chose du ton de Voiture, mais infiniment perfectionné. L'art de raconter les petites choses de manière à les faire valoir beaucoup, y est dans sa perfection. L'histoire de l'habit volé par Termes, est en ce genre un modèle unique. Ce livre est le premier où l'on ait montré souvent cette sorte d'esprit qu'on a depuis appelé *persifflage*, que Voiture avoit mis quelquefois en usage avant qu'il fût connu sous ce nom, et qui consiste à dire plaisamment les choses sérieuses, et sérieusement les choses frivoles. Lorsque le comte de Grammont dit, en parlant de son valet-de-chambre Termes, *je l'aurois infailliblement tué, si je n'avois craint de faire*

attendre mademoiselle d'Hamilton, il dit une chose très-folle du ton le plus sérieux, et n'en est que plus gai. Mais cet esprit demande beaucoup de mesure et de choix, et n'a rien de commun avec ce langage décousu, néologique, vague et burlesque, que de nos jours on a qualifié du nom de *persifflage*, et qui n'est qu'une absence totale de sens et de goût, une espèce de baladinage, d'autant plus éloigné du bon ton qu'il semble plus y prétendre.

» Un autre mérite d'Hamilton, et qui n'est pas commun, c'est que dans la partie de ses contes qu'il a versifiée, il a particulièrement saisi la manière de narrer en vers. Voltaire citoit sur-tout le commencement du *Bélier*, comme un morceau charmant en ce genre. Celui des *Quatre Facardins* ne l'est guère moins, mais il est plus négligé. »

LE SAGE (*).

Gil-Blas,
Le Diable boiteux;
Le Bachelier de Salamanque;
Guzman d'Alfarache,
Nouvelles Aventures de Don-Quichotte;

(*) Voyez LE SAGE, dans l'article THÉATRE.

Estévanille, ou le Garçon de bonne humeur,
La Valise trouvée, avec les Lettres d'Aristenette.

Tous ces romans sont de cet auteur, et méritent d'être lus; mais le premier sera toujours un livre classique. L'auteur y décrit le local de l'Espagne, les mœurs et les usages de ses habitans, avec tant d'exactitude, que les Espagnols ne peuvent pas concevoir comment un étranger a pu le composer, et ils sont persuadés que Le Sage n'a fait que le traduire. On l'a imprimé à Madrid, en 1797, en espagnol, et l'éditeur le réclame comme un ouvrage originaire de son pays; cependant, ce qu'il prétend soutenir n'est rien moins que prouvé. Les autres romans de Le Sage sont pris, au moins en partie, des romans espagnols. *El Diablo cojuelo, de Guevara, a évidemment servi de canevas pour le Diable boiteux.*

Romans de madame de Tencin.

Claudine-Alexandrine Guérin de Tencin, femme célèbre par ses aventures et ses intrigues, naquit en 1681, à Grenoble, d'une famille originaire de Romans en Dauphiné. Elle prit d'abord l'habit de religieuse au couvent de Montfleury, près de Grenoble. Dégoûtée du

cloître, elle le quitta et vint à Paris, où les graces de sa personne et de son esprit, lui firent des amis parmi les personnes les plus distinguées de ce temps. Elle voulut avoir un bref du pape qui l'autorisât à rentrer dans le monde, et elle l'obtint en effet; mais la cour de Rome ayant découvert qu'il avoit été rendu sur un faux exposé, il ne fut point publié. Elle n'en resta pas moins à Paris, où elle cultivoit les lettres avec succès. Le cardinal Lambertini, avec lequel elle étoit en correspondance, étant devenu pape sous le nom de Benoît XIV, lui envoya son portrait. Madame de Tencin le remercia par une lettre où elle lui disoit : « Votre affabilité, votre bonté, » votre fidélité dans l'amitié, vous avoient fait » de tendres amis de ceux qui sont devenus » vos enfans. Depuis long-temps mes vœux » plaçoient votre sainteté sur la chaire de » S. Pierre. J'étois par mes desirs votre fille » spirituelle, avant que vous fussiez le père » commun des fidèles. »

Liée avec le fameux Law, elle prit part au *systéme;* et quoiqu'il ait ruiné tant d'autres, elle y acquit une grande fortune. Par ses amis et par ses intrigues, elle contribua beaucoup à la fortune de son frère le cardinal. Elle avoit,

à juste titre, la réputation d'avoir beaucoup plus d'esprit que lui; et l'on disoit qu'il se gouvernoit entièrement par ses conseils. Le cardinal s'étant, depuis la mort de sa sœur, conduit mal-adroitement dans une affaire importante, quelqu'un disoit : « On voit bien que » lorsque madame de Tencin a rendu l'ame, » le cardinal a rendu l'esprit. »

La maison de madame de Tencin fut longtemps le rendez-vous des beaux-esprits, un second hôtel de Rambouillet, où l'on décidoit sur tous les ouvrages qui paroissoient; mais sa société fut troublée par une aventure tragique, et des plus extraordinaires. M. de La Fresnaye, conseiller au grand conseil, fut trouvé mort chez elle, dans le temps du *systéme*. Madame de Tencin disoit qu'un désespoir amoureux l'avoit porté à se tuer d'un coup de pistolet; mais le bruit se répandit dans le public, qu'on l'avoit assassiné pour lui voler un porte-feuille de huit cent mille livres. Elle fut poursuivie comme ayant participé à ce meurtre. On la transféra d'abord au Châtelet, ensuite à la Bastille; mais elle en sortit, déchargée de toute accusation. Elle mourut à Paris, en 1749, à l'âge de soixante-huit ans.

Quoique son roman du *Siége de Calais* ait

des défauts; que les épisodes et les personnages y soient trop multipliés, les événemens trop compliqués, et quelques-uns peu vraisemblables, on y trouve des portraits bien faits, des pensées fines, et sur-tout beaucoup de sensibilité; ce qui rend cet ouvrage agréable et intéressant.

On prétend que dans le roman intitulé *les Malheurs de l'Amour*, elle a tracé sa propre histoire.

Les *Mémoires de Cominges*, et *les Aventures d'Edward II*, sont de beaucoup inférieurs aux deux autres romans : on disoit que son neveu Pontdevêle avoit eu part au premier de ces ouvrages.

Le style de madame de Tencin est, en général, propre au sujet; sa narration est claire; ses réflexions, qui viennent naturellement, sont courtes et judicieuses, et le ton de la bonne compagnie règne dans tous ses ouvrages.

Sethos, par l'abbé Terrasson.

Jean Terrasson naquit à Lyon en 1670, et mourut à Paris en 1750.

C'est un des hommes qui, dans le commerce de la vie, paroît avoir le plus ressemblé à La Fontaine. L'un et l'autre, avec l'esprit fin et délicat,

délicat, l'ame simple mais élevée, avoient une naïveté et souvent des distractions qui surprenoient et charmoient tous ceux qui étoient à portée de les connoître. Terrasson sortit un jour moitié habillé; son ajustement attroupa et fit rire le peuple. Ayant découvert à la fin de quoi il étoit question, il rentra chez lui et dit à sa gouvernante : *Je viens de donner à la populace du quartier un petit amusement qui ne lui a rien coûté, ni à moi non plus.* Sur la fin de sa vie, il perdit absolument la mémoire. Alors, si on lui faisoit une question, il renvoyoit souvent pour la réponse à sa gouvernante. Dans sa dernière maladie, le prêtre qui le confessoit l'ayant interrogé sur les péchés qu'il avoit pu commettre, *demandez*, répondit-il, *à mademoiselle Luquet, ma gouvernante.*

Sethos est un roman moral, dans le genre de Télémaque; on y trouve le portrait d'une reine d'Égypte, qui est supérieurement bien fait.

Il y a d'autres ouvrages de l'abbé Terrasson, sur-tout sa traduction de Diodore de Sicile, qui est très-estimée. Elle est accompagnée d'une préface, de fragmens et de notes. On prétend qu'il avoit en vue de prouver combien

les anciens étoient crédules, chose qui semble fort inutile. On trouve des auteurs qui paroissent crédules assurément parmi les anciens, comme parmi les modernes. La crédulité est enfantée par l'ignorance; et les anciens, avec tout leur génie et leur savoir, ignoroient infiniment de choses, sur-tout dans la géographie et dans la physique, lesquelles nous sont devenues familières aujourd'hui.

Le Temple de Gnide, par Montesquieu.

Voyez la *Seconde Partie*.

Les Romans de mademoiselle de Lussan.

Elle naquit à Paris en 1683, et y mourut en 1758. Elle étoit fille d'un cocher et d'une fameuse diseuse de bonne-aventure nommée *La Fleury*. Nonobstant son origine, elle eut la meilleure éducation. Le savant Huet, évêque d'Avranches, ayant eu occasion de la voir, la protégea et l'aida de ses conseils. Elle forma dans la suite une liaison avec M. de La Serre Langlade. On les croyoit mariés. M. de Langlade avoit dépensé et perdu toute sa fortune. Il vécut jusqu'à l'âge de près de cent ans; et il faut le regarder plutôt comme le père et le *Mentor* de mademoiselle de Lussan, que comme

son mari ou son amant. Quoique auteur très-médiocre, il étoit homme de goût, de bonne compagnie, et excellent critique. On dit que la figure de mademoiselle de Lussan n'annonçoit pas les talens qu'elle possédoit. Elle étoit louche et extraordinairement brune; sa voix étoit trop forte pour son sexe; mais elle étoit sensible, compatissante, généreuse, capable d'une grande amitié, vive, gaie, *sujette à la colère, mais ne connoissant point la haine.*

Les défauts des romans de mademoiselle de Lussan sont la prolixité, et quelquefois le manque de précision. Elle écrivoit à la hâte; elle écrivoit pour vivre. Ses romans sont un mélange d'histoires et de fables. On y trouve des anecdotes bien racontées et des tableaux bien faits.

Romans de Marivaux.

Pierre Carlet de Marivaux naquit à Paris, en 1688, d'une famille ancienne dans le parlement de Normandie; il mourut à Paris en 1763.

Marivaux débuta, comme écrivain, par des pièces de théâtre.

Il a été l'un des premiers en France, qui,

dans ses romans, ait mis sur la scène des personnes de la bourgeoisie, et même des personnes de classes les plus obscures; qui leur ait fait parler leur langage, dans lequel on trouve des traits de naturel et de naïveté qui font le plus grand plaisir. On remarque dans ses ouvrages des peintures fidelles du cœur humain, des pensées fines et vraies, et de beaux sentimens; et il n'y manque qu'un style plus simple : celui de Marivaux est trop maniéré, trop alambiqué:

Une métaphysique où le jargon domine,
Souvent imperceptible, à force d'être fine.

M. de La Harpe a fait de cet auteur une critique qui paroît infiniment trop sévère.

« Il se fit un style, dit-il, si particulier, » qu'il a eu l'honneur de lui donner son nom: » on l'appela *le marivaudage*. C'est le mélange » le plus bizarre de métaphysique subtile, et » de locutions triviales, de sentimens alambi- » qués et de dictons populaires. Jamais on » n'a mis autant d'apprêt à vouloir paroître » simple; jamais on n'a retourné des pensées » communes de tant de manières, plus affectées » les unes que les autres; et ce qu'il y a de » pis, ce langage hétéroclite est celui de tous

» les personnages sans exception. Maîtres, va-
» lets, gens de cour, paysans, amans, maî-
» tresses, vieillards, jeunes-gens, tous ont
» l'esprit de Marivaux : certes, ce n'est pas celui
» du théâtre. Cet écrivain a sans doute de la
» finesse; mais elle est si fatigante! il a une
» si malheureuse facilité de noyer dans un
» long verbiage ce qu'on pourroit dire en deux
» lignes! . . . »

Il faut ajouter aux remarques sur Marivaux comme auteur, la considération et l'estime dont il jouissoit pour ses qualités personnelles. Tous ceux qui l'ont connu et qui ont parlé de lui, s'accordent à dire qu'il possédoit tout ce qui rend la société sûre et agréable. *Une grande douceur, une exacte probité, une ame bienfaisante, une modestie naturelle sans aucune prétention, et une attention scrupuleuse à éviter tout ce qui pouvoit ou déplaire ou faire de la peine.* Il disoit qu'*il aimoit trop son repos pour troubler en rien celui des autres.*

Les meilleurs de ses romans sont : *la Vie de Marianne*, et *le Paysan parvenu*. Il est aussi auteur du *Philosophe indigent*, et de *Pharsamon*.

Lettres d'une Péruvienne, par madame de Graffigny.

Françoise d'Issembourg d'Apponcourt, fille du comte d'Apponcourt, naquit à Nancy en 1694. Son père étoit major des gardes du duc de Lorraine. Elle fut mariée au comte de Graffigny, lequel étoit aussi au service de ce prince. Ce mariage ne fut point heureux. Madame de Graffigny, après avoir essuyé toutes sortes de chagrins de la part de son mari, obtint d'en être séparée juridiquement. Elle vint à Paris avec mademoiselle de Guise, et y mourut en 1758.

Outre les Lettres Péruviennes, elle a écrit une *Nouvelle* intitulée : *Le mauvais exemple produit autant de vices que de vertus;* ainsi qu'une pièce de théâtre en cinq actes, en prose, sous le titre de *Cénie;* et une autre pièce en cinq actes, sous celui de *la Fille d'Aristide*. Le premier et le dernier de ces trois ouvrages ont été fortement critiqués. Dans *Cénie*, on trouve des traits très-finement exprimés; et cette comédie est en général écrite avec beaucoup de délicatesse.

Ses *Lettres Péruviennes* lui ont acquis la plus grande réputation. La diction est en

général en même temps naïve et élégante; les détails et les images sont riches et variés; et tout ce qu'il y a de pathétique, est le plus heureusement exprimé. La situation de la Péruvienne, lorsqu'elle se trouve pressée entre son amour pour Aza et sa reconnoissance envers le plus généreux des bienfaiteurs, est admirablement bien dépeinte. Mais on y remarque aussi que le dénouement est totalement manqué : l'infidélité de Zélie, que le lecteur n'attendoit pas, détruit la sensibilité qu'elle avoit si bien excitée. Le style quelquefois paroît avoir été un peu trop soigné, et il y règne également un ton de métaphysique qui est essentiellement étranger au sentiment de l'amour. Dans ces sortes d'ouvrages, il faut de la simplicité, du naturel, sans quoi le lecteur perd de vue l'intérêt que doivent lui inspirer les personnages.

Pour donner une idée de la manière d'écrire de madame de Graffigny, je choisirai quelques passages où elle peint les mœurs des Français de son temps.

« La même dépravation qui a transformé les » biens solides des Français en bagatelles inu- » tiles, n'a pas rendu moins superficiels les liens » de leur société. Les plus sensés d'entre eux

» qui gémissent de cette dépravation, m'ont » assuré qu'autrefois, ainsi que parmi nous, » l'honnêteté étoit dans l'ame, et l'humanité » dans le cœur : cela peut être; mais à présent, » ce qu'ils appellent politesse leur tient lieu » de sentiment : elle consiste dans une infinité » de paroles sans signification, d'égards sans » estime, et de soins sans affection.

» Dans les grandes maisons, un domestique » est chargé de remplir les devoirs de la société. » Il fait chaque jour un chemin considérable, » pour aller dire à l'un que l'on est en peine » de sa santé, à l'autre, que l'on s'afflige de » son chagrin, ou que l'on se réjouit de son » plaisir. A son retour, on n'écoute point les » réponses qu'il rapporte. On est convenu ré- » ciproquement de s'en tenir à la forme, de » n'y mettre aucun intérêt; et ces attentions » tiennent lieu d'amitié.... »

« Que pourrois-je te dire qui pût te prouver » mieux que le bon sens et la raison, qui sont » regardés comme le nécessaire de l'esprit, » sont méprisés ici, comme tout ce qui est » utile? Enfin, mon cher Aza, sois assuré que » le superflu domine si souverainement en » France, que qui n'a qu'une fortune hon- » nête, est pauvre; qui n'a que des vertus,

est

» est plat; et qui n'a que du bon sens, est
» sot. »

« La censure est le goût dominant des Fran-
» çais, comme l'inconséquence est le caractère
» de la nation. Leurs livres font la critique
» générale des mœurs, et leur conversation
» celle de chaque particulier, pourvu néan-
» moins qu'il soit absent; alors on dit libre-
» ment tout le mal que l'on en pense, et
» quelquefois celui que l'on ne pense pas. Les
» plus gens de bien suivent la coutume : on les
» distingue seulement à une certaine formule
» d'apologie de leur franchise et de leur amour
» pour la vérité, au moyen de laquelle ils ré-
» vèlent sans scrupule les défauts, les ridicules,
» et jusqu'aux vices de leurs amis.

» Si la sincérité dont les Français font usage
» les uns contre les autres, n'a point d'excep-
» tion, de même leur confiance réciproque est
» sans bornes. Il ne faut ni éloquence pour
» se faire écouter, ni probité pour se faire
» croire : tout est dit, tout est reçu avec la
» même légèreté.... »

« Naturellement sensibles, touchés de la vertu,
» je n'en ai point vu qui écoutât sans attendris-
» sement le récit que l'on m'oblige souvent à
» faire de la droiture de nos cœurs, de la

» candeur de nos sentimens, et de la simplicité » de nos mœurs; s'ils vivoient parmi nous, ils » deviendroient vertueux : l'exemple et la cou- » tume sont les tyrans de leur conduite.

» Tel qui pense bien d'un absent, en médit » pour n'être pas méprisé de ceux qui l'écou- » tent; tel autre seroit bon, humain, sans or- » gueil, s'il ne craignoit d'être ridicule; et tel » est ridicule par état, qui seroit un modèle » de perfections, s'il osoit hautement avoir du » mérite. Enfin, mon cher Aza, dans la plupart » d'entre eux, les vices sont artificiels comme » les vertus, et la frivolité de leur caractère ne » leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'ils » sont.... »

L'ABBÉ PRÉVOT.

Antoine-François Prévôt naquit en 1697, d'une bonne famille, à Hesdin en Artois.

Il fournit lui-même le sujet pour un roman. Après avoir fait ses études chez les jésuites, il en prit l'habit, qu'il quitta bientôt après pour porter les armes. On prétend qu'à cette époque il lui arriva le plus terrible des malheurs, celui d'être cause de la mort de son père, lequel s'étant jeté dans sa colère contre

une jeune personne dont son fils étoit éperduement amoureux, et qui étoit sur le point de faire ses couches, le fils, en faisant des efforts pour délivrer sa maîtresse, précipita son père du haut d'un escalier. Des gens dignes de foi ont assuré ce fait, et ont prétendu que cette affreuse catastrophe avoit noirci son imagination, et étoit le principe des peintures tragiques qui règnent dans ses romans.

Il s'enrôla comme simple volontaire; mais peu de temps après, il retourna chez les jésuites, d'où il sortit encore pour reprendre les armes en qualité d'officier. Il étoit sensible à l'amour, et se livra à toute son ivresse. La fin malheureuse d'un attachement des plus tendres l'engagea à quitter le service, et à s'ensevelir dans l'ordre des bénédictins de Saint-Maur. On le plaça à Saint-Germain-des-Prés. Le chagrin et l'étude amortirent pour quelque temps ses passions, mais ne les détruisirent pas. Après quelques années, il se dégoûta de la vie monastique, et il quitta Saint-Germain, sa congrégation, et son habit. Il passa en Hollande; et se trouvant sans fortune, il chercha des ressources dans ses talens littéraires. Il avoit composé à Saint-Germain les deux premières parties des *Mémoires d'un homme de qualité*

retiré du monde, qu'il fit imprimer à La Haye. Il y forma des liaisons avec une femme dont il étoit aimé, et passa avec elle en Angleterre. Il sollicita ensuite la permission de retourner dans sa patrie, et l'obtint par les protecteurs que ses ouvrages lui avoient procurés. Arrivé à Paris, il prit l'habit ecclésiastique; le prince de Conti lui donna le titre de son secrétaire, et celui de son aumônier. Le chancelier d'Aguesseau étoit au nombre de ses amis, et il étoit par-tout bien accueilli.

Le 23 novembre 1763, se promenant seul dans la forêt de Chantilly, une attaque d'apoplexie, ou quelque autre accident, l'étendit au pied d'un arbre. Des paysans qui survinrent, le portèrent chez le curé de Saint-Firmin. On appela d'abord la justice, qui, ne trouvant point de marque de violence au-dehors, fit procéder le chirurgien à l'ouverture du corps. Un cri de l'infortuné Prévôt, qui avoit simplement perdu connoissance, arrêta l'instrument et épouvanta les spectateurs. Mais le coup mortel étoit porté. Il revint à lui-même, il rouvrit les yeux, mais ce ne fut que pour voir l'appareil cruel qui l'environnoit, et pour apprendre la manière dont on lui arrachoit la vie.

L'abbé Prévôt étoit doux, poli, capable de

la plus constante et de la plus tendre amitié. L'envie, la haine, les tracasseries, étoient des vices étrangers à son cœur. Indifférent sur ses propres intérêts, il étoit très-sensible aux disgraces des autres ; et souvent il s'est dépouillé du fruit de son travail pour secourir l'indigence. Voici comme il parle de lui-même dans son *Pour et Contre :* « Médor est un homme de » trente-sept ou trente-huit ans, qui porte sur » son visage et dans son humeur les traces de » ses anciens chagrins; qui passe quelquefois » des semaines entières sans sortir de son cabi- » net, et qui y emploie tous les jours sept à » huit heures à l'étude; qui cherche rarement » les occasions de se réjouir; qui résiste même » à celles qui lui sont offertes, et qui préfère » une heure d'entretien avec un ami de bon » sens, à tout ce qu'on appelle plaisirs du » monde et passe-temps agréables. Civil d'ail- » leurs, par l'effet d'une bonne éducation, mais » peu galant; d'une humeur douce, mais mé- » lancolique; sobre enfin, et réglé dans sa con- » duite.... »

Dans les *Mémoires d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde*, et dans l'*Histoire de Cléveland, fils naturel de Cromwel,* il y a beaucoup de beautés et de défauts : on y trouve

un grand nombre de caractères également vrais et bien soutenus; mais quoique la diction y soit pure, et les sentimens exprimés avec du naturel et avec noblesse, on est fatigué par des détails et des réflexions morales, trop multipliés et trop étendus. On a dit que le plus grand ennemi du roman, est le romanesque. Dans *Cléveland*, l'invraisemblance est portée jusqu'à l'absurdité. L'auteur y suppose un bâtard de Cromwel, très-bien accueilli de Charles II, traité avec distinction par madame la duchesse d'Orléans, sœur de ce monarque, qui va voir à Saint-Cloud le fils du meurtrier de son père, malade et dans son lit; et qui s'intéresse si vivement pour lui, qu'elle ordonne au baillif de Saint-Cloud de tirer de sa prison un ennemi de Cléveland, accusé d'avoir voulu l'assassiner, et de l'amener enchaîné dans son palais, pour l'interroger elle-même.

Le roman du *Doyen de Killerine*, quoique aussi trop prolixe, amuse et intéresse quelquefois le lecteur.

L'*Histoire de Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre*, doit être également rangée dans la classe des romans; c'est un mélange de fictions et de faits historiques.

L'*Histoire d'une Grecque moderne*, qu'on

disoit être fondée sur des anecdotes véritables, a eu dans le temps le plus grand succès.

L'*Histoire du chevalier de Grieux et de Manon Lescaut*, est l'ouvrage où Prévôt a déployé le plus de talens. Le chevalier de Grieux est un jeune homme pensant bien, et agissant mal; aimable par ses sentimens, et blâmable par sa conduite. Manon est une fille abandonnée à ses plaisirs; et « c'est le comble de l'art, dit M. de Meilhan, d'avoir su inspirer un intérêt soutenu, pour deux créatures méprisables. L'auteur a tellement nuancé leurs vices, et les a si habilement mélangés avec de bonnes qualités, qu'on ne peut arriver au dénouement de l'ouvrage sans le plus vif attendrissement. » Mais c'est par-là aussi que ce roman pourroit faire une impression dangereuse sur la jeunesse, en la familiarisant avec le vice et avec le langage des passions.

On a encore de lui les *Mémoires d'un honnête homme*, ouvrage assez médiocre; et les *Mémoires de M. de Montcalm, contenant l'histoire de la guerre d'Irlande*, production qui, comme l'histoire de Marguerite d'Anjou, est un mélange de fictions et de vérités.

Ce que l'abbé Prévôt a écrit et traduit, est prodigieux. Son histoire générale des voyages

depuis le commencement du quinzième siècle, en seize volumes *in*-4°., a été abrégée et continuée par M. de La Harpe.

Le Pour et Contre, dont il y a vingt volumes *in*-12, est un journal sur les ouvrages du temps : il renferme l'extrait de plusieurs livres anglois, entre autres celui de Sherlock, sur l'*immortalité de l'ame*. Il raconte qu'une jeune demoiselle de Londres, après avoir lu ce livre, se sentit frappée, mais non convaincue. Elle prit la résolution de se donner la mort, et écrivit à Sherlock ces mots : *Sherlock, j'ai lu ton livre ; je doute encore, mais je vais me convaincre*. On attribue à cet abbé le couplet qui suit :

Que notre ignorance est extrême !
Toujours douter est notre lot :
Le flambeau de la raison même
N'est pour nous qu'un foible falot.
Sans savoir ni pourquoi ni comme
On naît, on meurt presque aussi-tôt,
L'homme est une énigme pour l'homme ;
Quand on veut en chercher le mot,
  On est tout sot,
  On est tout sot.

« Avec les talens les plus heureux pour » écrire, l'abbé Prévôt s'est attaché à un genre qui

» qui paroît infiniment au-dessous de son mé-
» rite. Quoique ses romans soient bien supé-
» rieurs à ces productions extravagantes, fades,
» frivoles, licencieuses, qui ont infecté notre
» littérature, depuis *Amadis des Gaules* jus-
» qu'à *Angola*, ou aux *Bijoux indiscrets*, sa
» plume pouvoit s'élever à des productions plus
» dignes d'elle.

» Si quelque chose pouvoit justifier M. l'abbé
» Prévôt de s'être abaissé à des ouvrages qui,
» pour le plus grand nombre, captivent l'ima-
» gination pour l'égarer, parlent à l'esprit sans
» le rendre plus éclairé, agitent le cœur sans
» le corriger et le former; ce seroient l'art
» singulier, l'imagination vive et féconde, le
» sentiment tendre et profond, la touche mâle
» et vigoureuse, qui dominent avec tant de
» richesse dans tout ce qu'il a écrit. Il ne falloit
» rien moins que le talent de captiver, d'é-
» mouvoir, d'attendrir, porté au plus haut
» degré, pour rendre la lecture de ses romans
» aussi attachante qu'elle l'est pour le commun
» des lecteurs, et sur-tout pour les jeunes gens.
» Son cœur, infiniment sensible, lui fournis-
» soit sans doute ces traits qui donnent tant de
» vigueur à ses divers personnages, et pro-
» duisent ce pathétique dont l'effet est toujours

» assuré. Personne n'a su mieux aiguiser le » sentiment par des réflexions fines et déli- » cates, par une morale utile, et par l'adresse » de la faire naître des circonstances, toutes » les fois qu'il ne s'abandonne pas trop à l'envie » de moraliser, qui paroît avoir été son foible » dominant. On a remarqué, avec raison, qu'il » s'étoit trop laissé aller aux impressions d'une » mélancolie sombre, qui rembrunit ses ta- » bleaux, donne à ses héros un air farouche, » diminue enfin l'intérêt, à force de vouloir le » presser et l'étendre (*). »

DUCLOS.

Les romans écrits par cet auteur, sont :

Les Confessions du comte de ***.
L'Histoire de madame de Luz,
Et *Accajou*.

Le premier est infiniment supérieur aux deux autres; cependant tous les deux sont bien écrits, pleins d'esprit, et l'on y remarque des portraits très-bien faits, tracés avec une grande vérité.

Nous avons déjà parlé des autres ouvrages de cet auteur, dans l'article des Mémoires.

(*) Les Trois Siècles de la Littérature française.

MADAME DE GOMEZ.

Fille d'un comédien, son nom étoit Magdeleine-Angélique Poisson. Elle naquit à Paris en 1684, et mourut à Saint-Germain-en-Laye en 1770. Son mari étoit un gentil-homme espagnol, peu riche, nommé don Gabriel de Gomez. Elle écrivoit souvent plutôt par nécessité que par goût; et c'est à quoi il faut attribuer la multitude de ses ouvrages, ainsi que la médiocrité du plus grand nombre. Cependant, dans ses *Journées amusantes*, ainsi que dans les *Cent Nouvelles nouvelles*, mélange d'histoires et de contes, il règne beaucoup de facilité, d'imagination, de variété; et ces ouvrages divers forment, pour ce genre de composition, une lecture assez agréable.

L'ABBÉ DE VOISENON.

Claude-Henri de Fusée de Voisenon naquit en 1708, et mourut en 1775.

Son *Histoire de la Félicité* amuse et intéresse le lecteur en même temps. L'auteur mêle à son récit des réflexions morales finement exprimées; et on trouve semés, dans tout l'ouvrage, des traits fort ingénieux, et des pensées aussi brillantes que judicieuses.

L'abbé de Voisenon a écrit plusieurs autres ouvrages, qui ont été recueillis en cinq volumes; mais le roman que j'ai cité, ses comédies des *Mariages assortis*, et de *la Coquette fixée*, avec quelques-unes de ses pièces fugitives, sont les seules de ses productions qui aient un mérite marqué.

En 1771, le chancelier Maupeou, malgré les clameurs du peuple, et les écrits publiés contre lui, avoit réussi à détruire les parlemens. Voisenon, par ses rapports avec le chancelier, déplut à beaucoup de personnes de l'académie française, dont il étoit membre. A l'assemblée de la Saint-Louis, voyant que personne ne lui répondoit, il dit à d'Alembert: *Est-ce qu'on me prête des ridicules?* D'Alembert répliqua : *Eh! monsieur, on ne prête qu'aux riches.*

CRÉBILLON fils.

C. P. Jolyot de Crébillon, fils du célèbre auteur dramatique, naquit à Paris en 1707, et y mourut en 1777.

On a dit que *les gens de bien auroient desiré que cet auteur eût plus respecté la pudeur; et les gens de goût, qu'il eût mis plus d'action et de variété dans ses romans.* Une femme

modeste, et sur-tout une femme en Angleterre, conviendra difficilement devant le monde de les avoir lus.

Son roman intitulé *les Égaremens du cœur et de l'esprit*, et ses *Lettres de la marquise de*** au comte de****, sont les ouvrages les plus piquans et peut-être les mieux écrits de cet auteur.

Tanzaï et Néadarné est une production très-bizarre, et souvent inintelligible. On a prétendu qu'il y avoit une clef à ce roman. Il est plein d'allusions satyriques, qui firent mettre l'auteur à la Bastille.

Le Sopha, quelquefois licencieux, contient beaucoup d'aventures réelles. Le feu maréchal de Richelieu y figure sous le nom de *Mazulim*. La *petite maison* où se passoient les rendez-vous dont il est parlé dans cet ouvrage, appartenoit à M. de Richelieu; elle est située dans un jardin, rue de Clichy.

On a encore de Crébillon : *Lettres d'Alcibiade; Ah! quel Conte; la Nuit et le Moment; le Hasard au coin du feu*, et quelques autres ouvrages, comme les *Lettres Athéniennes*, etc.

D'Alembert, en parlant de cet auteur, dit: « Crébillon le fils a tracé, du pinceau le plus » délicat et le plus vrai, les raffinemens, les

» nuances, et jusqu'aux graces de nos vices;
» cette légèreté séduisante qui rend les Français ce qu'on appelle *aimables*, et ce qui ne
» signifie pas *dignes d'être aimés;* cette activité inquiète, qui leur fait éprouver l'ennui
» jusqu'au sein du plaisir même; cette perversité de principes, déguisée et comme
» adoucie par le masque des bienséances; enfin, nos mœurs, tout à-la-fois corrompues
» et frivoles, où l'excès de la dépravation se
» joint à l'excès du ridicule. »

Cependant on trouve souvent, dans les ouvrages de Crébillon et d'autres romanciers, les descriptions les plus absurdes des mœurs et des usages de la société. C'est que les auteurs parlent souvent du monde qu'ils ne connoissent pas. On en voit la preuve dans le roman des *Égaremens du cœur et de l'esprit;* en voici des exemples.

« La première vue décidoit une *affaire;*
» mais en même temps il étoit rare que le *lendemain* la vît subsister. On disoit trois fois à
» une femme qu'elle étoit jolie, car il n'en
» falloit pas plus; dès la première, assurément
» elle vous croyoit, vous remercioit à la seconde, et assez communément elle vous *récompensoit* à la troisième. »

Dans quel pays a-t-on vu des mœurs pareilles? Et ce sont cependant celles que Crébillon attribue à la compagnie la plus distinguée de la cour et de la ville. D'après ces passages, un étranger doit se former les plus fausses idées des mœurs des Français au temps où Crébillon écrivoit. Il prétendoit peindre les sociétés du plus haut rang; et le langage qu'il leur prête est celui du vice sans la plus légère réticence. Ce qu'il y a de plus absurde encore, c'est qu'il fait participer aux conversations les plus indécentes, des femmes vertueuses, qu'il annonce comme telles, et qui ne s'en scandalisent pas. Dans une société où l'on parle de galanterie, se trouvent une madame de Théville, grande dame de mœurs austères, et sa fille, âgée de seize ans et très-bien élevée. Voici les discours qu'on tient devant elles, sans que madame de Théville impose silence ou qu'elle prenne le parti de s'en aller avec sa fille.

« En vérité, s'écria Versac, vous parlez de
» ma *discrétion* comme si elle vous devoit être
» indifférente à toutes deux. Vous savez ce-
» pendant qu'il y a *des choses* dont je n'ai
» jamais parlé; et l'on pourroit, avec un peu
» de politesse, me remercier.... — Eh! de quoi,

» répondit l'intrépide madame de Sénanges?
» — Poursuivez, Madame, reprit Versac avec
» un ris moqueur; ce courage vous sied bien.

» Madame de Sénanges, tout étourdie qu'elle
» étoit, connoissoit Versac; et n'osant pas le
» *défier* sur l'indiscrétion, elle lui demanda
» *où il en étoit* avec une femme qu'elle lui
» nomma. Moi, dit-il? je ne la connois pas. —
» Beau mystère, reprit-elle! pendant que tout
» Paris sait que vous en êtes passionnément
» amoureux. — Rien n'est plus faux, répondit-
» il; et Paris qui sait tout, ne sait pas cela si
» bien que moi. Le vrai de l'aventure est que
» cette femme, qu'à peine je connois de vue,
» s'est coiffée de l'idée que je l'aimerois un
» jour; et qu'en attendant que cela arrive, elle
» dit à tout le monde *que nous sommes bien*
» *ensemble*. Cette impertinence a même pris
» de façon, que, pour peu que cela continue,
» je ferai prier cette femme, mais très-sérieu-
» sement, de ne me plus donner de ridicule. —
» Mais il me semble, dit madame de Lursay,
» que c'est sur elle, et non pas sur vous, que
» tombe le ridicule..... — Mais elle est jolie,
» reprit madame de Sénanges? — Oui, elle est
» jolie, dit Pranzi, cela est vrai; mais cela est
» obscur, c'est une femme de fortune, cela n'a
point

» point de naissance, ne convient pas à un
» homme de certain nom; et il faut sur-tout
» dans le monde, garder les convenances.
» L'homme de la cour le plus désœuvré, le
» plus obéré même, seroit encore blâmé, et
» à juste titre, de faire un pareil choix. —
» J'aime Pranzi, dit Versac en raillant, il a
» des façons de penser tout-à-fait nobles : en
» effet, ces femmes ne sont bonnes qu'à *ruiner*;
» et lorsque, comme lui par exemple, ce n'est
» pas cette idée qui détermine, il ne faut pas
» permettre qu'elles se fassent une réputation
» à nos dépens.

» Je suis surprise, reprit madame de Lursay,
» que vous, qui n'avez jamais su rien taire,
» vous vous plaigniez d'une *indiscrétion* que
» vous auriez, si on ne l'avoit pas. — Vous sa-
» vez le contraire, Marquise, répondit-il; vous
» m'avez connu *certaine affaire* dont je ne di-
» sois rien, et sur laquelle j'aurois bien voulu
» que vous n'eussiez pas plus parlé que moi.
» Réellement, vous m'aviez déjà fait tant de
» tracasseries, que vous auriez fort bien pu
» vous dispenser de me faire celle-là. »

Voilà comment il fait dire, devant une femme vertueuse, et une jeune demoiselle, sa fille, qu'il y a des hommes qui se font *entretenir*

par des femmes! Cela est d'autant plus ridicule, que les femmes les plus galantes étoient en général parfaitement décentes dans leurs propos.

D'après ce que j'ai ouï dire, je doute fort que Crébillon ait jamais fréquenté le grand monde. S'il y a été admis, c'est probablement après qu'il eut acquis de la réputation, mais aussi après qu'il eut acquis des préjugés et des manières dont on se débarrasse difficilement. Crébillon avoit à-peu-près trente-six ans, quand le maréchal de Richelieu le connut. Le maréchal l'invita quelquefois à des soupés à sa *petite maison*. Il n'alloit dans ces soupés que des femmes de mœurs les plus libres; et Crébillon confond les manières et les propos qui règnoient dans ces orgies, avec ceux de la bonne compagnie.

La duchesse de Chaulnes a dit à Crébillon le fils un mot assez plaisant, et qui l'est encore davantage quand on se représente sa taille élevée, son air guindé, et son maintien d'écolier. Il avoit parlé devant elle de son père, d'une manière qui lui déplut : « Va, lui dit madame de Chaulnes, mon cher Crébillon, ton père sera toujours un grand-homme; et toi, tu ne seras jamais qu'un grand garçon. »

Collection d'anciens Romans, par le COMTE DE TRESSAN.

Louis-Élisabeth de La Vergne, comte de Tressan, d'une ancienne famille de Languedoc, naquit en 1705, au palais épiscopal du Mans, chez son oncle, qui en étoit évêque; il mourut le 31 octobre 1782. Il avoit servi dans les gardes-du-corps. Il étoit l'un des aides-de-camp de Louis XV, à la bataille de Fontenoy, et parvint au grade de lieutenant-général. Il avoit des connoissances en physique, qui lui donnèrent l'entrée à l'académie des sciences, en 1750; mais il n'a été reçu à l'académie française qu'en 1780. Il a écrit sur l'électricité un ouvrage qui fut fort estimé. Il quitta la cour de France pour celle de Stanislas en Lorraine, et contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de Nancy. Il s'occupa dans sa vieillesse à abréger et à corriger d'anciens romans, dont j'ai déjà parlé.

Les défauts de tous les anciens romans sont une extrême exagération, une prolixité fatigante, et le manque de correction; mais on y trouve de beaux sentimens, de la délicatesse, de la loyauté, de la valeur; enfin, de grands personnages. M. de Tressan les ayant habillés

à neuf, en ayant ôté ce qui choquoit le plus le goût, les a rendus par-là plus agréables et même intéressans.

« Le roman de La Calprénède (*) est dé-
» testable », dit madame de Sévigné, « et
» cependant je ne laisse pas de m'y prendre
» comme à de la glu. La beauté du senti-
» ment, la violence des passions, la gran-
» deur des événemens, et le succès miraculeux
» de ces redoutables épées, tout cela m'en-
» traîne comme une petite fille. Cléopâtre va
» son train, mais sans empressement; le carac-
» tère m'en plaît beaucoup plus que le style.
» Pour les sentimens, j'avoue qu'ils me plai-
» sent, et qu'ils sont d'une perfection qui rem-
» plit mon idée sur la belle ame. Il y a, à la
» vérité, d'horribles endroits; mais il y en a
» de beaux, et la droite vertu y est bien dans
» son trône. ».

(*) Gautier de Costes de La Calprénède, gentil-homme gascon, est auteur de *Cassandre*, *Cléopâtre*, *Sylvandre*, et *Pharamond*. Ces romans, aujourd'hui oubliés, ont cependant un véritable mérite, si l'on considère l'imagination de l'auteur, et le talent de mettre en scène une foule de personnages qui tous ont des intérêts divers, et marchent, si je puis le dire, de front, pour arriver à un dénouement.

Romans de Voltaire.

Voyez la *Seconde Partie.*

Romans de J. J. Rousseau.

Voyez la *Seconde Partie.*

MADAME RICCOBONI.

Marie-Jeanne de Mézières de Laboras Riccoboni naquit à Paris en 1714, et y mourut en 1792. Elle avoit épousé François Riccoboni, né à Mantoue, et qui se dévoua au théâtre, sous le nom de Lelio. Après avoir joué en Italie, il vint à Paris, où il se distingua comme comédien et comme auteur (*). Il étoit regardé comme le meilleur acteur du *Théâtre Italien,* qu'il quitta en 1750; mais madame Riccoboni, qui y étoit actrice, resta jusqu'en 1761.

Ses meilleurs romans sont : *Lettres de milady Catesby;* celles *de Fanny Butler; Histoire du marquis de Cressy; Lettres d'Adélaïde de Dammartin, comtesse de Sancère, à M. le comte de Rancé;* et celles *d'Élisabeth-Sophie La Valière, à Louise-Hortense de Canteleu.*

(*) Il a écrit des *Pensées sur la Déclamation*, un *Discours sur la Réformation du Théâtre*, des *Observations sur la comédie et sur le génie de Molière.*

« Les personnes qui goûtent les romans, et
» qui y attachent un grand mérite, trouveront
» dans les siens bien des qualités propres à les
» leur rendre intéressans; ils offrent de la lé-
» gèreté, de la délicatesse, du sentiment; et
» sont exempts de ce ton odieux de licence,
» si prodigué par cette sorte d'esprits qui ont
» la démangeaison d'écrire, sans autre inspi-
» ration que celle du vice. On y reconnoît une
» plume exercée, par l'aisance que donne l'u-
» sage de la société. La plupart respirent une
» philosophie mondaine, à la vérité, mais sans
» prétention; ce qui est un grand travers de
» moins dans un temps où tout aspire aux hon-
» neurs philosophiques.

» Ses lettres ont le mérite rare de la correc-
» tion. Il seroit seulement à desirer que le
» style fût moins chargé d'épithètes, d'excla-
» mations et de réticences. Les épithètes doi-
» vent être sobrement placées par-tout, plus
» particulièrement dans le style familier; l'u-
» sage des exclamations devient gauche et froid,
» quand il est trop répété; et les réticences
» ne produisent un grand effet, que lorsqu'on
» sent que l'auteur ne dit pas tout ce qu'il
» pourroit dire, non lorsqu'il s'arrête dans
» l'impossibilité de pouvoir rien dire davantage.

» A ces défauts près, qui se font sentir dans
» presque toutes ses productions, madame
» Riccoboni ne mérite que des éloges et des
» applaudissemens (*). »

Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, par L'ABBÉ BARTHÉLEMY.

Jean-Jacques Barthélemy naquit le 20 janvier 1716, à Cassis, petit port de mer près d'Aubagne en Provence, où sa famille étoit depuis long-temps établie; il mourut à Paris le 30 avril 1795.

À l'âge de douze ans, son père l'envoya faire ses études à Marseille, au collége de l'Oratoire, sous le père Renaud, homme-de-lettres d'esprit et de goût, qui, distinguant les talens et les qualités de son élève, se plut à lui donner les plus grands soins. Il s'étoit destiné luimême à l'état ecclésiastique, et il alla achever ses études chez les jésuites. Il s'appliqua avec une persévérance et avec un succès peu communs, aux langues anciennes et orientales, au grec, à l'hébreu, au chaldéen, au syriaque,

(*) Les Trois Siècles de la Littérature française.

à l'arabe et au persan. Ensuite il prit un goût passionné pour l'étude des médailles. Il se rendit à Paris, y fut accueilli avec distinction par M. de Boze, garde des médailles du cabinet du roi (*), qui ensuite l'associa à sa place, à laquelle il lui succéda en 1754, à la mort de M. de Boze. Après y avoir travaillé quelque temps, et avec une grande assiduité, il fit un voyage en Italie aux frais du gouvernement, pour enrichir le cabinet des médailles. Il partit en 1755, avec son fidèle ami le président de Cotte. Ils visitèrent dans les provinces méridionales de la France, ces restes qu'on y trouve des ouvrages des Romains. Ils visitèrent ensuite tout ce que l'Italie offroit de curieux; édifices, inscriptions, gravures, médailles, manuscrits, rien n'échappa à leurs recherches. Par-tout les savans et les hommes-de-lettres s'empressèrent de leur communiquer leurs observations et leurs découvertes. Après avoir examiné avec un soin

(*) Claude Gros de Boze, membre de l'académie française, et secrétaire perpétuel de celle des inscriptions et belles-lettres, mourut à Paris en 1754, à l'âge de soixante-quatorze ans. On lui doit un nombre de mémoires et de dissertations très-savantes, ainsi que des éloges écrits avec beaucoup de précision et d'élégance.

extrême

extrême toutes les antiquités trouvées à Herculanum, à Pompeia et à Pœstum, ils retournèrent à Rome. C'est là que Barthélemy trouva son bonheur dans la connoissance de monsieur et de madame de Stainville, depuis duc et duchesse de Choiseul; c'est alors qu'il forma avec eux une amitié qui ne fut jamais troublée, et qui ne se termina qu'avec la vie. Voici comme Barthélemy a tracé le portrait de madame de Choiseul, qu'on trouva parmi ses notes posthumes, et qui paroissoit n'avoir été écrit que peu de jours avant sa mort. « Madame la comtesse » de Stainville, à peine âgée de dix-sept ans, » jouissoit de cette profonde vénération qu'on » n'accorde communément qu'à un long exer» cice de vertu. Tout en elle inspiroit de l'in» térêt : son âge, sa figure, la délicatesse de » sa santé, la vivacité qui animoit sa parole et » ses actions, le desir de plaire qu'il lui étoit » si facile de satisfaire, et dont elle rapportoit » les succès à un époux, digne objet de sa » tendresse et de son culte; cette extrême » sensibilité, qui la rendoit heureuse ou mal» heureuse du bonheur ou du malheur des » autres; enfin, cette pureté d'ame qui ne lui » permettoit pas de soupçonner le mal. »

A Rome, Barthélemy expliqua le premier,

d'une manière claire et concluante, la fameuse mosaïque nommée Palestrine. De Rome il revint à Paris, apportant avec lui un grand nombre de médailles les plus curieuses.....

Personne, dans la faveur, n'oublia moins ses amis que M. de Choiseul; aussi aucun ministre n'en a jamais conservé plus dans la disgrace. Au retour de ses ambassades à Rome et à Vienne, appelé au ministère, et tout-puissant, sans que Barthélemy lui ait fait la moindre demande, il obtint pour lui des pensions sur des bénéfices, des journaux et des places, pour seize mille livres; il le nomma ensuite secrétaire-général des Suisses et des Grisons, ce qui lui valut vingt mille livres. En sa qualité de garde des médailles, il avoit trois mille livres, et comme pensionnaire de l'académie des sciences, deux mille. Barthélemy, jouissant alors d'un revenu de plus de quarante mille livres, ne changea en rien sa modeste vie. Un domestique, une cuisinière et une vieille gouvernante, formoient toute sa maison. Un de ses amis lui demandoit pourquoi il ne tenoit pas une voiture? Il répondit, mais avec cette simplicité qui lui étoit si naturelle: « J'aurois honte de passer devant quelques-uns » de mes confrères qui sont à pied, quoique

» d'un mérite bien supérieur. » La plus grande partie de son revenu étoit employée à élever et aider trois neveux, à doter ses nièces, et en œuvres de charité que le monde ignoroit. Il partagea une pension assez considérable qui lui avoit été donnée sur le *Mercure de France*, entre deux de ses amis qu'il savoit en avoir besoin, et leur en remit les brevets que, sans leur en faire part, il avoit fait expédier en leur nom. Il abandonna également à un autre homme-de-lettres le privilége lucratif de cet ouvrage périodique.

Après de nombreux écrits qui ont paru dans les mémoires des différentes académies (*),

(*) « Les mémoires que Barthélemy lut, pendant quarante-cinq ans d'assiduité aux séances de l'académie, » présentent tous des recherches neuves et précieuses, des » vues utiles ou des apperçus pleins de finesse et de sagacité, quelquefois des découvertes heureuses. On n'y » trouve ni charlatanisme, ni discussions oiseuses; jamais » des assertions trop prononcées, des décisions trop tranchantes n'y indisposent le lecteur. Au contraire, souvent les opinions les mieux fondées ou les plus vraisemblables, y sont proposées avec une sage méfiance, ou » en forme de doutes. Par-tout on remarque un choix » admirable de preuves, et une exactitude rare dans ses » citations. Une critique judicieuse y est toujours réunie » à la clarté et à l'élégance du style; et si l'art de conjecturer fait une partie essentielle de la logique, comme

et dans les journaux, il publia, en 1788, le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, ouvrage qui l'avoit plus ou moins occupé depuis trente ans. Le public, qui en étoit instruit, l'attendoit avec la plus grande impatience; il a eu l'accueil le plus favorable, et l'auteur a reçu de toutes parts les éloges les plus flatteurs (*). La mort de M. de Choiseul, arrivée

---

» il n'est pas permis d'en douter, on ne peut en trouver
» de meilleurs modèles que dans les écrits de Barthélemy:
» il ne s'y laisse jamais égarer par de fausses lumières,
» et n'y prend point l'étendue de son esprit pour la
» mesure de toutes choses....... »

Éloge de Barthélemy.

(*) Lorsque le Voyage du jeune Anacharsis parut,
« tous les esprits étoient préoccupés et peu disposés à
» s'éclairer : on ne vouloit plus lire que pour se confirmer
» dans son opinion; l'histoire étoit devenue une espèce
» d'arsenal où chacun alloit chercher des armes pernicieuses
» ou destructives. Les hommes les plus civilisés
» ressembloient à ces barbares qui trempent leurs flèches
» dans le poison, sans penser aux maux qu'elles leur
» causeront un jour en les maniant. Toutes les passions
» sortoient tumultueusement de l'antre de la Discorde,
» pour bouleverser la surface de l'Europe, l'abreuver de
» sang, et y entasser des ruines. Eh bien! à cet instant
» parut un ouvrage dicté par l'humanité et la saine philosophie,
» composé en grande partie dans une paisible
» retraite, et médité, pendant trente ans, sans même
» prévoir la révolution française. Quel succès pouvoit en

en 1785, l'avoit frappé de la plus profonde douleur; et « dans le *Voyage d'Anacharsis*, » le sensible Barthélemy s'étoit ménagé la con- » solation de faire revivre son bienfaiteur sous » le nom d'Arsame, et d'y parler de l'épouse, » qui n'a cessé de le pleurer, sous celui de » Phédime. Il revient plus d'une fois à cet » homme célèbre, en fait un éloge très-bril- » lant, et y rappelle les principaux événemens » de son ministère, au moyen de l'allégorie. » Barthélemy avoue même que ces noms d'Ar- » same et de Phédime ont été fréquemment » sur le point de se mêler à ces récits. Il finit » par y témoigner le desir qu'après sa mort, » sur la pierre qui couvrira sa cendre, on grave » profondément ces mots : *Il obtint les bontés* » *d'Arsame et de Phédime.*

» Son premier soin, celui dont le cœur se » hâta de l'avertir, fut de présenter un exem- » plaire de cet ouvrage au père Raynaud, qui » vivoit encore, en y ajoutant de sa main l'é- » pigraphe suivante :

(*) *Quòd spiro et placeo (si placeo) tuum est.*

» attendre l'auteur ? Tout paroissoit le contrarier : il fut » néanmoins complet, et surpassa de beaucoup ses espé- » rances...... » *Éloge de Barthélemy.*

(*) Si je vis, si je plais, à vous seul je le dois.

» Rien de plus heureux : ce vers d'Horace » exprimoit d'une manière touchante les sen- » timens de Barthélemy à l'égard de son pre- » mier maître. Ce respectable vieillard sembloit » n'avoir attendu pour mourir que de jouir de » toute la réputation de son élève, placé lui- » même au couchant de sa vie (*). »

Voici ce que *l'histoire* nous apprend d'Anacharsis. Du sang royal des souverains de la Scythie, et élevé par une mère grecque, Anacharsis vint trouver à Athènes Solon, devint son disciple, et se distingua par son savoir, sa prudence, et ses mœurs austères. De retour dans sa patrie, voulant y introduire les mœurs, les usages et les loix des Grecs, il fut tué par son propre frère, alors roi des Scythes, vers l'an 530 avant Jésus-Christ. « Cette tradition » a fait naître à Barthélemy l'idée de supposer » un Anacharsis plus jeune et moins malheu- » reux, qui arrive en Grèce à une époque » encore plus brillante, celle où florissoient » Épaminondas, Xénophon, Platon, Aristote, » Démosthènes, etc., temps où s'étoient passés » les grands événemens qui ont illustré les » annales de ce pays.

(*) Éloge de Barthélemy.

» Après y avoir tout observé, ce second » Anacharsis revient en Scythie, et y met en » ordre ses voyages, qui ont duré vingt-six ans. » Pour n'être pas forcé d'interrompre son récit, » il rassemble dans une introduction tous les » faits mémorables de l'histoire des Grecs, » depuis l'origine de ce peuple jusqu'à la prise » d'Athènes par les Lacédémoniens, qui pré- » céda immédiatement son arrivée. Cette in- » troduction, qui lie le siècle de Périclès à » celui d'Alexandre, est un abrégé historique » d'un nouveau genre : elle offre un tableau » fidèle, toujours animé, souvent brillant, » quelquefois magnifique. Sans être sublime » comme Bossuet, et sans avoir d'aussi impor- » tans résultats, Barthélemy ne manque jamais » d'élévation, et donne à son sujet tout l'in- » térêt dont il est susceptible, soit par la ma- » nière de le présenter, soit par les réflexions » qu'il en tire (*). »

Je donnerai un exemple de la manière de peindre de l'auteur.

« Nous n'avions pas averti Platon de notre » voyage aux mines; il voulut nous accompa- » gner au cap de Sunium, éloigné d'Athènes

(*) Éloge de Barthélemy.

» d'environ trois cent trente stades; on y voit » un superbe temple consacré à Minerve, de » marbre blanc, d'ordre dorique, entouré d'un » péristile, ayant, comme celui de Thésée, » auquel il ressemble par sa disposition géné- » rale, six colonnes de front et treize de re- » tour.

» Du sommet du promontoire, on distingue » au bas de la montagne le port et le bourg » de Sunium, qui est une des fortes places » de l'Attique. Mais un plus grand spectacle » excitoit notre admiration. Tantôt nous lais- » sions nos yeux s'égarer sur les vastes plaines » de la mer, et se reposer ensuite sur les ta- » bleaux que nous offroient les îles voisines; » tantôt d'agréables souvenirs sembloient rap- » procher de nous les îles qui se déroboient à » nos regards. Nous disions : de ce côté de » l'horizon est Ténos, où l'on trouve des val- » lées si fertiles; et Délos, où l'on célèbre des » fêtes si ravissantes. Alexis me disoit tout bas : » voilà Céos, où je vis Glycère pour la pre- » mière fois. Philoxène me montroit, en sou- » pirant, l'île qui porte le nom d'Hélène : c'é- » toit là que, dix ans auparavant, ses mains » avoient dressé, entre des myrtes et des cy- » près, un monument à la tendre Coronis;

» c'étoit là que, depuis dix ans, il venoit à » certains jours arroser de larmes ces cendres » éteintes, et encore chères à son cœur. Platon, » sur qui les grands objets faisoient toujours » une forte impression, sembloit attacher son » ame sur les gouffres que la nature a creusés » au fond des mers.

» Cependant l'horizon se chargeoit au loin » de vapeurs ardentes et sombres; le soleil » commençoit à pâlir; la surface des eaux, » unie et sans mouvement, se couvroit de cou- » leurs lugubres, dont les teintes varioient » sans cesse. Déjà le ciel, tendu et fermé de » toutes parts, n'offroit à nos yeux qu'une voûte » ténébreuse que la flamme pénétroit, et qui » s'appesantissoit sur la terre. Toute la nature » étoit dans le silence, dans l'attente, dans un » état d'inquiétude qui se communiquoit jus- » qu'au fond de nos ames. Nous cherchâmes » un asyle dans le vestibule du temple, et » bientôt nous vîmes la foudre briser, à coups » redoublés, cette barrière de ténèbres et de » feux suspendue sur nos têtes; des nuages » épais rouler par masses dans les airs, et » tomber en torrens sur la terre; les vents » déchaînés fondre sur la mer, et la boule- » verser dans ses abymes. Tout grondoit, le

» tonnerre, les vents, les flots, les antres, les » montagnes; et de tous ces bruits réunis, il » se formoit un bruit épouvantable qui sem» bloit annoncer la dissolution de l'univers. » L'aquilon ayant redoublé ses efforts, l'orage » alla porter ses fureurs dans les climats brû» lans de l'Afrique. Nous le suivîmes des yeux, » nous l'entendîmes mugir dans le lointain; » le ciel brilla d'une clarté plus pure; et cette » mer, dont les vagues écumantes s'étoient » élevées jusqu'aux cieux, traînoit à peine ses » flots jusques sur le rivage (*). »

Quoique j'aie placé *Anacharsis* dans la classe des romans, il n'y a presque pas un article dans cet ouvrage qui ne soit, pour ainsi dire, tiré des auteurs anciens, auxquels le lecteur est renvoyé dans de nombreuses notes qu'on trouve à chaque page.

En 1789, le roi Louis XVI envoya offrir à Barthélemy la direction de la bibliothèque royale, au service de laquelle il étoit attaché depuis quarante ans, en qualité de garde du cabinet des médailles. Mais en exprimant les sentimens de sa profonde reconnoissance, il s'est excusé d'accepter cette place, à cause de son

---

(*) Voyage du jeune Anacharsis en Grèce.

âge et de ses habitudes à s'occuper de travaux littéraires, qui le rendoient incapable des soins qu'exigeoit un si vaste dépôt. Sur son refus, la place fut donnée au président d'Ormesson, qui n'avoit rien oublié pour engager Barthélemy à l'accepter seul, ou à en partager les soins avec lui.

« Si personne n'a eu des connoissances nu-
» mismatiques plus étendues que Barthélemy,
» il faut aussi l'avouer, personne n'eut autant
» que lui de moyens pour les acquérir et les
» perfectionner. Près de quatre cent mille mé-
» dailles avoient passé sous ses yeux. Il doubla
» le nombre de celles des villes et des rois,
» dans le cabinet dont la garde lui étoit con-
» fiée, et tout le reste à proportion; de sorte
» qu'à sa mort cette collection s'élevoit à plus
» de soixante mille médailles, monnoies et
» jetons, sans y comprendre les doubles. La
» première acquisition qu'il fit pour ce dépôt,
» fut celle du médailler de Clèves; et une des
» dernières, mais la plus importante de toutes,
» celle de la superbe collection de Pellerin.
» Elle consistoit en trente-trois mille pièces,
» dont vingt mille ont été incorporées dans les
» différentes suites du cabinet (*). »

(*) Éloge de Barthélemy.

Il avoit mis, dans cette collection immense, un ordre qui excitoit l'admiration de tous ceux qui avoient eu occasion de la contempler. Il ne manquoit plus aux desirs de Barthélemy, que de communiquer aux savans de l'Europe un pareil trésor, et il avoit formé le dessein d'en donner un état exact et circonstancié, accompagné de gravures et d'une description raisonnée. Il communiqua son projet au ministre; mais c'étoit immédiatement après la guerre de l'Amérique : il devint infructueux, par le défaut de secours pécuniaires qu'exigeoit une si grande entreprise. Les événemens de la révolution qui survint ensuite, le firent échouer totalement. Au milieu des intrigues et des troubles qui agitoient la France, Barthélemy chercha à se distraire et à se consoler au sein de l'académie des *inscriptions et belles-lettres*. « Il n'avoit jamais oublié qu'il s'étoit » formé à son école, et qu'il lui devoit sa » propre existence dans le monde littéraire....

» Devenu le doyen de l'académie, qu'une » destruction prochaine menaçoit, Barthélemy » exprimoit assez le chagrin qu'elle lui causoit, » soit par ses paroles, soit par son maintien. » Dans les dernières assemblées, où se rendoit » encore un petit nombre de ses confrères, ils

» l'accueilloient avec joie, ensuite se pressoient
» tristement autour de lui, comme des nau-
» tonniers à la vue du naufrage, auprès d'un
» vieux pilote dont ils attendent quelque mot
» de consolation. On l'obligeoit à présider;
» enfin, on l'écoutoit avec cette déférence et
» ce respect que l'âge et le mérite n'obtiennent
» pas toujours. Peut-être que dans une adver-
» sité commune, les hommes sont plus justes
» ou moins susceptibles d'envie. Ce qu'on pré-
» voyoit avec anxiété, arriva bientôt : les aca-
» démies, qui offroient depuis long-temps l'idée
» importune d'anciennes corporations, furent
» toutes supprimées par le même décret (*).
» Elles ont sans doute une part assurée à la
» reconnoissance de la postérité; celle des *ins-*
» *criptions et belles-lettres* se l'est évidemment
» acquise par des services moins éclatans qu'u-
» tiles : elle recueilloit les connoissances de
» tous les âges, en formoit un vaste dépôt,
» veilloit sur ce précieux héritage, et travailloit
» à l'augmenter. Cette société, essentiellement
» conservatrice, a porté le flambeau de la cri-
» tique dans les ténèbres de l'histoire, a raf-
» fermi parmi nous les bases du goût, et a

(*) Celui de la convention nationale, du 8 août 1793.

» gardé comme le feu sacré de Vesta, la der-
» nière étincelle de l'érudition; et si jamais
» elle se rallume en France, on le devra sans
» doute au legs inappréciable de cette savante
» académie, celui du plus considérable recueil
» de littérature qui ait existé jusqu'aujourd'hui.

» La révolution française, après avoir privé
» Barthélemy de vingt-cinq mille livres de rente,
» et réduit au plus étroit nécessaire (*), l'ex-
» posa encore à périr sur un échafaud. Sa répu-
» tation auroit dû l'y conduire promptement,
» dans cette affreuse crise où le mérite connu
» étoit d'abord un motif de suspicion, ensuite
» un arrêt de mort; où l'on sembloit vouloir
» abolir la conscience du genre humain, en
» ne laissant pas un seul homme de bien. Ce-
» pendant cette même réputation sauva Bar-
» thélemy. Dénoncé, avec plusieurs membres
» de la bibliothèque, par un vil et lâche

(*) M. de Choiseul, lorsqu'il quitta le ministère, ayant cédé sa place de colonel-général des Suisses au comte d'Artois, l'abbé Barthélemy perdit alors la sienne de secrétaire-général; mais il obtint en récompense une rente viagère de dix mille livres. Il lui restoit donc un revenu de plus de trente mille livres, qui fut réduit par la révolution à cinq mille, mais qui ne lui étoit pas payé; et il se trouva, à la lettre, réduit au plus strict nécessaire.

» calomniateur, il est conduit aux Madelonettes.
» Les prisonniers qui s'y trouvoient, apprenant
» son arrivée, descendent tous au bas de l'es-
» calier, et l'y reçoivent avec une sorte d'at-
» tendrissement mêlé de respect. Dans cet
» intervalle, deux députés, Danton et Courtois,
» avertis de sa détention, font révoquer l'ordre
» qu'on avoit surpris au comité de sûreté gé-
» nérale; et à l'instant Barthélemy recouvre sa
» liberté, seize heures seulement après l'avoir
» perdue..... On voulut même réparer, en
» quelque sorte, l'outrage fait à l'auteur d'*A-
» nacharsis*. Le ministre Paré vint lui offrir la
» place de bibliothécaire.... En vain il insista,
» soit de vive voix, soit par écrit, Barthélemy
» tint ferme, et répondit modestement que son
» inaptitude pour les affaires étoit si forte, qu'il
» aimoit mieux recevoir des ordres que d'en
» donner. Il finissoit sa lettre par l'assurer que
» son âge, de près de quatre-vingts ans, ac-
» compagné d'infirmités, ne lui laissoit d'autre
» ambition que de passer tranquillement le reste
» de ses jours.

» La providence ne permit pas que ce vœu
» fût accompli; elle lui préparoit de plus vives
» tribulations. Si je ne puis rendre ici toutes
» les expressions de sa douleur, au moins ne

» la voilerai-je pas; elle fut sans mesure comme » sans remède. L'horrible catastrophe de ses » meilleurs amis portoit successivement et sans » interruption des coups mortels à son cœur. » L'unique personne qui pouvoit verser du » baume, lui fut enlevée; et il ne put plus » avoir cette consolation si nécessaire dans » l'adversité, la vue d'un être bienveillant, » suivant la pensée d'Euripide. Du moins cette » amie ne périt pas, et n'eut point le sort de » Bailly, de Lepelletier de Rosambo, de Boutin, de Lefebvre d'Ormesson, de Lamoignon » de Malesherbes, etc., .. innocentes victimes » de la tyrannie, auxquelles Barthélemy étoit » attaché par d'anciennes et étroites liaisons.

» Alors se fit en lui un changement remarquable. Désenivré de la gloire, son amour » pour elle s'affoiblit chaque jour; bientôt il » ne s'embarrassa plus de l'avenir pour lequel » il avoit tant vécu; le desir de plaire ne le » domina plus, et son caractère parut s'exaspérer. Il s'indignoit contre le genre humain, » et lui prodiguoit des épithètes, inspirées par » une misanthropie que malheusement il est si » facile d'absoudre au tribunal de la philosophie. Il disoit dans ses accès d'humeur que » la révolution étoit mal nommée, et qu'il

falloit

» falloit l'appeler une *révélation*. Trop accou-» tumé de juger les hommes d'après lui-même, » Barthélemy n'avoit jamais cru sincèrement à » leur méchanceté : les voyant atroces, il con-» fessoit son erreur et exprimoit son profond » dépit par ce mot énergique.

» Le poids de ses infirmités s'aggrava de jour » en jour. Des accidens assez fréquens annon-» çoient depuis quelque temps l'appauvrisse-» ment de son sang; la peine d'être lui devint » peu supportable, les sources de la vie étant » taries. Il sentit alors que sa dernière heure » approchoit, et n'en parut pas moins occupé » des autres. Son ancien confrère Bréquigny » touchoit également à sa fin, et éprouvoit » encore de vives souffrances : Barthélemy, très-» affecté de son état, ne cessoit d'en demander » des nouvelles. De son côté, Bréquigny avoit » les mêmes inquiétudes sur le sort de son » ami, quoiqu'il n'espérât pas de lui survivre. » Ainsi un intérêt réciproque soutenoit ces » deux illustres vieillards, marchant d'un pas » presque égal vers le tombeau. Cependant » Phédime (*), la tendre et vertueuse Phédime » étoit toujours dans la pensée de Barthélemy.

(*) Madame la duchesse de Choiseul.

» — Qu'on ne lui apprenne pas mon état, di-
» soit-il, elle en seroit trop émue. — Quelle
» précaution ! L'amitié seule peut l'inspirer
» dans de pareils momens : c'étoient les der-
» niers de Barthélemy ; cet homme sensible
» mourut le 30 avril 1795, entre les bras de
» son neveu Barthélemy-Courçay, auquel il
» avoit servi de père, et qui le soignoit avec
» une piété filiale, devoir inconnu déjà par-
» mi nous, sentiment presque effacé de nos
» cœurs.

» La mort de J. J. Barthélemy fut accom-
» pagnée d'une circonstance remarquable, mais
» qui n'est pas difficile à expliquer, nos habi-
» tudes ayant quelquefois sur nous une action
» spontanée, à l'instant même qu'on va les quit-
» ter pour toujours. Après avoir parcouru des
» yeux une gazette, il demanda les *Œuvres*
» *d'Horace*, les ouvrit en l'endroit de la qua-
» trième épître du premier livre, parut s'y
» arrêter un instant, fit signe qu'on lui en ap-
» portât la traduction par Dacier. Mais ses mains
» déjà froides ne purent tenir ce volume ; il
» le laissa tomber, entra dans une douce ago-
» nie, et expira bientôt après. Quelques-uns
» de ses amis ne l'abandonnèrent point, et lui
» donnèrent tous les secours qui dépendoient

» d'eux, entre autres un des plus anciens, » Poissonnier, son médecin. Hélas! je me pré- » sentai encore chez lui lorsqu'il n'étoit plus, » et mes yeux errans autour de son cercueil » le suivirent de loin, jusqu'au lieu de sa sé- » pulture. Il y fut transporté dans un morne » silence, et sans le moindre appareil; l'homme » mort ayant cessé d'avoir pour cortége la com- » misération et la piété. Maître suprême de la » vie! veux-tu donc que, privé des premiers » objets de ma tendresse, je survive de plus » à tous mes amis, dans un temps où l'on ne » peut les plaindre? Quelle consolation! Sera- » ce perpétuellement la mienne dans ce peu » de jours, la nuit de mon cœur, que je me » vois condamné à passer, couvert des voiles » lugubres de la tristesse (*)? »

L'abbé Barthélemy m'a honoré de son amitié, et je conserve pour sa mémoire le plus tendre souvenir. Profond littérateur, il étoit doux, modeste, et toujours le premier à louer les autres. Après sa mort, le duc de Nivernois fit de lui un éloge qui n'est pas sans mérite. Les Œuvres posthumes de l'abbé Barthélemy sont précédées d'un autre éloge, ou esquisse

(*) Éloge de Barthélemy.

de sa vie, écrit, je crois, avec une grande vérité, et avec beaucoup plus de détails. C'est de celle-ci que j'ai tiré les extraits précédens.

« On a reproché à l'auteur la forme qu'il a » donnée à son ouvrage d'Anacharsis : les dé- » tails et les descriptions intéressantes ne ga- » gnent rien à être mis dans la bouche du jeune » Anacharsis; il est vrai que la forme qu'il a, » est à la portée de tout le monde; on eût » préféré qu'il eût divisé l'*Histoire grecque* » dans un certain nombre d'époques, et pré- » senté, à chaque époque, les faits historiques, » la religion, le gouvernement, les mœurs et » usages, les sciences et les arts. Ce livre, écrit » d'un style agréable et élégant, est d'une » grande érudition; on desireroit dans la plu- » part des discussions un peu plus de critique, » de profondeur et de philosophie; on voudroit » trouver un juge éclairé, plutôt qu'un pané- » gyriste de l'antiquité. Enfin, si l'ouvrage de » l'abbé Barthélemy manque quelquefois de » force et de précision, c'est au plan et à la » forme romanesque qu'il lui a plu d'adopter, » qu'il faut l'attribuer (*). »

(*) Les Trois Siècles de la Littérature française.

MARMONTEL.

Contes moraux,
Nouveaux Contes moraux,
Bélizaire,
Les Incas.

Jean-François Marmontel naquit le 17 juillet 1719, à Borte, petite ville sur les confins de l'Auvergne et du Limousin, et mourut le 28 décembre 1799, à quatre-vingts ans.

« Il eut plus d'un obstacle à vaincre pour s'élever. Ses premières études furent très-pénibles : il y porta plus de constance que de facilité. Mais après avoir dompté la nature, il fut arrêté dans sa course par l'indigence. Le besoin l'obligea d'être répétiteur dans quelques colléges de jésuites; il fut même près d'entrer dans cet ordre, où se développa plus d'un talent fameux. Il se fit abbé un moment, et professa la philosophie à Toulouse. Couronné aux jeux floraux, il envoya sa pièce à Voltaire. Celui-ci reconnut, dans les essais du jeune Marmontel, les germes du talent, et le fit venir à Paris. La liaison qui s'établit alors entre le maître et le disciple, n'a jamais été interrompue; et Marmontel sera toujours cité avec

honneur parmi les hommes célèbres qui ont été les contemporains et les amis de Voltaire (*). »

Il a éprouvé de violentes critiques; il s'est vu même des détracteurs; mais il avoit aussi de nombreux amis. La nature l'avoit doué de la constitution la plus robuste; il jouissoit d'une santé inaltérable, et tout lui promettoit une heureuse vieillesse, quand la révolution lui enleva toutes ses jouissances. « Lorsque tous les talens étoient ménacés de mort, et qu'il eut perdu dans la ruine universelle une fortune médiocre, acquise par de longs travaux, il se réfugia dans un hameau de Normandie, non loin des lieux où vécut Corneille et naquit Poussin. Il porta dans le calme des champs la même activité qu'au milieu de Paris. La vieillesse n'interrompit point ses travaux. Il a composé, dit-on, dans cette retraite, des mémoires très-curieux sur sa vie et son siècle, et plusieurs ouvrages utiles, tels qu'une rhétorique, une poétique (**) et une logique, à l'usage des jeunes-gens. Sa bonté, encore plus que sa

(*) Mercure de France.

(**) Ou plutôt une nouvelle édition de sa poétique (donnée en 1760), qu'il avoit revue et refondue.

gloire, le rendit cher à tous les habitans de son voisinage....

» Les électeurs du département d'Evreux le nommèrent, d'une voix unanime, membre du conseil des Anciens, l'an 5 de la république. Marmontel ne voulut point déshonorer son grand âge et sa renommée. Sa probité courageuse dans ce conseil déplut. On n'osa point déporter un vieillard aussi célèbre et aussi paisible; mais on le fit rayer de la liste des représentans du peuple. Il gémit sur sa patrie, retourna dans sa solitude, et c'est là qu'il mourut (*). »

Ce fut par des tragédies que Marmontel débuta comme auteur; mais ses essais dans ce genre ne furent point heureux. Il donna en 1748, *Denys le Tyran*, qui fut suivi d'*Aristomène*, *Cléomène*, *Cléopâtre*, *les Héraclides*, et *Egyptus*: ce dernier n'a jamais été imprimé; et dans son recueil, il mit *Numitor* à la place. Mais quoiqu'on trouve dans toutes ses pièces de théâtre « les combinaisons d'un homme qui a beaucoup d'esprit et des pensées, on n'y trouve point les mouvemens d'une ame tragique et l'éloquence des passions. » Marmontel,

(*) Mercure de France.

convaincu enfin qu'il devoit suivre une autre carrière, quitta le théâtre tragique pour le théâtre lyrique, mais sur-tout pour les petits opera joués au théâtre qu'on appeloit *Théâtre Italien*, où il donna *le Huron*, *Lucile*, *Sylvain*, *Zémire et Azor*, et *l'Ami de la Maison*. « Ceux qui sont entrés dans le monde à l'époque où Grétry réunissoit son talent à celui de Marmontel, n'ont point oublié l'effet des actes charmans dont l'un et l'autre ont embelli le *Théâtre Italien*. Leurs chants et leurs vers ont été redits par tous les amans, au village comme à Paris. Marmontel, en ce genre, connut très-bien le rythme poétique propre au rythme musical. Le duo de Sylvain en est une preuve frappante. Ces petites pièces meurent trop souvent avec l'année qui les voit naître; mais je crois que les amateurs retiendront toujours avec plaisir quelques passages, tels que ceux-ci:

Ne crois pas qu'un bon ménage
Soit comme un jour sans nuage;
Le meilleur, même au village,
A ses peines, ses soucis;
Mais les graces de ton âge
Les ont bientôt éclaircis.
L'homme est fier, il est sauvage;
Mais, dans un doux esclavage,

Quand

Quand c'est l'amour qui l'engage,
Il perd toute sa fierté;
Il renonce à son empire.
C'est en vain qu'il en soupire,
Un regard sait le séduire :
Il ne faut, pour le réduire,
Qu'un souris de la beauté.
Une femme jeune et sage
A toujours tant d'avantage :
Elle a pour elle en partage
L'agrément et la raison.
Douce humeur et doux langage
Font la paix de la maison.

Il écrivit pour le grand opera, *Céphale et Procris*, *Acante et Céphise*; *Rolland*, tragédie lyrique en cinq actes, de Quinault, qu'il réduisit en trois actes; *Pénélope*, *Didon*, *Antigone*, *les Sybarites*, et *Démophoon*. « Mais » ses opera », dit M. de La Harpe, « excepté » *Didon*, et *Pénélope*, ont tous été condamnés » par lui-même, puisqu'il n'en fait entrer au- » cun dans la collection de ses œuvres qu'il » publia en 1787. »

C'étoit dans le temps que Marmontel amenoit tout Paris à ses petits opera comiques, qu'il publia ses *Contes moraux*, dont le succès fut complet. « Peu d'ouvrages de ce siècle ont fait plus de bruit en naissant que les *Contes*

moraux : du milieu des cercles de Paris, ils se sont répandus jusqu'aux extrémités de la France, et de là dans l'Europe entière.... La foule des mauvais imitateurs prouve encore mieux qu'un si grand succès, le mérite de cette production. Mais aux plus justes éloges, la critique a mêlé des reproches qu'il ne faut pas dissimuler.

» On a dit que les graces de quelques-uns de ses contes vieillissoient avec les anciens usages; et que Marmontel n'avoit point assez peint cette nature de tous les lieux et de tous les temps, qui seule ne change point. L'esprit, l'intérêt et l'art, ne manquent jamais aux scènes qu'il retrace; mais on pouvoit y répandre plus de passion et de mouvement. On ajoute que le style a moins de naturel que d'élégance; et qu'en variant ses sujets, l'auteur a trop peu varié sa manière. Les grands maîtres, jusques dans leurs plus petits tableaux, jettent des traits qui font reconnoître une main supérieure. On sent, par exemple, que l'auteur de *l'Ingénu*, de *Memnon*, et de *Zadig*, est au-dessus d'un semblable genre; et quand il le traite, le génie se décèle dans ses jeux même. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi de Marmontel. Un conte paroît l'occuper comme un travail sérieux, et non le distraire comme un caprice de l'imagination.

Au reste, on peut avoir un talent très-élevé, et ne point égaler Voltaire. Le peintre de *La Bergère des Alpes*, de *Laurette*, de *l'Amitié à l'épreuve*, a du moins sur celui de *Candide* un avantage incontestable; c'est d'offrir presque toujours à ses lecteurs les modèles de la vertu la plus pure et la plus aimable....

» On doit lire les *Nouveaux Contes moraux* avec le même plaisir que ceux dont le succès est assuré depuis quarante ans. L'âge avancé de l'auteur ne le rendoit pas moins propre à ce genre de composition.... Marmontel rappelle plus d'une fois les événemens dont il fut témoin, les femmes aimables et les hommes célèbres ses contemporains, leurs pensées, leurs discours, et les anecdotes de leur vie.... Aussi la peinture des mœurs est peut-être plus fidelle dans ces derniers essais, que dans les premiers (*). »

Les *Contes moraux* ont eu assurément un grand succès; mais on peut ajouter aux observations que j'ai rapportées plus haut, le reproche de la monotonie, soit dans les sentimens, soit dans la manière de les exprimer (**).

(*) Mercure de France.

(**) Je citerai aussi le jugement prononcé sur les *Contes*

« L'auteur des *Contes moraux* ne se contenta point de finir avec tant de correction ces esquisses légères de la vie humaine. Il tenta de plus grands tableaux; il fit *Bélisaire*.

» Les censures de la Sorbonne, les apologies de Voltaire, et les lettres flatteuses de la

---

moraux, par l'auteur des *Trois Siècles de la Littérature française*.

« M. Marmontel a cependant lui-même de quoi servir » de modèle, en un genre; et, après tous les grands essais » auxquels il s'est attaché, on aura peine à croire que ce » genre se réduise à des contes. Il faut convenir que les » siens, quoique en prose, peuvent occuper agréablement » l'oisiveté. Un style délicat et correct, un petit ton de » minauderie, une morale légère et tout-à-fait du bel air, » les rendent un code amusant pour les têtes frivoles, » sans qu'il puisse prétendre au suffrage des ames sensées. » Personne n'a su, mieux que lui, développer les petits » caractères, faire valoir les petites circonstances, et » répandre sur de petits événemens un jour riant et quelquefois instructif. Quand il traite le sentiment, le sen» timent, sous sa plume, n'est ni chaud ni énergique: » en revanche, il chatouille, il effleure; ce qui est beau» coup, dans un siècle où l'on veut être ému avec pré» caution. Son dialogue est naturel et rapide. Qu'on ne » dise cependant pas que M. Marmontel soit l'inventeur » de la suppression des *dit-il*, des *répondit-il*, dont ses » enthousiastes se sont efforcés de lui faire honneur. Plus » de deux cents ans avant lui, cette manière d'écrire étoit » en usage parmi nous. Rabelais, et l'auteur du *Moyen* » *de parvenir*, en fournissent de fréquens exemples. »

Czarine, ont augmenté, sans doute, la renommée de cet ouvrage. Mais il aura toujours un prix indépendant de toutes les circonstances. Les premiers chapitres sont, à mon gré, de tous les morceaux de Marmontel, ceux où son talent s'est le plus élevé. Tout est là simple, touchant et majestueux, comme l'ame et la situation de Bélisaire. Combien on regrette, après ce début qui a tant d'intérêt et de grandeur, de ne plus voir qu'un traité de politique, là où l'on attendoit le charme et l'action de l'épopée! Il y a, sans doute, de l'éloquence et de belles pensées dans les conversations de Bélisaire et de Justinien; mais pourquoi Marmontel n'a-t-il pas fait entrer ses idées morales et législatives dans le tissu d'une action intéressante et variée, à l'exemple de l'immortel auteur du Télémaque (*)? »

L'auteur de cet article critique Bélisaire; mais il le critique avec la douceur que le sentiment de l'amitié inspire naturellement. L'auteur des Trois Siècles de la Littérature française en parle avec moins de ménagement. « Ceux, dit-il, qui ont osé comparer ce conte » à Télémaque, ont outragé tout à-la-fois la

(*) Mercure de France.

» raison et la gloire de la nation française.
» Quelle comparaison entre un ouvrage mar-
» qué au coin du génie, conduit avec un art
» qui enchante, enrichi de tableaux et de sen-
» timens qui attachent et pénètrent l'ame,
» embelli par des peintures qui ravissent l'i-
» magination et la captivent! un ouvrage où la
» richesse des détails, la grandeur des événe-
» mens, la vérité des caractères, la sublimité
» de la morale, l'harmonie de la prose, l'em-
» portent sur la pompe de la versification, et
» prouvent qu'un écrivain de génie peut s'en
» passer dans un poëme épique! Quelle com-
» paraison entre cet ouvrage et un roman dé-
» nué de toute vraisemblance, parsemé de
» caractères baroques, inondé d'un radotage
» insipide! un roman où la monotonie des in-
» cidens, l'uniformité des ressorts, l'afféterie
» du style, l'imbécillité des personnages, for-
» ment un contraste perpétuel avec le bon sens,
» le bon goût, et la nature des objets qu'on
» y traite! un roman, enfin, dont le scandale
» a fait le succès passager, dont il n'y a que
» les premiers chapitres qui soient soutenables,
» et dont tout le reste fait tomber le livre des
» mains du lecteur, tantôt ennuyé, tantôt ré-
» volté! »

La critique de cet auteur cependant paroît au moins autant trop sévère, que l'autre est trop indulgente : le roman de Bélisaire n'étant pas plus *dénué de toute vraisemblance*, que les aventures du fils d'Ulysse. La première partie de Bélisaire plaît et intéresse le lecteur; et si Marmontel avoit continué à soutenir cet intérêt, en occupant l'imagination, Bélisaire, s'il n'auroit pas tenu sa place à côté de Télémaque, eût du moins mérité d'être mis dans le petit nombre des ouvrages classiques.

« La découverte du nouveau monde pouvoit fournir encore un tableau plus riche et plus heureux que les disgraces de Bélisaire. C'est là que s'offroient à l'épopée les événemens et les personnages les plus dignes d'elle. Mais quand Marmontel fit *les Incas*, son imagination sembla plus intimidée qu'enhardie par la grandeur et l'abondance du sujet. Il n'en a point embrassé l'ensemble avec assez de force et d'audace. Il en a seulement exécuté quelques parties avec un rare talent. Si l'ordonnance n'est pas aussi bien conçue qu'elle pourroit l'être, le mérite d'un style noble, élégant, nombreux et soigné; des tableaux pleins d'éclat et de douceur, par-tout d'heureux détails, attachent le goût et l'imagination. Des épisodes tels que

celui de *Cora* et d'*Alonzo*, demandent grace pour les défauts du plan (*).... »

Mais les articles de littérature que Marmontel composa pour l'Encyclopédie et pour le supplément de ce même ouvrage, seront peut-être un jour le premier titre de sa renommée. « Ces articles », dit l'auteur des Trois Siècles de la Littérature française, « prouvent combien » cet écrivain est capable de joindre le mérite » de penser avec justesse, à celui de s'exprimer avec grace, quand il ne cherche pas à » sortir de lui-même, et à appliquer ses talens » à des sujets qui leur sont étrangers. »

Enfin, on conclura des ouvrages de Marmontel, que c'est un homme qui aimoit la vertu, et un littérateur très-éclairé et très-instruit; mais qu'il n'avoit de talent bien marqué, ni comme écrivain ni comme poete. Qu'on compare les pièces lyriques de Marmontel avec celles de Quinault, ses tragédies avec celles de Racine, son Bélisaire avec Télémaque, et on sera obligé de convenir que c'est comparer les ouvrages des artistes modernes, avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité qu'ils ont cherché à imiter.

(*) Mercure de France.

ESSAIS
SUR LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE.

SECONDE PARTIE.

LETTRE

A MADAME *****.

J'AI réservé pour cette seconde Partie, Madame, ce que j'avois à dire sur plusieurs écrivains célèbres, parce que quelques-uns d'eux ont embrassé tant de sujets divers, qu'il auroit fallu, en suivant l'ordre chronologique, diviser leurs ouvrages en un trop grand nombre d'articles.

J'ai voulu aussi vous présenter ensemble les auteurs les plus remarquables parmi les *nouveaux philosophes*, pour que vous pussiez, sans interruption, les suivre dans leur marche et les apprécier ensuite. J'ai eu souvent occasion de parler de quelques-uns d'entre eux dans le premier volume; et déjà vous êtes à même de les connoître. Mais pour les bien juger, il ne suffit pas de s'en rapporter à des ouvrages composés pour le public, il faut encore, quoi qu'on puisse dire, descendre avec eux dans leur

vie privée, et voir si leurs actions s'accordent avec la doctrine qu'ils prétendent enseigner.

A la tête des hommes qui ont fait le plus de sensation dans le siècle qui vient de finir, et dont les écrits ont eu le plus d'influence sur les mœurs, la religion et l'ordre social, se présentent Voltaire et Rousseau. Personne n'a annoncé de plus beaux sentimens que Voltaire; lorsqu'il parle en philosophe, on ne lui voit point de préjugés, point de haine, il ne paroît respirer que l'amour des hommes et le desir de les rendre heureux. Mais vous le verrez prêchant la tolérance et agissant comme le plus intolérant des hommes; vous le verrez tantôt le flatteur le plus rampant, et tantôt le frondeur le plus outré; vous le verrez louant publiquement des auteurs, ses contemporains, et cherchant clandestinement à les déprimer. Il falloit que les gens-de-lettres fissent de lui leur idole, qu'ils adoptassent ses sentimens, qu'ils entrassent dans ses vues, ou qu'ils s'exposassent à sa colère

et à être constamment persécutés. Il falloit nécessairement être ou son admirateur ou sa victime.

Rousseau, auteur tout aussi distingué que Voltaire, et écrivain peut-être plus pur et plus éloquent, avoit cependant des talens moins variés et moins brillans. Voltaire étoit entré dans le grand monde presque dès son enfance; il avoit vu le reste du beau siècle de Louis XIV; il avoit fréquenté la société des personnes les plus spirituelles, les plus aimables du temps de la régence. Sous Louis XV, il rechercha assiduement la protection des maîtresses du roi et des personnes puissantes à la cour; il connoissoit tous les états de la société, et étoit instruit de toutes leurs anecdotes; il avoit observé toutes leurs foiblesses; et de cette réunion de connoissances habilement employées, on a vu jaillir, comme d'une source féconde, cette diversité de matières, et cet amusement inépuisable qu'on trouve dans ses écrits. Les premières années de Rousseau, au contraire, ont été

passées dans l'abjection; il n'avoit jamais, jusqu'à l'âge où les premières impressions ne s'effacent plus et où les préjugés ne sont plus susceptibles d'être corrigés, ni vu ni connu les premières classes de la société; et lorsque sa réputation l'en eût approché, il y parut seulement comme un être rare et digne de curiosité. Toutes ses notions sur le monde lui sont donc restées; et on voit les choses les plus simples et les plus communes exciter son humeur et quelquefois ses soupçons. Il existoit cependant entre Voltaire et lui cette différence essentielle, c'est que Rousseau fut toujours de bonne-foi. Il écrivoit suivant la disposition du moment et croyoit ce qu'il disoit; lorsqu'ensuite il voyoit autrement, il écrivoit en conséquence : de là naissent les nombreuses contradictions qu'on trouve dans ses ouvrages. Ayant presque autant d'amour-propre que Voltaire, et étant aussi jaloux de renommée, il n'étoit pas, comme lui, envieux de la réputation des autres. Son excessive sensibilité, sa

misanthropie farouche, sa méfiance portée quelquefois jusqu'à un degré de folie qui aveugloit sa raison, l'ont exposé à des reproches d'ingratitude, de méchanceté même, qui malheureusement ne paroissoient que trop fondés. Mais on trouve toujours en lui une probité sévère : son orgueil même, quoique souvent déplacé partoit d'une source qu'on ne peut qu'estimer. Quoique les écrits de Rousseau aient puissamment servi aux desseins de la secte philosophiste, on ne peut cependant pas le regarder comme étant un de ses membres. Vu la versatilité de ses opinions, on ne sauroit même où le placer. Il reste donc, comme il a vécu, seul, isolé, inspirant en même temps l'admiration et la pitié. C'est Voltaire qu'il faut toujours considérer comme le chef des *nouveaux philosophes*; car Helvétius, Diderot, d'Alembert, Raynal et tant d'autres, avec tous leurs talens (et sans doute ils en avoient beaucoup), n'occupent, comparés à lui, qu'une place secondaire et subordonnée.

Vous trouverez, dans cette seconde partie, des écrivains dont aucun n'a surpassé le mérite, qui bien différens de ceux de la secte philosophiste, n'ont cessé pendant leur vie entière, de pratiquer tout ce que l'humanité inspire, tout ce que la loi commande, et ce que la religion enseigne; et vous les verrez ensuite quitter le monde avec cette tranquillité d'ame qu'une croyance absolue peut seule nous donner. Tel par exemple étoit l'illustre Fénélon.

Il paroîtra peut-être extraordinaire qu'étant étranger j'aie entrepris d'écrire sur une matière aussi étendue et aussi difficile à traiter que celle de la littérature française; mais c'est dans cette qualité que j'espère trouver mon excuse. Il est possible que par cela même, je sois plus à portée de juger des choses dont les étrangers ont besoin d'être instruits.

Permettez, Madame, que je vous renouvelle l'hommage de mon dévouement et de mon estime.

ESSAIS
SUR LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE.

SECONDE PARTIE.

FÉNÉLON.

FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE DE FÉNÉLON naquit en 1651, à Fénélon en Quercy, résidence de sa famille. Il fut élevé à Cahors par les soins de son oncle, le marquis de Fénélon, lieutenant-général, militaire distingué, homme en même temps d'un esprit orné, et de mœurs non seulement irréprochables, mais plutôt sévères. Fénélon montra, dès son enfance, les dispositions les plus heureuses. Il fit bientôt des progrès rapides, même dans les études les plus difficiles; et à l'âge de dix-neuf ans, il débuta dans la chaire avec le plus grand succès. Son oncle craignant qu'il ne se livrât aux impressions de la vanité, exigea qu'il se renfermât, sous la direction du

supérieur de Saint-Sulpice, dans les fonctions les plus obscures de son état. A vingt-quatre ans, il entra dans les ordres sacrés. Trois ans après, Harlay, archevêque de Paris, lui confia une place qui demandoit une grande sagesse, celle de supérieur des *nouvelles catholiques*. C'est à-peu-près dans ce temps-là qu'il composa le *Traité de l'Éducation des Filles*, et le *Traité du Ministère des Pasteurs*. Louis XIV le nomma ensuite chef d'une mission pour la conversion des calvinistes dans la Saintonge et dans le pays d'Aunis. Fénélon, avant d'accepter cet emploi, quoique regardé alors comme un des plus flatteurs, se déclara contre tous les moyens de violence, en disant qu'il ne se chargeroit ni de porter la parole du Dieu de miséricorde en usant de la force, ni de parler du roi que pour le faire aimer. On céda à ses remontrances; et par-là deux provinces furent préservées du fléau de cette persécution, qui a laissé une tache ineffaçable sur un règne d'ailleurs le plus glorieux.

En 1689, Louis XIV lui confia l'éducation de son petit-fils le duc de Bourgogne, héritier présomptif de la couronne. Le duc de Bourgogne étoit né hautain, d'une humeur violente et inégale, et d'une disposition à mépriser les

hommes d'un rang inférieur. Fénélon, sans avoir l'air de blâmer ou contrarier son élève, lui fit sentir combien son orgueil s'opposoit à sa gloire. Il s'empara peu-à-peu d'une ame naturellement généreuse, et dont la sensibilité ne demandoit qu'à être bien dirigée. Lorsque le prince tomboit dans des emportemens, on laissoit passer ces momens d'orage, où la raison n'auroit pas été entendue; mais tous ceux qui l'approchoient avoient l'ordre de le servir en silence, et de lui montrer un visage morne et consterné. Ses exercices même étoient suspendus; il sembloit que personne n'osoit plus communiquer avec lui : bientôt, épouvanté de sa solitude, il venoit faire des excuses et demander grace. C'étoit alors que Fénélon lui faisoit sentir toute la honte de ses fureurs, et combien il étoit malheureux de se faire craindre et de s'entourer de la tristesse, au lieu de se faire aimer. Pour fixer l'inconstance naturelle de son élève, il sembloit consulter ses goûts, que pourtant lui-même faisoit naître. Par une conversation qui paroissoit amenée sans dessein, il provoquoit sa curiosité, et donnoit à une étude nécessaire, l'air d'une découverte agréable. Le duc de Bourgogne devint tout ce qu'on pouvoit desirer qu'il fût, un élève

véritablement digne de son illustre précepteur.

On s'étonne de voir que l'éducation des princes en général réussisse si mal; mais cet étonnement cessera, si l'on considère ceux à qui souvent elle est confiée, et ceux qui entourent les jeunes princes. On ne peut pas leur inspirer des sentimens qu'on ne possède pas, ni leur faire avoir des manières auxquelles on est étranger. Cependant c'est dans la jeunesse qu'on prend les impressions de ce qu'on voit et de ce qu'on entend habituellement. Les maximes ne sont que des leçons écrites; l'homme le plus médiocre peut les lire, les faire répéter, mais les jeunes princes doivent les voir en action. Combien n'est-il pas rare qu'un prince sache accorder une faveur, avec cette grace qui la rend doublement précieuse à celui qui la reçoit? qu'il sache en refuser une de manière à diminuer la peine de ne l'avoir pas obtenue? qu'il sache dire des choses convenables ou obligeantes à ceux qui viennent lui faire leur cour, ou à un étranger qui lui est présenté.

Il n'est pas seulement nécessaire qu'un prince ait ce qu'on appelle une éducation plus ou moins parfaite, dans ce qui concerne les sciences et les lettres, et qu'il apprenne les différens exercices du corps; il faut encore diriger ses mœurs,

former son cœur, et avoir soin que ses manières soient d'accord avec son état; qu'il ait de la dignité sans morgue; qu'il soit toujours poli, et rarement familier; qu'il sache réprimer à propos la présomption, encourager la modestie, et protéger le mérite; qu'il soit généreux, et jamais prodigue; qu'il soit compatissant sans foiblesse, et ferme sans opiniâtreté; qu'il apprenne à s'appliquer à ses devoirs, à écouter avec patience, et à peser les raisonnemens qui lui sont exposés : il faut qu'il soit pénétré du plus profond respect pour la religion; qu'il observe exactement le culte de son pays, sans être bigot ou intolérant : il ne suffit pas qu'il sache la géographie matérielle des différentes contrées, il faut qu'il soit instruit de l'état physique du pays, de l'état moral du peuple et du gouvernement. Voilà à-peu-près comme Fénélon voulut former le duc de Bourgogne (*).

(*) « Le duc de Bourgogne réunissoit tout ce qui fait la vertu chez les particuliers comme chez les rois : des principes austères et une ame sensible. A vingt ans, il parut être au-dessus des erreurs comme des foiblesses. En butte à toutes les séductions, il eut le courage de toutes les vertus; simple, modéré, et sans faste......

» Dans ces temps de désastres, où la famine et la guerre

Fénélon, pour récompense de ses services, fut nommé, en 1695, à l'archevêché de Cambray. En remerciant le roi, il lui dit *qu'il ne*

étoient unies, où nos campagnes étoient couvertes de mourans, et les champs de bataille couverts de morts, il étoit profondément affecté des malheurs publics; la vieillesse de Louis XIV, et les fléaux de la guerre, achevoient son éducation, commencée par la vertu : Si Dieu me donne la vie, disoit-il, c'est à me faire aimer que j'emploierai tous mes soins. Ainsi, dans les illusions d'une ame sensible, il composoit ses romans du bonheur des autres, et jouissoit d'avance d'une félicité qui n'étoit point encore. » THOMAS.

L'éducation du père du duc de Bourgogne, quoique confiée à deux hommes aussi célèbres que l'étoient Bossuet et Montausier, et au choix desquels tout le monde avoit applaudi pour remplir un poste aussi important, fut, à quelques égards et sous quelques rapports, absolument manquée, parce qu'ils prirent une route différente de celle que Fénélon se traça dans la suite, et qu'ils n'étudièrent pas assez le caractère de leur élève. Il est curieux d'observer ce que dit là-dessus madame de Caylus, dans ses Souvenirs :

« On ignorera les détails qui nous ont fait connoître l'humeur de M. de Montausier, et qui nous l'ont fait voir plus propre à rebuter un enfant tel que Monseigneur, né doux, paresseux et opiniâtre, qu'à lui inspirer les sentimens qu'il devoit avoir.

» La manière rude avec laquelle on le forçoit d'étudier, lui donna un si grand dégoût pour les livres, qu'il prit la résolution de n'en jamais ouvrir quand il seroit son maître.

pouvoit regarder comme une grace, ce qui l'éloignoit du duc de Bourgogne (*); et il représenta en même temps à sa majesté *qu'il ne pouvoit l'accepter qu'à condition qu'il donneroit seulement trois mois au prince, et le reste de l'année à ses diocésains*. Il remit alors son abbaye de Saint-Valery, ainsi qu'un prieuré dont il jouissoit, pensant qu'il ne devoit posséder aucun bénéfice avec son archevêché. Au milieu d'une vie douce et tranquille, et lorsque Fénélon étoit occupé des devoirs de son état, et par des œuvres de bienfaisance, un terrible orage vint troubler son repos, et verser des chagrins sur le reste de ses jours. Entraîné peut-être par la sensibilité de son ame, il avoit adopté une manière *d'aimer Dieu dans un repos parfait, et seulement pour lui-même*, sans

---

Il a tenu parole. Mais comme il étoit bien né, et qu'il avoit un bon modèle devant les yeux, dans la personne du roi son père, qu'il admiroit et qu'il aimoit, son règne auroit été heureux et tranquille; je dis tranquille, parce que la paix étant faite, et sachant bien que le roi n'avoit pas envie de recommencer la guerre, il n'y auroit lui-même pensé de long-temps, et jamais qu'avec justice. Il auroit suivi le même plan de gouvernement; nous n'aurions vu de changement que dans le lieu de son séjour, qu'il auroit, je crois, partagé entre Paris et Meudon. »

(*) Madame de Sévigné.

aucun sentiment de crainte ou d'espérance; ce qu'on appeloit le *quiétisme*, et dont on prétendoit qu'il avoit puisé l'idée dans les écrits de madame Guyon, avec laquelle il étoit lié d'amitié et entretenoit correspondance de spiritualité et de dévotion. Bossuet, qui s'étoit fortement élevé contre le *quiétisme*, voulut que Fénélon condamnât avec lui les écrits de madame Guyon, et qu'il souscrivît à ses *Instructions pastorales*. Fénélon s'excusa; mais il crut rectifier tout ce qu'on lui reprochoit, en publiant son livre de l'*Explication des maximes des Saints*. Bossuet n'en fut que plus irrité, et lui prodigua les reproches les plus outrageans. Fénélon, loin de répondre aux injures de son adversaire, ne lui opposa que la modération, mais en même temps cette fermeté qui naît du témoignage de la conscience. Il conserva toujours cette inaltérable douceur qui accompagnoit toutes ses actions, et que les violences et les injures ne pouvoient ni vaincre ni fatiguer. Il refusa une rétractation de son ouvrage, en déclarant qu'il ne croyoit pas devoir se conformer aux desirs de ceux qui avoient mal interprêté ses sentimens. Il attendoit en silence le jugement du saint-siége, ne se plaignant jamais ni des déclamations

injurieuses

injurieuses qu'on se permettoit contre lui, ni des manœuvres qu'on employoit pour le perdre. Il défendit même à son agent à la cour de Rome, de se prévaloir des découvertes qui se faisoient de ces manœuvres, sur-tout de se servir des mêmes armes. Il écrivoit à M. de Beauvilliers, son ami : « Si le pape me condamne, » je serai détrompé; s'il ne me condamne pas, » je tâcherai, par mon silence et mon respect, » d'appaiser ceux de mes confrères qui sont » animés contre moi. » Malgré cette extrême modération, on obtint un ordre du roi du mois d'août 1697, qui le rélégua dans son diocèse. Un homme auquel il avoit donné *Télémaque* à transcrire, en vola une copie, qu'il fit imprimer à l'insu de son maître. On la montra au roi, qui étoit déjà prévenu contre Fénélon; et cet ouvrage acheva de le perdre dans l'esprit du monarque. Les ennemis de Fénélon prétendoient voir dans *Télémaque* une critique continuelle du gouvernement : ils virent madame de Montespan dans Calypso; mademoiselle Fontanges, dans Eucharis; la duchesse de Bourgogne, dans Antiope; Louvois, dans Protésilas; le roi Jacques II, dans Idoménée; et Louis XIV, dans Sésostris. L'impression de l'ouvrage fut arrêtée et défendue; et il ne

parut tout entier, pour la première fois, qu'en 1717. C'est une circonstance assez remarquable, qu'il ait été depuis consacré à l'instruction des princes français. Mais ce qui est fort à regretter, c'est qu'après la mort du duc de Bourgogne, le roi fit brûler tous les manuscrits et toutes les lettres que son petit-fils avoit conservés de Fénélon.

On pressa à Rome l'arrêt de la condamnation de son livre, qui ne fut obtenu cependant qu'avec beaucoup de peine, et avec tant de réserve, que Bossuet s'en plaignit. Innocent XII avoit été moins scandalisé du livre des *Maximes des Saints*, que de la chaleur portée contre l'auteur par ses adversaires; et il écrivit à quelques prélats : *Peccavit excessu amoris divini; sed vos peccastis deffectu amoris proximi. Il a péché par trop d'amour pour Dieu; et vous, vous avez péché par trop peu d'amour pour le prochain.* La condamnation de son livre ayant été publiée dans les formes ordinaires, Fénélon monta en chaire, annonça qu'il étoit condamné, et qu'il se soumettoit avec respect et humilité à ce jugement du saint-siége. Il fit plus, il donna un mandement contre son propre ouvrage. *A Dieu ne plaise*, dit-il, *qu'il soit jamais parlé de nous autrement que*

pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être aussi soumis que le dernier de son troupeau. Après cette époque, il continua de vivre comme auparavant, en digne archevêque, en homme-de-lettres, et en philosophe chrétien. Il fut le père de ses diocésains, et le modèle du clergé. Chez lui, et par-tout où l'on avoit entendu parler de lui, il fut aimé et respecté. Les étrangers avoient pour lui, non seulement de l'estime, mais on peut dire même de la vénération. Il les recevoit avec distinction, et avec une cordialité qui les touchoit, quelle que fût leur religion ; et il prenoit plaisir à les entretenir de leur pays, en ne laissant jamais échapper un seul mot qui pût blesser personne. Pendant la guerre de la succession, et lorsque les armées ennemies étoient près de Cambray, le duc de Marlborough donna les ordres les plus absolus pour que les troupes respectassent tout ce qui appartenoit à l'archevêque. Ces terres ainsi protégées en sa considération, devenoient même un refuge assuré pour les paysans du voisinage, qui s'y transportoient avec leur famille et leurs effets. Souvent on vit Fénélon se promenant seul et à pied, entrer dans les cabanes des paysans, s'asseoir auprès d'eux, les soulager et les consoler. Long-temps

après, les vieillards parlant de lui, disoient : *Voilà la chaise où notre bon archevêque venoit s'asseoir au milieu de nous;* et rarement ces souvenirs étoient exprimés sans verser des larmes. Il fut toujours cher au duc de Bourgogne; et lorsque ce prince vint pour la dernière fois en Flandres, pour aller joindre l'armée, il lui dit en le quittant : *Je sais ce que je vous dois, vous savez ce que je vous suis.* Le duc de Bourgogne mourut en 1712, et Fénélon fut enlevé à son diocèse, à ses nombreux amis, à l'église et aux lettres, le 7 janvier 1715, d'une inflammation de poitrine.

Le style de Fénélon est harmonieux, élégant, et répond toujours à ce qu'il traite. On y trouve le sublime et le naturel; jamais de l'enflure ni du bas : il est également exempt de l'un et de l'autre (*). Cependant des hommes d'un goût recherché, voudroient qu'il fût plus rapide, et quelquefois plus précis et plus serré. Voltaire l'accuse d'être quelquefois un peu *traînant*, et personne n'oseroit contredire le jugement de Voltaire.

(*) La difficulté du naïf, dit Montesquieu, c'est que le bas le côtoie; et souvent aussi en cherchant le sublime, on attrape l'emphase. *L'emphase est comme la vanité d'un parvenu* qui étale ses richesses; mais le goût y manque.

Dans *Télémaque*, qui tient à-la-fois du roman et du poëme épique, on trouve toutes les richesses de l'imagination, et la sagesse de la philosophie antique heureusement déployées. Cet ouvrage ayant été composé pour l'usage d'un prince destiné à s'asseoir sur le trône de France, Fénélon voulut y jeter les semences de la gloire pour ce prince, avec celles du bonheur des peuples.

Les *Dialogues des Morts*, la *Direction pour la conscience du Roi*, l'*Abrégé des Vies des anciens Philosophes*, étoient également composés pour le duc de Bourgogne, évidemment sans préparation, et à mesure que Fénélon croyoit ces ouvrages nécessaires, ou pour l'instruction de ce prince, ou pour corriger en lui quelque défaut.

Dans le *Traité de l'Éducation des Filles*, où Fénélon retrace les devoirs domestiques, tout est simple, facile, et à la portée des jeunes personnes qu'il veut instruire. Il leur dit que, dans la religion, elles trouveront la règle de leurs devoirs, et la source de leur bonheur.

La vanité de passer pour *bel-esprit et savante*, avoit gagné quelques femmes alors, et n'a fait qu'augmenter depuis. Molière tourna cette manie en ridicule; Fénélon traita le sujet

recherchées, l'éloquence de tous les temps à celle du moment.

» Il a fait encore des *Dialogues sur l'Éloquence*, pleins de réflexions lumineuses, qui, prouvant son génie, ne sauroient convenir qu'à des génies aussi heureux que le sien. Sans adopter son système, qui donneroit peut-être plus de ressort à l'imagination et aux vrais talens, les orateurs chrétiens doivent au moins en suivre les préceptes, et se garantir des défauts qu'il condamne.

» Nous ne parlons pas de ses ouvrages ascétiques : c'est à la piété à les juger. Il suffit de dire que la piété ne fut jamais accompagnée de plus de lumières, de plus d'onction, de plus de douceur, de plus de persuasion, de plus de charmes, de plus de ressources enfin, pour se faire goûter. Fénélon étoit, dans les choses célestes comme dans les choses humaines, toujours entraîné par la pente de son esprit, à choisir dans tout, ce qu'il y avoit de plus solide et de plus exquis. La piété étoit, pour ainsi dire, la seconde vie de son ame : pouvoit-il ne la pas faire respirer dans ses écrits, qui portent continuellement l'empreinte de son caractère (*) ? »

(*) Les Trois Siècles de la Littérature française.

MONTESQUIEU.

MONTESQUIEU.

Charles de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu, d'une famille noble de Guyenne, naquit au château de Brède près de Bordeaux, le 18 janvier 1689.

Son oncle paternel, président à mortier au parlement de Bordeaux, lui laissa sa charge et ses biens. Il étoit alors conseiller au parlement, et il y fut reçu président le 13 juillet 1716.

En 1721, il publia les *Lettres Persannes*, mais en gardant l'anonyme.

Montesquieu s'étant démis de sa charge de président, se livra entièrement aux lettres. Pour mieux connoître les différens pays de l'Europe, il résolut de les visiter. Il alla d'abord en Allemagne. A Vienne, il fut particulièrement accueilli par le célèbre prince Eugène. Après avoir visité la Hongrie, il passa en Italie; et l'ayant parcourue, il vint en Suisse. Il alla ensuite dans les Provinces-Unies, où il s'arrêta quelque temps; et de là il se rendit en Angleterre, où il demeura deux ans. De retour dans sa patrie, il se retira dans sa terre de Brède; et c'est là qu'il mit la dernière main à son ouvrage sur les *Causes de la grandeur et de la*

décadence des Romains, qui parut pour la première fois en 1734.

En 1748, il publia *l'Esprit des Loix*.

Montesquieu, qui avoit naturellement la santé délicate, fut attaqué, au commencement de février 1755, d'une fluxion de poitrine. Aussitôt que la nouvelle du danger où il se trouvoit fut répandue, la cour et la ville en montrèrent la plus grande sollicitude. Le roi lui envoya M. le duc de Nivernois, pour s'informer de son état, et pour l'assurer de l'intérêt qu'il y prenoit. La fin de Montesquieu fut à-la-fois digne d'un chrétien et d'un philosophe. *J'ai toujours respecté la religion*, dit-il. *La morale de l'Évangile est le plus beau présent que Dieu ait pu faire aux hommes*. Il conserva sa tranquillité d'ame et sa présence d'esprit jusqu'au dernier instant; et après avoir rempli tous ses devoirs, en montrant une pleine confiance dans la bonté de l'Être-Suprême, il mourut le 10 février 1755, à l'âge de soixante-six ans.

Quoique personne n'eût plus de savoir et de profondeur dans l'esprit que Montesquieu, *il étoit aussi aimable dans la société que grand dans ses ouvrages. Sa douceur, sa gaieté, sa politesse, étoient toujours égales. Sa conversation, en même temps légère, piquante et*

instructive, semée de bons mots, et de mots d'un grand sens, étoit coupée quelquefois par des distractions qu'il n'affectoit jamais, et qui plaisoient toujours. Il se permettoit quelquefois des réparties assez vives, mais jamais sans qu'elles fussent provoquées. Un conseiller du parlement disputoit avec lui sur un fait. A la suite de quelques raisonnemens, débités par le conseiller avec un peu trop de fougue et d'emphase, il s'écria : *Si cela n'est pas comme je vous le dis, M. le président, je vous donne ma tête.* — *Je l'accepte,* répondit Montesquieu; *car, comme on le dit, les petits présens entretiennent l'amitié.*

Le comte de Valbelle, jeune colonel, un peu avantageux, étant arrivé un jour pour dîner chez le comte d'Argenson, ministre de la guerre, trouva dans le sallon un homme vêtu de noir, qu'il prit pour un provincial. Il lui adressa la parole, et des réponses assez naïves le confirmèrent dans ses conjectures. Il proposa à un de ses amis de se mettre à table à côté de l'inconnu, pour que tous deux le persifflassent. Ayant ainsi fait leur plan, ils se mirent à le railler. Le comte d'Argenson, qui ne mangeoit pas à table à cause de sa santé, arriva au milieu du dîné; et ayant regardé

la paix qu'après des victoires : car « le sénat agissoit avec Annibal comme il avoit agi autrefois avec Pyrrhus, avec qui il avoit refusé de faire aucun accommodement, tandis qu'il seroit en Italie. Rome fut sauvée par la force de son institution. »

Il trouve les causes de la décadence des Romains *dans l'agrandissement et l'étendue trop immense de l'état; dans les droits de citoyens accordés à tant de nations; dans la corruption introduite par le luxe de l'Asie; dans les proscriptions de Sylla; dans le changement des maximes en changeant de gouvernement; et enfin dans la translation du siége du gouvernement, et dans le partage de l'empire.*

Je citerai quelques morceaux de cet excellent ouvrage.

« Dans le cours de tant de prospérités, dit Montesquieu, où l'on se néglige pour l'ordinaire, le sénat agissoit toujours avec la même profondeur; et pendant que les armées consternoient tout, il tenoit à terre ceux qu'il trouvoit abattus.

» On se servoit des alliés pour faire la guerre à un ennemi; mais d'abord on détruisit les destructeurs....

» Comme ils faisoient à leurs ennemis des

maux inconcevables, il ne se formoit guère de ligue contre eux; car celui qui étoit le plus éloigné du péril, ne vouloit pas en approcher....

» Par-là ils recevoient rarement la guerre, mais la faisoient toujours dans le temps, de la manière, et avec ceux qu'il leur convenoit....

» Comme ils ne faisoient jamais la paix de bonne-foi, et que, dans le dessein d'envahir tout, leurs traités n'étoient proprement que des suspensions de guerre, ils y mettoient des conditions qui commençoient toujours la ruine de l'état qui les acceptoit....

» Après avoir détruit les armées d'un prince, ils ruinoient ses finances par des taxes excessives, ou un tribut, sous prétexte de lui faire payer les frais de la guerre : nouveau genre de tyrannie qui le forçoit d'opprimer ses sujets et de perdre leur amour....

» Quand quelque prince ou quelque peuple s'étoit soustrait à l'obéissance de son souverain, ils lui accordoient d'abord le titre d'allié du peuple romain; et par-là ils le rendoient sacré et inviolable : de manière qu'il n'y avoit point de roi, quelque grand qu'il fût, qui pût un moment être sûr de ses sujets, ni même de sa famille....

» Lorsqu'ils voyoient que deux peuples

étoient en guerre, quoiqu'ils n'eussent aucune alliance, ni rien à démêler avec l'un ni avec l'autre, ils ne laissoient pas de paroître sur la scène. C'étoit, dit Denis d'Halycarnasse, une ancienne coutume des Romains, d'accorder toujours leur secours à quiconque venoit l'implorer....

» Ces coutumes des Romains n'étoient point quelques faits particuliers arrivés par hasard, c'étoient des principes toujours constans; et cela se peut voir aisément : car les maximes dont ils firent usage contre les plus grandes puissances, furent précisément celles qu'ils avoient employées, dans les commencemens, contre les petites villes qui étoient autour d'eux....

» Mais sur-tout leur maxime constante fut de diviser....

» Quelquefois ils abusoient de la subtilité des termes de leur langue. Ils détruisirent Carthage, disant qu'ils avoient promis de conserver la cité, et non pas la ville. On sait comment les Étoliens, qui s'étoient abandonnés à leur foi, furent trompés : les Romains prétendirent que la signification de ces mots, *s'abandonner à la foi d'un ennemi*, emportoit la perte de toutes sortes de choses....

Ils

» Ils pouvoient même donner à un traité une interprétation arbitraire : ainsi, lorsqu'ils voulurent abaisser les Rhodiens, ils dirent qu'ils ne leur avoient pas donné autrefois la Lycie comme présent, mais comme amie et alliée....

» Quelquefois ils traitoient de la paix avec un prince sous des conditions raisonnables; et lorsqu'il les avoit exécutées, ils en ajoutoient de telles, qu'il étoit forcé de recommencer la guerre....

» Les peuples qui étoient amis ou alliés, se ruinoient tous par les présens immenses qu'ils faisoient pour conserver la faveur, ou l'obtenir plus grande; et la moitié de l'argent qui fut envoyé pour cet effet aux Romains, auroit suffi pour les vaincre....

» Bientôt la cupidité des particuliers acheva d'enlever ce qui avoit échappé à l'avarice publique. Les magistrats et les gouverneurs vendoient aux rois leurs injustices. Deux compétiteurs se ruinoient à l'envi, pour acheter une protection toujours douteuse. Enfin, les droits légitimes ou usurpés ne se soutenant que par de l'argent, les princes, pour en avoir, dépouilloient les temples, confisquoient les biens des plus riches citoyens : on faisoit mille crimes, pour

donner aux Romains tout l'argent du monde....

» Mais rien ne servit mieux Rome que la terreur qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord les rois dans le silence, et les rendit comme stupides; des rois qui vivoient dans le faste et dans les délices, n'osoient jeter des regards fixes sur le peuple romain; et perdant le courage, ils attendoient, de leur patience et de leurs bassesses, quelque délai aux misères dont ils étoient menacés....

» Remarquez, je vous prie, la conduite des Romains. Après la défaite d'Antiochus, ils étoient maîtres de l'Afrique, de l'Asie et de la Grèce, sans y avoir presque de villes en propre. Il sembloit qu'ils ne conquissent que pour donner; mais ils restoient si bien les maîtres, que, lorsqu'ils faisoient la guerre à quelque prince, ils l'accabloient, pour ainsi dire, du poids de tout l'univers....

» Il n'étoit pas temps encore de s'emparer des pays conquis. S'ils avoient gardé les villes prises à Philippe, ils auroient fait ouvrir les yeux aux Grecs; si, après la seconde guerre punique, ou celle contre Antiochus, ils avoient pris des terres en Afrique ou en Asie, ils n'auroient pu conserver des conquêtes si peu solidement établies....

» Il falloit attendre que toutes les nations fussent accoutumées à obéir comme libres et comme alliées, avant de leur commander comme sujettes, et qu'elles eussent été se perdre peu-à-peu dans la république romaine....

» C'étoit une manière lente de conquérir. On vainquoit un peuple, et on se contentoit de l'affoiblir; on lui imposoit des conditions qui le minoient insensiblement : s'il se relevoit, on l'abaissoit encore davantage, et il devenoit sujet, sans qu'on pût donner une époque de sa sujétion....

» De tous les rois que les Romains attaquèrent, Mithridate seul se défendit avec courage, et les mit en péril....

» Rien n'avoit plus perdu la plupart des rois, que le desir manifeste qu'ils témoignoient de la paix; ils avoient détourné par-là tous les autres peuples de partager avec eux un péril, dont ils desiroient tant sortir eux-mêmes. Mais Mithridate fit d'abord sentir à toute la terre qu'il étoit ennemi des Romains, et qu'il le seroit toujours....

» Enfin, les villes de Grèce et d'Asie, voyant que le joug des Romains s'appesantissoit tous les jours sur elles, mirent leur confiance dans ce roi barbare, qui les appeloit à la liberté.

» Cette disposition des choses produisit trois grandes guerres, qui forment un des beaux morceaux de l'histoire romaine, parce qu'on n'y voit pas des princes déjà vaincus par les délices et l'orgueil, comme Antiochus et Tigrane; ou par la crainte, comme Philippe, Persée et Jugurtha; mais un roi magnanime, qui, dans les adversités, tel qu'un lion qui regarde ses blessures, n'en étoit que plus indigné.

» Elles sont singulières, parce que les révolutions y sont continuelles et toujours inopinées; car, si Mithridate pouvoit aisément réparer ses armées, il arrivoit aussi que, dans les revers, où l'on a plus besoin d'obéissance et de discipline, ses troupes barbares l'abandonnoient; s'il avoit l'art de solliciter les peuples et de faire révolter les villes, il éprouvoit à son tour des perfidies de la part de ses capitaines, de ses enfans, et de ses femmes.

» Ce prince, après avoir battu les généraux romains, et fait la conquête de l'Asie, de la Macédoine et de la Grèce; ayant été vaincu à son tour par Sylla, réduit par un traité à ses anciennes limites, fatigué par les généraux romains, devenu encore une fois leur vainqueur et le conquérant de l'Asie, chassé par

Lucullus et suivi dans son propre pays, fut obligé de se retirer chez Tigrane; et, le voyant perdu sans ressource après sa défaite, ne comptant plus que sur lui-même, il se réfugia dans ses propres états, et s'y rétablit.

» Pompée succéda à Lucullus, et Mithridate en fut accablé : il fuit de ses états; et passant l'Araxe, il marcha de péril en péril, par le pays des Laziens; et ramassant dans son chemin ce qu'il trouva de barbares, il parut dans le Bosphore devant son fils Macchares, qui avoit fait sa paix avec les Romains.

» Dans l'abyme où il étoit, il forma le dessein de porter la guerre en Italie, et d'aller à Rome avec les mêmes nations qui l'asservirent quelques siècles après, et par le même chemin qu'elles tinrent.

» Trahi par Pharnace, un autre de ses fils, et par une armée effrayée de la grandeur de ses entreprises et des hasards qu'il alloit chercher, il mourut en roi (*). »

L'auteur des Trois Siècles de la Littérature française, en parlant de cet ouvrage, dit : « Jamais le génie ne réunit dans un si court

(*) Causes de la grandeur et de la décadence des Romains.

» espace, tant de connoissances, de vues po-
» litiques, d'observations lumineuses, tant de
» traits d'une raison également étendue et su-
» périeure. Les loix des Romains, les ressorts
» de leur gouvernement, leurs mœurs, les
» principes vivifians ou destructeurs qui ont
» contribué, soit à former, à agrandir, soit à
» ébranler, à ruiner leur empire, tout est
» développé avec une sagacité étonnante pour
» quiconque est en état de sentir combien il
» est difficile de ne présenter que la substance
» des choses, sans nuire à l'effet qui en doit
» résulter. Les causes de la grandeur et de
» l'abaissement des Romains, se trouvent dans
» leur histoire; mais il n'y avoit qu'un homme
» de génie consommé dans la politique et la
» connoissance de l'esprit humain, qui pût les
» y découvrir, les lier ensemble, en former
» un tissu historique, qui prouve, d'une ma-
» nière lumineuse, ce qu'on s'est proposé de
» montrer. Il n'est pas donné à tout le monde
» de savoir combiner les événemens pour en
» tirer des résultats, de suppléer au silence
» des historiens par la justesse des conjectures,
» de faire naître la vérité de la vraisemblance.
» Ce qui eût été impossible à tout autre, Montes-
» quieu l'a exécuté avec le plus grand succès... »

L'*Esprit des Loix* embrasse un sujet d'une plus vaste étendue que l'ouvrage sur les Romains : c'est *l'esprit des nations*. « Ce ne fut » qu'après vingt années d'étude et de réflexions, » et après plusieurs voyages dans presque toutes » les parties de l'Europe, que M. de Montes- » quieu osa prendre sur lui d'instruire les hom- » mes, et de s'ériger en législateur des nations. » Il étoit doué par excellence de cet esprit » observateur, qui ne néglige aucune face des » objets. Son imagination, vive et féconde, » saisissoit rapidement toutes les nuances; et » une érudition aussi vaste que bien digérée, » étoit toujours prête à le seconder. Dans lui, » les lumières naturelles suppléoient aux con- » noissances qu'il n'avoit pu acquérir sur les » lieux. A une heureuse habitude de réfléchir, » il joignoit le talent de donner à ses idées » une tournure saisissante, et d'embellir, par » la vivacité du style, le fruit de ses profondes » méditations. . . . .

» Pour offrir aux hommes un tableau appro- » fondi de tous les gouvernemens, il étoit né- » cessaire de remonter à l'origine des sociétés, » de les suivre dans leurs accroissemens, de » ne perdre de vue aucune des révolutions » qu'elles ont éprouvées, aucune des causes

» qui ont pu les occasionner. C'étoit peu de » se pénétrer de l'esprit des institutions hu» maines, de les considérer dans le but qu'elles » se proposent, d'en calculer les inconvéniens » et l'utilité; il falloit interroger les législa» teurs eux-mêmes, se mettre à leur place, » développer ce qu'ils ne laissoient qu'entre» voir, analyser les divers rapports que les » loix ont entre elles, et avec tout ce qui tient » à l'homme, expliquer enfin les motifs de leur » établissement. Quelle habileté ne suppose » pas le succès d'une pareille entreprise!

» Quoique le systême de l'*Esprit des Loix* » ne paroisse pas offrir un enchaînement tou» jours suivi, l'auteur ne s'écarte jamais de son » objet. Ses chapitres sont autant de petits corps » de lumière, qui, réunis ensemble, forment » un tout dont l'effet est d'éclairer et de diriger » l'esprit du lecteur sur les objets qu'il doit » appercevoir et sentir (*). »

Montesquieu y développe la plus grande sagacité, et une érudition immense; mais il n'est pas achevé comme l'ouvrage sur les Romains. On peut lui reprocher même quelques traits qui pourroient plaire dans les *Lettres*

(*) Les Trois Siècles de la Littérature française.

Persannes,

Persannes, mais qui déparent un grand ouvrage comme l'*Esprit des Loix*. Par exemple, l'auteur dit en parlant des sérails, de la séparation des femmes d'avec les hommes, et de la clôture des femmes : « L'ordre domestique le de» mande ainsi : un débiteur insolvable cherche » à se mettre à couvert des poursuites de ses » créanciers. » Et puis : « On dit que le roi » de Maroc a, dans son sérail, des femmes » blanches, des femmes noires, des femmes » jaunes. — Le malheureux! à peine a-t-il be» soin d'une couleur. »

Dans cet ouvrage, il distingue trois sortes de gouvernemens : le *républicain démocratique*, le *monarchique*, et le *despotique*.

Il observe que le gouvernement *républicain démocratique* est celui où le peuple, en corps ou en partie, a la souveraine puissance; le *monarchique*, celui où gouverne un seul, mais selon des loix fixes; le *despotique*, celui où un seul entraîne tout par sa volonté. — Que la nature de la monarchie demande qu'il y ait entre le monarque et le peuple, des pouvoirs et des rangs intermédiaires, et un corps dépositaire des loix. — Que la nature du despotisme exige que le souverain exerce une autorité absolue, ou par lui seul, ou par un seul qui le représente,

comme un grand visir, un premier ministre. — Que, dans une *démocratie*, le principe est l'amour de la république. — Que, dans les *monarchies*, où un seul est le dispensateur des distinctions et des récompenses, et où l'on s'accoutume à confondre l'état avec le monarque, le principe est l'*honneur;* c'est-à-dire, l'amour de l'estime. — Que sous le *despotisme*, le seul sentiment est la *crainte;* et que plus ces principes sont en vigueur, plus le gouvernement est stable; plus ils s'altèrent, plus il incline vers sa destruction. « Tels, dit Mon-» tesquieu, sont les principes des trois gou-» vernemens : ce qui ne signifie pas que, dans » une certaine république on soit vertueux, » mais qu'on devroit l'être; cela ne prouve » pas non plus que dans certaine monarchie » on ait de l'honneur, et que dans un état » despotique particulier on ait de la crainte, » mais qu'on devroit en avoir, sans quoi le » gouvernement sera imparfait. »

Il montre que l'éducation et les loix doivent être conformes aux principes du gouvernement : que, dans les républiques, il faut entretenir l'égalité et la frugalité; dans la monarchie, soutenir la noblesse, en protégeant le peuple; et sous le gouvernement despotique,

tenir également tous les états dans la crainte et le silence.

Que le gouvernement républicain est plus propre aux petits états, le monarchique aux grands; le républicain plus sujet aux excès, le monarchique aux abus; que le républicain apporte plus de maturité dans ses opérations, le monarchique plus de promptitude.

« Il est de la nature, dit-il, du gouvernement » *monarchique*, qu'il y ait sous le prince plu- » sieurs ordres qui tiennent à la constitution: » par-là l'état est plus fixe, la constitution plus » inébranlable, et la personne de ceux qui gou- » vernent, plus assurée que dans le gouverne- » ment despotique. »

Il observe que la liberté n'est point le droit de faire tout ce qu'on veut, mais le pouvoir de faire tout ce que les loix permettent; que la liberté extrême a ses inconvéniens, comme l'extrême servitude; et, en général, la nature humaine s'accommode mieux d'un état mitoyen.

« Autant que le ciel est éloigné de la terre, » dit-il, autant le véritable esprit d'égalité » l'est-il de l'esprit d'égalité extrême. La place » naturelle de la vertu est auprès de la liberté; » mais elle ne se trouve pas plus auprès de

» la liberté extrême, qu'auprès de la servi-
» tude. »

Après des observations générales sur les différens gouvernemens, Montesquieu examine les récompenses qu'on y propose, les peines qu'on y décerne, les vertus qu'on y pratique, les fautes qu'on y commet, l'éducation qu'on y donne, le luxe qui y règne, la monnoie qui y a cours, la religion qu'on y professe. Il compare le commerce d'un peuple avec celui d'un autre; celui des anciens, avec celui d'aujourd'hui; celui d'Europe, avec celui des trois autres parties du monde; et il fut, je crois, le premier en France qui parla de la puissance législative, exécutive et judiciaire, distinction qu'il a parfaitement bien développée.

Mais dans cet admirable ouvrage, Montesquieu a quelquefois donné, à ce qu'il me semble, trop d'influence aux causes physiques, préférablement aux causes morales. On y trouve des digressions sur les loix féodales, peu utiles pour un Anglois, mais alors importantes à ses compatriotes; on y trouve aussi quelques paradoxes énoncés comme des vérités, et des faits cités pour servir d'exemples, dont on peut, je crois, montrer l'inexactitude. Par exemple, il dit : « Quand les sauvages de la Louisianne

» veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre » au pied, et cueillent le fruit : voilà le gou- » vernement despotique. » L'image est belle; mais le fait est-il exact? Aucun peuple n'est assez dépourvu de sens, pour détruire ainsi la source d'un article de sa subsistance. Malgré la difficulté d'atteindre le fruit de certains palmiers, par-tout où cet arbre se trouve, on le soigne. La comparaison même dans ce passage de Montesquieu n'est pas absolument juste. Il suppose que le *caractère* du despotisme est de jouir, en détruisant les principes de la reproduction. S'il n'y avoit pas d'autre motif, l'intérêt du despote s'y opposeroit. Cela ne seroit donc tout au plus qu'applicable à un despote, dont l'esprit déréglé abuseroit à l'excès de la faculté d'imposer; mais comme il se trouve beaucoup d'exemples de despotes qui ont agi tout autrement, ce n'est pas ainsi qu'on peut tracer le caractère distinctif du despotisme. Louis XI étoit un tyran cruel, et Louis XI n'a point opprimé et ruiné ses sujets. On peut trouver le despotisme d'autant plus mal défini par cette comparaison, que le gouvernement d'un seul seroit peut-être le meilleur des gouvernemens, si le souverain étoit toujours vertueux et éclairé. Son pouvoir illimité aplaniroit

toutes les difficultés qui s'opposent souvent au bien que veut faire un souverain. Mais comme ces qualités ne se trouvent que trop rarement réunies dans la personne de celui qui règne, les nations éclairées cherchent à avoir une forme de gouvernement qui les mette à l'abri des vices ou de l'incapacité des monarques. Le Danemarck offre un tableau bien différent de celui de Montesquieu. Les peuples de ce pays ont volontairement, il y a cent quarante ans, conféré à leur souverain et à ses successeurs un pouvoir sans bornes. Depuis ce long espace de temps, ce royaume a donc été gouverné par des souverains revêtus d'un despotisme légal, et cependant il ne présente que l'image d'un gouvernement paternel. Le despotisme du Danemarck, celui de la Russie, celui de la Turquie, et celui de la Chine, sont autant de gouvernemens différens, qui demanderoient à être analysés séparément.

Montesquieu, en parlant des républiques, semble avoir toujours eu en vue l'Angleterre. En répondant à la question qu'il se fait, si l'on confiera à la même personne des emplois civils et militaires, il dit : « Voyez dans une nation » où la république se cache sous la forme de » la monarchie, combien l'on craint un état

» particulier de gens de guerre, et comment
» le guerrier reste toujours citoyen. »

Il a donné un tableau du gouvernement d'Angleterre, et il a souvent déclaré que la *Constitution angloise* étoit le modèle le plus parfait de gouvernement pour une grande nation. Ce gouvernement est formé par une certaine distribution de pouvoirs; et par ses principes, les différens pouvoirs sont balancés. « *Il a,* dit-il, *un corps qui l'examine continuellement, et qui s'examine continuellement lui-même; et telles sont ses erreurs, qu'elles ne sont jamais longues, et que, par l'esprit d'attention qu'elles donnent à la nation, elles sont souvent utiles.* »

En Angleterre, la personne et la propriété de chaque individu sont également protégées; et l'amour-propre même est à l'abri d'être blessé. Le génie est excité à se développer, les talens à agir; l'industrie est encouragée, et rien n'arrête son progrès. Cependant il y auroit ou de l'ignorance, ou de la fausseté, à soutenir que le gouvernement d'Angleterre soit aujourd'hui absolument exempt de toute imperfection. Entre autres, plusieurs loix fondamentales, qui ne durent leur origine qu'aux circonstances du temps à l'époque de la révolution, sont encore

en vigueur, quoiqu'elles soient devenues non seulement inutiles, mais encore nuisibles. Personne ne nie de même que l'élection des représentans du peuple n'ait besoin d'être corrigée. Les loix criminelles sont universellement reconnues comme étant des plus parfaites; mais les *loix civiles* sont aussi multipliées qu'embrouillées. Mais ce n'est pas le moment de toucher à cet antique et magnifique édifice; il faut attendre que les orages des passions qui nous agitent, soient passés; que le délire dont la plus grande partie de l'Europe est encore plus ou moins infectée, soit éteint; que le calme soit rétabli, et que la raison ait regagné son empire.

« Comme toutes les choses humaines », dit Montesquieu, « ont une fin, l'état dont nous » parlons perdra sa liberté; il périra. Rome, » Carthage, ont bien péri. Il périra lorsque la » puissance législative sera plus corrompue que » la puissance exécutive. »

L'Esprit des Loix a été critiqué avec fureur par des écrivains animés de l'esprit de parti. Montesquieu, dans la défense de cet ouvrage, rendit ses adversaires en même temps odieux et ridicules. Cette défense est regardée comme un chef-d'œuvre.

Les

Les qualités des différens gouvernemens paroissent avoir occupé Montesquieu, plus que tout autre sujet; et ses talens, son génie, sa probité même, le rendoient digne d'un objet d'une si vaste étendue et d'une si haute importance. Dans une lettre à d'Alembert, datée du 16 novembre 1753, au sujet de son discours préliminaire de l'Encyclopédie, il dit : « Vous » m'avez donné de grands plaisirs. J'ai lu et » relu votre discours préliminaire : c'est une » chose forte, c'est une chose charmante, c'est » une chose précise; autant de pensées que de » mots; du sentiment comme des pensées, et » je ne finirois point. Quant à mon introduction » dans l'Encyclopédie, c'est un beau palais où » je serois bien curieux de mettre les pieds; » mais pour les deux articles *démocratie* et » *despotisme*, je ne voudrois pas prendre ceux-» là. J'ai tiré, sur ces articles, de mon cerveau » tout ce qui y étoit. L'esprit que j'ai est un » moule; on n'en tire jamais que les mêmes » portraits; je ne vous dirois que ce que j'ai » dit, et peut-être plus mal que je ne l'ai dit; » ainsi, si vous voulez de moi, laissez à mon » esprit le choix de quelque article. Le père » Castel dit qu'il ne peut pas se corriger, parce » qu'en corrigeant son ouvrage, il en fait un

» autre : et moi je ne puis me corriger, parce » que je chante toujours la même chose. »

Presque toutes les idées politiques répandues dans *l'Esprit des Loix* et dans les *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, sont contenues en germe dans les *Lettres Persannes ;* et ces lettres contiennent aussi le tableau le plus vrai des mœurs et du goût des Français.

« Si, dans ses *Lettres Persannes*, la vivacité » de la jeunesse, une licence qu'on ne sauroit » trop condamner, l'ont engagé quelquefois à » des peintures ou à des discussions trop libres, » ce n'a été, dans lui, que des momens d'i» vresse qui passent rapidement, et après les» quels la saine raison reprend son empire (*). »

Le Temple de Gnide.

Ce petit roman est une espèce de poëme en prose, où l'auteur peint l'amour tel qu'il le suppose dans une ame neuve. On en trouve le style un peu maniéré; et on reproche à Montesquieu d'avoir divisé ce prétendu poëme en articles de quelques lignes, dont chacun finit par un trait, comme un madrigal.

(*) Les Trois Siècles de la Littérature française.

FONTENELLE.

Bernard Le Bovier de Fontenelle naquit à Rouen le 11 février 1657, et mourut à Paris le 9 janvier 1757.

Son père étoit avocat; sa mère étoit sœur du célèbre Corneille.

Il fit ses études chez les jésuites, qui mirent en note, à côté de son nom, sur le registre du collége, *Adolescens omnibus partibus absolutus, et inter discipulos princeps : Jeune homme accompli, et le premier parmi les étudians.*

Par déférence pour son père, Fontenelle, après avoir quitté les jésuites, étudia en droit; il fut reçu avocat, plaida une cause qu'il perdit, et renonça au barreau. Il vint à Paris, où bientôt il se distingua. Ses premiers essais en littérature parurent dans les ouvrages périodiques; ils furent très-accueillis, et sa réputation ne cessa d'augmenter. Il fut nommé en 1699 secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, place qu'il occupa pendant quarante-deux ans avec la plus grande distinction; et il donna chaque année un volume de l'histoire de cette académie.

Jamais caractère n'a été plus fait pour jouir

d'un calme moins interrompu, moins exposé à être agité par les différentes passions. Ni l'ambition, ni la vanité, ni la haine, ni la jalousie, ni l'amour même, ne paroissent avoir eu la moindre prise sur lui. Le cardinal Du Bois venoit quelquefois se consoler chez lui des chagrins et des mortifications qu'il éprouvoit assez souvent. Quelqu'un lui parlant un jour de la grande fortune que ce ministre avoit faite, tandis que lui, qui étoit tout autant aimé du régent, n'avoit rien eu de lui : *Cela est vrai*, répondit-il; *mais aussi je n'ai jamais eu besoin d'aller chez le cardinal Du Bois pour me consoler.*

On l'accusoit même de manquer de sensibilité dans l'amitié, et de l'intérêt qu'en général inspire ce beau sentiment. On disoit qu'il faisoit par raison et par principe, ce que d'autres font par le mouvement de l'ame. On a inventé contre lui mille contes à ce sujet. Un poète a dit :

Fontenelle a prouvé qu'il aimoit trop l'asperge, *etc.*

Le conte des asperges est destitué de toute vraisemblance. Fontenelle, dit-on, voyageoit un jour avec l'un de ses amis. Arrivés à l'auberge pour souper, on commande des asperges :

l'ami les vouloit au beurre, et Fontenelle les vouloit à l'huile. Pour accommoder les différens goûts, il fut décidé qu'on en mettroit une moitié au beurre, et l'autre moitié à l'huile. On commence le soupé; l'ami tombe, et se trouve frappé d'un coup mortel d'apoplexie. Fontenelle, suivant cette histoire, crie aussitôt à l'hôtesse : « Madame, mettez toutes les asperges à l'huile. » Si ce conte, aussi absurde que scandaleux, avoit quelque apparence de vérité, on citeroit le nom de cet ami, et le temps et le lieu où la scène s'est passée; ses ennemis n'eussent pas manqué de s'informer de toutes les circonstances, et de les bien constater.

Le régent avoit voulu le nommer président perpétuel de l'académie des sciences; mais lorsqu'il parla de son projet à Fontenelle, il dit à ce prince : *Eh! Monseigneur, pourquoi voulez-vous m'empêcher de vivre avec mes égaux?* et la place n'a jamais été créée.

Aucun homme-de-lettres n'a joui d'une plus grande considération, et d'une considération plus universelle que Fontenelle; et il la devoit autant à la décence de ses mœurs, à sa modération naturelle, et à la sagesse de sa conduite, qu'à son savoir et à ses ouvrages. Dans la société, il ne chercha jamais à briller : il y portoit

de la gaieté et de l'esprit, mais toujours accompagnés de la douceur et de la politesse; tout ce qu'il disoit paroissoit amené naturellement; et quoique supérieur aux autres sous tant de rapports, il écoutoit et abordoit tout le monde, même les plus ignorans, comme s'il n'eût été que leur égal (*).

Quoique né avec un tempérament si délicat et si foible, qu'on croyoit dans son enfance qu'il ne vivroit pas long-temps, il a cependant rempli un siècle tout entier, quelques jours exceptés. Il dut, en grande partie, cette longue carrière à sa tranquillité d'esprit, à sa sobriété, et non pas à un régime sévère et réglé. Il disoit qu'il ne savoit pas se retrancher sur les plaisirs, mais qu'il écoutoit toujours la nature, sans en exiger plus qu'elle ne demandoit. Peu de jours avant sa mort, on l'interrogeoit sur l'état de sa santé; il répondit qu'*il ne sentoit autre chose qu'une difficulté de vivre; mais que, s'il pouvoit gagner la saison des fraises, la mort seroit encore obligée d'attendre jusqu'à une autre occasion*. Il expira sans peine, sans la moindre

(*) *Voyez* les Mémoires sur la vie de Fontenelle, par Trublet. *Voyez* aussi le parallèle de Fontenelle et de La Motte, par M. d'Alembert.

agonie, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, onze mois et trois jours.

Ses ennemis d'un côté, et quelques nouveaux philosophes de l'autre, qui vouloient le placer parmi leurs membres, lui ont attribué des ouvrages qu'il n'a jamais avoués, et qui probablement ne sont jamais sortis de sa plume (*). De ces ouvrages, et de quelques passages dans son *Histoire des Oracles*, ils tirèrent de fausses conséquences, et lui imputèrent avec injustice des sentimens peu favorables à la religion. Mais Fontenelle en parla toujours avec respect; il en remplissoit tous les devoirs, et mourut en observant tout ce qui est ordonné par l'église catholique.

Ses ouvrages les plus marquans sont : ses *Dialogues des Morts*, *Lettres du chevalier d'Her......*, *Entretiens sur la Pluralité des Mondes*, *Histoire des Oracles*, ses *Réflexions sur la Poétique du Théâtre*, son *Histoire de l'Académie des Sciences*, la *Préface générale*

(*) Tels que la *Relation de l'île de Borneo*, un *Traité sur la Liberté*, *entre Mero et Enégu* (Rome et Genève), *les Princesses Malabares*, etc. Mais ces ouvrages sont dépouillés de l'esprit, de la finesse et de l'agrément que Fontenelle savoit répandre dans ses écrits, et ne peuvent par conséquent lui être attribués.

de cette Histoire, et ses *Éloges des Académiciens*. On a de lui près de soixante-dix éloges, qu'il prononça comme secrétaire de l'académie; et ce genre d'ouvrage offre véritablement un champ immense à l'homme qui a du génie et de l'instruction, pour déployer ses talens. On y voit paroître tour-à-tour l'algèbre, la géométrie, l'astronomie, la géographie, l'hydrographie, la navigation, la manœuvre, la science des eaux, le génie, la mécanique, l'optique, la botanique, la chymie, l'anatomie, la médecine. « Tels sont les magnifiques objets sur lesquels roulent ces éloges savans. Vous y voyez l'homme dans les cieux, sur les mers, dans les profondeurs des mines; l'homme bâtissant des palais, perçant des montagnes, creusant des canaux, élevant des remparts, remuant la nature, et faisant servir tous les êtres à ses besoins, à sa défense, à ses plaisirs. Si maintenant vous passez aux hommes même, à qui nous devons ces connoissances, un autre spectacle vient s'offrir. Vous les voyez presque tous nés avec une espèce d'instinct, qui se déclare dès le berceau, et les entraîne. C'est l'énigme de la nature : qui pourra l'expliquer? Vous voyez les parens, calculant la fortune, contredire le génie, et le génie indomptable surmonter tout.

Si

Si on considère ces éloges du côté du talent de l'écrivain, son mérite est connu. Il a surtout cette clarté qui, dans les sujets philosophiques, est si essentielle. Son art de présenter les objets, est pour l'esprit ce que le télescope est pour l'œil : il abrège les distances. Pour la partie morale, Fontenelle a l'air d'un sage qui connoît les hommes, qui les observe, qui les craint, qui quelquefois les méprise, mais qui ne trahit son secret qu'à demi. A l'égard de sa manière, car il en a une, la finesse et la grace y dominent plus que la force. Il n'est point éloquent, ne veut point l'être ; mais il attache et il plaît. D'autres relèvent les choses communes par des expressions nobles : lui, presque toujours, peint les grandes choses sous des images familières. Cette manière donne le plaisir de la surprise, par le contraste ; ensuite on aime à voir un homme qui n'est pas étonné des grandes choses (*). »

Fontenelle n'étoit pas né poète, comme son oncle le grand Corneille, quoiqu'il ait fait tragédies, comédies, opera, éclogues, héroïdes, pièces galantes, etc. ; mais il étoit versificateur

(*) Éloge de Fontenelle, par Thomas.

élégant, plein d'esprit et plein de goût. Quelques critiques l'ont poursuivi avec une aigreur inconcevable; mais ce qui étoit pour eux une chose désolante, c'est que Fontenelle garda toujours un silence profond, et ne répondit jamais à aucune de leurs épigrammes.

Nous citerons quelques-uns de ses vers.

Vers pour le portrait de madame la comtesse Du Tort.

Air : *Quand j'ai ma cornette à deux rangs.*

C'est ici madame du Tort : (*bis.*)
Qui la voit sans l'aimer a tort; (*bis.*)
Qui la connoît et ne l'adore,
A mille fois plus tort encore:
Pour celui qui fit ces vers-ci,
Il n'eut aucun tort, Dieu merci!

Traduction de l'ode XXIV d'Anacréon. (Voyez Dialogues des Morts, dialogue 4.)

Air : *Mon petit doigt me l'a dit.*

Si l'or prolongeoit la vie,
Je n'aurois point d'autre envie
Que d'amasser bien de l'or :
La mort me rendant visite,
Je la renverrois bien vîte,
En lui donnant mon trésor.

Puisque la Parque sévère,
Par un destin tout contraire,
Ne le permet pas ainsi,
L'or ne m'est plus nécessaire :
L'amour et la bonne chère
Partageront mon souci.

Sur les Brunes (vers marotiques).

Brunette fut la gentille femelle
Qui charma tant les yeux de Salomon,
Et renversa cette forte cervelle
Où la sagesse avoit pris le timon.
Qui dit *brunette*, il dit spirituelle,
Et vive au moins comme un petit démon;
Et, s'il vous plaît, tous ces jolis visages
Qui de la Grèce affolèrent les sages,
Qui, comme oisons les menoient par le bec,
Qui croyez-vous que ce fussent? *Brunettes*,
Aux beaux yeux noirs, et qui dans leurs goguettes
Disoient, Dieu sait, gentillesses en grec.
Autre *brunette* aujourd'hui me tourmente,
Moi philosophe, ou du moins raisonneur,
Et qui pouvois acquérir tout l'honneur
Et tout l'ennui d'une ame indifférente.

Or vous, messieurs, qui faites vanité
Des tristes dons de l'austère sagesse,
Quand vous verrez *brunettes* d'un côté,
Allez de l'autre en toute humilité,
Brunettes sont l'écueil de votre espèce.

Nous ajouterons à ce que nous avons dit sur Fontenelle, un extrait du jugement prononcé sur ses ouvrages par l'auteur des *Trois Siècles de la Littérature française*, juge quelquefois sévère, mais toujours pénétrant et éclairé.

« En envisageant, dit-il, M. de Fontenelle » comme poète, il faut oublier pour sa gloire » qu'il a fait des tragédies, des comédies, et » ne se ressouvenir que de l'opera de *Thétis* » *et Pélée*. Ses autres poésies paroîtront éga- » lement médiocres à ceux qui préfèrent le » naturel à l'affectation du bel-esprit. Ses *éclo-* » *gues* sur-tout sont des entretiens de petits- » maîtres raffinés, et non des pastorales, dont » la candeur et la simplicité doivent faire le » premier agrément.

» Comme prosateur, il seroit dangereux de » prendre, en tout, sa manière d'écrire pour » modèle. La finesse et l'agrément trop recher- » chés, qui règnent dans sa prose, sont des » amorces séduisantes, propres à égarer les » jeunes esprits. Les *Lettres du chevalier* » *d'Her......* sont aujourd'hui regardées, avec » raison, comme l'antipode du style épisto- » laire. Les *Dialogues des Morts* ne sont que » des assauts de pensées brillantes, où l'auteur » cherche plus à étonner par les interlocuteurs

» disparates, qu'à instruire en développant le
» vrai caractère. Ce n'est pas ainsi qu'on écrit
» la morale : l'étalage de l'esprit ne peut que
» l'affoiblir. On ne goûte, en ce genre, que ce
» qui part du cœur et de la raison.

» Si l'écrivain dont nous parlons étoit réduit
» à la seule gloire d'avoir mis au jour de pa-
» reilles productions, sa célébrité auroit fini
» avec sa vie, et même avant. Mais en recon-
» noissant les défauts du bel-esprit, on ne peut
» s'empêcher de rendre justice au philosophe.
» Le talent particulier qu'il a eu de mettre à la
» portée de tout le monde les matières les plus
» abstraites ; de revêtir de la clarté et des agré-
» mens du style, les sujets les plus ingrats ;
» de répandre dans ses ouvrages les connois-
» sances les plus étendues sans affectation, avec
» ordre et dans la plus grande précision ; de
» dominer, par l'aisance de son esprit, tout
» ce qui se présentoit sous sa plume, dans les
» genres les plus opposés et les plus difficiles ;
» lui assure la gloire d'une intelligence prompte,
» fine, profonde, et celle du mérite rare d'a-
» voir su communiquer aux autres, sans effort,
» ce qui paroissoit, avant lui, au-dessus de la
» pénétration du commun des lecteurs.

» C'est ce qu'il est facile de remarquer dans

» son livre sur *la Pluralité des Mondes*, dans
» son *Histoire de l'Académie des Sciences*,
» et dans les *Éloges* qu'il a faits de plusieurs
» académiciens.

» Le premier ouvrage fait admirer un esprit
» lumineux, qui se joue de l'embarras des sys-
» tèmes, procède avec dextérité à travers les
» contradictions, développe sans gêne les prin-
» cipes qu'il a établis, et fait adopter ses idées,
» non en faisant sentir la touche intime de la
» persuasion, encore moins la force de la con-
» viction, mais par le talent de plaire et d'a-
» muser. L'adresse et la subtilité sont la source
» de tout le prestige.

» L'*Histoire* de l'académie, aussi bien que
» les *Éloges* des académiciens, forment une
» espèce d'encyclopédie, où tous les genres de
» savoir se réunissent, et sont traités d'une ma-
» nière conforme à leur objet. L'astronome
» comme le moraliste, le médecin comme le
» géomètre, le chymiste comme le mécanicien,
» le philosophe comme l'homme d'état, y re-
» connoissent l'homme supérieur dans chacune
» de leurs parties, comme s'il ne se fût attaché
» toute sa vie qu'à elle seule.

» On ne sauroit donc lui refuser la qualité
» d'esprit universel. Il n'a rien inventé, il est

» vrai; mais il a su se rendre propres les dé-
» couvertes des autres, en y ajoutant des traits
» de lumière qui n'ont pas peu servi à les faire
» valoir. Le livre de *Vandale* sur les oracles
» fût tombé dans l'oubli, si sa plume ne lui eût
» prêté des agrémens qui ont fait disparoître
» la sécheresse de l'original. On sait que cette
» traduction excita de grands débats, et que
» le père Baltus entreprit de réfuter le système
» du traducteur. La modération de M. de Fon-
» tenelle, dans cette circonstance, doit servir
» de modèle à tout auteur raisonnable. Il étoit
» philosophe dans toute l'étendue du terme;
» et cependant il fut toujours éloigné de ce ton
» dogmatique, de ce style avantageux, de cet
» orgueil apprêté, de cette aigreur de ressen-
» timent, de cette intolérance presque fanati-
» que, qui fait le caractère dominant de ceux
» qui ne sont philosophes que dans le sens
» actuel. S'il s'égara dans ses idées, il n'eut pas
» la témérité de les réduire en systêmes; s'il
» avança quelques propositions un peu hardies,
» il ne les défendit pas avec opiniâtreté; s'il
» eut quelques démêlés littéraires, il les soutint
» constamment avec honnêteté, ou les termina
» par un silence, toujours sage quand on n'offre
» aux autres que des découvertes opposées aux

» idées reçues. Ces qualités rendirent au moins
» sa philosophie respectable dans ses sentimens,
» quoiqu'elle ne fût pas toujours sûre dans ses
» maximes. »

VOLTAIRE.

Quoique la vie de Voltaire ait été écrite par Condorcet, et par d'autres auteurs, et que presque toutes les circonstances en soient connues universellement, cependant, pour suivre la méthode que j'ai adoptée, j'en tracerai ici une légère esquisse.

Voltaire naquit à Paris le 20 février 1694, de François Arouet, notaire au Châtelet, et trésorier de la chambre des comptes. A sa naissance, on désespéra de sa vie; sa santé fut long-temps la plus inquiétante, et continua d'être toujours délicate. Dès sa tendre jeunesse, il montra des dispositions pour la poésie. Il fit ses études sous le père Porée et sous le père Lejay, au collége de *Louis-le-Grand,* où, par sa gaieté et son esprit, il acquit l'amitié d'un grand nombre de jeunes-gens des plus illustres familles de France, sur-tout du jeune duc de Fronsac, depuis maréchal de Richelieu. L'on voit par ses lettres, et par quelques-uns de ses ouvrages, qu'il conserva toute sa vie, pour

le maréchal, un attachement et une déférence plus marqués que pour tout autre.

A l'âge de neuf ans, l'abbé de Châteauneuf, son parrain, et ancien ami de sa mère, le présenta chez Ninon Lenclos, qui admira beaucoup le petit Arouet, et qui lui légua deux mille francs pour acheter des livres. Au sortir du collége, on l'envoya aux écoles de droit; mais bientôt rebuté de cette étude, il la quitta et se tourna entièrement vers les belles-lettres et la poésie. Admis dans la société intime du duc de Sully, du chevalier de Bouillon, du marquis de La Fare, de l'abbé de Chaulieu, enfin, de tous ceux qui fréquentoient le grand-prieur de Vendôme, il y acquit ce goût naturel, ce genre de plaisanterie fine, cette politesse, ce ton de galanterie qui distinguoient alors la bonne compagnie, et qui avoient pris source du temps brillant de la cour de Louis XIV. Mais il montra toujours un penchant pour la satyre; ce qui lui causa quelquefois de très-grands désagrémens. On prétend que s'étant plaint au régent d'avoir été maltraité par quelqu'un qu'il avoit offensé, et ayant demandé justice au régent, celui-ci lui répondit, *elle est faite*.

Ne voulant pas absolument poursuivre la

carrière à laquelle son père l'avoit destiné, celle du barreau, on l'envoya chez le marquis de Châteauneuf, ambassadeur de France en Hollande. Là il fit connoissance avec madame du Noyer, connue par ses Lettres et par ses Mémoires. Elle avoit deux filles, d'une desquelles Voltaire devint amoureux. La mère se plaignit de la conduite de Voltaire à l'ambassadeur, qui, pour finir l'aventure, le renvoya dans sa famille. Son père se désespéroit. M. de Caumartin, ami du père, demanda la permission de mener avec lui le jeune Arouet à Saint-Ange, où, disoit-il, loin des plaisirs et des sociétés brillantes de Paris, il aura le temps de faire des réflexions. M. de Caumartin avoit été lié avec les hommes les plus instruits et les plus distingués du règne de Louis XIV. Il savoit les anecdotes les plus secrettes de ce temps, et il se plaisoit à les raconter (*). Il

(*) Voltaire a fait sur lui ces vers-ci :

Caumartin porte en son cerveau
De son temps l'histoire vivante;
Caumartin est toujours nouveau
A mon oreille qu'il enchante;
Car dans sa tête sont écrits,
Et tous les faits, et tous les dits
Des grands hommes, des beaux-esprits;

étoit passionné pour la mémoire d'Henri IV et de Sully; et c'est dans ce château de Saint-Ange que Voltaire a conçu l'idée de la Henriade, et même où il la commença.

En 1716, il parut une satyre sur le gouvernement, qui finissoit ainsi :

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

On soupçonna Voltaire de l'avoir écrite, quoiqu'il eût alors déjà vingt-deux ans; et il fut mis à la Bastille. Au sortir de cette prison, il fut relégué à Sully-sur-Loire. En 1718, on représenta sa tragédie d'*Œdipe;* et le régent en fut si charmé, qu'il permit à l'auteur de revenir à Paris. Son premier empressement fut d'aller remercier le prince qui lui dit : *Soyez sage, et j'aurai soin de vous.* Voltaire lui répondit : *Je remercie Votre Altesse de ce qu'elle veut bien se charger de ma nourriture; mais je la supplie de ne plus se charger de mon logement.* Le vieil Arouet, son père, étant venu voir *Œdipe,* fut touché jusqu'aux

---

Mille charmantes bagatelles,
Des chansons vieilles et nouvelles,
Et les annales immortelles
Des ridicules de Paris.

larmes. Il embrassa son fils avec toute la tendresse paternelle, et il ne fut plus question d'en faire un jurisconsulte (*). En 1722, il fit un voyage à Bruxelles, où il se brouilla avec l'infortuné et célèbre J. B. Rousseau. De retour à Paris, il donna la tragédie de *Marianne*. C'étoit vers le temps *des Rois*. Lorsqu'elle but la coupe, quelqu'un cria, *la reine boit;* plaisanterie qui n'a pas peu contribué à faire tomber la pièce. Sa tragédie d'*Artemire* avoit déjà éprouvé le même sort.

En 1723, il publia la première édition de la *Henriade*, sous le titre de *Poëme de la Ligue*.

(*) Dans une lettre originale que j'ai en ma possession, du lord Bolingbroke à madame de Férioles, sœur du cardinal de Tencin, datée de Marcilly, le 4 février 1719, il dit à l'occasion de cette tragédie :

« Je vous serai très-obligé, ma chère Madame, de la » lecture que vous voulez bien me procurer de la tragédie » de M. Arouet. Si je n'avois pas entendu parler avec » éloge de cette pièce, je ne laisserois pas d'avoir une » grande impatience de la lire. Celui qui débute, en » chaussant le cothurne, par joûter contre un tel original » qué M. de Corneille, fait une entreprise fort hardie, » et peut-être plus sensée qu'on ne pense communément. » Je ne doute pas qu'on n'ait appliqué à M. Arouet, ce » que M. de Corneille met dans la bouche du Cid. En » effet, son mérite n'a pas attendu le nombre des années, » et son coup d'essai passe pour un coup de maître. »

Sa réputation croissoit tous les jours. Il étoit par-tout recherché, lorsqu'un événement fâcheux vint le troubler cruellement. Ayant offensé le comte de Chabot par quelques propos satyriques, le comte, pour s'en venger, le fit insulter par ses gens en plein jour (*). L'auteur des Mémoires de Villars dit, qu'au lieu d'avoir recours à la justice, il demanda à se battre avec M. de Chabot; ce qui fit donner un ordre par le cardinal de Fleury, pour renfermer Voltaire de nouveau à la Bastille. Après six mois de détention, il fut mis en liberté. Cette circonstance, jointe à quelques autres désagrémens, l'engagèrent à passer en Angleterre, où il fut accueilli avec empressement. Il avoit connu en France le lord Bolingbroke, un des hommes le plus libre dans ses opinions, le plus séduisant et le plus spirituel de son siècle. C'est en Angleterre que Voltaire perfectionna son poëme de la Ligue, dont il donna, lorsqu'il fut de retour à Paris, une nouvelle édition, sous le titre de

(*) Le comte de Chabot le fit demander, comme il étoit chez le duc de Sully; il sortit, et des gens apostés lui donnèrent quelques coups de petites baguettes. Il rentra furieux chez le duc de Sully, qui prit la chose en plaisanterie.

la Henriade (*). Ce fut aussi en Angleterre qu'il composa sa belle tragédie de *Brutus*, qu'il

---

(*) J'imagine que c'est à *la Henriade* que se rapporte ce que dit le lord Bolingbroke, dans les lettres qui suivent, adressées aussi à madame de Férioles, et dont je possède également les originales.

Bath, 24 novembre 1725.

« Avez-vous reçu, il y a quelque temps, une lettre que » je vous ai écrite, avec une seconde que j'ai écrite à » Voltaire? Vous m'avez dit, dans une des vôtres, qu'il » vouloit me dédier son poëme. Un aussi bel ouvrage » demande un patron plus considérable. Je suis prêt à » lui rendre tous les services qui dépendront de moi : » l'amitié que j'ai pour lui, et le mérite réel de son » poëme, m'y engageront de reste; et je n'ai besoin d'au- » cun autre motif. Il se peut donc qu'il change de dessein, » il se peut même qu'il ne l'ait jamais eu. Mais la grace » que j'ai à vous demander, c'est de le sonder de fort » loin sur ce sujet, et de tâcher de me mettre au fait de » ses intentions. Je vous en dirai tout naturellement ma » raison. Je serois curieux de savoir comment il veut » parler de moi, par une raison toute opposée à celle » qu'avoit Cicéron, quand il écrivoit à son ami Lucceius : » *Je crains les louanges*, *parce que je crains le ridicule*. » J'aurois d'autres choses à vous dire sur ce sujet, mais » en voici assez pour le coup. Gardez-moi le secret, et » répondez-moi à votre loisir. »

Londres, $\frac{28}{17}$ décembre 1725.

« Ce que vous me mandez de Voltaire et de ses pro- » jets, est dans son caractère, et tout-à-fait probable. Ce

dédia à lord Bolingbroke, et celle de *la Mort de César,* ainsi que son *Essai sur la Poésie épique.* Il faut remarquer que les souscriptions, seulement pour *la Henriade,* lui valurent, de la part des Anglois, cinquante mille écus. Il quitta Londres en 1728; et l'on doit dire qu'il fut le premier qui fit connoître en France la littérature angloise. Son ouvrage intitulé *Élémens de la Philosophie de Newton, mis à la portée de tout le monde* (*), lui attira la haine des nombreux partisans de *Descartes;* et parmi eux étoit le célèbre d'Aguesseau (**).

Descartes, en appliquant la métaphysique à l'étude de la nature, et en voulant expliquer ses phénomènes par de simples conjectures, tomba nécessairement dans les plus grands

---

» qu'il me mande, y est tout-à-fait contraire. Je lui ré-
» pondrai dans quelque temps d'ici, et je lui laisserai toute
» sa vie la satisfaction de croire qu'il me prend pour dupe
» avec un peu de verbiage. »

(*) Des Fontaines, en rendant compte de cet ouvrage, changea l'expression, et écrivit *mis à la porte* de tout le monde, parce qu'on savoit que l'auteur avoit fait présent de son livre à un grand nombre de personnes.

(**) Henri-François d'Aguesseau, chancelier de France. Il naquit en 1668, et mourut en 1751. C'étoit un homme d'un grand savoir, un magistrat éloquent, éclairé et vertueux.

écarts. Newton, allant des idées simples à des idées composées, et, au lieu d'hypothèses, s'appuyant sur des données positives, nous fournit des preuves géométriques de tout ce qu'il avançoit. Le système de Descartes tenoit à des spéculations intellectuelles; le système de Newton, à des connoissances évidentes et démontrées. L'homme ne peut jamais avoir d'idée nette sur une chose qui ne lui tombe pas sous les sens : il ne peut jamais concevoir ce que c'est que l'*éternité*, sans commencement et sans fin, ou l'*espace* sans bornes; il n'a pas sur ces objets de points d'appui pour l'aider dans ses pensées; et plus il y réfléchit, plus son esprit foible se confond. On peut démontrer la marche et les révolutions des astres; on peut calculer la grandeur des planètes, et leur distance de la terre; on explique par les sciences des choses qui, dans les temps de l'ignorance, paroissoient des phénomènes; mais les premiers principes de la nature sont, et seront probablement toujours, cachés à l'homme pendant son séjour sur la terre; et il faut, dans les premiers principes, voir seulement l'*Être-Suprême*, bien convaincu de l'impossibilité de les découvrir. Sur ce point important, Descartes et Newton ont été parfaitement d'accord.

En

En 1730, Voltaire donna *Brutus;* en 1732, *Zaïre;* et il publia dans la même année *le Temple du Goût*.

Ses *Lettres philosophiques sur l'Angleterre* soulevèrent contre lui tous ceux qui respectoient la religion. Elles furent supprimées par un arrêt du conseil; condamnées à être brûlées par un arrêt du parlement, qui en même temps décréta l'auteur de prise de corps. Il étoit attaqué aussi pour l'*Épître à Uranie*, et pour quelques morceaux de *la Pucelle*, qui furent rendus publics, par infidélité ou par indiscrétion. Il fut à cette occasion fortement menacé par le garde des sceaux Chauvelin. Alors il se retira, avec son amie la marquise du Châtelet (*), à Cirey

(*) Gabrielle-Émilie de Breteuil, fille du baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, naquit en 1706. Ses qualités personnelles la firent rechercher, et lui procurèrent des offres de mariage les plus avantageuses. Elle épousa le marquis du Châtelet, lieutenant-général, et mourut des suites d'une couche, en 1749.

« Je trouvai, en 1733 (dit Voltaire dans ses Mémoires), » une jeune dame qui pensoit à-peu-près comme moi, et » qui prit la résolution d'aller passer plusieurs années à » la campagne, pour y cultiver son esprit loin du tumulte » du monde : c'étoit madame la marquise du Châtelet, » la femme de France qui avoit le plus de disposition » pour toutes les sciences.

en Champagne, terre qui appartenoit à cette dame. Là ils étudièrent ensemble; et dans une

---

» Son père, le baron de Breteuil, lui avoit fait apprendre » le latin, qu'elle possédoit comme madame Dacier; elle » savoit par cœur les plus beaux morceaux d'*Horace*, de » *Virgile* et de *Lucrèce;* tous les ouvrages philosophiques » de *Cicéron* lui étoient familiers. Son goût dominant » étoit pour les mathématiques et pour la métaphysique. » On a rarement uni plus de justesse d'esprit et plus de » goût, avec plus d'ardeur de s'instruire; elle n'aimoit » pas moins le monde, et tous les amusemens de son » âge et de son sexe. Cependant elle quitta tout pour aller » s'ensevelir dans un château délabré, sur les frontières » de la Champagne et de la Lorraine, dans un terrain » très-ingrat et très-vilain. Elle embellit ce château, qu'elle » orna de jardins assez agréables. J'y bâtis une galerie; » j'y formai un très-beau cabinet de physique. Nous eûmes » une bibliothéque nombreuse. Quelques savans vinrent » philosopher dans notre retraite. Nous eûmes deux ans » entiers le célèbre *Kœnig*, qui est mort professeur à » La Haie, et bibliothécaire de madame la princesse » d'Orange. *Maupertuis* vint avec *Jean Bernoulli;* et » dès-lors *Maupertuis*, qui étoit né le plus jaloux des » hommes, me prit pour l'objet de cette passion, qui lui » a été toujours très-chère.

» J'enseignai l'anglois à madame du Châtelet, qui au » bout de trois mois le sut aussi bien que moi, et qui » lisoit également *Locke*, *Newton* et *Pope*. Elle apprit » l'italien aussi vîte : nous lûmes ensemble tout le *Tasse* » et tout l'*Arioste*. De sorte que quand *Algarotti* vint » à Cirey, où il acheva son *Neutonianismo per le dame*, » il la trouva assez savante dans sa langue pour lui donner

galerie qu'on venoit de bâtir, ils firent des expériences sur la *lumière* et sur l'*électricité*. On

» de très-bons avis dont il profita. *Algarotti* étoit un vénitien fort aimable, fils d'un marchand fort riche; il » voyageoit dans toute l'Europe, savoit un peu de tout, » et donnoit à tout de la grace.

» Nous ne cherchions qu'à nous instruire dans cette » délicieuse retraite, sans nous informer de ce qui se » passoit dans le reste du monde. Notre plus grande attention se tourna long-temps du côté de *Leibnitz* et de » *Newton*. Madame du Châtelet s'attacha d'abord à » *Leibnitz*, et développa une partie de son système dans » un livre très-bien écrit, intitulé : *Institutions de physique*. Elle ne chercha point à parer cette philosophie » d'ornemens étrangers : cette afféterie n'entroit point » dans son caractère mâle et vrai. La clarté, la précision » et l'élégance composoient son style. Si jamais on a pu » donner quelque vraisemblance aux idées de *Leibnitz*, » c'est dans ce livre qu'il la faut chercher. Mais on commence aujourd'hui à ne plus s'embarrasser de ce que » *Leibnitz* a pensé.

» Née pour la vérité, elle abandonna bientôt les systêmes, et s'attacha aux découvertes du grand *Newton*. » Elle traduisit en français tout le livre des principes » mathématiques; et depuis, lorsqu'elle eut fortifié ses » connoissances, elle ajouta à ce livre, que si peu de gens » entendent, un commentaire algébrique qui n'est pas » davantage à la portée du commun des lecteurs. M. *Clairault*, l'un de nos meilleurs géomètres, a revu exactement ce commentaire......

» Nous cultivions à Cirey tous les arts. J'y composai » *Alzire*, *Mérope*, *l'Enfant prodigue*, *Mahomet*. Je

dit que César dictoit à ses secrétaires plusieurs lettres à-la-fois : Voltaire souvent travailloit en

---

» travaillai pour elle à un Essai sur l'Histoire générale,
» depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours : je choisis cette
» époque de *Charlemagne*, parce que c'est celle où *Bossuet*
» s'est arrêté, et que je n'osois toucher à ce qui avoit
» été traité par ce grand homme. Cependant elle n'étoit
» pas contente de l'Histoire universelle de ce prélat. Elle
» ne la trouvoit qu'éloquente ; elle étoit indiguée que
» presque tout l'ouvrage de *Bossuet* roulât sur une nation
» aussi méprisable que celle des Juifs. »

On a dit de madame du Châtelet que, sans être belle, elle avoit une de ces physionomies qui animent tout, avec ces manières qui répandent de la grace sur les plus petits objets. Voici le portrait qu'en a fait Voltaire.

Une étrenne frivole à la docte Uranie !
Peut-on la présenter ? Oh ! très-bien, j'en réponds ;
Tout lui plaît, tout convient à son docte génie :
Les livres, les bijoux, les compas, les bonbons,
Les vers, les diamans, les biribis, l'optique,
L'algèbre, les soupers, le latin, les jupons,
L'opera, les procès, le bal et la physique.

Madame du Châtelet répondit :

Dans ce grand étalage,
Vous n'avez oublié que le mot d'amitié.

Madame du Châtelet étoit une femme romanesque et passionnée. On m'a raconté d'elle l'anecdote suivante. Elle avoit eu pour amant le marquis de Goesbriant, qui la quitta; elle l'engagea à venir chez elle sous quelque

même temps à plusieurs ouvrages d'une nature toute différente. Au milieu de ses discussions philosophiques sur les principes de Newton et le système de Leibnitz, il composa, comme il nous dit, plusieurs de ses meilleures pièces de théâtre.

Il donna *Alzire* en 1736; et en 1741, il donna *Mahomet*. On dénonça cette tragédie au procureur-général, comme un ouvrage contre la religion, et l'auteur la retira du théâtre. En 1743, il donna *Mérope* avec le plus grand succès. C'est après la représentation de cette

---

prétexte, et dans le courant de la conversation, s'étant plainte de sa santé, elle le pria de lui verser une potion qui étoit dans une cafetière, et elle l'avala aussitôt. Quelque temps après, elle lui remit un papier cacheté qu'elle le pria de n'ouvrir que le lendemain. Le marquis sortit; et la figure sombre de la marquise, la potion qu'elle s'étoit fait verser, et la condition prescrite de ne lire le billet que le lendemain, firent naître l'inquiétude la plus vive dans son esprit. Il crut pouvoir manquer à sa promesse pour éviter un grand malheur, et entra dans une boutique où il lut la lettre, qui contenoit les plus tendres reproches, les témoignages de la plus vive passion, et la satisfaction d'avoir reçu la mort de celui qui seul lui faisoit aimer la vie. Le marquis de Goesbriant retourna en diligence chez madame du Châtelet, avec un médecin, et la détermina à prendre des acides connus pour être l'antidote de l'opium.

pièce que les spectateurs, pour la première fois, demandèrent à voir l'auteur. C'est alors donc qu'on établit cet usage, et que, lorsque le public est content, on a toujours suivi depuis. Voltaire se montra dans la loge de la belle duchesse de Villars; on cria à la duchesse *embrassez-le*, et elle l'embrassa (*). Ce fut

(*) La duchesse de Villars étoit de la plus charmante figure: elle n'avoit pas seulement beaucoup d'esprit, mais elle avoit encore beaucoup de grace dans l'esprit; et si l'on pouvoit excuser l'infidélité d'une femme, on pardonneroit assurément à la femme du duc de Villars. Le chevalier d'Orléans trouva le moyen de toucher une ame naturellement sensible; il aima madame de Villars, et fut aimé. La duchesse avoit auprès d'elle une vieille femme-de-chambre qui l'avoit élevée, et qui avoit coutume de fermer ses rideaux lorsqu'elle étoit couchée. Il y a des personnes qui ont de l'aversion pour certains animaux: madame de Villars étoit prête à se trouver mal quand elle voyoit un chat. Au moment de se mettre au lit, un chat sortit un soir tout-à-coup de dessous un fauteuil. La vieille femme-de-chambre s'empresse de le faire sortir de la chambre; mais le chat va se cacher dessous le lit de la duchesse. *Chat*, *chat*, crioit la vieille en frappant des mains pour l'effrayer. La duchesse, qui avoit des raisons de craindre les perquisitions trop exactes de la duegne, disoit, je meurs d'envie de dormir.... Mais, le chat?... Laissez la porte ouverte, il sortira.... Je ne le laisserai pas ici; il n'a qu'à sauter sur votre lit, et vous entrerez en convulsion. — La duchesse ne savoit que répondre;

aussi à cette époque que Voltaire obtint les faveurs de la cour, par la protection de madame d'Étiole, depuis marquise de Pompadour. Elle

---

et la zélée femme-de-chambre s'avise de prendre un grand balai, et tout en disant *chat*, *chat*, donne des coups de balai sous le lit. Elle sent de la résistance, redouble les coups, regarde en tremblant, et voyant les pieds d'un homme, tombe sans connoissance. Le chevalier d'Orléans qui étoit sous le lit, se hâte de quitter cette dangereuse situation; et la duchesse le fait sortir, non sans peine, de son appartement, au milieu du tapage que faisoit la gouvernante, qui avoit repris ses sens et crioit au voleur. — Cette aventure ne fut pas tout-à-fait ignorée du public; et la famille de la duchesse, qui étoit très-dévote, puissamment secondée du cardinal de Noailles, la ramena à ses devoirs. Elle quitta *le rouge* à vingt-deux ans, et donna depuis ce moment dans la plus haute piété.

Le chevalier d'Orléans étoit fils naturel du régent et de la comtesse d'Argenton. Son père l'aimoit beaucoup, et lui procura une brillante existence. Il fut grand d'Espagne, général des galères, et grand prieur de France. Il avoit la réputation d'un homme de beaucoup d'esprit, et d'un tour original; j'ai connu des personnes qui avoient vécu avec lui dans l'intimité, et elles en parloient comme de l'homme le plus singulier et le plus aimable. Il faisoit des chansons plaisantes, jouoit très-bien la comédie, et avoit le talent de se décomposer le visage de telle manière, qu'on ne le reconnoissoit pas. Il avoit hérité du goût effréné de son père pour le plaisir : les spectacles ordinaires n'avoient plus de charmes pour lui, et il inventa ou perfectionna les *parades*, dont il composa plusieurs en société avec MM. de Maurepas et Moncrif.

lui demanda une pièce pour être jouée à Versailles, à l'occasion du premier mariage du dauphin avec une infante d'Espagne. Il fit *la*

Comme le manque de pudeur qui caractérisoit ces spectacles, ne permettoit pas que des femmes y assistassent, il avoit imaginé de les y recevoir masquées. De grandes dames se rendoient, ainsi déguisées, au Temple, qu'il habitoit, et entendoient, sans être connues et sans rougir, ces pièces où la gaieté sert d'excuse à la licence. Il paroît que le chevalier d'Orléans avoit beaucoup de rapport de mœurs et d'esprit avec les princes de la maison de Vendôme. Il fut accablé de repentir, la dernière année de sa vie, et se livra aux pratiques les plus austères de la religion. On dit même que le souvenir de ses dérèglemens, l'avoit frappé au point d'aliéner son esprit.

Le duc de Villars ne ressembloit point à son père, le maréchal : il lui succéda dans le gouvernement de Provence, mais non dans ses qualités guerrières; en sorte qu'il étoit également, et pour ses mœurs, et pour son peu de courage, l'objet du mépris public. On dit qu'il avoit des tics, des aversions, des foiblesses même les plus ridicules. Étant un jour au jeu, un homme qui lui déplaisoit, et qui avoit le malheur de ne pas sentir bon, s'approcha de lui; et le duc croyant qu'il lui portoit malheur, se retourna à plusieurs reprises de son côté, en disant : il put bien ici depuis un demi-quart d'heure; c'est une odeur insupportable. — Est-ce que ce seroit celle de la poudre à canon, monsieur le duc? répondit celui qu'il vouloit écarter, et il resta.

Le maréchal de Villars, père du duc, passoit pour être très-avare, et on cite de lui ce trait singulier. Étant

Princesse

Princesse de Navarre, l'une des plus mauvaises qu'il ait faites. Il dit de lui-même :

Mon Henri-Quatre et ma Zaïre,
Et mon Américaine Alzire,
Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi ;
J'eus beaucoup d'ennemis, avec très-peu de gloire :
Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi,
Pour une farce de la foire.

Il fit aussi *le Temple de la Gloire*, où il représente Louis XV sous le nom de Trajan. Il eut ensuite la charge de gentil-homme ordinaire du roi, fut nommé historiographe de France ; et madame de Pompadour lui procura, en 1746, l'entrée à l'académie française, honneur qu'il avoit essayé d'obtenir par la faveur de madame de Châteauroux, mais qu'il manqua par l'opposition de M. de Maurepas, alors dans son premier ministère. Comme historiographe de France, il écrivit, sous la direction du comte

gouverneur de Provence, il devoit présider aux états, et on étoit dans l'usage de lui offrir une bourse de cent louis ; mais les gouverneurs ne la prenoient pas. Villars vouloit la prendre ; quelqu'un, à côté de lui, lui fit observer que M. de Vendôme, son prédécesseur, l'avoit toujours refusée. Villars, en mettant la main sur la bourse qu'il prit, lui répondit : *Ah ! monsieur, M. de Vendôme étoit un homme inimitable.*

d'Argenson, l'histoire de la guerre qui commença en 1741. Ce ministre l'employa dans plusieurs affaires politiques; et lorsqu'il fut question de faire une descente en Ecosse, on le chargea d'écrire le manifeste en faveur du prétendant le prince Charles Édouard.

L'entrée de Voltaire à l'académie française donna lieu à une quantité étonnante de satyres contre lui, qui l'irritèrent et l'inquiétèrent horriblement. Il fit arrêter un nommé Travenol, violon à l'Opera, comme ayant colporté ces libelles; ce qui fut cause d'un procès qui répandit sur Voltaire la plus grande défaveur dans le public. Il se décida encore une fois à quitter Paris; et il se retira, avec madame du Châtelet, auprès du roi Stanislas, à Lunéville. Madame du Châtelet y mourut; et Voltaire ne pouvant plus supporter le séjour de Lunéville après cette perte, retourna à Paris. Madame la maréchale de Luxembourg et madame la duchesse de La Valière (*), qui connoissoient

(*) Madame la duchesse de La Valière étoit une des femmes les plus renommées de son temps, pour sa beauté. On lui en voyoit encore les traits, à l'âge de quatre-vingts ans. Jusqu'à l'époque de la révolution, elle recevoit beaucoup de monde chez elle, et sa maison étoit

beaucoup madame du Châtelet ainsi que Voltaire, m'ont raconté des anecdotes très-intéressantes de ces deux personnes remarquables, de leurs querelles et de leurs raccommodemens. J'ai eu entre les mains des billets et des vers, que Voltaire écrivoit dans ces occasions; et l'on rencontre dans ces bagatelles, presque toujours l'ouvrage d'un instant, cette facilité, cette grace, ce ton du monde, qui règnent dans toutes ses pièces fugitives, et qu'on voit si rarement dans les autres auteurs (*).

---

celle où les étrangers étoient le plus universellement reçus, et où ils trouvoient le plus de ressources.

Voici des vers qu'on mit au bas de son portrait, lorsqu'elle avoit soixante ans, et qu'elle étoit encore belle:

La nature, prudente et sage,
Force le temps à respecter
Les charmes de ce beau visage,
Qu'elle n'auroit pu répéter.

(*) Voltaire avoit fait présent à madame du Châtelet, d'un *diamant en table*, sous lequel étoit son portrait. Il envoya, après sa mort, quelqu'un de sa connoissance à son inventaire, pour retirer ce qu'il appeloit son *joyau*. Comme il avoit parlé du desir qu'il avoit de le ravoir, on le lui fit payer très-cher. Dès qu'il eut la bague entre ses mains, connoissant le secret, il s'empressa de l'ouvrir, et sa colère fut égale à sa surprise, en trouvant dans son joyau le portrait de Saint-Lambert, qui étoit l'*ami* de

A son retour à Paris, il trouva le public beaucoup mieux disposé en sa faveur. Il eut un grand nombre d'admirateurs, composé de personnes les plus marquantes, et de la meilleure société; mais il se plaignoit sans cesse des cabales formées *pour lui enlever sa gloire. On parle*, disoit-il, *de la jalousie et des manœuvres qui règnent dans les cours, mais il y en a bien plus chez les gens-de-lettres.* Frédéric II, étant prince royal, avoit beaucoup admiré les écrits de Voltaire; devenu roi, il l'avoit invité souvent à venir s'établir dans sa cour. Voltaire avoit été voir le roi; il paroît qu'il a été même envoyé une fois auprès de sa majesté pour une mission de politique secrète : mais tant que madame du Châtelet vécut, il ne voulut jamais consentir à s'éloigner d'elle, pour fixer ailleurs son séjour. Après sa mort, le roi de Prusse ayant renouvellé ses instances, Voltaire se rendit à Potzdam en juin 1750. Frédéric II lui prodigua les plus grandes faveurs. Il le fit loger dans un appartement au-dessous de celui de sa majesté; il eut la

---

Voltaire ainsi que de M. du Châtelet. En regardant une personne qui étoit présente, il dit : *Fermons cette bague; car ceci ne fait honneur à personne.*

permission de la voir tous les jours à des heures réglées ; il eut la clef de chambellan, la croix du mérite, la table et les voitures de la cour, et une pension de près de mille louis. Toutes les branches de la famille royale, toute la noblesse la plus distinguée, à l'exemple du roi, s'empressèrent à lui rendre le séjour de Berlin agréable. Mais au milieu d'une aussi grande abondance de faveur, et par l'envie que cette faveur même inspiroit, par un ton quelquefois arrogant et déplacé, par une vivacité souvent audacieuse, et par des épigrammes mordantes où le roi n'étoit pas toujours épargné, il se fit beaucoup d'ennemis. Une dispute étant survenue entre Maupertuis, président de l'académie de Berlin, et Kœnig, membre de cette académie, Voltaire, ami de Kœnig, et qui plus est, ennemi de Maupertuis, prit parti pour Kœnig. Le roi crut qu'il étoit de son honneur et de son devoir de soutenir le président de son académie, et il fit brûler publiquement la *diatribe du docteur Akakia*, petite brochure de Voltaire, qui avoit fait rire le public et le roi lui-même. Voltaire se trouvant par-là extraordinairement humilié, renvoya au roi la clef de chambellan, la croix de l'ordre du mérite, et le brevet de sa pension, avec ces vers :

maison, qu'il fit l'épître qui commence par ces vers :

O maison d'Aristippe, ô jardin d'Épicure,
Vous qui réunissez, dans vos enclos divers,
Ce qui souvent manque à mes vers,
Le mérite de l'art soumis à la nature, *etc.*

Des querelles qui agitèrent cette petite république, la lui firent quitter, et il se fixa dans le pays de Gex, à une lieue de distance de Genève. Le village de Ferney, situé dans un désert, et qui ne renfermoit qu'une cinquantaine de pauvres paysans, devint, par ses soins, une petite colonie de douze cents ames, composée principalement d'artistes, et sur-tout d'horlogers; et ce qui prouve son influence salutaire sur l'industrie de ce petit pays, c'est qu'après sa mort, presque toutes les maisons en ont été abandonnées.

C'est à l'époque de son arrivée à Ferney (*), que commença une nouvelle ère pour Voltaire, qui avoit alors à-peu-près soixante et cinq ans. Il étoit loin du fracas du monde, il étoit libre, maître de ses heures et de toutes ses actions. Il y fit venir la petite-nièce de Corneille; il

(*) En 1759.

l'adopta comme sa fille propre, la fit élever, la dota de quarante mille écus, et la maria à un homme riche et fort considéré, nommé Dupuis. — C'est à Ferney qu'il a défendu avec tant de courage les Calas, les Sirven, les La Barre, les Montbailli, les serfs de Saint-Claude, et la mémoire de l'infortuné Lally. Il pouvoit dire avec beaucoup de justice :

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage.

Il auroit été heureux pour lui et pour les autres, s'il n'avoit jamais consulté que le véritable bonheur des hommes; mais c'est aussi de son laboratoire de Ferney, que sont sortis ces grands nombres d'écrits qui, dans la suite, ont causé tant de maux, et dont tant de personnes ont été la victime.

Il renouvella à Ferney sa correspondance avec Frédéric II, qui dura jusqu'à sa mort (*). L'impératrice de Russie le combla de ses bienfaits (**); et presque tous les princes et toutes

(*) Voltaire, en montrant à une personne de ma connoissance un buste de Frédéric II, qu'il avoit à Ferney, dit : « Cela lui ressemble, il est dur et poli comme le marbre. »

(**) Après la mort de Voltaire, Catherine II acheta sa bibliothèque. La plupart des livres sont apostillés de sa main en divers endroits.

les

les personnes distinguées de l'Europe, recherchoient son approbation, ou craignoient sa censure. Assis sur le tribunal littéraire, il avoit l'air de juger non seulement les gens-de-lettres, mais encore tout le genre humain.

Soit qu'il cédât aux instances de ses amis, ou peut-être à l'impulsion de sa vanité; soit qu'il voulût encore se rapprocher des scènes de sa jeunesse, au commencement de l'année 1778, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, il quitta sa retraite pour venir à Paris. Dans toute la route on lui prodigua des honneurs qu'aucun homme-de-lettres n'avoit jamais obtenus (*). Son arrivée à Paris produisit une sensation extraordinaire : on ne parloit que de lui; tout le monde cherchoit à le voir, demandoit *à lui être présenté*. Les académies allèrent en corps pour le complimenter. Son buste fut

(*) Il conserva, dans un âge aussi avancé, toute sa vivacité, et ce penchant épigrammatique, que ni les faveurs, ni la bonté, ni la soumission ne pouvoient désarmer. L'académie de Lyon lui envoya une députation de ses membres, pour le complimenter à son passage. Celui qui portoit la parole ayant dit que *l'académie de Lyon, fille de l'académie française*.... Voltaire l'arrêta tout court, et dit : *C'est une fille bien sage, monsieur, que l'académie de Lyon, et qui n'a jamais fait parler d'elle.*

couronné solemnellement au théâtre, après la troisième représentation d'*Irène*, et l'enthousiasme étoit universel. Mais il n'avoit plus de forces physiques pour soutenir ni cette agitation continuelle, ni le changement de toutes ses habitudes. Bientôt après son arrivée, il fut attaqué d'une forte hémorragie, qui le laissa très-foible, et frappé de l'idée d'une mort prochaine. Il disoit quelquefois : *Je suis venu ici chercher la gloire et la mort*. Étant venu voir à table le marquis de Villette chez qui il logeoit, il lui dit : *Vous êtes comme ces rois d'Égypte qui, en mangeant, avoient une tête de mort devant eux*. Un artiste lui ayant présenté un tableau de son triomphe, il lui dit: *C'est un tombeau qu'il me faut, et non pas un triomphe*. Il mourut le 30 mai 1778, dans sa quatre-vingt-cinquième année. Le curé de Saint-Sulpice lui refusa la sépulture (*), alléguant son refus à se conformer aux devoirs

(*) M. de V., par certains déréglemens qu'on lui attribuoit, avoit perdu entièrement l'estime du public. Le séjour de Voltaire dans sa maison, pendant son triomphant voyage, le mit en rapport avec plusieurs personnes de considération ; et M. de V., à cause de son hôte, avoit repris une certaine existence qu'il perdit ensuite. Lorsque Voltaire étoit à l'extrémité, on s'entretenoit devant

prescrits par la religion; mais on obtint ensuite, du ministre de Paris, la permission de

---

mademoiselle Quinaut, célèbre actrice, des difficultés qu'on prévoyoit devoir survenir pour sa sépulture. Mademoiselle Quinaut, après avoir écouté toutes les observations qu'on faisoit, dit : je vois que de cette mort il n'y aura que le marquis de V. d'enterré.

Mademoiselle Quinaut avoit beaucoup d'esprit, et des saillies très-heureuses. Elle se trouvoit un jour à table auprès de l'ambassadeur de Sardaigne, on parla du siége de Mahon; et l'ambassadeur voulant faire le plaisant, dit : Si M. de Richelieu n'entre pas par la porte, il entrera par la cheminée, par allusion à son aventure avec madame de La Popelinière. — Voilà bien, dit mademoiselle Quinaut, le propos d'un savoyard. — Vous savez, madame, que tous les ramoneurs à Paris, comme dans beaucoup d'autres grandes villes de l'Europe, sont de la Savoie.

Le duc d'Orléans, qu'on appelle le dévôt, et qui est mort à Sainte-Geneviève, en février 1752, avoit été à dix-sept ans, lorsqu'il étoit duc de Chartres, l'amant de mademoiselle Quinaut, sœur de celle dont je viens de parler, et qûi avoit également infiniment d'esprit. Elle étoit enceinte, au moment où ce prince tomba dangereusement malade : il fut dans peu de jours à l'extrémité; et le régent son père ayant assemblé trois ou quatre célèbres médecins, leur demanda de l'avertir au moment où il n'y auroit plus d'espoir. Désespéré de n'avoir point d'héritiers, quand la foible constitution du roi pouvoit, d'un moment à l'autre, rendre le trône vacant, il avoit résolu, dit-on, de marier le duc de Chartres, à l'article de la mort, à mademoiselle Quinaut. Elle pouvoit avoir un fils, et c'étoit une chance qu'il s'assuroit. Le danger

faire transporter son corps à Scellières, monastère de Bernardins, dont le neveu de Voltaire, M. Mignot, étoit l'abbé commandataire. Ainsi, après avoir dit beaucoup de mal des moines, et sur-tout des Bernardins, ce fut chez eux qu'il trouva la sépulture qu'on lui refusoit dans sa paroisse (*).

---

se dissipa dans peu, le duc de Chartres se rétablit, devint dévôt, et congédia mademoiselle Quinaut avec une pension de douze mille livres que la maison d'Orléans a payée pendant environ quatre-vingts ans, étant morte à quatre-vingt-seize ou quatre-vingt-dix-sept ans. Cette demoiselle Quinaut a depuis épousé le duc de Nevers, et n'a pas voulu, par modestie, en porter le nom. Elle avoit eu de M. de Nevers une fille, qu'il appeloit *Pantoufle*, et il dépensa beaucoup d'argent pour la marier. M. le duc de Nivernois dit à ce sujet : *Si mon père avoit plusieurs pantoufles comme celle-là*, *je n'aurois pas de souliers*.

(*) « Le siècle actuel offre une étonnante révolution de sentimens et de pensées. On refusa à Paris, il y a douze ans, la sépulture à Voltaire ; et il auroit eu le sort de mademoiselle Le Couvreur, sans l'adresse et le zèle de ses amis. On lui décerne ensuite une apothéose. Ses restes sont exhumés, et transportés dans cette capitale, qui lui avoit refusé un peu de terre, pour y recevoir des honneurs presque divins. Quarante-cinq ans avant ce triomphe accordé à ses mânes, Voltaire avoit été reçu de l'académie française, et il fut alors composé, par le poète Roi, une satyre contre lui, intitulée *Triomphe poétique*. Voltaire est dans un char ridicule ; on le fait partir de la

D'Alembert se plaint que madame de La Ferté-Imbaut lui fit fermer la porte de sa mère madame Geoffrin, pendant sa dernière maladie; mais d'Alembert lui-même, et d'autres amis de Voltaire parmi les *nouveaux philosophes*, l'entourèrent tellement, que rien n'a transpiré sur ce qu'il peut avoir dit en mourant: on sait seulement, avec certitude, qu'immédiatement après son hémorragie, il a vu une seule fois un confesseur.

Voltaire est presque l'unique homme-de-lettres qui ait fait une grande fortune par ses écrits. Il commença à être auteur et à s'acquérir de la renommée, lorsqu'il étoit encore très-jeune; il vendoit et revendoit ses ouvrages, et à de très-grands prix. Il reçut des bienfaits considérables de différens souverains. Il savoit tirer

---

Bastille; autour de ce char sont des emblêmes et des peintures satyriques: il s'arrête devant la comédie et l'académie.

» Combien ne doit-il pas paroître étrange que, quarante-cinq ans après cette satyre contre lui faite par le poète *Roi*, les restes de cet homme célèbre soient conduits en triomphe, et partent de cette même Bastille; que le convoi s'arrête devant la comédie et l'académie; que son char soit orné d'emblêmes, et de titres en son honneur; enfin, qu'une satyre ait tracé, en quelque sorte, la marche triomphale de ce singulier convoi? »

MEILHAN.

parti de son argent comme l'homme d'affaires le plus adroit. Il acheta de bonne heure des rentes viagères considérables à des prix les plus modiques, et il a vécu jusqu'à un âge très-avancé. On prétend qu'il mettoit à profit son air foible et délicat, pour obtenir un intérêt plus fort des fonds qu'il plaçoit en viager; et pour preuve de cette assertion, on raconte de lui l'anecdote suivante. Un marquis de Bellemar, gentil-homme normand, très-riche et très-avare, étoit en débat avec lui pour cinquante mille francs, dont Voltaire demandoit onze pour cent. Le marquis voulut juger par lui-même de l'état de la santé de son futur rentier, et fit dire à Voltaire qu'il se rendroit chez lui pour convenir de leurs faits. Il trouva Voltaire sur une chaise longue, ayant une table près de lui où étoient rangées diverses drogues. « Vous voyez, dit Voltaire d'une voix presque éteinte, l'état où je suis; vous aurez bon marché de moi, M. le marquis, je n'ai pas un an à vivre. » Le marquis se défiant un peu, le regardoit, incertain de ce qu'il accorderoit; mais occupé sérieusement de son affaire, il lui vint dans l'esprit un moyen de s'assurer des forces du malade, qui consistoit à faire tomber la conversation sur quelque chapitre propre à

l'animer. Il n'attendit pas long-temps pour que Voltaire lui en fournît l'occasion. « Les médecins me tuent, dit-il, avec leurs drogues. » Alors le marquis lui répondit : « Il y a un grand médecin, monsieur, c'est Dieu : vous devez mettre votre confiance en lui. » Voltaire gardoit le silence. L'autre alors lui parle de ce que Dieu avoit fait pour les hommes, en leur envoyant son fils pour les sauver. « De qui me parlez-vous-là », s'écrie Voltaire avec vivacité et en colère ? Il jette son couvrepied, se lève, et déclame avec véhémence contre la religion chrétienne. « Monsieur, dit le Normand, je ne puis donner tout au plus que huit pour cent, à un homme qui parle avec autant de feu, qui a la voix aussi forte et les yeux aussi animés.

Mais le sentiment dominant de Voltaire, et auquel tous ses autres sentimens étoient subordonnés, étoit l'amour-propre, une extrême vanité. Ce sentiment le portoit à faire et à dire des choses les plus extravagantes, et influoit sur presque toutes ses actions. Il étoit un jour chez madame du Châtelet, et paroissoit soucieux ; elle lui demanda plusieurs fois s'il avoit quelque chagrin, et il répondit que non, avec un ton d'humeur. Dans le même temps, on crioit dans la rue un arrêt du parlement, qui

condamnoit à la roue un fameux voleur. Madame du Châtelet dit alors en plaisantant à Voltaire : « Je vois à présent ce qui vous rend triste : c'est qu'on parlera aujourd'hui plus de cet homme qu'on va rouer, que de vous. »

Quant aux sentimens religieux de Voltaire, il paroît évidemment, à ce qu'il me semble, qu'il étoit purement *déiste*, et qu'il croyoit à l'immortalité de l'ame, de cet être distinct de la matière, qui développe à chaque instant les qualités qui lui sont propres (*). On peut ajouter encore à l'appui d'un grand nombre d'autres preuves de ce que j'avance, ce que madame du Châtelet a écrit, sous les yeux de Voltaire, à son fils le feu duc du Châtelet, sur l'*existence de Dieu;* et on peut regarder les sentimens exprimés par madame du Châtelet, comme ceux de Voltaire. Elle écrivit sous ses yeux.

On voit clairement, dans ses ouvrages, sa

(*) « J'avoue, dit Montesquieu, que je ne suis pas » si humble que les *athées*. Je ne sais comment ils pensent, » mais pour moi, je suis charmé de me croire immortel » comme Dieu même. Indépendamment des idées révé- » lées, les idées métaphysiques me donnent une très-forte » espérance de mon bonheur éternel. »

manière

manière de penser sur les différens cultes pratiqués par les divers peuples de la terre. On voit qu'il étoit persuadé que chacun est soumis à une croyance quelconque, par l'effet de l'éducation. On peut citer plusieurs passages, même de ses tragédies. Par exemple :

Je le vois trop, les soins qu'on prend de notre enfance,
Forment nos sentimens, nos mœurs, notre croyance:
J'eusse été, près du Gange, esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.
L'instruction fait tout; et la main de nos pères
Grave en nos foibles cœurs ces premiers caractères.

Zaïre.

Ces vers sont déplacés, absurdes même dans la bouche d'une esclave de dix-huit ans, élevée dans un sérail. Voltaire lui fait parler le langage qu'il auroit pu prêter à Socrate; mais les sentimens exprimés par Zaïre, font connoître ceux de Voltaire.

On peut ajouter également ces beaux vers d'Alzire :

O toi, Dieu des chrétiens!
Les seuls Européens sont-ils nés pour te plaire?
Es-tu tyran d'un monde, et de l'autre le père?
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces foibles humains
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.

Et entre autres, ces vers de la Henriade, chant VII :

C'est cet Être infini qu'on sert et qu'on ignore :
Sous des noms différens, le monde entier l'adore.
Du haut de l'empirée il entend nos clameurs :
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,
Ces portraits insensés, que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense.

La Mort auprès de lui, fille affreuse du Temps,
De ce triste univers conduit les habitans.
Elle amène à-la-fois les bonzes, les brachmanes,
Du grand Confucius les disciples profanes,
Des antiques Persans les secrets successeurs,
De Zoroastre encore aveugles sectateurs;
Les pâles habitans de ces froides contrées,
Qu'assiégent de glaçons les mers hyperborées;
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables sujets.
Le dervis étonné, d'une vue inquiète,
A la droite de Dieu cherche en vain son prophète.
Le bonze, avec des yeux sombres et pénitens,
Y vient vanter en vain ses vœux et ses tourmens.

A ta foible raison garde-toi de te rendre :
Dieu t'a fait pour l'aimer, et non pour le comprendre.
Invisible à tes yeux, qu'il règne dans ton cœur :
Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur;
Mais il punit aussi toute erreur volontaire :
Mortel, ouvre les yeux, quand son soleil t'éclaire !

. . . .

Une personne qui a beaucoup connu Voltaire, et qui a passé des mois entiers chez lui à Ferney, m'a raconté qu'en parlant un jour avec lui de la religion, il répondit : « D'après ce que » vous me dites, j'ai droit de vous demander, » monsieur, *si vous croyez en Dieu;* et si vous » y croyez, si c'est à un Dieu juste et miséri- » cordieux, ou à un Dieu injuste et cruel? » Quant à moi, je dirai à un chrétien, *soyez* » *bon chrétien;* à un musulman, *soyez bon* » *mahométan;* à tous, *faites du bien autant* » *que vous le pouvez; ne haïssez personne; et* » *en toute humilité, adorez l'Être-Suprême.* » Voilà des principes, monsieur, qui devroient » être gravés, non pas sur des tables d'airain, » mais dans les cœurs de la jeunesse (*). »

Étant à Lunéville, il jouoit au piquet avec madame Alliot. Un très-grand coup de tonnerre se fit entendre pendant la partie, et

(*) Ceci me rappelle ce que disoit Mélanchton, le plus instruit, le plus éloquent, le plus doux et le plus modéré des réformateurs. Sa mère, qui étoit bonne catholique, lui ayant demandé ce qu'il falloit qu'elle crût au milieu de tant de disputes, il répondit : *Ma mère, continuez de croire et de prier comme vous avez fait jusqu'à présent, et ne vous laissez point troubler par des disputes de religion.*

madame Alliot troublée ne songeoit plus à son jeu. Voltaire en fit l'observation, et la plaisanta sur sa frayeur. Des personnes qui étoient auprès d'elle en furent surprises, et observèrent qu'elle n'avoit jamais paru craindre le tonnerre. Madame Alliot répondit : « J'en conviens; mais s'il faut dire la vérité, c'est parce que je me trouve avec M. de Voltaire. » Celui-ci indigné, jeta les cartes, et dit emphatiquement à madame Alliot : « J'ai dit plus de bien de celui qui le lance, que vous n'en avez jamais pensé. »

Les écrits de Voltaire respirent la tolérance et l'amour de l'humanité; mais en ne desirant peut-être au commencement que de corriger des abus, il s'est insensiblement fait chef d'une secte qui, sous prétexte d'attaquer la superstition, a cherché à détruire la religion chrétienne, et a porté atteinte aux premiers liens de la société.

« Il a employé, dans les nombreux combats » qu'il a livrés au christianisme, et les subtilités » de la métaphysique, et les armes du ridicule; » il a enfin confondu perpétuellement la reli- » gion avec les abus commis par ses ministres. » Il est constant que Voltaire avoit fait, de » concert avec d'Alembert et Diderot, le projet » de saper les fondemens de l'église. Une

» multitude de lettres de ce grand écrivain, » ne laissent aucun doute sur une association » de théistes dont il étoit le chef, et qui étoient » enflammés du desir de répandre leur doctrine. » La composition de sa bibliothèque fait con» noître quelle étoit la domination de ce projet » sur son esprit. Elle contient un nombre pro» digieux de livres sur l'histoire ecclésiastique, » et de théologiens, qui sont chargés de notes » et de marques, propres à lui rappeler des » passages dont il croyoit pouvoir faire usage » contre la religion. On s'empressoit aussi de » lui envoyer de tous les pays, soit des anec» dotes scandaleuses sur les ministres de la » religion, soit des traits de fanatisme ou de » superstition des temps anciens; et il avoit » soin de rassembler ces matériaux, dont il » faisoit usage dans l'occasion (*). »

Voltaire continua d'employer des remèdes violens contre des maux que la main du temps auroit infailliblement guéris. Les scènes atroces produites par l'esprit d'intolérance, ne pouvoient plus être renouvellées. Les connoissances en tout genre étoient trop généralement répandues, pour ne pas opérer bientôt toutes

(*) Meilhan.

les réformes nécessaires, soit dans les gouvernemens, soit dans l'église ; mais les personnes sages et vertueuses desiroient qu'elles arrivassent par degrés, sans choc, sans que le trône et l'autel fussent renversés (*).

Je ne prétends nullement examiner les ouvrages dramatiques de Voltaire. Je vous prierai d'avoir recours, pour cet article, à ce que dit M. de La Harpe dans son *Cours de Littérature,* en observant cependant que sa prédilection pour Voltaire, lui fait porter quelquefois l'admiration pour ses ouvrages au-delà des bornes de la vérité. En le comparant avec Racine, il distingue leurs différentes manières, leurs talens divers ; mais dans l'ensemble de leur mérite, il a l'air de faire presque pencher la balance en faveur de Voltaire : sentiment qui n'est embrassé par aucun autre écrivain.

Les plus estimées de ses tragédies sont *Œdipe, Brutus, Zaïre, Alzire, la Mort de*

(*) « La philosophie est l'amour de la sagesse et de la vérité. »

« La religion est le perfectionnement de la philosophie dans nos rapports avec Dieu et nos semblables, et le moyen le plus puissant pour remplir tout ce que la raison enseigne de parfaitement bon, et de vraiment nécessaire et utile à la société. »

César, *Mahomet*, *Mérope*, *Oreste*, *l'Orphelin de la Chine*, et *Tancrède;* mais c'est entre *Mahomet* et *Mérope* peut-être qu'on auroit à choisir, pour déterminer quelle est la plus belle de ses pièces.

La force des pensées et l'énergie de l'expression, caractérisent Corneille ; la sensibilité et la correction sont les qualités éminentes de Racine ; Crébillon possède l'art d'inspirer la terreur; Voltaire s'est créé un nouveau domaine, celui de l'esprit philosophique qui règne dans ses ouvrages. Observez ce qu'il fait dire à César, quand on vouloit le détourner d'aller au sénat :

Va, César n'est qu'un homme, et je ne pense pas
Que le Ciel à mon sort à ce point s'inquiète,
D'animer pour moi seul la nature muette,
Et que les élémens paroissent confondus,
Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus.

Corneille et Racine auroient fait parler César en héros qui méprise les dangers; Voltaire le fait parler en philosophe.

Mais Voltaire n'a pas réussi dans le genre comique. Cependant *l'Enfant prodigue*, *Nanine*, et *l'Écossoise*, ont eu des succès, et resteront au théâtre.

Tous ses opera ont été mal reçus dans le temps, et on a bientôt cessé de les jouer; il convenoit lui-même qu'ils ne valoient rien. « J'ai fait, dit-il, une grande sottise de com- » poser un opera; mais l'envie de travailler » pour un homme comme Rameau, m'avoit » emporté. Je ne songeois qu'à son génie, et » je ne m'appercevois pas que le mien (s'il » est vrai que j'en aie) n'est point fait du tout » pour le genre lyrique. »

Les Français avoient fait de vains efforts pour suivre les traces d'Homère et de Virgile; et quelques poëmes épiques, dont j'ai fait mention dans l'article *Poésie*, sembloient avoir prouvé que le génie de la langue française ne se prêtoit pas à ce genre sublime. Voltaire ne fut point découragé de ce que de mauvais poètes n'avoient pas réussi, et il fit la *Henriade*. Ce poëme renferme de très-beaux morceaux, mais il est dénué d'intérêt; l'auteur ne pouvoit employer ni les ingénieuses fictions de la fable, ni, à l'exemple du Tasse, les enchantemens, pour peindre Henri IV, et des héros si près de son temps. Il étoit, à cet égard, dans le même cas que Lucain, qui avoit à peindre Pompée et César. Voltaire ayant besoin de l'intervention de quelque être allégorique, a personnifié la

la discorde. C'est la perpétuelle courrière de son poëme : elle va sans cesse de Rome à Paris, et de Paris à Rome, et rien n'est plus froid. Il copie Homère et Virgile pour la descente aux enfers, et il auroit pu se passer à cet égard de la fable. Par exemple, il auroit pu transporter Henri IV à Saint-Denis, et lui donner, à l'aspect des monumens de chacun des rois ses prédécesseurs, des leçons utiles et frappantes. On a cru avec raison qu'il auroit pu se dispenser de placer dans son poëme le changement de religion d'Henri IV.

Voltaire a eu le mérite unique, dans le temps où il a écrit, d'avoir fait régner dans son poëme des sentimens d'humanité, l'horreur de la persécution, et l'indulgence pour les erreurs.

Ce qui est peut-être le plus admiré dans cet ouvrage, c'est le chant de la Saint-Barthélemy, et la mort de Coligny, l'assassinat d'Henri III, la bataille d'Ivry, et la description du temple de l'amour.

Bataille d'Ivry, chant VIII.

. . . .

On se mêle, on combat; l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,

La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire;
Là, le frère en fuyant meurt de la main d'un frère.
La nature en frémit, et ce rivage affreux
S'abreuvoit à regret de leur sang malheureux.

Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
De bataillons sanglans, de troupes renversées,
Henri pousse, s'avance, et se fait un chemin.
Le grand Mornay le suit, toujours calme et serein:
Il veille autour de lui, tel qu'un puissant génie;
Tel qu'on feignoit jadis, aux champs de la Phrygie,
De la terre et des cieux les moteurs éternels,
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels;
Ou tel que du vrai Dieu les ministres terribles,
Ces puissances des cieux, ces êtres impassibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le destin;
Aux chefs des légions il les porte soudain:
L'officier les reçoit, sa troupe impatiente
Règle au son de sa voix sa rage obéissante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps;
Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
Mornay revole au prince, il le suit, il l'escorte;
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte;
Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
De se souiller du sang des malheureux humains.

De son roi seulement son ame est occupée :
Pour sa défense seule il a tiré l'épée;
Et son rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, et ne la donne pas.

De Turenne déjà la valeur indomptée
Repoussoit de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portoit par-tout la crainte et le trépas;
D'Ailly, tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui, dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend, malgré son âge, une force nouvelle.
Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçans :
C'est un jeune héros à la fleur de ses ans,
Qui, dans cette journée illustre et meurtrière,
Commençoit des combats la fatale carrière:
D'un tendre hymen à peine il goûtoit les appas,
Favori des amours, il sortoit de leurs bras;
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes,
Avide de la gloire, il voloit aux alarmes.
Ce jour, sa jeune épouse, en accusant le Ciel,
En détestant la ligue et ce combat mortel,
Arma son tendre amant, et d'une main tremblante
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
Et couvrit en pleurant, d'un casque précieux,
Ce front si plein de grace et si cher à ses yeux.

Il marche vers d'Ailly, dans sa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flamme, de poussière,
A travers les blessés, les morts et les mourans;
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs;
Tous deux sur l'herbe unie, et de sang colorée,
S'élancent, loin des rangs, d'une course assurée.

Sanglans, couverts de fer, et la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues :
Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues,
Qui portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, et volent sur les vents ;
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent;
La foudre en est formée, et les mortels frémissent.
Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Discorde accourut, le démon de la guerre,
La Mort, pâle et sanglante, étoient à ses côtés :
Malheureux, suspendez vos coups précipités !
Mais un destin funeste enflamme leur courage;
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connoissent pas.
Le fer qui les couvroit, brille et vole en éclats;
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle :
Leur sang qui rejaillit, rougit leur main cruelle.
Leur bouclier, leur casque arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, et repousse la mort.
Chacun d'eux, étonné de tant de résistance,
Respectoit son rival, admiroit sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière ;
Son casque, auprès de lui, roule sur la poussière.
D'Ailly voit son visage : ô désespoir! ô cris!
Il le voit, il l'embrasse, hélas! c'étoit son fils.

Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournoit contre son sein ses parricides armes:
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur.
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur;
Il déteste à jamais sa coupable victoire:
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire;
Et se fuyant lui-même, au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
Là, soit que le soleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisoit redire aux échos attendris,
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
Du héros expirant la jeune et tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords:
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit son époux: elle tombe éperdue;
Le voile de la mort se répand sur sa vue:
Est-ce toi, cher amant? Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne sont point entendus.
Elle rouvre les yeux; sa bouche presse encore,
Par ses derniers baisers, la bouche qu'elle adore:
Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant,
Le regarde, soupire, et meurt en l'embrassant.

Père, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces temps exemple lamentable!
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères!

Il est seul contre tous, abandonné du sort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis, du haut des cieux, dans ce danger terrible,
Donne au héros qu'il aime une force invincible:
Il est comme un rocher qui, menaçant les airs,
Rompt la course des vents, et repousse les mers.
Qui pourroit exprimer le sang et le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage?
O vous, mânes sanglans du plus vaillant des rois,
Éclairez mon esprit, et parlez par ma voix!
Il voit voler vers lui sa noblesse fidelle;
Elle meurt pour son roi, son roi combat pour elle.
L'effroi le devançoit, la mort suivoit ses coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux.

Long-temps cet étranger, trompé par son courage,
Avoit cherché le roi dans l'horreur du carnage;
Dût sa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritoit son orgueil.
Viens, Bourbon, crioit-il! viens augmenter ta gloire:
Combattons, c'est à nous de fixer la victoire.
Comme il disoit ces mots, un lumineux éclair,
Messager des destins, fend les plaines de l'air.
L'arbitre des combats fait gronder son tonnerre:
Le soldat sous ses pieds sentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les Cieux lui doivent leur appui,
Qu'ils défendent sa cause, et combattent pour lui;
Que la nature entière, attentive à sa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçoit sa victoire.
D'Egmont joint le héros, il l'atteint vers le flanc;
Il triomphoit déjà d'avoir versé son sang.

Le

Le roi qu'il a blessé, voit son péril sans trouble;
Ainsi que le danger, son audace redouble:
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ d'honneur
Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.
Loin de le retarder, sa blessure l'irrite;
Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite:
D'Egmont, d'un coup plus sûr, est renversé soudain;
Le fer étincelant se plongea dans son sein.
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulèrent;
Des ombres du trépas ses yeux s'enveloppèrent,
Et son ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aspect de son père excita ses remords.
Espagnols tant vantés, troupe jadis si fière,
Sa mort anéantit votre vertu guerrière;
Pour la première fois, vous connûtes la peur.

L'étonnement, l'esprit de trouble et de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée;
Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée.
Les chefs sont effrayés, les soldats éperdus:
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent.
Les uns, sans résistance à leur vainqueur offerts,
Fléchissent les genoux, et demandent des fers.
D'autres, d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont se précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

Mayenne, en ce tumulte, incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille, et maître encor de soi,
Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle,
Et tombant sous ses coups, songe à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accusoit les Flamands, la fortune et les Cieux.
Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne!
Quittez, lui dit son chef, une fureur si vaine;
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer sa perte et son malheur!
Que vous et Bois-Dauphin, dans ce moment funeste,
De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
Suivez-moi l'un et l'autre aux remparts de Paris;
De la ligue, en marchant, ramassez les débris :
De Coligny vaincu surpassons le courage.
D'Aumale, en l'écoutant, pleure et frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter :
Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,
Qui, docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connoît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paroît menacer même en obéissant.
. . . .

Description du Temple de l'Amour, chant IX.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie,
S'élève un vieux palais respecté par le temps :
La nature en posa les premiers fondemens;
Et l'art ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.

Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verts,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, et les présens de Flore;
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De sa main bienfaisante accordoit aux humains,
Un éternel repos, des jours purs et sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs;
Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtresses,
Qui célèbrent leur honte, et vantent leurs foiblesses.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs,
Et dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
Dans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du temple sacré, les Graces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
La molle volupté, sur un lit de gazons,
Satisfaite et tranquille, écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le mystère en silence,
Le sourire enchanteur, les soins, la complaisance,
Les plaisirs amoureux et les tendres desirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les plaisirs.

On est contraint d'avouer que *la Pucelle* est le poëme de Voltaire où l'on trouve le plus d'invention, de beautés de détail, et de charmes dans la poésie et les descriptions; mais on y trouve en même temps des indécences dégoûtantes. On prétend que, dans ce poëme, il y a plusieurs traits imités de l'*Orlando*, de l'Arioste.

Dans *le Temple du Goût*, il y a des vers très-agréables et des critiques fines, quoique quelquefois trop sévères. Dans les vers suivans, il laisse percer sa haine implacable contre J. B. Rousseau:

O vous! messieurs les beaux-esprits,
Si vous voulez être chéris
Du dieu de la double montagne,
Et que dans vos galans écrits
Le dieu du goût vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez point en Allemagne.

Voltaire prétendoit que les poésies de Rousseau, par son séjour en Allemagne, étoient *infectées de germanismes*.

En parlant de lui-même, il dit:

Cent petits rivaux inconnus
Crieroient bien vîte à la satyre:

Corrigez-vous sans les instruire,
Donnez plus d'intrigue à Brutus,
Plus de vraisemblance à Zaïre;
Et, croyez-moi, n'oubliez plus
Que vous avez fait Artémire.

Le Temple de la Vérité est encore plus estimé que *le Temple du Goût*, soit pour des idées plus heureuses, soit pour la versification :

A ses côtés, sa fidelle interprête,
La Vérité, charitable et discrète,
Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'ose consulter:
Nul ne l'approche, et chacun la regrette, *etc.*

Mais l'invocation de la Vérité dans la Henriade est d'un genre bien supérieur :

Descends du haut des cieux, auguste Vérité!
Répands sur mes écrits ta force et ta clarté.
Que l'oreille des rois s'accoutume à t'entendre!
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre;
C'est à toi de montrer aux yeux des nations
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis comment la Discorde a troublé nos provinces;
Dis les malheurs du peuple et les fautes des princes.
Viens, parle, et s'il est vrai que la fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler sa douce voix;

Si sa main délicate orna ta tête altière,
Si son ombre embellit les traits de ta lumière,
Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, et non pour les cacher.

Ses discours en vers sur l'égalité des conditions, etc., sont regardés comme les ouvrages les plus finis de Voltaire; ce sont *des traités de morale parés des charmes de la poésie*.

Son poëme sur *la Loi naturelle* a été sévèrement critiqué, non seulement pour les opinions qu'on y trouve, mais pour les négligences qui le déparent. On y lit des vers qui sont bien dans la tournure de l'esprit de Voltaire :

Un doux inquisiteur, un crucifix en main,
Au feu, par charité, fait jeter son prochain,
Et pleurant avec lui d'une fin si tragique,
Prend, pour s'en consoler, son argent qu'il s'applique.

Le jugement qu'il porta sur Pope, dans l'exorde de ce poëme, choqua extrêmement les admirateurs de Boileau; il dit :

Dans cette nuit d'erreur où le monde est plongé,
Apportons, s'il se peut, une foible lumière.
Nos premiers entretiens, notre étude première,
Étoient, je m'en souviens, Horace avec Boileau :
Vous y cherchiez le *vrai*, vous y goûtiez le *beau*.
Quelques traits échappés d'une utile morale,
Dans leurs piquans écrits brillent par intervalle ;

Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré:
D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré,
Il porta le flambeau dans l'abîme de l'être,
Et l'homme avec lui seul apprit à se connoître.
L'art quelquefois frivole, et quelquefois divin,
L'art des vers est dans Pope utile au genre-humain.
Que m'importe en effet que le flatteur d'Octave,
Parasite discret, non moins qu'adroit esclave,
Du lit de sa Glycère ou de Ligurinus,
En prose mesurée insulte à Crispinus?
Que Boileau répandant plus de sel que de grace,
Veuille outrager Quinault, pense avilir le Tasse?
Qu'il peigne de Paris les tristes embarras,
Ou décrive en beaux vers un fort mauvais repas? *etc.*

Et dans une de ses lettres:

« Je voudrois vous envoyer deux ou trois » pièces de M. Pope, le meilleur poète de » l'Angleterre, et à présent de tout le monde. » J'espère que vous savez assez d'anglois pour » sentir toutes les beautés de ses ouvrages. Pour » moi, je trouve l'essai sur la critique aussi » supérieur à l'art poétique d'Horace, que le » poëme de la boucle de cheveux me paroît » l'être au Lutrin de Despréaux. Je n'ai vu en » aucun endroit une imagination aussi aimable, » des graces si délicates, une aussi grande va- » riété, tant d'esprit, tant de connoissance du » monde, que dans cette petite production. »

La

La Vie de Paris et de Versailles est une pièce pleine de goût, et une peinture fidelle des mœurs de ce temps.

Il y a un nombre d'autres morceaux poétiques, qui sont tous plus ou moins agréables, où l'on trouve de la facilité, de la grace, de la philosophie, et cette plaisanterie qui lui est propre.

La pièce charmante intitulée *les Tu et les Vous*, fut adressée à madame de Gouvernet; et Voltaire, à son dernier voyage à Paris, lui fit la faveur unique d'aller dîner chez elle.

C'est une chose remarquable, que l'auteur de *la Pucelle* ait su réprimer dans ses *Contes* cet esprit de licence qu'on a tant blâmé dans les contes de La Fontaine.

J'ai observé ailleurs que Voltaire sera rarement cité comme historien : il néglige trop les faits; il consulte les vraisemblances plutôt que les sources, et il ne produit jamais ses preuves. Il dit quelque part : « A l'égard des *petites* » *circonstances*, je les abandonne à qui vou- » dra; je ne m'en soucie pas plus que de l'his- » toire des quatre fils Aimon. » Mais il oublie que les *petites circonstances* sont souvent indispensables pour faire connoître les caractères des personnages, les mœurs du temps; et que

Dans l'*Histoire de la Russie*, sous Pierre-le-Grand, rien n'est approfondi; et des choses

---

plus digne de notre admiration. Il cimenta toutes les parties de son nouvel empire : *il réunissoit les Grecs avec les Perses, et il faisoit disparoître les distinctions du peuple conquérant et du peuple vaincu.* D'autres héros détruisent : Alexandre fonda plus de villes qu'il n'en détruisit. Après ses victoires, il faisoit des loix, établissoit des colonies, et faisoit fleurir le commerce. Il encourageoit et protégeoit les arts. Toutes ses opérations portent l'air de la plus profonde réflexion, soit pour préparer les succès, soit pour conserver ses conquêtes. Ce n'est pas dans Quinte-Curce qu'on apprendra ce qu'étoit Alexandre : c'est en étudiant les cartes, c'est en lisant attentivement Arrien; l'ouvrage de Vincent, publié depuis peu, sur le voyage de Néarque; le *Mémoire raisonné* du major Rennel, qu'on peut se former une idée du génie de cet homme vraiment immortel.

Pour apprécier Charles XII, on n'a qu'à lire ce que Montesquieu dit de ce prince.

« Charles XII, qui ne fit usage que de ses propres » forces, détermina sa chûte en formant des desseins qui » ne pouvoient être exécutés que par une longue guerre, » ce que son royaume ne pouvoit soutenir.

» Ce n'étoit pas un état qui fût dans la décadence qu'il » entreprit de renverser, mais un empire naissant. Les » Moscovites se servirent de la guerre qu'il leur faisoit, » comme d'une école. A chaque défaite, ils s'approchoient » de la victoire; et perdant au-dehors, ils apprenoient à » se défendre au-dedans.

» Charles se croyoit le maître du monde dans les déserts

pour décrire les établissemens et tous les changemens que le Czar avoit opérés dans l'intérieur de l'empire. Enfin, l'auteur étoit lui-même appesanti par l'âge. L'histoire de la Russie reste encore à faire. Un écrivain qui parle de cet empire avec beaucoup de justesse, s'exprime ainsi : « Un peuple sortant des ténèbres de la barbarie, marchant à pas précipités vers la lumière, venant mêler sa voix aux *diètes de l'Europe*, et tout à-la-fois cultivant les arts, disciplinant des troupes, créant une marine, établissant des sources pour l'industrie et le commerce, offre un grand spectacle pour l'esprit humain, et seroit un sujet digne des plus grands écrivains. »

L'*Essai sur l'Histoire générale*, écrit pour l'instruction de madame du Châtelet, est un ouvrage d'un genre neuf, et qui est digne d'admiration ; mais la haine de l'auteur contre les juifs et la religion chrétienne, l'emporte trop souvent au-delà des bornes prescrites par la raison.

« Voltaire, jetant un coup-d'œil quelquefois plus étendu que profond sur les objets qu'il envisage, ne se donne pas le temps de balancer les témoignages des auteurs originaux. Ses préventions l'emportent trop loin : il se passionne

contre des opinions, au lieu de juger tranquillement les faits; et alors des sarcasmes indignes de l'histoire défigurent cet Essai, où des parties admirables demandent grace cependant pour les défauts. »

Dans le morceau sur les croisades, Voltaire dit :

« La Palestine n'étoit que ce qu'elle est aujourd'hui, le plus mauvais pays de tous ceux qui sont habités dans l'Asie. Cette petite province est dans sa longueur d'environ quarante-cinq lieues communes, et de trente-cinq de largeur; elle est couverte presque par-tout de rochers arides, sur lesquels il n'y a pas une ligne de terre. »

Il paroît que l'ancienne Palestine, au contraire, avoit plus de cent lieues de longueur, et plus de soixante en largeur; que la nation juive (ou hébraïque) formoit près de six millions d'ames; et que le pays étoit bien cultivé, en exceptant les environs de Jérusalem, qui ont toujours été stériles et pierreux.

Il dit aussi qu'il n'y avoit d'autres bêtes de monture et de charge, que des ânes; cependant il est positif qu'il y avoit des chevaux et des chameaux, comme il y en a dans presque tous les pays de l'Asie. On porte les chevaux de

Salomon à un nombre trop prodigieux peut-être, mais cela prouve toujours qu'il y avoit des chevaux.

On peut cependant considérer l'*Essai sur l'Histoire générale*, plutôt comme l'histoire de l'homme dans les différentes parties du globe, que comme l'histoire particulière des hommes et des nations.

Écoutons ce que dit Voltaire lui-même sur cet ouvrage, dans une de ses lettres, en parlant d'une édition furtivement faite à La Haye.

« Ce sont des recueils informes d'anciennes » études, dont je m'occupois, il y a environ » quinze ans, avec une personne respectable (*), » au-dessus de son sexe et de son siècle, dont » l'esprit embrassoit tous les genres d'érudition, » et qui savoit y joindre le goût, sans quoi cette » érudition n'eût pas été un mérite....

» Je préparois uniquement ce canevas pour » son usage et pour le mien, comme il est aisé » de le voir par l'inspection même du com- » mencement. C'est un compte que je me rends » librement à moi-même de mes lectures; » seule manière de bien apprendre et de se » faire des idées nettes : car lorsqu'on se borne

(*) Madame du Châtelet.

» à lire, on n'a presque jamais dans la tête » qu'un tableau confus....

» Mon principal but avoit été de suivre les » révolutions de l'esprit humain dans celles des » gouvernemens. Je cherchois comment tant » de méchans hommes, conduits par de plus » méchans princes, ont pourtant à la longue » établi des sociétés, où les arts, les sciences, » les vertus même, ont été cultivés....

» Je cherchois les routes du commerce qui » répare en secret les ruines que les sauvages » conquérans laissent après eux; je m'étudiois » à examiner, par le prix des denrées, la ri- » chesse et la pauvreté d'un peuple (*). J'exa- » minois sur-tout comment les arts ont pu » renaître et se soutenir parmi tant de ra- » vages....

» Cette partie de l'histoire étoit sans doute

(*) Il seroit à desirer que M. de Voltaire se fût expliqué plus clairement sur ce qu'il appelle *richesses*. Ce n'est pas par le prix des denrées qu'on doit juger de ce qu'on entend en général par *richesses de l'état ;* il dépend de la rareté ou de l'abondance des métaux en circulation, de la rareté ou de l'abondance de certaines denrées même. Un peuple chez lequel les denrées sont à bas prix, n'est riche ni en or ni en argent, mais il n'est pas pauvre non plus, puisque son sol suffit à tous ses besoins. Sous ce rapport, tout est proportionné.

» mon plus cher objet, et les révolutions des » états n'étoient qu'un accessoire à celles des » arts et des sciences. Tout ce grand morceau » qui m'avoit coûté tant de peines, m'ayant » été dérobé il y a quelques années, je fus » d'autant plus découragé, que je me sentois » absolument incapable de recommencer un si » pénible ouvrage....

» La partie purement historique resta in» forme entre mes mains. Elle est poussée jus» qu'au règne de Philippe II, et elle devoit se » lier au siècle de Louis XIV....

» Cette suite d'histoire, débarrassée de tous » les détails qui obscurcissent d'ordinaire le » fond, et de toutes les minuties de la guerre, » si intéressantes dans le moment, et si en» nuyeuses après, et de tous les petits faits » qui font tort aux grands, devoit composer » un vaste tableau, qui pouvoit aider la mé» moire en frappant l'imagination. »

Et dans un autre endroit, il dit :

« Je n'ai pas peint les *docteurs* assez ridi» cules, les hommes d'état assez méchans, et » la nature humaine assez folle : je me corri» gerai ; je dirai moins de vérités triviales, et » plus de vérités intéressantes. Je m'amuse à » parcourir les Petites-Maisons de l'univers :

» il y a peut-être de la folie à cela; mais elle » est instructive. L'histoire des dates, des gé- » néalogies, des villes prises et reprises, a son » mérite; mais l'histoire des mœurs vaut mieux » à mon gré. »

Dans les *Mélanges de Littérature*, on trouve des choses très-gracieuses, très-spirituelles; on y trouve toujours Voltaire.

Dans ses *Romans*, sous des fictions agréables ou amusantes, on retrouve l'esprit philosophique; mais quelquefois aussi cet esprit est poussé à l'extrême.

Le génie de Voltaire ne l'appeloit pas à des sciences profondes; et peut-être ne restera-t-il de ses nombreux ouvrages, que ses tragédies, ses pièces fugitives, et un poëme immoral. Si la Henriade ne se soutenoit pas d'elle-même, et par son propre mérite, elle se soutiendroit toujours par l'amour que son héros nous inspire.

Rien n'est moins juste que la critique de Voltaire sur les ouvrages de Shakespear (*).

« On a peine à concevoir, dit Meilhan, en

(*) Voyez l'article *d'Alembert*, auquel nous avons renvoyé tout ce qui regarde la critique de Voltaire et le mérite de Shakespear.

considérant le nombre de volumes que Voltaire a composés, qu'un seul homme ait pu suffire à des ouvrages aussi considérables. Mais il faut songer que cet homme unique a vécu quatre-vingt-quatre ans, et qu'il a composé pendant soixante-six sans interruption; qu'il n'a été distrait par aucun emploi public; qu'il a conservé jusqu'au dernier moment les facultés de son esprit, et qu'on a enfin imprimé jusqu'aux plus petits billets qu'il a écrits. De cette immense collection, si on ôtoit les répétitions des mêmes idées qui se représentent souvent, ses déclamations contre les Fréron, les Patouillet, etc., on diminueroit considérablement le nombre des volumes. »

Voltaire entraîna les esprits par le charme du ridicule, plutôt qu'il ne les subjugua par la force des raisonnemens; et aucun auteur, je crois, n'a écrit sa langue avec plus de goût, de grace et de légèreté. On lit Voltaire toujours avec plaisir : on y trouve un enchaînement naturel d'idées qui séduit, une manière de s'exprimer qui plaît et intéresse; on aime à l'entendre, même quand on ne pense pas comme lui. Des ouvrages comme ceux de Montesquieu, sont, comme il le dit lui-même, plus approuvés que lus; *de pareilles lectures*

» qui la dégradent; tous les charmes de l'esprit,
» et toutes les petitesses des passions; l'imagi-
» nation la plus brillante, le langage le plus
» cynique et le plus révoltant; de la philosophie
» et de l'absurdité; la variété de l'érudition,
» et les bévues de l'ignorance; une poésie ri-
» che, et des plagiats manifestes; de beaux
» ouvrages, et des productions odieuses; de la
» hardiesse, et une basse adulation; des leçons
» de vertu, et l'apologie du vice; des anathè-
» mes contre l'envie, et l'envie avec tous ses
» accès; des protestations de zèle pour la vé-
» rité, et tous les artifices de la mauvaise foi;
» l'enthousiasme de la tolérance, et les em-
» portemens de la persécution; des hommages
» à la religion, et des blasphêmes; des mar-
» ques publiques de repentir, et une mort
» scandaleuse : telles sont les étonnantes con-
» trariétés qui, dans un siècle moins conséquent
» que le nôtre, décideront du rang que cet
» homme unique doit occuper dans l'ordre des
» talens et dans celui de la société.

» Une admiration outrée lui a prodigué au-
» tant de louanges, que le zèle et la bonne
» critique ont enfanté de censures contre lui.
» Ses succès dans quelques genres lui ont pro-
» curé des suffrages qu'il ne méritoit pas dans

» d'autres. Les lumières du discernement ont
» été éclipsées par les transports de l'enthou-
» siasme, et on aura peine à croire jusqu'à
» quel point cette espèce de fanatisme a poussé
» son aveuglement. En un mot, malgré tant
» de disparates capables de faire ouvrir les yeux,
» tout ce que cet écrivain a produit, a été re-
» cueilli, cru, préconisé : il est devenu l'idole
» de son siècle; et son empire sur les esprits
» foibles ne sauroit être mieux comparé qu'à
» celui du grand *Lama*, dont on révère, comme
» chacun sait, jusqu'aux plus vils excrémens. »

L'auteur des *Trois Siècles de la Littérature française*, procède ensuite par examiner les principaux ouvrages de Voltaire; et quoiqu'il les examine comme critique plutôt sévère qu'indulgent, et qu'il expose sans détour ses erreurs et ses défauts, il rend cependant justice à son génie et à ses talens, et souvent le loue avec la même franchise qu'il l'a blâmé.

Une petite anecdote assez singulière mérite peut-être d'être citée, pour prouver combien tout ce qui avoit rapport à Voltaire acquéroit de prix. M. Hubert, homme d'esprit, avoit le talent de faire l'exacte ressemblance d'une personne, en découpant une carte à jouer qu'il tenoit avec des ciseaux derrière son dos. Il a
vécu

vécu long-temps avec Voltaire; et la mobilité de sa physionomie, très-expressive dans diverses situations, donna lieu à M. Hubert d'exercer son talent. Il en est résulté un très-grand nombre de figures de Voltaire : l'une est intitulée, *Voltaire en colère;* l'autre, *Boudeur, Chagrin, Railleur;* une entre autres, *Patte-de-velours*. L'impératrice de Russie acheta fort cher cette bizarre collection.

« Voltaire étoit assurément un beau génie; et il n'avoit pas encore, en 1753, rempli l'Europe de libelles impies, comme il le fit depuis pendant ses trente dernières années. Lorsqu'il fut forcé de quitter Berlin, il songea un moment à passer dans les états de l'impératrice-reine; il avoit fait autrefois une ode à sa louange, et venoit tout récemment d'en faire un brillant portrait dans son siècle de Louis XIV. Cependant cette grande princesse, informée de son dessein, dit tout haut : *M. de Voltaire doit savoir qu'il n'y a point de Parnasse dans mes états, pour un ennemi de la religion.* Voltaire fut bientôt instruit de ce qu'elle avoit dit pour qu'il le sût. Il fut quelque temps errant, jusqu'à ce qu'il trouvât un asyle sur le territoire de Genève, et bientôt un autre à l'extrémité de la frontière

de Bourgogne ; et il dut ce dernier à la protection toute-puissante du duc de Choiseul, qui alors tourna comme il voulut la volonté de Louis XV (*). »

Lorsque l'empereur Joseph parcourut différentes contrées de l'Europe, et qu'on sut qu'il devoit visiter la Suisse, Voltaire s'attendoit à ce qu'il viendroit à Ferney, et même en parloit comme d'une chose tout-à-fait certaine. Arrivé à Genève, Voltaire, qui avoit un courrier stationné dans l'endroit où l'on changeoit les chevaux, ayant été averti que la voiture de l'empereur approchoit, descendit jusqu'au bord de la route, accompagné de quelques personnes qui se trouvoient chez lui, pour complimenter et recevoir sa majesté. La voiture passa outre, sans que l'empereur jetât un seul regard ni sur Ferney, ni sur le maître du château, que probablement il ne voyoit pas. Voltaire parut extraordinairement affecté ; et dans son trouble, se tournant vers sa nièce et la prenant par le bras, il lui dit : *Rentrons, il nous méprise*. On prétend que l'empereur avoit défense de sa mère d'aller à Ferney.

(*) Extrait de l'*Histoire de la Philosophie du dix-huitième siècle*, par M. de La Harpe.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Rousseau, fils d'un horloger de Genève, naquit en cette ville le 28 juin 1712. Sa naissance coûta la vie à sa mère : ce qu'il appeloit le premier de ses malheurs. Pendant son enfance, il fut, comme Voltaire, foible et languissant; mais en avançant en âge, son corps se fortifia. Il donna de bonne heure des marques d'esprit, mais aussi de ce caractère inquiet et inconstant qu'il conserva toute sa vie. Son père, qui étoit homme instruit, connoissant les mathématiques, et lisant familièrement les auteurs latins, soigna sa première éducation. Quelques étourderies de jeunesse lui firent abandonner la maison paternelle : il quitta Genève ; et se trouvant expatrié et dans le besoin, *il changea*, dit-il, *de religion, pour avoir du pain*. Ayant demandé un asyle à l'évêque d'Annecy, ce prélat le confia aux soins de madame de Warens, qui avoit aussi, en 1726, abandonné la plus grande partie de ses biens, et la religion protestante, pour se faire catholique. Elle jouissoit d'une pension de deux mille livres que lui faisoit le roi de Sardaigne; et elle servit de mère, d'amie, et enfin d'amante au jeune Rousseau, qui a payé ses

bienfaits en déshonorant sa mémoire dans ses Confessions.

L'inconstance naturelle de Rousseau, autant que la nécessité de se procurer un état, l'engagea souvent à quitter cette femme généreuse. En 1741, il vint à Paris; il resta long-temps dans l'obscurité et dans la gêne. En 1743, quelqu'un qui le connoissoit le plaça auprès de M. de Montaigu, nommé ambassadeur à Venise, où il l'accompagna. Par le caractère intraitable, soupçonneux et bouillant de Rousseau, la mésintelligence se mit bientôt entre lui et M. de Montaigu, lequel fut fort aise de s'en débarrasser. De retour à Paris, il fut placé en qualité de commis chez M. Dupin, fermier-général, homme d'esprit, qui voyoit chez lui beaucoup de bonne compagnie et de gens-de-lettres. Rousseau parut pour la première fois sur la scène littéraire en 1750. L'académie de Dijon avoit proposé cette question: *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs?* Si Rousseau, comme il se le proposoit, eût soutenu l'affirmative, on n'auroit peut-être pas parlé de lui, mais un homme-de-lettres de ses amis lui promit des succès certains, s'il combattoit l'avis de tout le monde. Son discours parut, et

l'académie de Dijon eut l'imprudence de le couronner, après avoir eu celle de proposer une telle question. C'est ainsi qu'il entra, pour n'en plus sortir, dans la carrière des paradoxes. « Tous les ouvrages qu'il a donnés depuis, sont comme le développement du système dont ce discours est le premier germe. On trouve dans tous ses écrits sa passion pour la nature, et sa haine pour ce que les hommes y ont ajouté (*). »

Il fit ensuite paroître son *Discours sur les causes de l'inégalité parmi les hommes, et sur l'origine des sociétés*. Il s'étoit alors rendu dans sa patrie, et il dédia ce discours aux magistrats de Genève. Il abjura solemnellement la religion catholique, comme il avoit auparavant abjuré la religion protestante, et il fut réintégré dans ses droits de citoyen. Le discours, et sur-tout la dédicace, sont universellement regardés comme des chefs-d'œuvre d'éloquence, mais pleins de maximes hardies, d'idées bizarres, d'hypothèses et de problêmes. Il cherche à prouver non seulement que les hommes sont égaux par la nature, ce que personne ne disputeroit, mais qu'ils sont nés pour

(*) Lettre première de madame de Staël sur J. J. Rousseau.

vivre isolés, et qu'ils ont perverti l'ordre de la nature en se rassemblant en société. Il déprime l'*homme social*, et fait le plus beau tableau de l'*homme sauvage*. Ce fut peut-être dans ce moment d'enthousiasme pour l'indépendance, et lorsqu'il souhaitoit être plus libre encore que ses chers sauvages errant dans les forêts, qu'il agita la question sur l'existence de Dieu (*).

Toutes ses actions, comme toutes ses productions littéraires, sont marquées au coin de l'inconséquence. Peu de temps après avoir abjuré publiquement les dogmes de l'église romaine, il vint se fixer en France, pays catholique. On aimoit à Paris tout ce qui étoit nouveau, tout ce qui sortoit de l'ordre des choses établies. L'*esprit philosophique* avoit déjà fait de rapides progrès; et les opinions hardies de Rousseau, énoncées dans un style

(*) « On voit à chaque page combien il regrette la vie » sauvage. Il avoit son genre de misanthropie : ce n'étoient » pas les hommes, mais leurs institutions qu'il haïssoit. » Il vouloit prouver que tout étoit bien en sortant des » mains du Créateur; mais peut-être devoit-il avouer que » cette ardeur de connoître et de savoir, étoit aussi un » sentiment naturel, don du ciel, comme toutes les autres » facultés des hommes. »

Lettres sur J. J. Rousseau, par madame de Staël.

qu'on ne pouvoit se refuser d'admirer, avoient produit en sa faveur les impressions les plus fortes, sur-tout parmi les *nouveaux philosophes*. L'abbé de L**** m'a raconté que peu de temps après l'arrivée de Rousseau à Paris, visitant un jour une dame de sa connoissance, il vit chez elle un petit homme en habit gris, et perruque ronde, qui attiroit l'attention de toute la compagnie. Il n'avoit jamais vu Rousseau, mais il s'imagina que ce devoit être lui. La dame qui avoit amené Rousseau, cherchoit à l'engager à venir chez elle à la campagne; l'abbé de L**** se joignoit aux instances de cette dame; il parla de la beauté du lieu; et comme il savoit que Rousseau ne se nourrissoit alors que de laitage et de légumes, il vantoit le lait qu'il y trouveroit, en ajoutant, *et pour l'herbe, Monsieur, vous m'en parlerez*. Tous se regardoient, en craignant quelque éclat; mais Rousseau, se trouvant alors en bonne humeur, se mit à rire avec les autres (*).

(*) « Jean-Jacques Rousseau, le romancier de l'état sauvage, le détracteur de l'état civilisé, qui considère l'homme et jamais la société, le particulier et jamais le général, J. J. Rousseau s'extasie sur la force de corps du sauvage, et sur ses vertus hospitalières; il invective contre notre mollesse et notre égoïsme. Mais ces hommes si forts

Après avoir vécu quelque temps à Paris, il alla s'ensevelir à la campagne, pour échapper,

---

(qui ne le sont pas plus que nous), forment les plus foibles de tous les peuples; ces hommes si hospitaliers, sont les plus féroces des guerriers; et s'ils accueillent l'étranger, ils dévorent leurs ennemis. Chez nous, ces hommes amollis exécutent des choses extraordinaires. » Et on peut ajouter que ces égoïstes vont au secours de leur ennemi même, et ne mangent personne.

« *Certains philosophes*, dit Leibnitz, *ont pensé que » l'état naturel d'une chose, est celui qui a le moins » d'art; ils ne font pas attention que la perfection » comporte toujours l'art avec elle.*

» Cette pensée d'un des plus grands esprits qui aient » paru parmi les hommes, est, si l'on y prend garde, » une opinion universellement reçue. Ne dit-on pas qu'il » n'y a rien de si difficile à atteindre que le naturel? Et » tout le faux, le guindé, l'innaturel, se présente comme » de lui-même, et semble inné dans l'homme : ce n'est » qu'à force d'art, d'étude et d'efforts sur lui-même, » qu'il devient naturel dans ses manières, naturel dans » ses discours, naturel dans ses productions, bon, en un » mot, dans tout son être.

» L'état sauvage de société est à l'état civilisé, ce que » l'enfance est à l'état d'homme fait. L'état sauvage est » l'état *natif;* donc il est foible et imparfait : il se détruit » ou se civilise. L'état civilisé est l'état développé, ac- » compli, parfait; il est l'état naturel : donc il est l'état » fixe, l'état fort, j'entends de cette force propre et in- » trinsèque qui conserve ou qui rétablit.

» L'état sauvage est donc contre la nature de la société, » comme l'état d'ignorance ou d'enfance est contre la

disoit-il,

disoit-il, à la critique, et pour suivre le régime qu'exigeoit une strangurie dont il étoit souvent tourmenté.

Sa lettre à d'Alembert, d'après le conseil que d'Alembert, dans son article *Genève* de l'Encyclopédie, donnoit aux Génevois d'établir un théâtre dans cette ville, quoique remplie de paradoxes, contient des vérités importantes sur les mœurs en général (*). Jamais, peut-

---

» nature de l'homme : l'état *natif* ou *originel* est donc » l'opposé de l'état *naturel;* et c'est cette guerre intes- » tine de l'état *natif* ou mauvais, contre l'état *naturel* » ou bon, qui partage l'homme et trouble la société.

» La société la plus civilisée est donc la société la plus » naturelle, comme l'homme le plus perfectionné est » l'homme le plus naturel. Un Iroquois ou un Caraïbe » sont des hommes *natifs ;* Bossuet, Fénélon et Leibnitz » sont des hommes *naturels*.

» Cet état de société qui est plus ou moins contre na- » ture, se marque toujours par plus ou moins de foiblesse » et de dégénération; et c'est là l'unique motif de l'in- » contestable supériorité de la société chrétienne sur la » société mahométane, comme l'a dit Montesquieu; des » progrès toujours constans de l'une, malgré quelques » éclipses partielles; et de la dégénération successive de » l'autre, malgré quelques lueurs passagères, et des accès » de frénésie qui annoncent et préparent l'épuisement total. »

Mercure de France, *du* 4 *août* 1800.

(*) Cette lettre, comparée avec celle de d'Alembert,

être, Rousseau n'a écrit avec plus d'éloquence que dans cette lettre. L'amour de la patrie, l'enthousiasme de la liberté, les principes de la vertu paroissent inspirer sa pensée et animer ses paroles. Cependant, malgré la plus forte improbation des spectacles contenue dans cette lettre, il avoit écrit et fait imprimer *Narcisse,* comédie; et il avoit ensuite donné à l'Opera *le Devin du Village*, dont il avoit composé les vers et la musique. C'est à cette époque et à cette occasion que commença sa querelle avec Voltaire.

Rousseau aimoit la musique avec passion, et il avoit pris à Venise un goût exclusif pour la musique italienne. Son petit opera *le Devin du Village* est le seul que je connoisse dont les paroles et la musique soient du même auteur; et il en résulte un accord entre la musique et les paroles, qu'on trouve rarement dans aucun autre. Il a fait aussi pour plusieurs romances des airs simples, pleins de sensibilité, et également bien adaptés aux paroles.

Sa *Lettre sur la Musique française*, ou plutôt contre la musique française, produisit,

---

fait voir quelle distance il y avoit, pour le style, entre ces deux auteurs.

parmi les amateurs de l'opera, une fermentation qui eût été inconcevable dans tout autre pays et à toute autre époque. Il fut insulté, menacé, chansonné : *le fanatisme harmonique alla jusqu'à le pendre en effigie ;* et la querelle passant de Paris jusqu'au fond des provinces, par-tout on s'échauffa, on se querella; les meilleurs amis se brouillèrent. Rousseau, en affectant d'être affligé d'avoir excité une si grande sensation, en étoit probablement enchanté.

En 1761, il publia *la Nouvelle Héloïse*, ouvrage qui renferme beaucoup de beautés, et qui est aussi plein de défauts. Le ton des personnages est exagéré, et n'a aucune nuance qui les caractérise : dans les lettres de Julie, dans celles de Saint-Preux, on voit toujours Rousseau. C'est un hors-d'œuvre qui sort de l'ordre de la nature. On disoit que Rousseau avoit voulu faire un tour de force, et qu'il l'avoit manqué. Quelques lettres *sont admirables par la force et par la chaleur d'expression, par cette effervescence de sentimens, par ce désordre d'idées qui caractérisent une passion portée à son comble. Mais la lettre la plus touchante est souvent suivie d'une digression froide, d'une critique insipide, ou d'un*

paradoxe révoltant. Julie n'est pas seulement un composé de tendresse et de piété, de grandeur d'ame et de coquetterie, de naturel et de pédantisme, mais elle se permet des expressions, même dès le commencement de l'ouvrage, dont tout lecteur est étonné. On ne conçoit pas où Julie a pu apprendre des choses qu'il paroît clairement qu'elle savoit déjà. Un sentiment de délicatesse m'empêche de m'expliquer avec plus de clarté.

« Il paroît que le but de l'auteur », dit madame de Staël, « étoit d'encourager au repentir, » par l'exemple de la vertu de Julie, les fem» mes coupables de la même faute qu'elle. Je » commence par admettre toutes les critiques » que l'on peut faire sur ce plan. On dira qu'il » est dangereux d'intéresser à Julie; que c'est » répandre du charme sur le crime; et que le » mal que ce roman peut faire aux jeunes filles » encore innocentes, est plus certain que » l'utilité dont il pourroit être à celles qui ne » le sont plus. Cette critique est vraie. Je vou» drois que Rousseau n'eût peint Julie coupable » que par la passion de son cœur. . . . .

. . . .

» J'avoue donc, avec les censeurs de Rousseau, » que le sujet de Clarisse et de Grandisson est

Rousseau a déployé, d'une manière frappante, son malheureux talent de rendre tout problématique.

Le *Contrat social* qu'il publia en 1762, a valu à l'auteur les plus grands éloges de la part de quelques personnes : d'autres l'ont trouvé plein de contradictions et d'erreurs. Voltaire l'appeloit le *Contrat insocial*. On peut dire que c'est une de ces théories qu'un homme de génie, emporté par une imagination ardente, peut concevoir, mais que les personnes sages n'essaieront jamais de mettre en pratique. En quelques endroits il est obscur, presque incompréhensible; et Rousseau en convenoit lui-même. Quoique je ne puisse nullement souscrire à toutes ses idées, je ne dois pas cependant les réprouver toutes; et je pense à cet égard comme madame de Staël, que je serai toujours charmé de citer, lorsque je serai assez heureux de trouver que nous sommes du même sentiment.

« .... L'esprit humain, dit-elle, n'a point
» fait, en un moment, le pas immense de l'état
» sauvage à l'état civil : les idées se sont len-
» tement développées; les circonstances ont
» quelquefois fait naître des institutions si heu-
» reuses, que la pensée doit en envier la gloire

» au hasard. La plupart des gouvernemens se
» sont formés par la suite des temps et des évé-
» nemens; et souvent la connoissance de leur
» nature et de leur principe a plutôt suivi que
» précédé leur établissement....

».... Rousseau démontre qu'aucune con-
» vention ne peut subsister, qui soumette l'in-
» térêt général à l'intérêt particulier; qu'il est
» insensé de croire qu'une nation doive obéir
» à des loix qui sont contraires à son bonheur,
» et que sans son consentement, aucun gouver-
» nement puisse être établi ni maintenu; que
» la dépendance du plus fort, à l'égard du plus
» foible, est contraire à la raison comme à la
» nature; et qu'enfin l'idée d'un état despotique
» est encore plus absurde que révoltante; mais
» ce gouvernement excepté (les monstres ne
» sont pas comptés parmi les hommes), il n'en
» est point que Rousseau ne justifie; il remonte
» à l'origine de toute autorité sur la terre, et
» prouve même que la monarchie, établie par
» la volonté générale, fondée sur des loix que
» la nation seule a le droit de changer, est un
» gouvernement aussi légitime, et peut-être
» meilleur que les autres. J'oserai blâmer Rous-
» seau, cependant, de ne pas regarder comme
» libre la nation qui a ses représentans pour

» législateurs, et d'exiger l'assemblée générale
» de tous les individus. L'enthousiasme est
» permis dans les sentimens, mais jamais dans
» les projets; les défenseurs de la liberté doi-
» vent se préserver de l'exagération. . . . . .
» Le plan de l'ouvrage de Montesquieu est sans
» doute plus étendu que celui du Contrat so-
» cial : toutes les loix qui ont été faites y sont
» examinées, et mille biens de détail peuvent
» résulter encore de ce livre si remarquable
» par les idées générales; mais Rousseau ne s'est
» occupé que de la constitution politique des
» états, de celui qui a le pouvoir de donner des
» loix, non des loix elles-mêmes. . . . .
» . . . . Peut-être faut-il avoir administré soi-
» même, pour renoncer au bien idéal, pour se
» résoudre à placer le mieux qu'on peut obtenir,
» à côté du mal qu'on doit supporter; pour se
» borner à faire lentement quelques pas vers
» le but qu'on atteint si rapidement par la
» pensée. Enfin, peut-être faut-il avoir observé
» de près le malheur des peuples, pour regar-
» der encore comme une gloire suffisante, le
» léger adoucissement que l'on apporte à leurs
» maux. Qu'on place donc au-dessus de l'ou-
» vrage de Rousseau, celui de l'homme d'état
» dont les observations auroient précédé les
résultats,

» résultats, qui seroit arrivé aux idées générales » par la connoissance des faits particuliers, et » qui se livreroit moins en artiste à tracer le » plan d'un édifice régulier, qu'en homme » habile à réparer celui qu'il trouveroit cons- » truit.... »

Rousseau fit paroître, en 1762, son roman d'*Émile*, qui roule principalement sur l'éducation. A quelques égards et en certains points, il seroit à desirer qu'on observât quelques-uns de ses préceptes. Tout ce qu'il dit contre le vice, le luxe et les préjugés, est exprimé avec force et avec une éloquence rare; on doit dire même que, sous le rapport de la morale, la plupart de ses maximes méritent les plus grands éloges. On a remarqué, avec une grande vérité, que *s'il n'a pas toujours été vertueux, personne n'a mieux fait sentir que lui le prix de la vertu.*

« .... C'est l'éloquence de Rousseau », dit madame de Staël, « qui ranima le sentiment » maternel dans une certaine classe de la so- » ciété : il fit connoître aux mères ce devoir et » ce bonheur; il leur inspira le desir de ne » céder à personne les premières caresses de » leurs enfans; il interdit autour d'eux les ser- » viles respects des valets, qui leur font sentir

» leur rang, en leur montrant le contraste de
» leur foiblesse et de leur puissance; mais il
» permet les tendres soins d'une mère : ils ne
» gâteront point l'enfant qui les reçoit; être
» servi, rend tyran; mais être aimé, rend sen-
» sible. Qui, des mères ou des enfans, doit le
» plus de reconnoissance à Rousseau? Ah! ce
» sont les mères sans doute : ne leur a-t-il pas
» appris (comme l'écrivoit une femme, dont
» l'ame et l'esprit font le charme de ceux qu'elle
» admet à la connoître,) *à retrouver dans leur*
» *enfant une seconde jeunesse, dont l'espé-*
» *rance recommence pour elles, quand la pre-*
» *mière s'évanouit?* Ah! tout n'est pas encore
» perdu pour la mère malheureuse, dont les
» fautes ou la destinée ont empoisonné la vie :
» ces jours de douleur lui ont peut-être valu
» l'expérience, qui préservera des mêmes pei-
» nes le jeune objet de ses soins et de sa ten-
» dresse....

» Rousseau vouloit élever la femme comme
» l'homme, d'après la nature, et suivant les
» différences qu'elle a mises entre eux : mais
» je ne sais pas s'il faut tant la seconder, en
» fortifiant, pour ainsi dire, les femmes dans
» leur foiblesse. Je vois la nécessité de leur
» inspirer des vertus que les hommes n'ont pas,

» bien plus que celle de les encourager dans
» leur infériorité sous d'autres rapports : elles
» contribueroient peut-être autant au bonheur
» de leur époux, si elles se bornoient à leur
» destinée par choix plutôt que par foiblesse,
» et si elles se soumettoient à l'objet de leur
» tendresse par amour plutôt que par besoin
» d'appui. Une grande force d'ame leur est
» nécessaire : leurs passions et leur destinée
» sont en contraste dans un pays où le sort
» impose souvent aux femmes la loi de n'aimer
» jamais; où, plus à plaindre que ces pieuses
» filles qui se consacrent à leur Dieu, elles
» doivent accorder tous les droits de l'amour,
» et s'interdire tous les plaisirs du cœur. Ne
» faut-il pas un sentiment énergique de ses
» devoirs, pour marcher isolée dans le monde,
» et mourir sans avoir été la première pensée
» d'un autre, sans avoir sur-tout attaché la sienne
» sur un objet qu'on pût aimer sans remords?

» Rousseau, dira-t-on, ne s'occupoit pas des
» bizarres institutions de la vanité : il n'appuyoit
» pas un édifice qu'il eût voulu renverser; mais
» pourquoi donc a-t-il peint sa Sophie trop
» foible même pour la plus heureuse situation
» du monde? Comment, dans un morceau
» sublime d'éloquence, supplément de son

» ouvrage, a-t-il peint Sophie trahissant son » époux? Il a condamné lui-même son éducation : il l'a sacrifiée au desir de faire valoir » celle d'Émile, en donnant le spectacle de son » courage dans la plus violente situation du » cœur. Comment a-t-il pu se résoudre à nous » offrir Sophie au-dessous de tout, infidelle à » ce qu'elle aime? C'est plus que foible qu'il » l'a montrée. Avoit-elle besoin de force? Elle » avoit épousé son amant. Ah! pourquoi flétrir » le cœur par la triste fin de l'histoire d'Émile » et de Sophie? Pourquoi seconder ceux qui, » ne croyant pas à la durée des sentimens, » pensent qu'il est égal de commencer ou de » finir par ne pas s'aimer? Pourquoi dégrader » les femmes, en faisant tomber celle qui sembloit devoir être leur modèle? Ah! Rousseau, » c'est mal les connoître; leur cœur peut les » égarer, mais leur cœur sait les défendre : » aucune de celles même que la vertu seule » n'arrêteroit pas, unie à ton Émile, aimée par » lui, n'auroit changé la paix et le bonheur » contre le désespoir et la honte; aucune, foible » même comme tu veux les élever et les peindre, ne se fût bannie du paradis terrestre, » en rompant les liens d'un hymen formé par » l'amour.

» Je ne sais pas s'il falloit montrer Émile en » proie aux plus cruelles infortunes. L'influence » de la vertu sur le bonheur étoit un spectacle » plus utile : il est sans doute des peines dont » elle ne préserve pas; mais il en est tant qu'elle » épargne, qu'il est permis d'employer cet ap- » pât pour attirer vers elle....

» .... On reproche à Rousseau de donner » trop tard à son élève la connoissance d'un » Dieu : cette vérité de sentiment pourroit être » connue avant le développement des facultés » de l'esprit. Je ne sais pas cependant si ce » superbe mot de l'énigme du monde, ne frap- » peroit pas davantage celui qui ne l'appren- » droit qu'en le concevant. On a souvent re- » marqué que les merveilles de tous les jours » n'excitoient plus notre étonnement. Une » grande idée qu'un enfant met à son niveau, » qu'il rapproche de ce qu'il connoît, qu'il con- » fond avec toutes les petites pensées de son » âge, est moins auguste à ses yeux que si, » pour la première fois, elle répandoit des tor- » rens de lumière sur les ténèbres de l'univers. » Rousseau croyoit à l'existence de Dieu, par » son esprit et par son cœur.... »

Rousseau, n'admettant que la religion natu- relle, veut tout peser à la balance de la raison,

et sa raison l'a jeté dans les plus funestes écarts. Le troisième volume est rempli d'objections contre le christianisme : il veut cependant élever Émile en chrétien, et il fait un éloge le plus sublime de l'évangile et de son auteur. Il dit:

« Je vous avoue aussi que la majesté des » écritures m'étonne; la sainteté de l'évangile » parle à mon cœur. Voyez les livres des philo- » sophes avec toute leur pompe; qu'ils sont » petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre » à-la-fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage » des hommes? Se peut-il que celui dont il fait » l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même? » Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un » ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle » pureté dans ses mœurs! quelle grace tou- » chante dans ses instructions! quelle élévation » dans ses maximes! quelle profonde sagesse » dans ses discours! quelle présence d'esprit, » quelle finesse et quelle justesse dans ses ré- » ponses! quel empire sur ses passions! Où est » l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir » et mourir sans foiblesse et sans ostentation? » Quand Platon peint son juste imaginaire cou- » vert de tout l'opprobre du crime et digne de » tous les prix de la vertu, il peint trait pour

» trait Jésus-Christ : la ressemblance est si
» frappante, que tous les pères l'ont sentie, et
» qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels
» préjugés, quel aveuglement ne faut-il point
» avoir, pour comparer le fils de Sophronisque
» au fils de Marie? Quelle distance de l'un à
» l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans
» ignominie, soutint aisément jusqu'au bout
» son personnage; et si cette facile mort n'eût
» honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec
» tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste.
» Il inventa, dit-on, la morale; d'autres avant
» lui l'avoient mise en pratique : il ne fit que
» dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre
» en leçons leurs exemples. Aristide avoit été
» juste avant que Socrate eût dit ce que c'étoit
» que justice; Léonidas étoit mort pour son
» pays avant que Socrate eût fait un devoir
» d'aimer la patrie; Sparte étoit sobre avant que
» Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût
» défini la vertu, la Grèce abondoit en hommes
» vertueux. Mais où Jésus avoit-il pris, chez les
» siens, cette morale élevée et pure, dont lui
» seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein
» du plus furieux fanatisme, la plus haute sa-
» gesse se fit entendre, et la simplicité des plus
» héroïques vertus honora le plus vil de tous les

» peuples. La mort de Socrate philosophant
» tranquillement avec ses amis, est la plus
» douce qu'on puisse desirer; celle de Jésus,
» expirant dans les tourmens, injurié, raillé,
» maudit de tout un peuple, est la plus horrible
» qu'on puisse craindre. Socrate prenant la
» coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui
» présente, et qui pleure; Jésus, au milieu
» d'un supplice affreux, prie pour ses bour-
» reaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de
» Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de
» Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'his-
» toire de l'évangile est inventée à plaisir? Mon
» ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les
» faits de Socrate, dont personne ne doute,
» sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ.
» Au fond, c'est reculer la difficulté sans la
» détruire : il seroit plus inconcevable que plu-
» sieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce
» livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le
» sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé
» ni ce ton, ni cette morale; et l'évangile a des
» caractères de vérité si grands, si frappans, si
» parfaitement inimitables, que l'inventeur en
» seroit plus étonnant que le héros. Avec tout
» cela, ce même évangile est plein de choses
» incroyables, de choses qui répugnent à la
raison,

» raison, et qu'il est impossible à tout homme » sensé de concevoir ni d'admettre. Que faire » au milieu de toutes ces contradictions? Être » toujours modeste et circonspect, mon enfant; » respecter en silence ce qu'on ne sauroit ni » rejeter ni comprendre, et s'humilier devant » le grand Être qui seul sait la vérité. »

Mais Rousseau a-t-il lui-même toujours suivi le précepte qu'il donne à son élève, *de respecter en silence ce qu'on ne sauroit ni rejeter ni comprendre?* Au contraire; et quoiqu'il ait pris une route différente de celle de Voltaire, il n'en a pas moins attaqué les dogmes de la religion chrétienne, et peut-être produit à cet égard autant d'effet que lui.

Le parlement de Paris condamna le roman d'*Émile*, et poursuivit criminellement l'auteur. Il habitoit depuis 1754 une petite maison dans la vallée de Montmorency. M. le maréchal et madame la maréchale de Luxembourg, qui demeuroient une partie de la belle saison au château de Montmorency, lui prodiguoient leurs soins. Il auroit pu être heureux dans cette retraite, s'il avoit su l'être. Il prit la fuite, et dirigea ses pas vers sa patrie, qui lui ferma ses portes. Il trouva enfin un asyle à Neufchâtel, dont le lord Marshal, qu'on peut dire l'ami de

Frédéric II, étoit gouverneur. Il prit Rousseau sous sa protection; et il paroît que cet être inconstant conserva toujours pour lui le plus profond respect. On voit dans une petite circonstance, racontée par Rousseau, la tournure d'esprit de ce vieillard, à tous égards si estimable. Rousseau ayant fait faire un habillement arménien, alla ainsi équipé chez le lord Marshal, qui n'avoit pas l'idée d'une telle extravagance. « Je pris donc la veste, dit-il, le » caffetan, le bonnet fourré, la ceinture; et » après avoir assisté, dans cet équipage, au » service divin, je ne vis point d'inconvénient » à le porter chez milord Marshal. S. E. me » voyant ainsi vêtu, me dit pour tout com» pliment, *salamalek;* après quoi tout fut » fini, et je ne portai plus d'autre habit. » Il paroît qu'il communia, ainsi habillé, dans l'église de Motiers-Travers, village où Rousseau demeuroit alors.

En 1763, il publia une lettre à Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, qui venoit de condamner *Émile;* lettre où il défend ses opinions et ses erreurs avec beaucoup d'éloquence et d'adresse. Il se complaît à tracer, dans cet écrit, un beau portrait de lui-même; mais malheureusement beaucoup de ses

actions jettent des ombres sur son tableau.

Les *Lettres de la Montagne* parurent en 1764. Cet ouvrage, plein de discussions sur les magistrats et les pasteurs de Genève, irrita les ministres protestans dans tous les treize cantons. Le pasteur de Motiers-Travers prêcha publiquement contre l'auteur; et ses sermons ayant produit une grande sensation parmi le peuple, dans la nuit du 7 septembre 1765, la populace s'assembla et jeta des pierres contre ses fenêtres. On l'insulta souvent dans la rue, et Rousseau craignant des suites encore plus fâcheuses, quitta cet endroit, et chercha un asyle dans le canton de Berne; mais ce canton ne voulut point lui permettre d'y rester. En vain il supplia les autorités de le renfermer dans une prison, pour qu'il pût attendre jusqu'au printemps, afin de continuer sa route: on lui répondit qu'on ne renfermoit chez eux que ceux qui avoient enfreint la loi sur leur territoire. Il étoit malade, l'hiver commençoit, et il se trouvoit dans le plus grand embarras. Il se décida enfin à aller à Strasbourg. M. le maréchal de Contades, qui y commandoit, le reçut avec bonté, et lui donna tous les secours dont il avoit besoin. Là, Rousseau attendit tranquillement le rétablissement de sa

santé, pour venir à Paris, où étoit M. David Hume, qui devoit l'emmener avec lui en Angleterre. Ils partirent pour Londres en 1766. M. Hume avoit pour lui tous les soins qu'on pourroit avoir pour l'ami le plus chéri, pour un enfant capricieux, mais malade, qu'on devoit ménager. Selon son desir, il trouva pour lui un établissement à la campagne. Pour qu'il fût dans l'indépendance de la fortune, et libre de suivre ses goûts sans être obligé de s'occuper des moyens de subsister, il obtint pour lui une pension du roi, qui fut accordée par sa majesté avec une bonté extrême, et sans autre condition que celle de garder la chose secrète. On prétend qu'il fut étonné et mortifié, de voir qu'il ne produisoit pas sur les Anglois la même sensation qu'il avoit faite sur les Parisiens. Un Français a observé, « que son humeur libre, roide et mélancolique n'étoit pas une singularité en Angleterre. » Et Voltaire disoit, au sujet du même voyage : « Rousseau ne peut se faire remarquer en » Angleterre, que par son habit arménien ; » on dit qu'il a tenté, mais inutilement, de » faire des *rousseauïtes;* qu'il a prêché, non » pas à quatre pattes, mais debout dans un » tonneau, à *Moorfields*, et que voyant qu'il ne

» produisoit aucun effet, il veut se pendre pour
» finir ses discussions pour et contre le suicide.»

Il parut, dans ce temps, quelques satyres contre lui dans les feuilles périodiques, surtout une prétendue lettre du roi de Prusse. Rousseau s'imagina tout-à-coup voir dans ces satyres et dans cette lettre, une conspiration formée contre lui par Hume, d'accord avec quelques hommes-de-lettres de Paris. Il devint furieux, et il ne voulut plus accepter la pension que le roi lui avoit accordée. Il écrivit à Hume une lettre de reproches, remplie d'expressions les plus injurieuses. Il le regarda depuis ce moment comme l'homme le plus perfide, qui, de concert avec ses ennemis en France, l'avoit attiré dans son pays pour le sacrifier, en l'exposant à la risée publique. La vérité est, qu'à la suite d'une conversation sur Rousseau, chez madame du Deffant, entre M. Horace Walpole (depuis lord Orford), le baron Grimm et quelques autres personnes, on imagina d'écrire une lettre à Rousseau, dont M. Walpole fut auteur. En voici la copie :

« Mon cher Jean-Jacques,

» Vous avez renoncé à Genève, votre patrie;
» vous vous êtes fait chasser de la Suisse, pays

» tant vanté dans vos écrits; la France vous
» a décrété : venez donc chez moi. J'admire
» vos talens, je m'amuse de vos rêveries, qui
» (soit dit en passant) vous occupent trop et
» trop long-temps. Il faut à la fin être sage
» et heureux; vous avez fait assez parler de
» vous par des singularités, peu convenables
» à un véritable grand homme : démontrez à
» vos ennemis que vous pouvez avoir quelque-
» fois le sens commun; cela les fâchera sans
» vous faire tort. Mes états vous offrent une
» retraite paisible; je vous veux du bien, et
» je vous en ferai, si vous le trouvez bon.
» Mais si vous vous obstinez à rejeter mon se-
» cours, attendez-vous que je ne le dirai à
» personne. Si vous persistez à vous creuser
» l'esprit pour trouver de nouveaux malheurs,
» choisissez-les tels que vous voudrez : je suis
» roi, je puis vous en procurer au gré de vos
» souhaits; et, ce qui sûrement ne vous arri-
» vera pas vis-à-vis de vos ennemis, je cesserai
» de vous persécuter, quand vous cesserez de
» mettre votre gloire à l'être.

» Votre bon ami, Frédéric. »

C'étoit une très-mauvaise, et même une cruelle plaisanterie; mais Hume l'ignoroit

» aller le voir, quoique vous me l'eussiez sou-
» vent proposé. Je ne trouvois pas qu'il fût
» honnête d'aller faire une visite cordiale à un
» homme, ayant dans ma poche une lettre où
» je le tournois en ridicule. Vous avez pleine
» liberté, mon cher Monsieur, de faire usage,
» soit auprès de Rousseau, soit auprès de tout
» autre, de ce que je dis ici pour votre justi-
» fication; je serois bien fâché d'être cause
» qu'on vous fît aucun reproche. J'ai un mépris
» profond pour Rousseau, et une parfaite in-
» différence sur ce qu'on pensera de cette af-
» faire; mais s'il y a en cela quelque faute,
» ce que je suis bien loin de croire, je la prends
» sur mon compte. Il n'y a point de talens qui
» m'empêchent de rire de celui qui les possède,
» s'il est un charlatan; mais s'il a de plus un
» cœur ingrat et méchant, comme Rousseau
» l'a fait voir à votre égard, il sera détesté par
» moi comme par tous les honnêtes-gens.

» H. W. »

Voltaire, dans une lettre à Hume, datée le 24 octobre 1766, s'exprime ainsi sur la même querelle:

« J'ai lu, Monsieur, les pièces du procès que
» vous avez eu à soutenir par-devant le public,
» contre votre ancien protégé, etc....

» Quand

» Quand je sus qu'il avoit beaucoup d'enne-
» mis à Paris, qu'il aimoit comme moi la re-
» traite, et que je présumai qu'il pouvoit rendre
» quelques services à la philosophie, je lui fis
» proposer par M. Marc Chapuis, citoyen de
» Genève, dès l'an 1759, une maison de cam-
» pagne appelée *l'Hermitage*, que je venois
» d'acheter. Il fut si touché de mes offres, qu'il
» m'écrivit ces propres mots:

Monsieur,

Je ne vous aime point; vous corrompez ma république en donnant des spectacles dans votre château de Ferney, etc.

» Cette lettre, de la part d'un homme qui
» venoit de donner à Paris un opera et une
» comédie, n'étoit cependant pas datée des
» Petites-Maisons. Je n'y fis point de réponse,
» comme vous le croyez bien, et je priai
» M. Tronchin, le médecin, de vouloir bien lui
» envoyer une ordonnance pour cette maladie.
» M. Tronchin me répondit, que puisqu'il ne
» pouvoit pas me guérir de la manie de faire
» encore des pièces de théâtre à mon âge, il
» désespéroit de guérir Jean-Jacques. Nous
» restâmes l'un et l'autre fort malades, chacun
» de notre côté. »

On peut sans doute donner différentes couleurs

à la conduite de Rousseau envers M. Hume ; mais rien ne peut effacer les taches que l'ingratitude de Rousseau a répandues dans ses procédés à l'égard d'un homme aussi bienfaisant que M. Hume. *Une imagination forte et sombre, une sensibilité trop exigeante, un caractère ombrageux, joint à la vanité philosophique* portée à un degré extrême, pouvoient égarer son jugement sur les procédés de son bienfaiteur, et le *rendre ingrat sans qu'il soupçonnât l'être.* Mais une ame honnête ne se détache pas de son ami sur des apparences : il lui faut des preuves, et Rousseau n'en avoit pas assurément. Lisez sa lettre à madame de Boufflers, du 9 avril 1766; sa lettre à M. de Malesherbes, du 10 mai, et ce qu'il écrivit à M. Hume lui-même, le 10 juillet de la même année : ces pièces seules suffisent pour disculper M. Hume entièrement.

Mais si Rousseau montra de la folie dans cette querelle, Voltaire a l'air de ne s'en mêler que pour y jouer un rôle bien peu honorable ; et la raison humaine fait presque pitié, quand on voit ces prétendus précepteurs du genre humain se livrer à toutes leurs passions, et s'écrire des diatribes les plus méprisables. Voltaire écrivit ainsi à Rousseau :

« Docteur Pansophe, on m'a dit que vous

» vouliez aller en Angleterre. C'est le pays des
» belles femmes et des bons philosophes. Ces
» belles femmes et ces bons philosophes seront
» peut-être curieux de vous voir, et vous vous
» ferez voir. Les gazetiers tiendront un registre
» exact de tous vos faits et gestes, et parleront
» du grand Jean-Jacques comme de l'éléphant
» du roi, et du zèbre de la reine; car les Anglois
» s'amusent des productions rares de toute es-
» pèce, quoiqu'il soit rare qu'ils les estiment.
» On vous montrera au doigt à la comédie, si
» vous y allez; et on dira : le voilà, cet émi-
» nent génie qui nous reproche de n'avoir pas
» un *bon naturel*, et qui dit que les sujets de
» sa majesté ne sont pas libres. C'est-là ce
» prophète du lac de Genève, qui a prédit au
» verset quarante-cinquième de son apocalypse,
» nos malheurs et notre ruine, parce que nous
» sommes riches. On vous examinera avec sur-
» prise depuis les pieds jusqu'à la tête, en ré-
» fléchissant sur la folie humaine. Les Angloises,
» qui sont, vous dis-je, très-belles, riront
» lorsqu'on leur dira que vous voulez que les
» femmes ne soient que des femmes, des fe-
» melles d'animaux; qu'elles s'occupent uni-
» quement du soin de faire la cuisine pour leurs
» maris, de raccommoder leurs chemises, et

» de leur donner, dans le sein d'une vertueuse
» ignorance, du plaisir et des enfans. Voilà,
» mon cher Jean-Jacques, ce que j'ai lu dans
» le grand livre du destin; mais vous en serez
» quitte pour mépriser souverainement les An-
» glois, comme vous avez méprisé les Français;
» et votre mauvaise humeur les fera rire. Il y
» auroit cependant un parti à prendre pour
» soutenir votre crédit, et vous faire, peut-être
» à la longue, élever des statues: ce seroit de
» fonder une église de votre religion que per-
» sonne ne comprend; mais ce n'est pas là une
» affaire. Au lieu de prouver votre mission par
» des miracles qui vous déplaisent, ou par la
» raison que vous ne connoissez pas, vous en
» appellerez au sentiment intérieur, à cette
» voix divine qui parle si haut dans le cœur
» des illuminés, et que personne n'entend.
» Vous deviendrez puissant en œuvres et en
» paroles, comme Georges Fox, le révérend
» Whitfield, etc., sans avoir à craindre l'ani-
» madversion de la police; car les Anglois ne
» punissent point ces folies-là. Après avoir
» prêché et exhorté vos disciples, dans votre
» style apocalyptique, vous les menerez brou-
» ter l'herbe dans Hyde-Park, ou manger des
» glands dans la forêt de Windsor, en leur

» recommandant toutefois de ne pas se battre
» comme les autres sauvages, pour une pomme
» ou une racine, parce que la police *corrompue*
» des Européens ne vous permet pas de suivre
» votre système dans toute son étendue. Enfin,
» lorsque vous aurez consommé ce grand ou-
» vrage, et que vous sentirez les approches de
» la mort, vous vous traînerez à quatre pattes
» dans l'assemblée des bêtes, et vous leur tien-
» drez, ô Jean-Jacques! le langage suivant... »

Dans plusieurs endroits de ses ouvrages, Rousseau a montré beaucoup de fiel à l'égard des Anglois; ce qui le mène quelquefois à dire les absurdités les plus révoltantes.

Il quitta l'Angleterre, et retourna en France. A Amiens, Gresset, qui y demeuroit, alla le voir, lui offrit ses services, et chercha à le distraire et à l'amuser. Sur quelques observations qu'il faisoit, Rousseau imagina qu'il vouloit le questionner; et en faisant allusion au charmant poëme de Gresset, intitulé *Vert-Vert*, il lui répondit : « Vous avez eu l'art,
» Monsieur, de faire parler un perroquet; mais
» vous ne sauriez faire parler un ours (*). » Les

(*) Gresset l'avoit nommé, quelque part, l'*ours helvétique*.

magistrats d'Amiens voulurent lui envoyer les *vins d'honneur;* il se fâcha, et il les refusa : il ne voyoit dans ce compliment que l'envie de se moquer de lui. Il se rendit à Paris, quitta l'habit arménien; et nonobstant le décret du parlement, ses protecteurs obtinrent la permission qu'il resteroit en France, où bon lui sembleroit, à condition qu'il n'écriroit plus sur les matières de religion et de gouvernement. Il donna sa promesse, et il tint parole, n'ayant plus rien publié, à cet égard, le reste de sa vie.

Rousseau avoue lui-même qu'il avoit toujours *une orgueilleuse misanthropie, et une certaine aigreur contre les riches et les heureux dans ce monde;* et ces sentimens se retrouvent dans toutes ses actions et ses écrits. Il paroissoit sensible, mais il ne s'est jamais montré véritablement reconnoissant. Son ingratitude a presque obtenu autant de célébrité que ses talens. Madame la maréchale de Luxembourg (*) avoit pris de l'amitié pour lui; et à

(*) Elle étoit Villeroy. Elle fut mariée, en premières noces, au duc de Boufflers; et en secondes noces, au maréchal de Luxembourg. Elle a été l'une des plus belles femmes de son temps, mais l'une des plus galantes. Quand je l'ai connue, elle étoit dévote sans bigoterie, charitable sans faste; sa maison étoit celle où l'on voyoit la

cette amitié se mêloit un sentiment de compassion, le croyant malheureux et persécuté. Elle ne tarda pas à découvrir ses foiblesses et ses singularités, mais elle les ménagea avec un soin extrême. Elle conçut le projet de faire élever les enfans qu'il avoit, et qu'elle savoit être placés à l'hôpital des Enfans-Trouvés. Le consentement de Rousseau étoit nécessaire, et il falloit aussi avoir des renseignemens pour les reconnoître; mais, soit par un effet de sa négligence, soit par d'autres raisons, les renseignemens qu'il donna furent insuffisans, et l'on ne put trouver ces infortunés. Avec quelle ingratitude ne parle-t-il pas de madame de

---

meilleure compagnie et les personnes les plus aimables. Sa société, quoique nombreuse, étoit choisie. Madame de Luxembourg avoit une conversation très-spirituelle, et semée de traits agréables, mais quelquefois satyriques. Elle a élevé avec un amour maternel et un soin extrême, sa petite fille, la duchesse de Lauzun (a), qui a répondu à ses plus hautes espérances. A sa mort, elle a laissé à madame de Lauzun une grande fortune, un mobilier immense, et l'une des plus belles bibliothèques de Paris. Madame de Lauzun, trop marquante par ses vertus, sa naissance et sa fortune, a été l'une des victimes du *règne de la terreur*, et a péri sur l'échafaud.

(a) Depuis duchesse de Biron, son mari ayant succédé à ce titre par la mort de son oncle le maréchal duc de Biron.

Luxembourg, ainsi que de l'intime amie de cette dame la comtesse de Boufflers, dans ses *Confessions!* Madame de Boufflers l'avoit présenté au feu prince de Conti, et obtenu pour lui la protection de ce prince. C'étoit elle aussi qui l'avoit fait connoître à madame de Luxembourg; mais madame de Boufflers avoit contre elle le tort de persister dans l'estime et dans l'amitié qu'elle a toujours conservées pour M. Hume, malgré tout ce que disoit Rousseau pour détruire ces sentimens (*).

(*) Qu'il me soit permis de rapporter ici une lettre écrite à madame de Boufflers par M. Hume, peu de jours avant sa mort. Elle m'a communiqué l'original, et m'en a donné une copie de sa main.

Edinburgh, 20th. of august 1776.

» Tho I am certainly within a few weeks, dear Madam, and perhaps within a few days of my own death, I could not forbear being struck with the death of the prince of Conty, so great a loss in every particular. My reflexions carried me immediately to your situation, in this melancholy incident. What a difference to you in your whole plan of life! Pray write me some particulars, but in such terms that you need not care, in case of decease, into whose hands your letter may fall.

» My distemper is a diarrhæa or disorder in my bowels which has been gradually undermining me these two years, but within these six months has been visibly hastening me to my end. I see death approach gradually, without

On

On voit encore dans les ouvrages de cet homme tout-à-fait extraordinaire, l'incohérence la plus rare, et les contradictions les

---

anxiety or regret. I salute you with great affection and regard, for the last time. » D. H.

Traduction.

Edimbourg, ce 20 août 1776.

Quoique je sois certainement à quelques semaines, et peut-être à quelques jours de ma propre mort, je ne puis m'empêcher, ma chère Madame, d'être frappé de celle du prince de Conti, perte si grande à tous égards. Mes réflexions se sont portées à l'instant sur votre situation, dans cet événement malheureux. Quelle différence pour le plan entier de votre vie! Mandez-moi, je vous prie, quelques détails; mais que ce soit de manière à ne vous point embarrasser dans quelles mains votre lettre puisse tomber après ma mort.

Ma maladie est une diarrhée, ou mal d'entrailles, qui me mine depuis deux ans, mais qui depuis six mois m'entraîne à ma fin avec un progrès visible : je vois chaque jour la mort s'approcher, sans inquiétude et sans regret. Je vous dis adieu avec beaucoup d'affection, pour la dernière fois. D. H.

Cette lettre fait honneur à l'un et à l'autre; elle montre le calme et la résignation de ce grand écrivain, au moment le plus imposant que l'homme puisse soutenir. L'intérêt que madame de Boufflers a su lui inspirer, le respect et l'attachement qu'il a conservés pour elle jusqu'à la fin de sa vie, sont seuls un éloge de cette femme

plus manifestes. Observez ce qu'il dit dans ses *Confessions*, sur la mort de sa mère adoptive madame de Warens.

---

véritablement supérieure. Tous ceux qui ont eu l'avantage de connoître madame de Boufflers, rendront hommage à la justesse de son esprit; mais personne presque n'est instruit jusqu'à quel point alloit la bonté de son cœur, la noblesse de ses sentimens. On sait l'amitié qu'avoit pour elle le feu prince de Conti, prince distingué par ses talens et son caractère. Il avoit déclaré à madame de Boufflers, que si jamais elle devenoit veuve, il lui donneroit sa main. M. de Boufflers étoit éloigné; on reçut la nouvelle de sa mort. Le prince exposa les difficultés qui s'opposoient à remplir l'engagement qu'il avoit pris : c'étoient des considérations de famille, et sa position actuelle dans le public et avec la cour. Après une explication avec madame de Boufflers, il proposa de soumettre ce qu'il devoit faire à la décision de M. Hume, également l'ami de tous les deux, et qui étoit alors, ainsi que madame de Boufflers, chez le prince, à l'Isle-Adam. Il pria madame de Boufflers de s'expliquer seule avec M. Hume; le prince, ensuite, exposa devant elle ses motifs pour desirer d'être affranchi de sa promesse, lesquels, comme il disoit, n'étoient que des raisons, et point un changement de sentimens. La position de M. Hume étoit fort embarrassante, mais l'un et l'autre exigeoient qu'il prononçât. M. Hume alors déclara son opinion, en disant que si madame de Boufflers exigeoit que le prince remplît sa promesse, il étoit engagé par son honneur de n'y mettre aucun délai. Le prince, à ces mots, répondit *certainement*. Mais M. Hume ajouta qu'il croyoit qu'il étoit de la générosité de madame de Boufflers, et de son

« Ma seconde perte, plus sensible encore et » bien plus irréparable, fut celle de la meilleure » des femmes et des mères, qui, déjà chargée » d'ans et surchargée d'infirmités et de misères, » quitta cette vallée de larmes pour passer dans » le séjour des bons, où l'aimable souvenir du » bien que l'on a fait ici-bas, en fait l'éternelle » récompense. Allez, ame douce et bienfai- » sante, auprès des Fénélon, des Bernex (*),

---

amitié pour le prince, de ne pas l'exiger. Madame de Boufflers, sans un seul reproche, sans un seul mot d'humeur, et sans rien dire, les quitta. Mais le lendemain matin, avant que personne fût levé, elle partit de l'Isle-Adam, laissant une lettre pour le prince, dans laquelle elle le dégageoit entièrement de la promesse qu'il lui avoit faite. Elle passa en Angleterre. Mais ce qui est rare, cette circonstance, loin de diminuer son estime pour M. Hume, sembla l'augmenter. Cependant ses sentimens pour le prince, l'amour-propre, une haute fortune, tout ce qui pouvoit intéresser une femme, s'y trouvoient engagés. Lorsqu'elle revint d'Angleterre, le prince de Conti demanda la permission de venir la voir. Ils se conservèrent mutuellement l'amitié la plus sincère, et qui ne fut jamais troublée. J'espère que personne ne me saura mauvais gré d'avoir rapporté cette anecdote; elle explique la lettre de M. Hume, et ne peut faire tort à qui que ce soit.

(*) Michel-Gabriel de Bernex, évêque titulaire de Genève, prélat dont Rousseau, ainsi que madame de Warens, avoient souvent éprouvé les bienfaits.

» des Catinat, et de ceux qui, dans un état
» plus humble, ont ouvert comme eux leurs
» cœurs à la charité véritable; allez goûter le
» fruit de la vôtre, et préparer à votre élève
» la place qu'il espère un jour occuper près de
» vous : heureuse dans vos infortunes, que le
» ciel, en les terminant, vous ait épargné le
» cruel spectacle des siennes! Craignant de
» contrister son cœur par le récit de mes pre-
» miers désastres, je ne lui avois point écrit
» depuis mon arrivée en Suisse; mais j'écrivis
» à M. de Conzié pour m'informer d'elle, et ce
» fut lui qui m'apprit qu'elle avoit cessé de
» soulager ceux qui souffroient, et de souffrir
» elle-même. Bientôt je cesserai de souffrir
» aussi; mais si je croyois ne la pas revoir dans
» l'autre vie, ma foible imagination se refuse-
» roit à l'idée du bonheur parfait que je m'y
» promets. »

On voit qu'il exprimoit en ce moment ce qui se passoit dans son ame; et rien ne peut montrer une croyance plus absolue d'une vie future, *où les bons*, pour se servir de son expression, seront récompensés. Et cependant, dans plusieurs de ses ouvrages, ces mêmes vérités sont souvent ébranlées. Ces contradictions ont fait en quelque sorte partie de son éloquence; mais c'est

aussi par ce côté qu'on l'a fortement et justement attaqué.

Voltaire, dans sa lettre adressée au docteur Jean-Jacques Pansophe, dit :

« Judicieux admirateur de la bêtise et de la » brutalité des sauvages, vous avez crié contre » les sciences, et cultivé les sciences. Vous » avez traité les auteurs et les philosophes de » charlatans, et pour prouver d'exemple, vous » avez été auteur. Vous avez écrit contre la » comédie avec la dévotion d'un capucin, et » vous avez fait de méchantes comédies. Vous » avez barbouillé un roman ennuyeux, où un » pédagogue suborne honnêtement sa pupille, » en lui enseignant la vertu; et la fille modeste » couche honnêtement avec le pédagogue, et » elle souhaite de tout son cœur qu'il lui fasse » un enfant. Elle parle toujours de sagesse avec » son doux ami, et elle devient femme, mère, » et la plus tendre amie d'un époux qu'elle » n'aime pourtant pas; et elle vit et meurt en » raisonnant, mais sans vouloir prier Dieu. »

A l'invitation de M. de Girardin, Rousseau s'établit à Ermenonville, à dix lieues de Paris, où il mourut, le 2 juillet 1778, d'apoplexie, à l'âge de soixante-six ans. M. de Girardin lui

a élevé un monument fort simple, dans l'île des Peupliers qui fait partie de ses jardins. On lit sur son tombeau :

Ici repose l'homme de la nature et de la vérité.

Et au-dessus de la porte du hameau où il demeuroit :

Celui-là est véritablement libre, qui n'a pas besoin de mettre les bras d'un autre au bout des siens pour faire sa volonté....

Madame de Staël croit qu'il se donna lui-même la mort; voici comment elle s'exprime sur cet événement.

« On sera peut-être étonné de ce que je » regarde comme certain que Rousseau se soit » donné la mort. Mais le même Génevois dont » j'ai déjà parlé, reçut une lettre de lui quelque » temps avant sa mort, qui sembloit annoncer » ce dessein. Depuis, s'étant informé avec un » soin extrême de ses derniers momens, il a » su que le matin du jour où Rousseau mourut, » il se leva en parfaite santé, mais dit cepen- » dant qu'il alloit voir le soleil pour la dernière » fois, et prit, avant de sortir, du café qu'il » fit lui-même. Il rentra quelques heures après; » et commençant alors à souffrir horriblement,

» il défendit constamment qu'on appelât du » secours et qu'on avertît personne. Peu de » jours avant, il s'étoit apperçu des viles in- » clinations de sa femme pour un homme de » l'état le plus bas : il parut accablé de cette » découverte, et resta huit heures de suite sur » le bord de l'eau, dans une méditation pro- » fonde. Il me semble que, si l'on réunit ces » détails à sa tristesse habituelle, à l'accrois- » sement extraordinaire de ses terreurs et de » ses défiances, il n'est plus permis de douter » que ce malheureux homme n'ait terminé vo- » lontairement sa vie (*). »

Et dans une réponse à madame de Vassy, madame de Staël ajoute : « Un Génevois, se- » crétaire de mon père M. Necker, et qui a » passé la plus grande partie de sa vie avec » Rousseau; un autre, nommé Mouton, homme » de beaucoup d'esprit et confident de ses der- » nières pensées, m'ont assuré ce que j'ai écrit; » et des lettres que j'ai vues de lui peu de » temps avant sa mort, annonçoient le dessein » de terminer sa vie. »

(*) Note de madame de Staël, lettre VI de son ouvrage intitulé : *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J. J. Rousseau.*

Rousseau avoit épousé, en 1769, sa gouvernante, nommée *Thérèse Le Vasseur*, femme grossière, ignorante, sans beauté, sans talens, laquelle cependant avoit pris sur lui le plus grand empire. Engagée peut-être par le desir de le posséder seule, et de le gouverner seule, elle cherchoit, par des insinuations malignes, à repousser du cœur de son mari, et à noircir, dans son esprit naturellement bizarre et soupçonneux, tous ceux qui parvenoient à lui plaire. « Un Génevois, dit madame de Staël, qui a vécu avec Rousseau pendant les vingt dernières années de sa vie, dans la plus grande intimité, m'a peint souvent l'abominable caractère de sa femme. » Bientôt après la mort de Rousseau, le roi d'Angleterre fit payer deux mille écus à sa veuve; et Thérèse Le Vasseur savoit très-bien consulter ses intérêts, quoique Rousseau ait écrit qu'il n'avoit jamais pu lui apprendre à connoître les heures sur le cadran de l'hôtel Pontchartrain, qui étoit vis-à-vis de sa fenêtre.

Il y a deux circonstances dans la vie de Rousseau, qui méritent d'être rappelées. Il avoit eu cinq enfans de Thérèse, et il les a mis tous les cinq à l'hôpital des Enfans-Trouvés. S'il n'avoit eu qu'un seul enfant, on auroit pu attribuer une telle conduite à la honte et à

l'embarras

l'embarras du moment; enfin, on auroit pu supposer qu'il s'en fût promptement repenti: mais le même crime cinq fois répété, après avoir eu tout le temps de réfléchir, est une preuve sans réplique de la plus étrange barbarie. Madame de Staël explique cet acte dénaturé, en l'attribuant aux sollicitations de sa femme, et à l'influence extraordinaire qu'elle avoit sur son esprit; mais cette étrange complaisance pour sa femme ne peut jamais excuser Rousseau d'avoir étouffé dans lui et les cris de la justice, et les sentimens de l'amour paternel.

La seconde circonstance est relative au père de sa femme. Rousseau en parle comme d'un très-bon homme, facile à vivre, et désintéressé; et néanmoins il consentit à ce qu'il fût conduit, à quatre-vingts ans, dans une maison de charité, où, peu de jours après, ce vieillard mourut du chagrin de se voir séparé de sa famille. Je vous avoue que cette circonstance seule suffiroit pour me dégoûter et de Rousseau et de Thérèse, comme de deux personnes sous ce rapport également méprisables.

Il y a de véritables traits de folie dans quelques-uns des écrits de Rousseau. Il a dit que le duc de Choiseul avoit plus dépensé d'argent

pour le persécuter, et plus employé d'espions pour l'observer, que pour aucune opération du gouvernement. La vérité est, je crois, que M. de Choiseul n'a presque jamais songé à lui. Rousseau prétendoit aussi qu'on avoit défendu aux invalides de le saluer, et aux crieurs d'annonces à la porte des lieux publics, de lui en présenter comme ils font à tous ceux qui passent. Dans une lettre à M. Moultou, je crois, il dit que la société entière s'est armée contre lui.

Le Lévite d'Éphraïm, en quatre chants, en prose, et auquel il a donné le nom de poëme, contient des choses charmantes, quoique le sujet fasse horreur. Il composa les trois premiers chants en route, dans sa fuite de Montmorency.

Voici ce qu'il en dit lui-même.

« A peine eus-je essayé, que je fus étonné » de l'aménité de mes idées, et de la facilité » que j'éprouvois à les rendre. Je fis en trois » jours les trois premiers chants de ce petit » poëme, que j'achevai dans la suite à Motiers; » et je suis sûr de n'avoir rien fait en ma vie, » où règne une douceur de mœurs plus attendrissante, un coloris plus frais, des peintures » plus naïves, un costume plus exact, une plus

» antique simplicité en toute chose; et tout » cela, malgré l'horreur du sujet, qui, dans » le fond, est abominable; de sorte qu'outre » tout le reste, j'eus encore le mérite de la » difficulté vaincue. Le Lévite d'Éphraïm, s'il » n'est pas le meilleur de mes ouvrages, en » sera toujours le plus chéri. Jamais je ne l'ai » relu, jamais je ne le relirai, sans sentir en » dedans l'applaudissement d'un cœur sans fiel, » qui, loin de s'aigrir par ses malheurs, s'en » console avec lui-même, et trouve en soi de » quoi s'en dédommager. »

L'ouvrage intitulé *Rousseau, juge de Jean-Jacques*, est en forme de dialogue entre Rousseau et un Français; et l'auteur, en ayant l'air de dire et de faire dire les choses les plus fortes contre Rousseau, défend sa conduite et ses écrits. Mais il me semble qu'il n'a pas posé les questions telles qu'un autre les eût posées, et qu'il a passé sous silence des articles qu'il auroit trouvé difficile même de pallier.

Les *Rêveries du Promeneur solitaire*, à quelques endroits près, ne contiennent que peu d'idées. C'est là où il avoue qu'il a mieux aimé envoyer ses enfans dans l'asyle destiné aux enfans trouvés, que de se charger de leur nourriture et de leur éducation, et où il tâche

de justifier cette conduite. Cependant, dans ses *Confessions*, livre XI, en parlant des recherches faites inutilement par madame de Luxembourg pour trouver ses enfans, il s'avoue coupable. « Quoi qu'il en soit, dit-il, je fus » moins fâché de ce mauvais succès, que je ne » l'aurois été si j'avois suivi cet enfant dès sa » naissance. Si, à l'aide du renseignement, on » m'eût présenté quelque enfant pour le mien, » le doute si ce l'étoit bien en effet, si on ne » lui en substituoit point un autre, m'eût res» serré le cœur par l'incertitude, et je n'aurois » point goûté, dans tout son charme, le vrai » sentiment de la nature : il a besoin, pour se » soutenir, au moins durant l'enfance, d'être » appuyé sur l'habitude. Le long éloignement » d'un enfant qu'on ne connoît pas encore, » affoiblit, anéantit enfin les sentimens pater» nels et maternels; et jamais on n'aimera celui » qu'on a mis en nourrice, comme celui qu'on » a nourri sous ses yeux. La réflexion que je » fais ici, peut atténuer mes torts dans leurs » effets, mais c'est en les aggravant dans leur » source. »

Les *Aventures de milord Edouard* sont une espèce de suite à la *Nouvelle Héloïse*.

Sur les *Confessions* de Rousseau, il suffira

de répéter ce mot ingénieux qu'on prête à madame de Boufflers : « Rousseau auroit eu » une plus grande réputation de vertu, s'il » étoit mort sans confession. »

Il y a plusieurs autres ouvrages de Rousseau, outre ceux dont j'ai parlé, tels que son *Dictionnaire de Musique*, son *Discours sur l'Économie politique*, son *Projet d'une Paix perpétuelle*, ses *Lettres* sur divers sujets, etc.; mais j'ai dû me borner à parler de ses écrits les plus remarquables.

Jamais peut-être aucun écrivain n'a tout-à-la-fois charmé et égaré plus de monde que Rousseau. Considéré comme métaphysicien, il est au-dessous de beaucoup d'écrivains de son siècle; comme éloquent, il avoit peu de rivaux. Son style est l'un des plus éloquens que l'on connoisse dans la langue française, et c'est un style à lui. Mais des juges compétens dans cette langue ont prétendu que sa qualité d'étranger, même Génevois, se fait reconnoître quelquefois par ses expressions, et aussi par la tournure de ses pensées. Il est certain que Rousseau manque quelquefois et de goût et de délicatesse : il y a même dans ses écrits des expressions et des idées d'un très-mauvais genre. Personne presque n'a mieux apprécié

le style de Rousseau, à quelques exceptions près, que madame de Staël; et dans tout ce qu'elle a dit de lui, il seroit seulement à desirer qu'elle n'eût pas tant cherché à excuser ses défauts, et que son admiration pour cet auteur eût été un peu plus modérée.

« On a souvent vanté, dit-elle, la perfection » du style de Rousseau; je ne sais pas si c'est » là précisément l'éloge qu'il faut lui donner: » la perfection semble consister plus encore » dans l'absence des défauts, que dans l'exis- » tence de grandes beautés; dans la mesure, » que dans l'abandon; dans ce qu'on est tou- » jours, que dans ce qu'on se montre quel- » quefois; enfin, la perfection donne l'idée » de la proportion plutôt que de la grandeur. » Mais Rousseau s'élève et s'abaisse tour-à-tour: » il est tantôt au-dessous, tantôt au-dessus de » la perfection même; il rassemble toute sa » chaleur dans un centre, et réunit, pour brû- » ler, tous les rayons, qui n'eussent fait qu'é- » clairer, s'ils étoient restés épars. Cependant » Rousseau joignoit à la chaleur et au génie, » ce qu'on appelle précisément de l'esprit, » cette faculté de saisir des rapports fins et » éloignés, qui, sans reculer les bornes de la » pensée, trace de nouvelles routes dans les

» pays qu'elle a déjà parcourus; qui, sans
» donner du mouvement au style, l'anime ce-
» pendant par des contrastes et des oppositions.
» Rousseau remplit souvent, par des pensées
» ingénieuses, les intervalles de son éloquence,
» et retient ainsi toujours l'attention et l'intérêt
» des lecteurs. Une grande propriété de termes,
» une simplicité remarquable dans la construc-
» tion grammaticale de sa phrase, donnent à
» son style une clarté parfaite : son expression
» rend fidèlement sa pensée; mais le charme
» de son expression, c'est à son ame qu'il le
» doit. M. de Buffon colore son style par son
» imagination; Rousseau l'anime par son ca-
» ractère : l'un choisit les expressions, elles
» échappent à l'autre. L'éloquence de M. de
» Buffon ne peut appartenir qu'à un homme
» de génie; la passion pourroit élever à celle
» de Rousseau. Mais quel plus bel éloge peut-
» on lui donner, que de lui trouver, presque
» toujours et sur tant de sujets, la chaleur que
» le transport de l'amour, de la haine, ou
» d'autres passions, peuvent inspirer une fois
» dans la vie à celui qui les ressent. Son style
» n'est pas continuellement harmonieux; mais
» dans les morceaux inspirés par son ame, on
» trouve non cette harmonie imitative dont les

» poètes ont fait usage, non cette suite de mots
» sonores qui plairoient à ceux même qui n'en
» comprendroient pas le sens, mais, s'il est
» permis de le dire, une sorte d'harmonie
» naturelle, accent de la passion, et s'accordant
» avec elle, comme un air parfait avec les pa-
» roles qu'il exprime. Il a le tort de se servir
» souvent d'expressions de mauvais goût; mais
» on voit au moins, par l'affectation avec la-
» quelle il les emploie, qu'il connoît bien les
» critiques qu'on peut en faire : il se pique de
» forcer ses lecteurs à les approuver; et peut-
» être aussi que, par une sorte d'esprit répu-
» blicain, il ne veut point reconnoître qu'il
» existe des termes bas ou relevés, des rangs
» même entre les mots; mais s'il hasarde des
» expressions que le goût rejetteroit, comme
» il a su se le concilier par des morceaux en-
» tiers, parfaits sous tous les rapports, celui
» qui s'affranchit des règles, après avoir su si
» bien s'y soumettre, prouve au moins qu'il
» ne les blâme pas par impuissance de les
» suivre. »

Je dirai à toute personne qui chancelle dans ses opinions, ou qui est d'un caractère aisé à être ébranlé, ouvrez Rousseau avec précaution; car vous seriez exposé à tomber sur des

passages

passages qui pourroient augmenter vos doutes et épouvanter votre ame. Mais si vous avez assez de constance pour marcher jusqu'au bout, assez de sang-froid pour user sainement de votre raison, vous n'avez rien à craindre; car vous trouverez tout ce que Rousseau a dit pour affoiblir le respect pour la religion, contredit par lui-même; de manière qu'il ne laisse à personne rien à y ajouter.

Les vers suivans sont tirés d'un poëme inédit de M. de La Harpe, intitulé : *le Triomphe de la Religion dans la révolution française.* « Les deux portraits font partie d'un récit dans lequel un des personnages du poëme expose les causes éloignées et prochaines de la révolution. Le moment de ce récit est entre le 20 juin et le 10 août 1792. Le petit nombre de vrais connoisseurs qui reste encore (et qui finit tôt ou tard par faire la loi), sentira le prix de ce morceau. On y trouve à-la-fois, et dans un éminent degré, le talent du critique, de l'observateur des hommes, et du poète ; on y reconnoît cette profondeur de bon-sens, et cette simplicité originale de l'Écriture, dont l'auteur se plaît à nourrir ses écrits. Ce ton, ce style et ces pensées, sont encore du *vieux temps*, et ressemblent bien

peu au ton, aux pensées, et au style modernes (*). »

. . . .

Deux sur-tout, dont le nom, les talens, l'éloquence,
Faisant aimer l'erreur, ont fondé sa puissance,
Préparèrent de loin des maux inattendus,
Dont ils auroient frémi, s'ils les avoient prévus.
Oui, je le crois, témoins de leur affreux ouvrage,
Ils auroient des Français désavoué la rage.
Vaine et tardive excuse aux fautes de l'orgueil!
Qui prend le gouvernail doit connoître l'écueil.
La foiblesse réclame un pardon légitime;
Mais de tout grand pouvoir l'abus est un grand crime.
Par les dons de l'esprit placés aux premiers rangs,
Ils ont parlé d'en haut aux peuples ignorans:
Leur voix montoit aux cieux pour y porter la guerre;
Leur parole hardie a parcouru la terre.
Tous deux ont entrepris d'ôter au genre-humain
Le joug sacré qu'un Dieu n'imposa pas en vain;
Et des coups que ce Dieu frappe pour les confondre,
Au monde, leur disciple, ils auront à répondre.
Leurs noms, toujours chargés de reproches nouveaux,
Commenceront toujours le récit de nos maux.
Ils ont frayé la route à ce peuple rebelle:
De leurs tristes succès la honte est immortelle.

L'un qui, dès sa jeunesse, errant et rebuté,
Nourrit dans les affronts son orgueil révolté,

(*) Mercure de France.

Sur l'horizon des arts sinistre météore,
Marqua par le scandale une tardive aurore,
Et pour premier essai d'un talent imposteur,
Calomnia ces arts, ses seuls titres d'honneur;
D'un moderne cynique affecta l'arrogance;
Du paradoxe altier orna l'extravagance;
Ennoblit le sophisme, et cria *vérité.*
Mais par quel art honteux s'est-il accrédité?
Courtisan de l'envie, il la sert, la caresse,
Va dans les derniers rangs en flatter la bassesse;
Et jusqu'aux fondemens de la société,
Il a porté la faulx de son *égalité.*
Il sema, fit germer chez un peuple volage,
Cet esprit novateur, le monstre de notre âge,
Qui couvrira l'Europe et de sang et de deuil.
Rousseau fut parmi nous l'apôtre de l'orgueil:
Il vanta son enfance à Genève nourrie,
Et pour venger un livre il troubla sa patrie;
Tandis qu'en ses écrits, par un autre travers,
Sur sa ville chétive il régla l'univers.
J'admire ses talens, j'en déteste l'usage :
Sa parole est un feu, mais un feu qui ravage,
Dont les sombres lueurs brillent sur des débris.
Tout, jusqu'aux vérités, trompe dans ses écrits;
Et du faux et du vrai ce mélange adultère
Est d'un sophiste adroit le premier caractère.
Tour-à-tour apostat de l'une et l'autre loi,
Admirant l'évangile et réprouvant la foi,
Chrétien, déiste, armé contre Genève et Rome,
Il épuise à lui seul l'inconstance de l'homme;

Demande une statue, implore une prison;
Et l'amour-propre enfin égarant sa raison,
Frappe ses derniers ans du plus triste délire :
Il fuit le monde entier qui contre lui *conspire ;*
Il se confesse au monde, et toujours plein de soi;
Dit hautement à Dieu : *Nul n'est meilleur que moi.*

L'autre encor plus fameux, plus éclatant génie,
Fut pour nous soixante ans le dieu de l'harmonie.
Ceint de tous les lauriers, fait pour tous les succès,
Voltaire a de son nom fait un titre aux Français.
Il nous a vendu cher ce brillant héritage,
Quand libre en son exil, rassuré par son âge,
De son esprit fougueux l'essor indépendant
Prit sur l'esprit du siècle un si haut ascendant;
Quand son ambition, toujours plus indocile,
Prétendit détrôner le Dieu de l'évangile.
Voltaire, dans Ferney, son bruyant arsenal,
Secouoit sur l'Europe un magique fanal,
Que, pour embrâser tout, trente ans on a vu luire.
Par lui l'impiété, puissante pour détruire,
Ébranla, d'un effort aveugle et furieux,
Les trônes de la terre appuyés dans les Cieux.

Ce flexible Protée étoit né pour séduire :
Fort de tous les talens et de plaire et de nuire,
Il sut multiplier son fertile poison.
Armé du ridicule, éludant la raison,
Prodiguant le mensonge, et le sel et l'injure,
De cent masques divers il revêt l'imposture,
Impose à l'ignorant, insulte à l'homme instruit :
Il sut jusqu'au vulgaire abaisser son esprit,

Faire du vice un jeu, du scandale une école.
Grace à lui, le blasphême, et piquant et frivole,
Circuloit, embelli des traits de la gaieté;
Au bon-sens il ôta sa vieille autorité,
Repoussa l'examen, fit rougir du scrupule,
Et mit au premier rang le titre d'incrédule.

Rousseau appeloit le *vieillard de Ferney* un corrupteur, et celui-ci désigna le philosophe de Genève comme un charlatan. Diderot, après avoir prodigué à Rousseau les louanges les plus outrées, finit par le déclarer un *vil scélérat*. Quel portrait ces prétendus réformateurs du genre humain, nous ont eux-mêmes donné de leurs personnes!

CLAUDE-ADRIEN HELVÉTIUS.

Le grand-père d'Helvétius étoit un médecin hollandois qui vint à Paris, et où il débita des poudres de la composition de son père. Un droguiste avec lequel il lia amitié, lui fit présent d'une certaine quantité de *racines du Brésil*, en lui disant que cette plante formoit un vrai spécifique contre la dyssenterie. Helvétius, après avoir éprouvé aux hôpitaux l'efficacité de ce remède, abandonna les poudres de son père, et fit afficher celle du Brésil.

Elle eut beaucoup de vogue. Louis XIV voulut qu'elle fût rendue publique; Helvétius déclara que c'étoit l'ipécacuanha, et reçut mille louis de gratification. Il devint ensuite inspecteur-général des hôpitaux de Flandres, et médecin du régent, M. le duc d'Orléans. Il mourut en 1727, et laissa un fils qui fut dans la suite premier médecin de la reine, femme de Louis XV, et inspecteur-général de tous les hôpitaux militaires. Il jouissoit d'une grande réputation pour son savoir et sa probité, et mourut en 1755, à soixante-dix ans. Son fils, né en 1715, fit ses études au collége de *Louis-le-Grand,* sous le père Porée, qui trouvant en lui un esprit marquant, et étant ami de son père, prit un soin particulier de son éducation. Son père le destina pour la finance, et l'envoya, en sortant du collége, chez son oncle, qui étoit directeur des fermes à Caën. La reine, qui aimoit monsieur et madame Helvétius, obtint pour leur fils, n'étant âgé que de vingt-trois ans, une place de fermier-général, qui lui valut cent mille écus de rente. Il étoit très-bel homme, fort galant, généreux, et doué d'un caractère à se faire généralement aimer. En entrant dans le monde, il cultiva la connoissance des hommes les plus célèbres

dans les lettres. Il alloit souvent chez Fontenelle; il recherchoit et obtint l'amitié de Montesquieu; il fit une pension de deux mille livres à Marivaux, qui en avoit besoin, et une de trois mille livres au jeune Saurin, de l'académie française, pour lui donner plus d'aisance et de loisir à cultiver les lettres; et il assura à Saurin le fonds de la pension, quand il voulut se marier, pour que cette pension fût reversible à sa femme. Il avoit vu chez madame de Graffigny (*), dont il fréquentoit la maison, mademoiselle de Lignéville, d'une maison des plus illustres de la Lorraine, mais peu fortunée. Elle étoit très-belle, avoit beaucoup d'esprit et d'agrémens. Helvétius en devint amoureux, demanda sa main, et l'épousa en 1751. Avant de se marier, il quitta sa place de fermier-général, et il acheta la charge de maître-d'hôtel de la reine. Bientôt après son mariage, il alla avec sa femme dans sa terre de Voré, où depuis lors il séjournoit en général huit mois de l'année, et quatre mois à Paris. Il se livra avec ardeur à l'étude. Malheureusement pour lui, il s'étoit lié de bonne heure avec la secte philosophiste. En 1758, il fit paroître son livre

(*) Auteur des *Lettres péruviennes.*

de *l'Esprit*. Les philosophes le prônèrent à l'excès; le clergé, et toutes les personnes qui avoient des principes de religion, s'élevèrent contre cet ouvrage, et enfin un arrêt du parlement le proscrivit. Après ce désagrément, Helvétius fit deux voyages, l'un en Angleterre, et l'autre en Allemagne; à Berlin, il fut particulièrement distingué par Frédéric II. De retour en France, il reprit ses anciennes habitudes. Une complexion forte, une santé rarement altérée, sembloient lui promettre une longue carrière. Cependant, au commencement de 1771, on remarqua des changemens qui inquiétèrent ses amis et sa famille. L'exercice le fatiguoit; il n'alloit plus à la chasse, qu'il avoit toujours beaucoup aimée; et son ame même sembloit avoir perdu de son activité. Enfin, une attaque de goutte portée à la poitrine et à la tête, lui ôta la vie le 26 décembre 1771, à l'âge de cinquante-six ans.

Voici un portrait qu'on a tracé de lui:

« Peu d'hommes ont été mieux traités par la nature, qu'Helvétius. Il étoit très-bien fait, ses traits étoient beaux et réguliers; ses yeux, quoique vifs, exprimoient ce qui dominoit dans son caractère, la douceur et la bienveillance. Il avoit l'ame courageuse, et naturellement

ennemie

ennemie de l'injustice et de l'oppression. Il étoit, dans sa jeunesse, très-adroit à tous les exercices du corps : il excelloit tellement dans la danse, que comme on dansoit alors sur le théâtre en masque, il persuada le directeur du ballet de l'Opera, de lui permettre une fois de remplir le rôle principal, comme nouveau débutant, et il reçut du public les plus grands applaudissemens. Il avoit beaucoup aimé les femmes; mais il étoit plutôt entraîné par les sens que par la passion. Dans l'amitié même, il montroit plus de bienveillance que de tendresse et d'affection; mais ses amis, dans leurs peines, le trouvoient toujours sensible, parce qu'il étoit né bon. Dans la conversation, il aimoit assez la dispute, et avançoit des paradoxes exprès, pour se donner le plaisir de les voir combattre. Il avoit les plus grands égards pour l'amour-propre des autres; et il se paroit si peu de sa supériorité, que ceux qui ne le connoissoient pas à fond, pouvoient être long-temps avec lui sans le deviner. »

L'unique ouvrage de lui, publié pendant sa vie, fut celui de *l'Esprit*. Ses œuvres posthumes sont : *De l'Homme, de ses facultés, et de son éducation; le Bonheur*, poëme en six chants; *le vrai Sens du Systême de la*

nature; le Progrès de la raison dans la recherche du vrai.

Les opinions étoient extrêmement partagées, non seulement sur les principes que renferment les deux premiers ouvrages, celui de *l'Esprit* et celui de *l'Homme*, mais même sur leur mérite littéraire. Voltaire, quoique intimement lié avec Helvétius, trouva l'ouvrage de *l'Esprit rempli de vérités triviales, débitées avec emphase, dénué de méthode, et gâté par des contes indignes d'une production philosophique.* Cet ouvrage paroissoit à d'autres une production du premier ordre : ils disoient qu'il n'étoit pas seulement écrit avec pureté et rédigé avec méthode, mais que jamais l'art de développer un vaste système d'idées abstraites, n'avoit été porté plus loin.

Des hommes sages et des penseurs profonds, trouvèrent que l'un et l'autre ouvrage contenoient les principes les plus erronés, et en même temps les plus dangereux; que l'auteur, en voulant démontrer que l'esprit de l'homme se rapproche de l'instinct des animaux, et que la sensibilité physique et l'intérêt personnel, étoient les principes déterminans de toutes nos actions, avilissoit l'homme et attaquoit les fondemens de la religion et de la morale.

« L'auteur ingénieux et célèbre du livre de *l'Esprit* (dit M. de Meilhan), s'est efforcé de prouver que les plaisirs physiques étoient le seul but que se proposoit l'ambitieux, au milieu des vastes projets qui semblent l'en éloigner. Les exemples suffiroient, sans le raisonnement, pour prouver la fausseté de ce système. . . . .

» Il est dans l'homme deux existences distinctes et séparées; l'une est purement physique, et l'autre morale. On peut voir, dans la plupart de nos actions, l'impulsion de ces principes. Chacune de ces existences a ses besoins. Elles agissent l'une sur l'autre, dans l'accord intime qui les unit; mais il est des actions qui ne sont que du ressort de l'une des deux. La pensée fait connoître le bien et le mal; elle change le sort de l'homme en se développant, le transporte dans une nouvelle sphère de peines et de plaisirs. Alors ses idées se multiplient; il réfléchit, il compare, il existe moralement : l'amour-propre, dont il recèle le germe, est enfin développé; un mot, un geste, portent dans son ame le trouble et la joie. Il éprouve le besoin d'être intéressé, d'être ému, d'être averti de son existence, d'une manière vive et flatteuse pour son amour-propre.

L'esprit et l'ame ont des besoins qui leur sont propres, et qu'on cherche sans cesse à satisfaire.....

» Il est évident qu'il existe un besoin pressant dans l'homme vivant en société : celui de l'intérêt personnel, lequel n'a rien de commun avec les sensations. L'amour-propre en est également indépendant, et n'est pas moins impérieux. L'ambition est un composé de ces deux élémens, l'amour-propre et l'intérêt personnel; et loin de présenter rien de physique dans son objet, elle contrarie souvent les sensations dans leurs jouissances. César aimoit les femmes, mais après la gloire, après le pouvoir.

» L'homme est heureux ou malheureux par la pensée. Un géomètre éprouve un plaisir délicieux dans la solution d'un problême. Un poète se livre aux transports de la joie, lorsque, dans l'exaltation de sa verve, il a déployé toutes les richesses de l'imagination. Source de plaisirs, principe de fécondité, la pensée étend et perpétue l'existence.

» L'homme desire de vivre dans l'opinion. Il est avide de distinctions qui imposent, qui préviennent en sa faveur. Il aime la domination, parce qu'il a une volonté, et qu'il desire qu'elle soit accomplie, qu'on s'y soumette

promptement. Madame de Maintenon offre un exemple frappant du prix infini que l'on met à l'opinion d'autrui, de la passion qu'on a de se montrer supérieur aux autres. *L'envie de me faire un nom*, dit-elle, *étoit ma passion: personne ne l'a portée si loin. Cette ambition me faisoit souffrir le martyre par mille contraintes que je m'imposois.* Elle s'enferma avec une femme qui avoit la petite-vérole, sans être sûre de l'avoir eue. *Un peu de pitié m'y porta d'abord*, dit-elle; *ensuite beaucoup d'envie de faire une chose qui ne fut jamais faite.* Lorsque l'émétique étoit proscrit par des arrêts, qu'on ne le donnoit qu'à la dernière extrémité, elle en prit sans nécessité et alla faire des visites. Elle vouloit qu'on dît : *voyez cette jolie femme, elle a le courage d'un homme.* Il s'en faut bien que la passion qui dominoit madame de Maintenon, qui maîtrisa tous ses autres goûts, et la fit parvenir au comble des grandeurs, présente quelque chose de physique : l'ame d'Alexandre étoit embrâsée de la même passion. . . .

» Si l'on veut connoître les degrés par lesquels l'homme s'avance vers la corruption, il est facile de les déterminer d'une manière sensible. C'est dans les républiques qu'il faut

chercher ces gradations. On commence par aimer la vertu, qui se suffit à elle-même; ensuite on desire la gloire; l'amour-propre vient bientôt corrompre ce pur amour de la vertu; il ajoute au plaisir de bien faire, celui de mieux faire que les autres. Il est une troisième époque, c'est celle où l'on recherche les grandeurs. C'est alors que naît l'ambition. Il n'est plus de vertu; on n'est occupé que de s'élever au-dessus des autres. L'orgueil, l'amour-propre, la vanité, dominent dans l'ame de l'ambitieux; mais il y a quelque chose de grand dans ses projets, qui impose aux hommes. Il est forcé d'avoir des talens supérieurs, et de grandes qualités. Le goût des voluptés seroit un obstacle à ses desseins, s'il étoit dominant; et les plaisirs des sens ne peuvent être par conséquent le but qu'il se propose....

» L'ambitieux, loin d'avoir pour unique objet la satisfaction des sens, est souvent entraîné par cette passion jusqu'à l'anéantissement de lui-même. Elle lui fait immoler le présent, sa vie même, à ce vain murmure de la postérité qu'il n'entendra jamais. Comment reconnoître l'amour des plaisirs, la crainte de la douleur, dans un pareil sacrifice? Comment expliquer ainsi ce sentiment de l'homme, qui lui rend

insupportable l'idée que sa mémoire sera flétrie, qui rend si précieuses les louanges du siècle à venir? On a remarqué qu'il est presque sans exemple, de voir des gens se tuer pour éviter la douleur; c'est pour s'affranchir du fardeau de l'ennui, pour se dérober au mépris, qu'on abrège volontairement ses jours : il n'est point de plus grande preuve du triomphe du moral sur le physique. La constance et la gaieté des sauvages dans les plus affreux tourmens, montrent à quel point on dompte la douleur, et que l'ame peut être exaltée au point d'y être presque insensible.

» On dira peut-être que l'éclat des honneurs, le crédit, la faveur, procureront à l'homme voluptueux des succès auprès des femmes inaccessibles à la corruption de l'argent.... Mais l'expérience apprend que le véritable ambitieux est plutôt libertin que galant; il aime mieux corrompre que séduire : il ménage ainsi l'emploi d'un temps précieux....

» L'ambition des souverains n'a aucun rapport avec le desir des jouissances physiques; elle est un produit de la sensibilité morale. J'ouvre l'histoire, et je vois Mahomet second, Amurat, abandonner leurs sérails : ils s'arrachent aux embrassemens de mille femmes; ils se

condamnent à toutes les fatigues de la guerre. Sont-ils guidés par la volupté? Ces déserts brûlans qu'ils traversent, doivent-ils les conduire dans un palais de houris? Non, mais à la victoire, assise sur des débris sanglans. Leurs sens se taisent, leur imagination n'est enflammée que de la passion de la gloire. Leurs oreilles ne sont pas frappées de la mélodie d'une musique voluptueuse, mais d'accens guerriers; et dans le lointain, ils entendent confusément la voix de la renommée. Ce n'est point le temple de l'amour qu'ils considèrent dans leur pensée, mais celui de l'immortalité. Ils brûlent d'y parvenir aux dépens d'eux-mêmes, et sont dominés par le desir de vivre éternellement dans la mémoire des hommes.

» Charles XII, enivré de la gloire, couchant sur la dure toute sa vie, fuyant les femmes, ne présente pas l'idée d'un homme déterminé par la sensibilité physique. La volupté de vaincre, est la seule qu'il ait connue. Le grand-pensionnaire Heinsius, ce républicain si frugal, si ennemi du faste, dont le domestique étoit borné à une servante, goûtoit dans la simplicité un plaisir extrême à humilier l'orgueil de Louis XIV. L'amour ne devoit pas lui décerner le prix de ses travaux et de sa gloire.

» Plusieurs

» Plusieurs penchans peuvent s'allier avec l'ambition; mais si elle leur cède, c'est qu'elle est foible. Tous les hommes en renferment le germe, en manifestent des étincelles dans leur vie....

» Presque tous les hommes ont un desir vif d'être distingués, de l'emporter en quelque chose sur les autres; mais ils font consister souvent la gloire dans des succès frivoles ou bizarres....

» La différence du genre d'ambition vient de celle du caractère. Dans l'un, elle est audacieuse, entreprenante; et dans l'autre, oblique, patiente, artificieuse.

» Il existe dans l'homme un besoin moral, pressant, plus ou moins impérieux. De même qu'il est des hommes d'une sensibilité extrême pour les plaisirs physiques, il en est aussi auxquels un amour-propre susceptible, délicat à l'excès, et l'idée de l'ordre, de la vertu et de la gloire, composent un bonheur absolument moral. La sphère de leurs plaisirs, de leurs peines, est hors de l'empire des sens (*). »

Il est évident que les qualités morales et

(*) Œuvres philosophiques et littéraires de M. de Meilhan.

les qualités physiques dont l'homme est composé, ont une influence réciproque sur un grand nombre de ses actions; mais il est également évident que l'influence de ses qualités morales, s'annonce d'une manière bien plus remarquable que celle de ses sens. Examinons-nous nous-mêmes, et observons attentivement aussi ce qui se passe autour de nous, et nous trouverons des preuves irrécusables de cette vérité. La terreur, lorsqu'elle est extrême, ne prive-t-elle pas l'homme de presque toutes ses facultés physiques? La sensualité a-t-elle du pouvoir, comme M. de Meilhan l'a démontré, sur l'ambitieux, ou sur celui dont l'ame est profondément affligée? Et l'amour même, qui excite la volupté, n'étouffe-t-il pas tout autre desir que pour l'objet seul qui est aimé?

L'anecdote suivante peut servir à démontrer que l'homme détruit souvent, par ses propres paroles et par ses actions, des opinions qu'il avoit cherché à établir.

Donner de l'argent à un homme qui est dans le besoin, est un acte de libéralité; mais cet acte peut émaner de l'envie de se débarrasser d'une rencontre importune; cet acte peut avoir pour principe l'ostentation; enfin, il peut n'être qu'une saillie de bienfaisance, si je puis

m'exprimer ainsi. Mais donner des soins qui demandent de la suite, entrer dans le détail des besoins pour y pourvoir, est une preuve d'un cœur véritablement bon, et qui, loin de marquer la supériorité, rapproche le protecteur du malheureux qu'il secourt. Un trait que je vais raconter, est de ce genre. M. Diest, médecin hollandois, demeuroit chez M. Helvétius, son parent. M. Diest étoit très-charitable; et la profession de médecin étoit pour lui un moyen de soulager les pauvres. Un soir M. Helvétius rentrant chez lui, est très-étonné de voir les murs de l'escalier couverts de cages pleines d'oiseaux, et d'en voir d'autres qui renfermoient des singes et des écureuils. Il demande à ses gens ce que cela veut dire, et on lui répond que c'est M. le docteur qui vient d'y faire transporter cette ménagerie. Il croit son parent devenu fou, et monte à son appartement pour savoir ce qu'il veut faire de tous ces animaux. Le bon docteur demande pardon à Helvétius de l'embarras que cela peut causer dans la maison, et lui expose ses motifs. Il y a un oiselier, dit-il, qui ne demeure pas loin d'ici, qui est tombé malade, et j'ai été le voir. Sa femme est dans la désolation; et occupée nuit et jour à le soigner, elle n'a pas le

temps de donner ni à manger ni à boire à ses animaux, ni de nétoyer leurs cages. Je lui en ai fait l'observation, et elle est convenue, en pleurant, qu'elle craignoit bien de les voir périr; qu'il y en avoit plusieurs de très-chers, et que ce sera une très-grande perte pour elle et pour son mari. Alors j'ai imaginé de rendre à cette pauvre femme le service d'avoir soin de ses animaux pendant la maladie de son mari. J'ai un domestique qui est marié, comme vous savez, qui reste toujours à la maison; et je l'ai chargé de les faire transporter ici, et d'avoir soin de leur donner à boire et à manger. Quand l'oiselier reviendra en santé, il les trouvera en bon état, sans que cela lui ait rien coûté; et il pourra continuer son petit commerce. Helvétius embrassa le docteur, et racontoit ce fait avec un extrême plaisir. *Voilà*, disoit-il, *une belle ame; voilà une action qui part directement du cœur;* et par ces expressions même, il contredisoit son propre système, et détruisoit dans un instant ce qu'il avoit avancé dans ses écrits.

Helvétius, en rappelant des usages et des coutumes chez les habitans de contrées lointaines et peu connues, dont il prétend expliquer les principes, veut prouver que les idées

de vices et de vertus dépendent du climat. Mais par-tout où l'ordre social est établi, les bases sur lesquelles cet ordre repose, se trouvent en effet à-peu-près les mêmes : croyance d'un Être-Suprême et d'un état futur; devoirs des enfans envers leurs pères, des pères envers leurs enfans; et bienveillance envers tous : tels sont les fondemens de toute société. Beaucoup de choses qui nous étonnent au premier abord, prouvent seulement que ce qui pourroit être permis dans un climat, ne conviendroit pas dans un climat différent. Il y a aussi dans certains pays des devoirs ordonnés, soit par la loi, soit par la religion, qui seroient ailleurs ou inutiles ou nuisibles, tels, par exemple, que les fréquentes ablutions dans les climats chauds. Dans les Indes, où la viande, si on en mangeoit beaucoup, deviendroit un aliment pernicieux, où le laitage forme une partie de la nourriture du peuple, où le bœuf est la seule bête de charge et de voiture, il est défendu à tous les Indous indistinctement de tuer ou de manger cet animal sous aucun prétexte.

Dans l'ouvrage intitulé, *des Facultés de l'Homme*, Helvétius veut peindre l'homme tel qu'il croit que la nature et la société l'ont formé. Le paradoxe, que les hommes naissent avec les

mêmes facultés intellectuelles, et qu'ils doivent tout leur esprit à l'éducation; enfin, *la table rase d'Aristote*, sur laquelle on peut écrire ce qu'on veut; ce paradoxe, dis-je, y est présenté sous toutes les faces possibles; mais quoique l'auteur ait traité ce sujet d'une manière très-ingénieuse, on est loin d'être convaincu de la vérité de son système. Il y a une objection qui me paroît sans réplique, et qui, dans le temps, a été faite à Helvétius: c'est que tous ceux qui ont eu les mêmes maîtres, reçu la même instruction, devroient avoir les mêmes talens. C'est la conséquence rigoureuse d'un système qui, supposant tous les hommes nés avec des facultés égales, fait tout dépendre de l'éducation. D'après ce principe, tous ceux qui auroient eu les mêmes maîtres que Raphaël, Michel-Ange, Pascal et Newton, devroient les avoir égalés. Cependant nous sommes témoins, tous les jours, que la plus grande application ne suffit pas pour produire ou de grands peintres, ou de grands géomètres, ou de grands poètes. L'éducation et l'étude peuvent servir à développer le génie, à perfectionner les talens; mais elles ne sauront jamais donner le génie à celui auquel la nature l'a refusé.

Dans son poëme du *Bonheur*, Helvétius, au lieu de le faire résider dans les sentimens et la pratique de la vertu et de l'amitié, comme l'ont sagement pratiqué les auteurs les plus éclairés, le fait consister dans la culture des lettres et des arts.

« On n'a pu ranger Helvétius, dit M. de La Harpe, parmi les écrivains qui appartiennent à la philosophie, que dans un siècle où l'on a confondu les hommes, les choses, les idées et les mots. Si Condillac est un philosophe, il est impossible qu'Helvétius en soit un. La philosophie n'est autre chose que la recherche du vrai; et la méthode nécessaire pour cette recherche est reconnue et avouée, depuis qu'Aristote a fait du raisonnement un art que nous appelons la logique. Celui qui en évite ou en néglige les procédés dans les matières spéculatives, où ils sont d'une indispensable nécessité, montre dès-lors ou l'ignorance, ou la mauvaise foi : il est en métaphysique et en morale, ce que seroit en physique un homme qui ne tiendroit aucun compte des faits, et substitueroit toujours les hypothèses à l'expérience. Voyez de quelle manière procèdent Clarke et Fénélon, quand ils démontrent l'existence de Dieu et la spiritualité de l'ame; Mallebranche

même, quand il explique les erreurs de nos sens; Dumarsais, quand il développe la métaphysique du langage : tous alors ont écrit en logiciens. Mais quand je vois un écrivain qui commence par tout brouiller et tout dénaturer, dans un sujet où la précision des termes, l'enchaînement des propositions, l'exactitude des définitions, et la rigueur des conséquences, sont l'unique moyen non seulement de se faire entendre aux autres, mais de s'entendre soi-même; quand je le vois poser pour premières bases de son livre, des définitions nouvelles de choses depuis long-temps définies, sans se donner la peine de prouver qu'elles l'ont été mal; établir pour première théorie une suite d'assertions gratuites, qui toutes contredisent des vérités démontrées, sans s'occuper, avant tout, ni de réfuter ce qu'il rejette, ni de prouver ce qu'il met à la place; je reconnois sur-le-champ le sophiste, qui a besoin de glisser légèrement sur les principes pour n'être pas gêné dans les conséquences, et qui à-coup-sûr a dans sa tête un système de mensonge ou d'erreur. C'est ce qu'a fait Helvétius. Il ne lui faut que deux ou trois pages de mauvaise métaphysique, où il matérialise l'esprit, à la vérité sans prononcer le mot, mais aussi sans prouver

la

la chose; et il part de là pour faire un gros livre, dont le seul résultat possible est d'anéantir toute moralité dans les actions humaines. Il convient de s'arrêter sur cet ouvrage, d'autant plus que, parmi ceux qui ont marqué dans ce genre, en France et dans ce siècle, c'est le premier où l'on ait attaqué systématiquement tous les fondemens de la morale. Combien il faut se défier des illusions de l'esprit de système! Helvétius avoit des vertus, et son livre est la destruction de toute vertu. *L'intérêt personnel est l'unique et universel appréciateur du mérite des actions des hommes; et la probité, par rapport à un particulier, n'est que l'habitude des actions personnellement utiles à ce particulier.* Si ceci n'étoit qu'une de ces hyperboles morales, où l'on se permet d'appliquer à tous ce qui appartient à la corruption du grand nombre, il n'y auroit pas à y prendre garde; cela signifieroit seulement ce qu'on a dit mille fois, qu'ordinairement les hommes jugent selon leur intérêt. Mais c'est ici une suite d'axiomes et de corollaires pris dans une généralité absolue; et la marche constante de l'auteur est d'appuyer une métaphysique erronée sur des lieux communs de morale, transformés en vérités rigoureuses. Ainsi, ne

voulant admettre aucune idée d'ordre et de justice dans l'homme, qu'il réduit à la faculté de *sentir*, il soutient que tout se rapporte à l'*intérêt personnel*, dans les particuliers comme dans les sociétés, et croit l'avoir prouvé, quand il nous apprend, par exemple, que la société d'un ministre juge de sa probité par le bien qu'il lui fait, sans s'embarrasser s'il fait du bien ou du mal à la nation. On ne sort pas d'étonnement, que des apperçus si frivoles soient donnés comme des preuves philosophiques. Que chacun là-dessus se rappelle ce qu'il a vu ou entendu, et il jugera s'il est vrai que *l'intérêt personnel soit l'unique appréciateur du mérite et de la probité*. Il faut dire plus : cette assertion si fausse est un outrage à la nature humaine, qu'elle a droit de repousser, parce qu'elle ne le mérite pas, et qu'il est démenti à tout moment par l'expérience. On n'a pas besoin de prouver l'existence de la conscience et des remords. Jamais la vraie philosophie n'en brisera le frein. Elle sait que, trop souvent, on peut se soustraire à celui des loix, même à celui de l'opinion ; qu'on peut ou leur être inconnu, ou les tromper, mais qu'on porte toujours avec soi celui de sa conscience, et que ceux même que ce frein n'a pu retenir, le

rongent en frémissant. Le sage législateur et le vrai philosophe se garderont bien de l'arracher aux hommes; et heureusement encore ceux qui l'ont tenté, ceux qui le tenteroient, sont dans l'impuissance d'y parvenir entièrement. Cependant, si l'on en croit Helvétius, *le remords n'est que la prévoyance des peines physiques auxquelles le crime nous expose;* et de là il conclut que le remords n'est en nous que l'effet de la *sensibilité physique*. Je réponds que l'expérience de tous les pays et de tous les siècles, atteste tout le contraire. L'histoire est pleine de témoignages qui déposent de la puissance du remords, même dans des hommes qui ne pouvoient craindre aucune autre peine. Il seroit superflu de citer : chacun peut se rappeler ce qu'il a lu, depuis l'histoire de Tibère jusqu'à celle de Louis XI. J'ajoute que, laissant même à part les grands crimes, chaque homme n'a qu'à se consulter lui-même, et se demander s'il n'a pas été en secret mécontent de lui, quand il a senti qu'il étoit injuste. Je ne dis pas que le remords suive toujours l'injustice : la passion ou le préjugé qui nous la fait commettre, peut nous la faire méconnoître; mais quand la passion et le préjugé se taisent, le remords parle. Quelles sont les preuves que

l'auteur apporte du contraire? L'exemple des tyrans de l'Asie, qui accablent leurs sujets d'impôts, et des inquisiteurs qui font brûler les hérétiques : les uns et les autres, dit-il, sont sans remords. Je le crois. Mais qui ne voit que ces deux cas rentrent dans l'exception que j'ai faite? Dès que vous supposez l'esprit aveuglé, la conscience est muette ; et c'est là le plus grand danger de l'ignorance et de l'erreur. Quoique J. J. Rousseau n'ait pas voulu réfuter les paradoxes d'Helvétius, il en a fait la satyre indirectement, en laissant voir dans ses ouvrages son aversion pour ce qu'il appelle ces *désolantes doctrines*, qui, en effet, ne pouvoient que *désoler* l'homme de bien. A quelle cause doit-on donc attribuer le succès du trop fameux *Livre de l'Esprit?* A la grande fortune de l'auteur, et à la considération personnelle et méritée dont il jouissoit. C'étoit, en effet, un homme de mœurs douces, d'une société aimable, et d'un caractère bienfaisant; il sembloit faire une sorte de contraste avec son livre; et ce contraste, dont tout le monde fut frappé, fait demander ce qui a pu engager un homme honnête, un homme d'esprit et de talent, à débiter avec tant de confiance une foule de paradoxes, où le faux des raisonnemens est

aussi facile à démontrer que l'odieux des conséquences. Il est impossible d'en assigner d'autre cause que l'ambition de la célébrité (*). »

Nous finirons ce long article, mais article d'une grande importance par son rapport avec la religion et les mœurs, en citant quelques observations de l'auteur des *Trois Siècles de la Littérature française*.

« Le goût, ou, pour mieux dire, une passion » enthousiaste pour les lettres, porta Helvétius » à de grands sacrifices, et l'engagea dans de » grands écarts. Tout le monde connoît le sort » de son livre de *l'Esprit*, où une métaphysi- » que téméraire a répandu tant d'erreurs, et » enfanté tant d'assertions insoutenables. Mais » si M. Helvétius a eu le malheur de se trom- » per, il a eu au moins le courage de se ré- » tracter, et la prudence de ne rien mettre » au jour depuis le malheureux succès de son » ouvrage.

» S'il nous est permis de faire quelques ré- » flexions sur son caractère, nous serons auto- » risés à dire que l'amour de la célébrité, et

---

(*) Extrait de l'*Histoire de la Philosophie du dix-huitième siècle*, par M. de La Harpe.

» trop de penchant à se laisser séduire par des » insinuations artificieuses, ont été la vraie » cause de l'abus qu'il a fait de ses talens, pro- » pres d'ailleurs à le faire estimer. La candeur, » la bienfaisance, et les autres vertus de son » ame, faisoient pardonner, par ceux dont il » étoit connu, les illusions de sa philosophie. » Nous pouvons assurer, d'après nos propres » observations, qu'elle étoit dans lui une es- » pèce de manie involontaire, fruit de ses » premières liaisons, plutôt qu'une morgue » arrogante et systématique. Aussi M. Helvé- » tius n'adopta-t-il jamais les intrigues et les » procédés de la cabale, qui avoit su se l'at- » tacher d'abord par adresse, et le conserver » ensuite, par la juste crainte qu'il avoit d'en » devenir la victime. Il connoissoit trop bien » le *stylum philosophicum*, pour ne pas s'at- » tendre à se voir accablé de sarcasmes, pour » peu qu'il eût paru se détacher de l'étendard » sous lequel on le retenoit captif. Il se con- » tentoit de gémir, dans le sein de l'amitié, » de l'extravagance et des excès de tant de » maniaques qui se faisoient gloire de l'avoir » pour confrère. On ne peut donc que le plain- » dre d'avoir eu le courage de paroître phi- » losophe, avec tant de risques, et la foiblesse

» de n'oser cesser de l'être, avec tant de moyens
» d'assurer sa gloire par d'autres bons ouvrages
» qu'il étoit capable de donner. »

D'ALEMBERT.

Jean Le Rond d'Alembert naquit à Paris, en 1717, et y mourut le 29 octobre 1783.

On ignora long-temps qui étoient ses parens; on sut ensuite qu'il étoit le fruit d'un amour clandestin entre madame de Tencin, sœur du cardinal, et M. Destouches, lieutenant-général d'artillerie, homme très-estimé. Sa mère le fit exposer, en naissant, sur les marches de l'église de Saint-Jean-le-Rond, et on le fit baptiser sous le nom de Le Rond, d'après cette circonstance. L'intérêt qu'il inspira au commissaire du quartier, le sauva de l'hôpital des Enfans-Trouvés. La femme d'un vitrier fut chargée des soins de son enfance. Cette femme conçut pour lui tout l'amour d'une mère, dont elle ne se départit jamais; et d'Alembert, devenu célèbre, conserva pour la vitrière les sentimens d'un fils tendre et reconnoissant. Il demeura toujours avec elle, rue Michel-le-Comte, jusqu'à ce que Diderot et les encyclopédistes lui persuadèrent d'aller

loger chez mademoiselle de Lespinasse, rue de Belle-Chasse. La nourrice étoit inconsolable de cet abandon; et quoique d'Alembert ne cessât de la voir et de lui être utile pécuniairement, on assure qu'elle en mourut de chagrin.

A la naissance de d'Alembert, M. Destouches étoit absent, et n'apprit qu'à son retour l'inhumanité de madame de Tencin, avec laquelle il s'étoit brouillé. Il fit des recherches, parvint à trouver son fils, et lui assura une rente viagère de dix-huit cents livres, qui servit à son entretien et à son éducation. On ajouta ensuite au nom de Le Rond, qui prête au ridicule, celui de d'Alembert. Bientôt se développèrent en lui les talens qui le distinguèrent ensuite si éminemment; et madame de Tencin ayant appris que d'Alembert, très-jeune encore, avoit déjà acquis une grande réputation, le fit venir chez elle, le caressa beaucoup, et lui découvrit sa naissance. — *Que me dites-vous là, Madame*, s'écria-t-il? *Ah! vous n'êtes qu'une marâtre, c'est la vitrière qui est ma mère*. Aussi-tôt il la quitta, et ne voulut plus la revoir.

Son penchant pour les mathématiques s'étant déclaré de bonne heure, il y porta toute son attention, s'y livra avec ardeur, ensorte qu'à

l'âge

l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans, il remporta le prix proposé par l'académie de Berlin, sur l'explication de la *cause générale des vents*. Après la mort de Maupertuis, Frédéric II lui offrit la place de président de cette académie, qu'il refusa (*); mais ce grand-

(*) *Extrait d'une lettre à ce sujet, du marquis d'Argens :*

Potzdam, 2 septembre 1752.

« Le roi recherchant, Monsieur, avec empressement, » les personnes qui ont des talens supérieurs, il étoit » naturel qu'il desirât de vous avoir à son service; il m'a » fait l'honneur de me confier qu'il seroit charmé de vous » donner la place de président de l'académie, qui va » bientôt vaquer par la mort de M. de Maupertuis, qui » est dans un état déplorable. Je me suis chargé, avec » le plus grand plaisir, de vous instruire des intentions » de sa majesté, parce que personne n'est plus admira- » teur de votre mérite que je le suis.

» Si l'offre que je vous fais peut vous plaire, voici, » Monsieur, sur quoi vous pouvez compter : douze mille » livres de pension, un logement au château de Potzdam, » la table de la cour, et encore plus souvent celle du » roi; ajoutez à cela l'agrément de disposer des pensions » de l'académie, en faveur de ceux que vous en jugerez » les plus dignes, etc. »

Extrait de la deuxième lettre du marquis d'Argens.

Potzdam, 20 octobre 1752.

« J'ai montré, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait » l'honneur de m'écrire, au roi : elle a accru la bonne » opinion que sa majesté avoit de votre caractère, et elle

homme continua, jusqu'à la mort de d'Alembert, d'avoir une correspondance régulière avec lui. Une personne digne de foi, m'a dit avoir lu une lettre du roi à d'Alembert, qu'on pourroit regarder comme une espèce de prophétie,

---

» a augmenté par conséquent l'envie qu'elle a de vous » avoir à son service. Le roi m'a chargé, Monsieur, de » vous écrire de nouveau, de sa part, et de répondre » aux difficultés que vous croyez insurmontables, et qui, » à vous dire vrai, ne me paroissent pas aussi grandes » que vous le pensez....

» Vous aimez la tranquillité, vous la trouverez ici; vous » n'êtes obligé à aucune représentation : vous verrez le roi » comme un philosophe de qui vous serez chéri et estimé.

» Le climat de ce pays n'est pas plus froid que celui » de la Bretagne; j'ose vous assurer qu'il est plus beau » que celui de Paris, parce qu'il est beaucoup plus serein.

» Quant à l'Encyclopédie, vous pourriez travailler ici » aux articles que vous faites, et laisser la direction de » l'ouvrage à M. Diderot; et si, lorsqu'il sera fini, il » vouloit venir à Berlin, je ne doute pas que le roi ne » fût charmé de faire l'acquisition d'un homme de son » mérite. Tous les gens qui pensent, seroient portés à » lui rendre service.

» Si je suis assez malheureux, Monsieur, pour que mes » raisons ne vous persuadent pas, j'aurai du moins l'avan- » tage de vous avoir montré que personne ne vous est » plus attaché que moi, et que, plein d'admiration pour » vos lumières et pour votre caractère, je n'ai rien ou- » blié pour procurer à Berlin un homme qui en eût illustré » l'académie, etc. etc. »

et qui est une des dernières qu'il lui ait écrites. A cette époque, l'effervescence qui éclata en France quelques années après, étoit déjà remarquable ; et quoique la révolution de l'Amérique y ait sans doute beaucoup contribué, on devoit en chercher principalement la cause dans les écrits imprudens des *nouveaux philosophes*. Le roi de Prusse annonçoit les dangers que l'on devoit craindre de la disposition des esprits, et de la foiblesse du gouvernement. « *Je ne verrai pas*, disoit-il, *l'explosion; mais il faut que les puissances de l'Europe prennent des mesures bien énergiques et bien sages pour réprimer les débordemens du volcan; et alors, après que les Français se seront cruellement entre-déchirés, l'ordre se rétablira.* »

En 1763, l'impératrice de Russie voulut confier à d'Alembert l'éducation du grand duc, son fils; elle le lui écrivit elle-même, et lui offrit une pension de cent mille livres. D'Alembert se refusa à une proposition aussi flatteuse. L'impératrice la répéta, mais il persista dans son refus (*). Il y auroit eu cependant de

(*) *Lettre de l'impératrice de Russie, écrite de sa main à M. d'Alembert.*

« Monsieur d'Alembert, je viens de lire la réponse que

bien grands services à rendre à l'humanité dans l'éducation du chef d'un grand empire; mais il paroît que les philosophes aiment mieux se charger de l'éducation des peuples; et l'on n'est aujourd'hui que trop bien convaincu, que ce n'est pas en cela qu'ils réussissent le mieux. *La*

» vous avez écrite au sieur Odar, par laquelle vous re- » fusez de vous transplanter pour contribuer à l'éducation » de mon fils. Philosophe comme vous êtes, je comprends » qu'il ne vous coûte rien de mépriser ce qu'on appelle » grandeurs et honneurs dans ce monde; à vos yeux, » tout cela est peu de chose, et aisément je me range » de votre avis. A envisager les choses sur ce pied, je » regarderai comme très-petite la conduite de la reine » Christine, qu'on a tant louée, et souvent blâmée à juste » titre. Mais être né ou appelé pour contribuer au bon- » heur et même à l'instruction d'un peuple entier, et y » renoncer, c'est refuser, ce me semble, de faire le » bien que vous avez à cœur. Votre philosophie est fon- » dée sur l'humanité; permettez-moi de vous dire que, » de ne point se prêter à la servir, tandis qu'on le peut, » c'est manquer son but. Je vous sais trop honnête homme » pour attribuer vos refus à la vanité; je sais que la cause » n'en est que l'amour du repos, pour cultiver les lettres » et l'amitié. Mais à quoi tient-il? venez avec tous vos » amis; je vous promets, et à eux aussi, tous les agré- » mens et facilités qui peuvent dépendre de moi; et peut- » être vous trouverez plus de liberté et de repos que chez » vous. Vous ne vous prêtez point aux instances du roi de » Prusse, et à la reconnoissance que vous lui devez; mais » ce prince n'a pas de fils. J'avoue que l'éducation de ce

philosophie du peuple doit être toute entière dans sa législation.

D'Alembert étant membre de l'académie française, succéda à Duclos comme secrétaire perpétuel de cette académie; et il étoit en même temps l'un des membres les plus distingués de l'académie des sciences.

On lui reproche d'avoir formé, avec Voltaire, Diderot et autres, un plan suivi d'attaque contre la religion chrétienne. Divers articles dans l'Encyclopédie même, découvrent leurs sentimens et leur dessein à cet égard; mais ils ont été bien plus clairement énoncés dans d'autres ouvrages, et sur-tout dans la correspondance de d'Alembert et de Voltaire. On ne peut plus les séparer par-là de la révolution française, qu'ils avoient depuis long-temps préparée.

D'Alembert et quelques autres personnes de

» fils me tient si fort à cœur, et vous m'êtes si néces-
» saire, que peut-être je vous presse trop. Pardonnez
» mon indiscrétion en faveur de la cause, et soyez assuré
» que c'est l'estime qui m'a rendue si intéressée.

» CATHERINE.

» *P. S.* Dans toute cette lettre, je n'ai employé que
» les sentimens que j'ai trouvés dans vos ouvrages; vous
» ne voudriez pas vous contredire.

mêmes sentimens que lui, étoient liés de l'amitié la plus intime avec madame Geoffrin. Sa fille, madame de La Ferté-Imbaut, crut de son devoir, dans la dernière maladie de sa mère, d'exclure ces personnes, et particulièment d'Alembert, à qui elle écrivit la lettre suivante:

Dans la chambre de ma mère,
ce 2 septembre 1776.

» Je vais vous parler, Monsieur, avec la » franchise qui m'est naturelle. Vous avez in» disposé contre vous, depuis bien des années, » tous les gens de bien, par votre manière » indécente et imprudente de parler contre la » religion. Toutes mes sociétés intimes ne sont » composées que de gens de bien, et plusieurs » pensent que je devois à la religion et à l'é» dification publique, de vous empêcher d'en» trer chez ma mère depuis qu'elle eut reçu » ses sacremens.

» Dans l'état où elle est, je suis, en effet, » responsable de tout, et je pense que mes » amis ont raison jusqu'à un certain point; » mais en même temps la charité chrétienne » m'engage, Monsieur, à vous avertir, plutôt » que de faire un éclat contre vous, qui seroit

» par trop opposé à cette divine charité chré-
» tienne.

» D'après cet avis, Monsieur, je conseille à » votre amour-propre et à votre esprit, de tenir » des propos dans le monde, en parlant de ma » mère, qui soient assez décens et assez raison- » nables pour ne me pas mettre dans la néces- » sité de vous faire fermer sa porte.

» Votre esprit connoît le sien, parce que » l'un et l'autre vous en avez beaucoup; mais » son ame est meilleure que la vôtre, et plus » portée à la vertu et à l'amour de l'ordre que la » vôtre : donc elles ne peuvent pas être amies.

» Ma mère a été, dix ans de sa première » jeunesse, dévote comme un ange, et aimant » Dieu et sa religion de la meilleure foi du » monde; elle a encore été bien des années » à parler de sa dévotion avec amour, et elle » m'a souvent dit qu'elle étoit plus heureuse » dans le temps de sa dévotion, que depuis » qu'elle a eu l'air de l'avoir abandonnée; et » je dois à la religion et à la vérité, Monsieur, » de vous dire qu'elle a bien plus aimé Dieu » qu'elle ne vous a jamais aimé, ni vos sem- » blables.

» J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre, etc.

» GEOFFRIN D'ESTAMPES DE LA FERTÉ-IMBAUT. »

D'Alembert est plus remarquable comme savant que comme littérateur. Il étoit le géomètre le plus distingué; il avoit des connoissances profondes dans diverses parties de la physique; ses écrits sur différens objets relatifs aux sciences, sont nombreux et très-estimés.

En 1750 il entreprit, avec son ami Diderot, l'immense ouvrage de l'Encyclopédie; beaucoup d'autres savans et de littérateurs se joignirent à eux pour y travailler; mais le discours préliminaire, qui en est un des plus beaux morceaux, est entièrement de d'Alembert.

Ses ouvrages sur les belles-lettres, sont : *Mélanges de Littérature, d'Histoire et de Philosophie; Essai sur les Gens-de-Lettres;* ses *Éloges* de Bernoulli, de Terrasson, de Montesquieu, de Mallet, de Dumarsais; les *Mémoires de Christine, reine de Suède;* une *Traduction de divers morceaux de Tacite; Dissertation sur l'Éloquence, sur la Poésie, sur la Latinité des Modernes; Essai sur la Destruction des Jésuites; Éloges de différens Académiciens; Lettre à Rousseau sur l'article Genève dans l'Encyclopédie; Histoire des Moines mendians; Lettre à Condorcet sur madame Geoffrin;* un *Éloge du lord Marshal.*

Dans ses œuvres posthumes, on trouve un *Dialogue*

Dialogue entre la Poésie et la Philosophie; un *Jugement sur la Nouvelle Héloïse et sur Émile;* des *Lettres sur la mort et le caractère de madame Geoffrin; Correspondance avec le roi de Prusse*, etc. On voit dans presque tout ce qu'il a fait, l'homme d'esprit et le savant; mais ses ouvrages littéraires ne répondent pas à la haute réputation dont l'auteur jouissoit. Ses Éloges des académiciens ne soutiennent pas la comparaison avec ceux de Fontenelle; ainsi, sa célébrité n'est absolument fondée que sur ses talens universellement reconnus pour la géométrie.

D'Alembert, en parlant de Shakespear et le comparant avec Corneille, tombe, ainsi que Voltaire, dans des erreurs les plus absurdes, et par les mêmes raisons. Ni l'un ni l'autre n'entendoient assez bien la langue angloise, pour juger du mérite des ouvrages de cet auteur. Shakespear et Corneille étoient tous deux des génies rares, à des époques différentes. On jouoit encore, très-peu de temps avant Shakespear, soit dans des places publiques, soit dans des couvens, des pièces qui offroient le plus absurde mélange de grossièretés indécentes, avec les traits historiques de l'ancien et du nouveau Testament. On ne trouve rien

dans les pièces qui faisoient alors l'amusement public, qui puisse faire croire qu'on se soit occupé de suivre les règles exposées dans les ouvrages des anciens. Mais quoique l'art dramatique, lorsque Corneille commença à écrire, ne fût pas encore porté au degré de perfection où le portèrent ses propres ouvrages, ainsi que ceux de Molière et de Racine, cet art étoit cependant alors bien supérieur à ce qu'il étoit au temps de Shakespear, et le goût infiniment plus épuré. Voilà ce que Voltaire et d'Alembert auroient dû considérer, avant de porter leur jugement sur ce grand génie. Il faut regarder Shakespear comme un peintre de l'humanité; et aussi long-temps que la langue angloise existera, Shakespear sera regardé par tous ceux qui l'entendent, comme l'auteur qui, jusqu'à présent, a le mieux développé les diverses passions qui nous agitent. C'est le lord Lyttleton, je pense, qui a fait cette observation, que si l'on pouvoit supposer que des êtres spirituels, mais d'une nature différente de celle de l'homme, dussent nous succéder sur ce globe, où les ouvrages de Shakespear eussent été conservés, ils apprendroient en les lisant ce qu'avoient été les hommes.

« On ne voit point chez Corneille, dit

d'Alembert, un héritier du trône s'entretenir avec un général d'armée, *avec ce beau naturel* que Shakespear étale dans le prince de Galles, qui fut depuis le roi Henri V (*).

» Le général demande au prince quelle heure il est; le prince lui répond : « Tu as l'esprit » si gras pour avoir bu du vin d'Espagne, pour » t'être déboutonné après soupé, pour avoir » dormi sur un banc après dîné, que tu as ou- » blié ce que tu devrois savoir. Que diable » t'importe l'heure qu'il est? à moins que les » heures ne soient des tasses de vin, que les » minutes ne soient des hachis de chapons, » que les cloches ne soient des langues de » maquerelles, les cadrans des enseignes de » mauvais lieux, et le soleil lui-même une » fille de joie en taffetas couleur de feu, etc. »

« Comment Warburton n'a-t-il pas rougi de commenter ces grossièretés infames? Travail- loit-il pour l'honneur du théâtre et de l'église anglicane? »

D'Alembert ne s'apperçoit pas que Shakespear peint le prince de Galles dans ses déréglemens, avec ses compagnons de débauche,

(*) Il est dit Henri IV, mais c'est assurément une erreur d'impression.

et qu'il les fait parler d'une manière conforme à leur genre de vie, à leurs habitudes et à leurs sentimens. *Falstaff*, dont il est question, n'est point un *général d'armée;* c'est un vieux libertin ayant de l'esprit, vivant dans la crapule, et entièrement livré aux plaisirs. Au milieu de ces désordres du prince, Shakespear cependant laisse échapper, de temps à autre, des étincelles de ces grandes qualités qui étoient dans l'ame de son héros, et qui parurent ensuite avec un éclat si étonnant. Si d'Alembert eût fait attention au monologue prononcé par le prince de Galles, lorsque se trouvant près du lit de mort du roi son père, ce prince regarde la couronne, il auroit vu que le poète savoit employer à propos les ressources de l'art, sans s'écarter de la fidélité de l'histoire. Il fait entrevoir, dans ce monologue, ce que sera ce prince un jour. D'ailleurs, ce sont les mœurs du temps qui excusent Shakespear; et l'on peut dire de lui, avec la plus exacte justesse, *que tous ses défauts ne sont pas les siens, mais ceux de son siècle.*

D'Alembert, dans l'éloge de Montesquieu, dit en parlant de l'Angleterre, *l'île fameuse qui se glorifie tant de ses loix, et qui en profite si peu.* Je citerai ce qu'a dit, sur cette

observation, l'un des amis même de d'Alembert, et qui m'a été communiqué par l'auteur.

« Sans avoir un aveugle enthousiasme pour » l'Angleterre, j'avoue que ce passage me paroît dénué de sens et sans application. De » quelles loix veut parler d'Alembert? Est-ce » des loix civiles ou criminelles, ou de la » constitution du gouvernement? Il est certain » que les loix civiles donnent lieu, comme » dans tous les pays, à beaucoup de chicanes. » Si c'est des loix criminelles qu'il veut parler, » elles sont universellement reconnues comme » les meilleures qui existent; et les défauts » qu'elles peuvent avoir, sont bien compensés » par les principes d'humanité qui les caractérisent. L'établissement des jurys, qui est la » base des jugemens criminels, est à-la-fois un » des plus grands bienfaits envers l'humanité, » et l'une des plus sublimes inventions de l'esprit humain. Si d'Alembert a voulu parler » de la constitution du gouvernement, il est » très-certain que les Anglois s'en glorifient, » et avec juste raison, mais en même temps » ils en profitent; et depuis un siècle qu'elle » est établie, il ne paroît pas qu'elle ait subi » d'altération. Ces mots, *ne profite pas de ses* » *loix*, signifient qu'elles sont inexécutées; et

» toutes les loix en Angleterre sont observées » plus littéralement que celles des autres pays, » parce qu'il n'y a point d'autorité qui puisse » en dispenser. »

M. de La Harpe, dans son *Histoire de la Philosophie du dix-huitième siècle* (*), dit :

« On pourra me demander comment d'Alembert, dont je vais parler maintenant, et qui fut un des premiers fondateurs de ce même monument (**) que je viens de décrire comme un arsenal d'irréligion, se trouve pourtant ici dans cette classe de philosophes que je sépare des sophistes. Je dois en dire les raisons : c'est qu'il ne m'est permis, en rigueur, de juger un écrivain que par ses écrits, puisque ce n'est que par ses écrits qu'il est homme public, et ressortit au tribunal de la postérité. Or, d'Alembert, sous ce rapport capital, est à-peu-près irrépréhensible, si l'on met à part ses lettres imprimées après sa mort; et doit-il répondre au public de ce qu'il ne paroît pas avoir écrit pour le public ? Je ne le crois pas. Dieu seul est juge de l'intérieur; et chacun peut, à son

(*) Le public n'a encore vu que quelques extraits de cet intéressant ouvrage.

(**) L'Encyclopédie.

la religion dans son *Cours d'Histoire*. On voit, il est trop vrai, par les lettres posthumes de d'Alembert, qu'il n'avoit point de religion; et je sais qu'il n'en avoit pas. C'est un malheur et un crime devant Dieu, qui est le juge des ames : mais l'homme ne l'est que des actions; et en ce genre, les actions de l'écrivain devant les hommes sont ses écrits. Il n'y a point de gouvernement où Buffon, d'Alembert, Condillac, eussent été proscrits à cause de leurs ouvrages; et je n'en connois point qui n'ait dû rejeter de son sein les très-coupables sophistes dont j'aurai à parler dans la suite. On ne dira jamais que les trois philosophes que je viens de nommer, aient été les artisans de la révolution, et encore moins Fontenelle et Montesquieu. Mais qui peut douter que Diderot, Raynal, Rousseau, Voltaire, et même Helvétius, n'aient été les premiers et les plus puissans mobiles de cet affreux bouleversement? Cette différence est décisive; et c'est elle qui a dû me guider dans un ouvrage où je considère les caractères et les effets de l'esprit philosophique dans ce siècle, soit en bien, soit en mal. Je vois du bien, malgré quelques erreurs de peu de conséquence, dans ce qui compose ici cette première classe d'auteurs,

à qui l'on ne conteste pas, ce me semble, le titre de philosophes. Je ne vois qu'un très-grand mal chez ceux que j'appelle de leur véritable nom sophistes, et qui, en philosophie, n'ont sûrement pas été autre chose. Tel est mon plan, et je le crois raisonnable.

» D'Alembert haïssoit les prêtres beaucoup plus que la religion; et c'est pour cela que, dans ses lettres, il pousse contre eux la main de Voltaire, tandis qu'il retenoit la sienne avec soin, mais sans peine. On s'apperçoit dans ses écrits qu'il n'avoit pas même été insensible au charme des livres saints, encore moins au mérite de nos poètes et de nos orateurs chrétiens; et je ne crois pas qu'il ait jamais imprimé une phrase qui marque ou la haine, ou le mépris de la religion, au lieu qu'on pourroit citer beaucoup de morceaux de ses *Éloges* où, entraîné apparemment par ces héros du christianisme, il en parle lui-même avec dignité, et ce qui est encore plus pour lui, avec sentiment.

» Sa prééminence dans la géométrie lui avoit déjà fait un grand nom, lorsqu'il concourut, avec Diderot, au plan et à la construction de l'*Encyclopédie*. Le nombre de ses productions mathématiques, qui monte à dix-

sept volumes in-4°., effraie ceux qui courent la même carrière ; et les juges en cette matière lui accordent la gloire particulière d'avoir inventé un nouveau calcul, et par conséquent avancé le progrès et étendu la sphère des sciences. Il est naturel et ordinaire que les études abstraites et les spéculations profondes s'emparent de toutes les facultés de l'ame, en lui offrant à tout moment le plaisir d'une découverte et d'une victoire ; mais plus ces grands travaux, qui portent avec eux leur récompense, assujétissent celui qui s'en occupe, moins ils lui laissent la liberté de se tourner vers les ouvrages de goût. Parmi les anciens, Aristote a joint la critique littéraire aux recherches philosophiques, et Pline, une force de style qui n'est pas toujours saine dans l'étude de la nature. Parmi les modernes, Fontenelle a cultivé la littérature agréable, qu'il faisoit servir à l'ornement des sciences ; mais aussi ne possédoit-il de celles-ci, que ce qu'il falloit pour en bien parler. Trois hommes ont véritablement réuni deux choses presque toujours séparées, le génie de la science et le talent d'écrire : Pascal, qui devina les mathématiques, et y fut inventeur, tout en faisant les *Provinciales* et les immortelles *Pensées* ;

Buffon, qui a décrit avec éloquence la nature animale, qu'il étudioit en observateur, quoiqu'il ne l'ait pas toujours bien observée; et le géomètre créateur à qui nous devons le discours préliminaire de l'Encyclopédie.

» C'est peut-être cette réunion si rare, qui mit d'abord un peu d'exagération dans les louanges prodiguées à ce beau discours, et je n'en comparerois pas le mérite à celui d'un ouvrage tel que l'*Histoire naturelle;* mais ce mérite, qu'on a depuis voulu déprécier, est assez grand en lui-même pour qu'il ne soit pas besoin de l'exagérer. Ce vestibule du palais des sciences, est régulier et noble; il est construit par une main ferme et sûre. Toutes les proportions en sont justes, et les ornemens choisis. Ce discours suffiroit pour assurer à son auteur une réputation d'écrivain et d'homme-de-lettres : il est d'un esprit juste et étendu, d'un goût sage, et d'un style pur. Il est vrai qu'il ne s'élève pas au sublime; mais la méthode y est sans pesanteur, et la précision sans sécheresse : et c'est beaucoup. Les jugemens y sont sans passion, quoiqu'il y ait quelquefois, à l'égard des auteurs vivans, une sorte de complaisance que les bienséances peuvent justifier.

» Les *Élémens de Philosophie*, inférieurs au discours, en raison de la disproportion des objets, sont aussi d'un esprit judicieux et d'un écrivain élégant, comme ses premiers *Éloges*, ceux de Montesquieu, de Dumarsais, de Bernoulli, ses *Mémoires* sur Christine, et son *Essai sur les Gens-de-Lettres*, sont en général d'une raison ingénieuse, quoiqu'il parle quelquefois des lettres avec un ton où la fierté va jusqu'à l'orgueil, et des grands avec une aigreur qui ressemble à la haine plus qu'à la justice. Sa traduction de quelques fragmens de Tacite, conserve assez la briéveté de l'original, et n'en rend pas la force, la couleur et les mouvemens, ni même quelquefois le sens; mais la pureté et la netteté de la diction rendront toujours cet essai utile à ceux qui voudront s'exercer à traduire. Tous ces morceaux, considérés dans leur généralité, sont d'une littérature estimable, quoique fort loin d'être supérieure.

» Jusqu'ici du moins l'auteur ne s'étoit point écarté de la sévérité de goût et de style qui convient à un littérateur philosophe. Mais l'amitié qui m'a long-temps lié avec lui, et qui doit céder devant le public au respect de la vérité, ne sauroit m'autoriser à rendre le même

témoignage sur les écrits qui suivirent, et qui sont en assez grand nombre. D'Alembert ne soutint pas toujours cette sagesse qui lui avoit fait d'autant plus d'honneur, qu'elle contrastoit plus avec les écarts de ses confrères encyclopédistes. On avoit su gré à un géomètre, entré un peu tard dans une carrière nouvelle pour lui, de ne s'y être pas trouvé étranger, et d'y avoir même obtenu, par son premier ouvrage, une place très-honorable : l'ambition d'y dominer l'égara. L'éloignement de Voltaire, dont la supériorité avouée faisoit un homme à part, laissa trop croire à d'Alembert qu'il pouvoit régner dans la littérature française. Sa renommée dans les sciences, les honneurs que lui avoient rendus les étrangers, son influence dans deux académies et dans le parti encyclopédiste, tout aidoit à flatter en lui la prétention de régner dans la capitale des lettres. Il essaya de donner le ton à l'opinion, en lisant dans toutes les séances publiques de l'académie française, des dissertations littéraires, et ensuite des éloges; et les succès qu'il eut d'abord achevèrent de le tromper, parce qu'il n'en démêla pas la nature et la cause. Les séances de la Saint-Louis, qu'autrefois l'insipidité des pièces couronnées, et le silence

des académiciens, avoient fait déserter, étoient devenues nombreuses et brillantes, depuis qu'on y couronnoit de meilleurs ouvrages en prose et en vers. On fut donc disposé à écouter plus favorablement encore un de ses membres les plus illustres, qui sembloit se charger d'en faire les honneurs au public autrement que Duclos, qui n'y faisoit jamais entendre que l'éclat impérieux et brusque de sa voix, dans des proclamations ou des ordres. C'étoit la même différence qu'entre un maître de maison qui commande, et un homme poli qui veut la rendre agréable à tout le monde. Le public sentit ce constraste : il aime à être courtisé par-tout où il est, sur-tout lorsqu'il n'a pas le droit de l'exiger. Il trouvoit ce qu'il lui falloit dans le nouveau secrétaire, qui affectoit la coquetterie, comme son prédécesseur affectoit la rudesse.

» Malheureusement encore d'Alembert avoit alors tout ce qu'il falloit pour rechercher ce dangereux succès, et pour en subir le retour. Ses connoissances en littérature proprement dite, n'étoient ni profondes, ni étendues, ni mûries par le travail : des études d'un autre genre s'y opposoient. La littérature étoit la parure de son esprit, et n'en étoit pas la richesse.

Il faut dire plus : l'esprit de conversation, qui étoit son seul plaisir, et tenoit d'autant plus de place dans sa vie, qu'il y avoit de l'avantage sur le commun des hommes, étoit devenu par degrés son esprit dominant; et ce n'est rien moins que celui d'un livre. D'Alembert s'étoit accoutumé à n'en plus guère avoir d'autre. Ses écrits devinrent une suite de petits apperçus, qui tantôt sont fins, tantôt n'ont que l'intention de la finesse ou l'affectation de la malice; de petites idées communes, ambitieusement décomposées ou aiguisées en épigrammes; de vieilles anecdotes rajeunies, de vieux adages renouvellés. Tout cela est d'un vieillard qui vit sur la mémoire de son esprit; mais tout cela est loin de suffire pour faire un législateur dans les choses d'imagination et de goût; et d'Alembert voulut l'être, quoique, pour cette entreprise très-tardive, le fond lui manquât comme la forme. Dans ses commencemens, les bonnes études de sa jeunesse lui suffirent pour être au ton de la bonne littérature, qu'il eut la prudence de suivre d'assez près; mais plus confiant depuis, à mesure qu'il auroit dû être plus circonspect, il se laissa trop aller au souvenir des paradoxes qu'il avoit entendus dans la société de Fontenelle et de Marivaux, et

qui se laissent trop appercevoir dans les différens morceaux qu'il lut successivement à l'académie, *sur la Poésie, sur l'Élocution oratoire, sur l'Ode,* et dans ses derniers éloges. Les battemens de mains qu'excitèrent d'abord ses *Concetti,* lui cachèrent l'impression que faisoient sur tous les gens éclairés, ces erreurs tournées en préceptes; et l'amertume indécente de quelques journalistes passionnés, qui l'insultoient au lieu de le réfuter, ne lui permit de voir que leur animosité, même quand il leur arrivoit de dire vrai : effet ordinaire de la satyre, qui, en se mêlant à la critique, la dénature au point d'en détruire tous les fruits. Les amis de l'auteur ne se soucioient point de contrarier des idées qu'il affectionnoit d'autant plus, qu'on les avoit d'abord applaudies. Il ne savoit pas que ce même public qui, en ce genre, ne demande pas mieux que d'être désabusé, loin d'adhérer à ses décisions, commençoit même à se dégoûter de ses épigrammes, et à être fatigué de l'assiduité de ses lectures. Il le fit sentir enfin, et même durement, au vieux secrétaire, qui avoit droit à plus d'égards, et que ce mortifiant accueil décida, dans ses dernières années, à un silence forcé, qu'il eût été prudent de se prescrire plutôt. Les écrivains ne

ne sauroient trop se redire, d'après cet exemple et tant d'autres, que la foiblesse de l'âge n'est pas en eux un titre pour compter sur l'indulgence : on l'accorde à la jeunesse en faveur de l'espérance; mais rien ne plaide pour la vieillesse que la pitié, qui croit faire assez pour elle en lui commandant le repos.

» Une société religieuse, dont la chûte fut un événement dans le monde, parce qu'elle y avoit été puissante, mais qui avoit d'ailleurs tout ce qu'il falloit pour n'être que ce qu'elle auroit dû toujours être, une société d'instruction et d'édification; les jésuites, ayant été bannis de France et de quelques autres états, parurent à d'Alembert un objet digne de l'attention de la philosophie, et l'étoient réellement; mais l'exécution ne répondit point au sujet : ils avoient joué un assez grand rôle, pour que le livre *de la Destruction des Jésuites* méritât d'être écrit avec la plume de l'histoire; et d'Alembert, admirateur de Tacite, auroit dû la prendre de ses mains. Mais la sienne est celle d'un anecdotier spirituel et satyrique. Son ouvrage n'est qu'un pamphlet, où l'on a distribué en bons mots et en facéties toute la substance d'un chapitre du *siècle de Louis XIV*, celui du jansénisme; les emprunts

sont même quelquefois si peu déguisés, qu'ils pourroient passer pour des plagiats. Il y a pourtant une sorte d'impartialité qui ne lui étoit pas difficile, entre des jésuites et des jansénistes, et qui fut attestée par le mécontentement à-peu-près égal des deux partis, mais qui ne prouvoit nullement que ni l'un ni l'autre eussent été bien jugés.

» Personne n'ignore que Frédéric traitoit en ami ce savant, qui fut son pensionnaire avant même d'être au nombre de ceux du gouvernement français. Mais on voit aussi, par les lettres même de ce prince, que s'il aimoit assez les louanges pour briguer et payer celles des beaux-esprits de la France qui donnoient le ton à l'Europe, il en savoit trop pour faire aucun cas de leur politique et de leurs systêmes d'administration. Il les méprisoit au point, qu'il dit quelque part que *s'il avoit à punir une de ses provinces, il ne croiroit pas pouvoir lui faire pis que de lui envoyer des philosophes pour la gouverner*. Auroit-il mieux dit depuis notre révolution? Et comme il se moque gaiement des fureurs anti-chrétiennes de Voltaire! Il fait plus : il lui fait sentir très-sérieusement, à l'occasion de la déplorable catastrophe du jeune La Barre, que le respect pour la religion

est une partie de la police d'un état, et que quiconque viole ce respect, doit être puni.

» Mais rien n'illustra plus d'Alembert, que l'offre et le refus de l'emploi d'instituteur d'un jeune prince, héritier du plus vaste empire de l'univers. Le traitement qu'on offroit, égal à ceux des places les plus considérables, n'étoit pas ce qui pouvoit tenter le plus un homme aussi réellement désintéressé que d'Alembert. La lettre de l'impératrice étoit une toute autre séduction : elle s'adressoit à l'amour-propre, le plus cher intérêt des écrivains, et celui auquel la philosophie même, je dis la bonne, ne les fait pas renoncer, puisqu'ils sont hommes. Cette philosophie peut rapprocher alors, à des époques aussi différentes qu'éloignées, deux monumens de sa gloire également honorables, la lettre de Philippe à Aristote, et celle de Catherine à d'Alembert.

» Ce qui fit regarder le refus comme une espèce de prodige, c'est que l'on ne concevoit guère comment il étoit possible de refuser cent mille livres de rente; et c'est pourtant ce qu'il y a de moins étonnant et de plus simple dans la résolution de d'Alembert. Pour un homme d'une complexion foible, inhabile à toutes les jouissances sensuelles, tempérant par

nécessité, par habitude et par goût, une grande fortune, qui ne pouvoit rien faire pour sa considération à Pétersbourg, n'étoit qu'un grand embarras. Il avoit ici un revenu médiocre, mais honnête, qu'il devoit à ses talens, et qui excédoit assez ses besoins pour suffire à ses bienfaits : car il faisoit beaucoup de bien, et sans ostentation; c'est le plus beau titre de sa mémoire et de sa philosophie....

» J'ai assez connu d'Alembert pour affirmer qu'il étoit sceptique en tout, les mathématiques exceptées. Il n'auroit pas plus prononcé qu'il n'y avoit point de religion, qu'il n'auroit prononcé qu'il y a un Dieu : seulement il trouvoit plus de probabilités au théisme, et moins à la révélation. De-là son indifférence pour les divers partis qui divisoient, sur ces objets, la littérature et la société. Il toléroit, en ce genre, toutes les opinions; et c'est ce qui lui rendoit odieuse et insupportable l'arrogance intolérante des athées. Il haïssoit l'abbé Batteux, et aimoit Foncemagne, tous deux très-bons chrétiens; ce qui prouve que ce n'étoit pas la croyance qui l'attiroit ou le repoussoit. Il a loué avec épanchement Massillon, Fénélon, Bossuet, Fléchier, Fleury, non pas seulement comme écrivains, mais comme religieux. Il étoit assez

équitable pour être frappé du rapport constant et admirable entre leur foi et leur conduite, entre leur sacerdoce et leurs vertus. Il a laissé aux petits écoliers de nos *décades*, aux rimeurs de l'*institut*, aux journalistes de *fructidor*, la plate et ignoble insolence d'appeler *fanatiques* et *déclamateurs*, ces grands génies, dont le nom n'eût jamais été outragé parmi les hommes, s'il n'y avoit pas eu une révolution française.

» Il avoit de la malice dans l'esprit, mais de la bonté dans le cœur; et, si on lui a reproché des traits d'humeur ou de prévention, il étoit incapable de la fausseté et de la méchanceté que Rousseau, son injuste ennemi, lui a très-injustement attribuées. Il remplit constamment tous les devoirs de l'amitié et tous ceux de la reconnoissance, et les uns et les autres jusqu'au dévouement; ceux de ses places académiques, avec une régularité qui étoit de zèle et de goût; et ceux de l'humanité et de la bienfaisance, avec une simplicité qui étoit dans son caractère. Ses libéralités ne se bornoient pas à cette classe de jeunes littérateurs, dont les premiers travaux ont souvent besoin de secours de toute espèce; elles descendoient tous les jours jusqu'à cette classe

ignorée, que n'appeloit pas à lui la conformité d'état, et qu'on ne va jamais chercher que par le desir de faire du bien. Si les potentats de l'Europe le connoissent par son génie, le peuple indigent ne le connoissoit que par des bienfaits qui leur avoient appris son nom, et qu'ils ne pouvoient payer que par des bénédictions et des larmes.

» Mais ce qui a fait à sa mémoire un tort irréparable, c'est la publication posthume de sa *correspondance*, qui a manifesté ses opinions et ses sentimens sur un objet dont dépendra toujours essentiellement l'existence morale de l'homme en ce monde, comme sa destinée dans l'autre. On ne mettra pas d'Alembert au nombre des sophistes coupables qui se sont armés contre la religion dans leurs écrits, puisqu'il l'a toujours respectée dans ceux qu'il a publiés; on pourroit même ne le pas rendre responsable de ces malheureuses lettres, dont l'impression n'est pas de son fait, mais bien de celui de ses amis, s'il n'étoit d'ailleurs trop avéré qu'ils n'ont été que les fidèles exécuteurs d'une volonté bien déterminée, et qui leur étoit commune à tous. On voit que d'Alembert a voulu se survivre à lui-même dans le monde incrédule, qu'il a légué à la secte ses titres d'impiété,

et a chargé ses amis de ce qu'il n'avoit pas osé par lui-même. Ses intentions sont assez prouvées par le soin qu'il avoit eu de préparer deux copies très-complettes et très-exactes de toute cette *correspondance*. La première fut saisie parmi les papiers de son ami M. Watelet, chez qui l'on avoit mis les scellés après son décès, comme étant comptable au gouvernement; et l'on assure que celle-là fut brûlée : l'autre, remise à Condorcet lors de la mort de d'Alembert, fut imprimée à la suite de la *correspondance* de Voltaire, dans cette édition de Kehl, répandue sans aucun obstacle par une suite de cette aveugle tolérance dont j'ai parlé, que l'on croyoit politique, et qui l'étoit si peu. D'Alembert se montra dans ces lettres tel qu'il étoit, moins ennemi de la religion que des prêtres, mais détestant dans ceux-ci leur autorité publique, et le droit qu'ils avoient de réprouver l'irréligion, non seulement au nom du ciel, mais même au nom de la société. On s'apperçoit combien il est choqué que l'impiété, qu'il appelle *philosophie*, puisse être tous les jours vouée au mépris et à l'horreur dans les temples et dans les écoles, tandis qu'elle ne peut qu'à peine soutenir la guerre clandestine des brochures et des libelles; c'est

là ce qui l'irrite d'autant plus, qu'il se persuade, comme tous ceux de son parti, que la religion n'a pour elle que la puissance du clergé, et que ses ennemis ont celle de la raison. Cette idée entretient chez lui un fond d'humeur et de dépit, une sorte d'animosité mutine, qu'il portoit naturellement dans tout ce qui le contrarioit, et qui a souvent quelque chose de puéril. Ce n'est pas le cri de la haine et le signal de la proscription qu'il fait entendre, comme un Diderot et un Raynal, énergumènes dignes de concevoir et de devancer la révolution; il ne déclame pas en furieux, car il n'étoit pas méchant; il n'est que piqué, parce qu'il étoit vain; il se soulage par des épigrammes; et les petites vengeances de son amour-propre ne font qu'en montrer les blessures. Il paroît croire que si la religion ne pouvoit faire, comme ses ennemis, que la guerre des pamphlets, elle seroit bientôt sans défense. Il étoit loin de se douter de ce que la révolution a démontré à tout le monde, et même fait sentir aux *philosophes*, quoiqu'ils s'efforcent de le dissimuler, que c'étoit précisément la différence du pouvoir qui faisoit alors celle des succès, en raison de la disposition des esprits; que cette *philosophie* n'avoit d'influence que

comme

comme amie de toutes les passions, et ennemie de tout ce qui les réprime; qu'elle n'avoit de crédit dans une classe d'hommes vains, curieux et inquiets, que parce qu'elle combattoit dans l'ombre contre un ordre établi, qu'on aimoit à voir attaqué; qu'en un mot, elle réussissoit comme révolte, parce qu'elle ne tendoit qu'à détruire; et que, si elle devenoit jamais une puissance, elle tomberoit sur-le-champ dans l'opinion générale, par l'impuissance manifeste de donner à quoi que ce soit une base quelconque qu'elle n'a pas elle-même; et nul, comme on sait, ne peut donner ce qu'il n'a pas : c'est là ce que la suprême sagesse a mis en évidence, dans cette révolution qu'on lui reproche si témérairement. Le résultat est dès à présent bien reconnu et bien avoué; mais les détails qui s'offriront successivement dans cet ouvrage et ailleurs, éclaireront cette vérité sous toutes les faces possibles; et c'est ici, sans doute, qu'il est non seulement permis, mais nécessaire, d'épuiser la conviction. Justifier la Providence, c'est remplir son dessein et fortifier ses leçons.

» Si d'Alembert eût été témoin de ce que nous avons vu, je ne crois pas qu'il eût été jusqu'à revenir de ses erreurs : l'orgueil *philosophique* ne se rend pas, sans un miracle

particulier de la bonté divine ; et l'expérience nous a fait voir que c'en est un d'une espèce que sa justice permet bien rarement à sa miséricorde. Mais il auroit bientôt succombé au chagrin et à l'humiliation de voir sa sublime *philosophie* tomber si vite en *sans-culotisme*, ou bien il auroit eu le sort de Condorcet, de Bailly, d'Héraut de Séchelles, et de tant d'autres plus ou moins connus. Il se seroit alors rappelé, non pas avec repentir, mais avec désespoir, le rôle qu'il avoit joué si long-temps auprès de Voltaire, dont il envioit la situation indépendante, et dont sans cesse il poussoit le bras (*) pour l'exciter au mal que lui-même n'osoit pas faire; rôle ignoble d'un complice subalterne, et qu'ennoblissoit aux yeux de nos *philosophes* ce mensonge d'une langue inverse, devenue depuis, par ses énormes progrès, la langue révolutionnaire, caractérisée dans l'Écriture par ces paroles prophétiques qui sont notre histoire : « Malheur à vous, qui appelez » *bien* ce qui est *mal*, et *mal* ce qui est *bien*. »

(*) « Aussi Voltaire l'appelle-t-il toujours, dans ses lettres, *Bertrand*, comme il s'appelle lui-même *Raton*, par allusion à la fable de La Fontaine, que tout le monde connoît; et l'allusion étoit très-juste. »

Note de M. de La Harpe.

Mais malgré la déclaration faite par M. de La Harpe, *que l'amitié qui l'avoit lié à d'Alembert, doit céder devant le public au respect de la vérité*, on ne peut cependant s'empêcher de soupçonner que cette amitié n'ait plus ou moins exercé son influence. Il a l'air de vouloir excuser d'Alembert, et il tombe quelquefois dans des contradictions frappantes. Il pose d'abord pour principe qu'il n'est pas permis de juger un écrivain autrement que par ses écrits; selon ce principe, il défend d'Alembert; mais un instant après, il qualifie d'*arsenal d'irréligion* tout l'édifice de l'Encyclopédie, et il avoue que d'Alembert est l'un des premiers coopérateurs de cet ouvrage. Il dit : *On voit, il n'est que trop vrai, par les lettres posthumes de d'Alembert, qu'il n'avoit point de religion; et je sais qu'il n'en avoit pas*. Et comme s'il cherchoit à l'excuser, il ajoute : *Il haïssoit les prêtres beaucoup plus que la religion; et c'est pour cela que, dans ses lettres à Voltaire, il pousse contre eux la main de ce maître, tandis qu'en disciple timide, il retenoit la sienne avec réserve*. Loin de regarder ceci comme un palliatif de la conduite de d'Alembert, je n'y vois qu'un acte de lâcheté, qui le rend à mes yeux encore plus

coupable, que s'il avoit annoncé franchement ses opinions. Par des motifs personnels, par une discrétion froide et calculée, il se cache lui-même; mais avec art il *pousse la main* de son ami, et il se sert de ses talens et de son nom pour faire valoir ses propres sentimens et favoriser ses desseins (*). M. de La Harpe avoue lui-même que d'Alembert *jouoit le rôle ignoble d'un complice subalterne.*

M. de La Harpe dit encore, en parlant des motifs pour lesquels d'Alembert se refusa à l'invitation de l'impératrice Catherine, pour se rendre à Pétersbourg et y surveiller l'éducation de son fils : « Enfin, cette cour étoit un théâtre » très-périlleux de révolutions fréquentes; les

(*) « D'Alembert, ordinairement si mesuré dans ses ouvrages, se dédommageoit, dans sa correspondance avec M. de Voltaire, de la contrainte que sa timidité lui imposoit. Là il se montre sans aucune retenue; il plaisante indécemment sur tout ce que les hommes ont de plus cher et de plus sacré; il tourne en ridicule les sentimens les plus tendres et les plus respectables, et il se permet fréquemment les mots grossiers que la populace même n'emploie que dans l'ivresse ou dans le désordre. Ce qui étonne le plus, c'est que l'intention du philosophe étoit que ces lettres parussent après sa mort; ne craignant que les tracasseries qu'elles auroient pu lui susciter, il ne s'inquiétoit pas de la tache ineffaçable qu'elles répandroient sur sa mémoire. » *Mercure de France.*

» philosophes n'aiment guère que celles qu'ils
» font : ils ne pouvoient en faire une qu'en
» France, et l'on sait comment eux-mêmes
» s'en sont trouvés. *D'Alembert d'ailleurs ne
» croyoit qu'à une seule, à celle où travailloit
» Voltaire, c'est-à-dire, à la destruction du
» christianisme.* »

Et puis dans un autre endroit : « On pourroit
» ne le pas rendre responsable de ces malheu-
» reuses lettres, dont l'impression n'est pas de
» son fait, mais bien de celui de ses amis,
» s'il n'étoit d'ailleurs trop avéré qu'ils n'ont
» été que les fidèles exécuteurs d'une volonté
» bien déterminée, et qui leur étoit commune
» à tous. On voit que d'Alembert a voulu se
» survivre à lui-même dans le monde incré-
» dule; qu'il a légué à la secte ses titres d'im-
» piété, et a chargé ses amis de ce qu'il n'avoit
» pas osé par lui-même. »

Après de tels aveux, comment donc est-il possible que M. de La Harpe ne se croie pas autorisé à mettre d'Alembert *au nombre des sophistes coupables qui se sont armés contre la religion?* Il dit qu'il savoit que d'Alembert, son ami, *n'avoit point de religion;* et en cela il va beaucoup au-delà des bornes qu'il devoit se prescrire, même envers un ennemi. On devroit

croire, d'après cette phrase, ainsi que d'après plusieurs autres, dans lesquelles M. de La Harpe fait sentir que d'Alembert ne croyoit que ce qui peut être démontré; on devoit croire, dis-je, que d'Alembert n'avoit de croyance quelconque, enfin, qu'il étoit *athée*; et cependant, quoiqu'il attaquât la religion révélée, il ne nioit pas l'existence d'un Être-Suprême : il passoit universellement dans le monde pour un déiste. Dans ce qui regarde même la religion chrétienne, il est difficile de dire ce qu'un homme, et sur-tout l'un de ces prétendus philosophes, pense réellement. Nous avons vu que la vanité, et l'esprit de parti et de cabale, ont beaucoup influé sur la conduite de quelques-uns des plus célèbres parmi eux. M. de La Harpe n'a pu savoir quels furent les sentimens de d'Alembert dans ses derniers momens: d'Alembert a pu se repentir, sans que cet acte naturel de retour vers un Dieu miséricordieux, ait pu parvenir à la connoissance de M. de La Harpe. On sait que c'étoit l'une des manœuvres parmi les *nouveaux philosophes*, de ne permettre à personne d'être présent à la mort d'un confrère, excepté ceux de leur secte, sur la discrétion desquels on pouvoit entièrement compter. Mais en suivant la règle même que M. de La Harpe nous dit qu'il s'est prescrite,

qui est de ne juger jamais d'un auteur que d'après ses écrits, et non d'après ses mœurs et sa conduite, il est impossible que tout homme impartial, après avoir fait lecture des ouvrages de d'Alembert, et sur-tout de ses ouvrages posthumes, qu'il exigea de ses amis de faire imprimer; il est impossible, dis-je, qu'on ne le regarde pas non seulement comme un sophiste, mais encore comme l'ennemi le plus déclaré contre la religion chrétienne, et même, le déisme excepté, contre toute religion.

« Plusieurs critiques respectables et éclairés », dit l'auteur des *Trois Siècles de la Littérature française*, en parlant de d'Alembert, « nous » ont reproché d'avoir traité avec trop d'in- » dulgence ses *Mélanges de Littérature :* de » n'avoir pas assez insisté sur les défauts de sa » métaphysique souvent obscure, impercep- » tible, entortillée; sur les inégalités de son » style, tantôt foible, tantôt plein de morgue, » et presque toujours froid et bourgeois; de » n'avoir pas mis sous les yeux du lecteur le » contraste qui résulte de la médiocrité de ses » productions, et du ton de mépris qu'il affecte, » dans toutes les occasions, pour ce qu'il appelle » *le bas peuple* des poètes, des orateurs, des » historiens. C'est à ces critiques à développer

» leurs sentimens sur cet écrivain. Pour nous, » en persistant à dire qu'on le regarde comme » un des plus habiles géomètres parmi ceux qui » n'ont pas eu le génie de l'invention, nous » avouerons de bonne-foi que nous avons eu » tort de le placer parmi nos bons littérateurs.

» Il a cependant joui, sous ce dernier titre, » d'une grande réputation. Mais ne doit-on pas » convenir qu'il en a trop abusé, en voulant » établir dans les lettres certains paradoxes qui » tendent à dénaturer les genres, et que l'esprit » géométrique, si nous entendons par ce mot » la justesse des idées, auroit dù être le premier » à réprouver? »

Ensuite il examine les sentimens de d'Alembert sur la poésie et l'éloquence, ses traductions de divers morceaux de Tacite, en y exposant ses erreurs et ses défauts. En parlant de ses *Éloges lus dans les séances publiques de l'académie française*, il dit : « La manière » dont ils sont écrits est si mesquine, si incohé- » rente, si remplie d'afféterie, si forcée, que les » partisans les plus intrépides de M. d'Alem- » bert n'ont osé les louer; de sorte qu'ils sont » tombés, sans la moindre réclamation, dans » un mépris dont ils ne se relèveront jamais. »

Et puis il ajoute : « Après avoir osé éclipser » quelques

» quelques rayons de sa gloire, nous nous li-
» vrons avec plaisir aux justes éloges qu'il mé-
» rite par d'autres productions. »

Il fait un éloge de son *Essai sur les Gens-de-lettres*, de son *Discours préliminaire* pour servir de préface à l'Encyclopédie, et il termine l'article d'Alembert en disant :

« Quoique d'Alembert eût succédé à Vol-
» taire dans le patriarchat de la philosophie, il
» n'eut jamais l'emportement et le fanatisme
» de son prédécesseur. D'un caractère moins
» vif et moins inquiet, il mit dans son zèle
» plus de circonspection, de prudence et de
» lenteur; système qu'il n'a pas constamment
» suivi, comme on le voit par son *Histoire des*
» *Moines mendians*, platitude qui en a produit
» une autre, avec laquelle Linguet a cru s'il-
» lustrer, en donnant son *Essai sur le Mo-*
» *nachisme*. »

DENIS DIDEROT.

Diderot, fils d'un coutelier de Langres, naquit en cette ville en 1713.

Il fit ses études au collége des jésuites. N'ayant pas voulu embrasser l'état de coutelier, on le plaça chez un procureur à Paris;

mais son père ayant appris qu'il ne vouloit rien faire chez le procureur, et qu'il s'occupoit uniquement de littérature, il supprima la pension qu'il lui avoit accordée. Diderot avoit appris assez de mathématiques pour pouvoir en donner des leçons; et pendant quelque temps il continua de subsister par ce moyen. On prétend qu'il faisoit aussi des sermons; et qu'un missionnaire lui en ayant commandé six, il les paya cinquante écus pièce.

En 1741, il épousa une demoiselle nommée Champion, fille sans fortune, et dont la mère s'étoit mariée en secondes noces avec un manufacturier d'étamines dans le Maine. Ce fabricant ayant fait banqueroute, mourut quelque temps après; et sa veuve vint à Paris, où elle s'associa avec une de ses amies pour faire le commerce de dentelles. Ce fut alors que se forma la liaison de Diderot avec mademoiselle Champion, qui paroît lui avoir fourni l'idée de madame de *Saint-Albin* dans *le Père de Famille.*

Se trouvant embarrassé dans ses affaires domestiques, il vendit, en 1768, sa bibliothèque à l'impératrice de Russie, pour quinze mille livres; mais l'impératrice lui en laissa la

jouissance (*), avec une pension de mille livres, pour en être, disoit-elle, le bibliothécaire. Cette pension ne fut point payée pendant deux ans. « Le prince Galitzin, qui se trouvoit à Paris, ayant demandé à Diderot s'il la recevoit exactement, il lui répondit qu'il n'y pensoit pas; qu'il étoit trop heureux que S. M. I. eût bien voulu acheter sa boutique et lui laisser ses outils. Le prince l'assura que ce n'étoit point l'intention de sa souveraine. En effet, quelque temps après, l'impératrice lui manda que pour le garantir désormais d'un pareil oubli, elle lui envoyoit cinquante années d'avance; et il reçut cinquante mille francs (**). » A son invitation, il alla à Pétersbourg; mais on m'a assuré que sa majesté fut très-aise de l'en voir partir (***). N'étant pas instruit des

(*) Dans une lettre de Diderot à d'Alembert, il dit: « J'avois fait proposer par Grimm, à l'impératrice de » Russie, d'acheter ma bibliothèque. Savez-vous ce qu'elle » a fait? Elle la prend, elle me la fait payer ce que j'en » ai demandé, elle me la laisse, et elle y ajoute cent » pistoles de pension; et il faut voir avec quelle atten- » tion, quelle délicatesse, quelle grace tous ces bienfaits » sont accordés. »

(**) Ouvrage intitulé : *Aux Mânes de Diderot.*

(***) Le baron Grimm, qui entretenoit de Paris une

[illegible]

[illegible] qu'elle ne se connoissoit ni en vers, ni en musique, ni en peinture, mais elle encourageoit les arts, comme nécessaires à un grand empire, et à un empire naissant. Occupée d'ajouter encore à ses vastes possessions, elle s'appliquoit également à polir ses sujets, chez lesquels subsistoient encore des restes de barbarie. Il est malheureusement dans la nature humaine, ou plutôt dans l'esprit de l'homme perverti, d'aimer à dénigrer ce qui est au-dessus de sa sphère, et on se plaît à dire que l'envie de faire parler d'elle, a été le principe déterminant de la plupart des grandes actions de cette princesse. Elle eut certainement beaucoup d'ambition : mais si c'est un défaut, c'est celui des grandes ames. Dans les achats immenses qu'elle faisoit, de tableaux, de statues, de livres et de manuscrits, ainsi que dans l'encouragement qu'elle donnoit aux artistes, aux savans, aux gens-de-lettres, quelques-uns n'ont vu aussi que de la vanité. Mais si cette passion entroit pour quelque chose dans cet empressement, c'étoit une vanité bien avantageuse à son empire, où elle rassembloit des chefs-d'œuvre propres à étendre les connoissances et à perfectionner le goût de ses sujets.

Une ame commune auroit cherché probablement à faire

en défaut; mais il paroît qu'il manqua à des convenances à la portée de tout le monde. Une personne m'a dit tenir de l'impératrice elle-même, que Diderot lui fit cette question, en présence de plusieurs personnes : *A combien, Madame, monte le revenu de votre empire?* Sa majesté le faisoit venir quelquefois chez elle les matins, pour s'entretenir avec lui. Il mit un jour, dans la chaleur de la conversation, la main sur les genoux de l'impératrice : elle n'eut pas l'air de s'en appercevoir; mais dans les entretiens suivans, elle eut soin qu'une petite table mît un espace entre elle et le trop familier philosophe. Le buste de Diderot étoit dans le cabinet de l'impératrice; elle lui fit

---

tomber dans l'oubli les actions et la personne de Pierre Ier., pour fixer sur elle seule l'admiration; mais Catherine II se montra véritablement grande dans les soins qu'elle prit de faire ériger un superbe monument à cet empereur, et de faire célébrer sa mémoire. Elle étoit libérale, elle *aimoit à donner*, et ses dons les plus magnifiques acquéroient encore un nouveau prix par la manière dont ils étoient faits. Elle savoit tempérer la rigueur de la justice, sans nuire à l'ordre public ou à la sûreté du gouvernement. Dans le cours d'un aussi long règne, et malgré les circonstances extraordinaires où elle s'est trouvée, on ne compteroit peut-être pas cinquante personnes qui aient, dans ses vastes états, subi la peine de mort.

quelques observations sur la ressemblance. Diderot lui répondit qu'elle n'en pouvoit pas juger exactement, le voyant coiffé comme il étoit; et dans l'instant même, ôtant sa perruque qu'il posa sur une table, et s'approchant du buste, « voyez, dit-il, si la ressemblance n'est pas plus frappante. » Il appeloit souvent l'impératrice, *ma bonne Dame*. Ce ne furent pas ces incongruités cependant, ni cet abandon dans ses gestes, qui venoit de la chaleur de son imagination, qui indisposèrent l'impératrice contre Diderot; ce fut la hardiesse de ses propos sur la religion et sur la science du gouvernement, et dont on lui rendit compte.

« Diderot habitoit, depuis trente ans, un quatrième étage, dans la rue Taranne : sa bibliothèque étoit au cinquième. Son médecin avoit déclaré plus d'une fois qu'il périroit, s'il continuoit de monter. L'impératrice en ayant été informée par M. de Grimm, lui fit louer un fort bel appartement au rez-de-chaussée, rue de Richelieu. Il en étoit enchanté, mais il n'en a joui que douze jours... Il y mourut le 30 juillet 1784, à soixante-onze ans, d'une hydropisie de poitrine, mais très-inopinément, après avoir dîné de meilleur appétit qu'il n'avoit fait depuis plusieurs jours,

le coude encore appuyé sur la table pour manger quelques fruits (*). »

Il commença à se faire connoître dans le public par un écrit plein de hardiesse et d'impiété, intitulé *Pensées philosophiques*, qui fut imprimé en 1746, et réimprimé sous le titre d'*Étrennes aux Esprits-forts*.

Fondateur, avec d'Alembert, de l'Encyclopédie, Diderot surveilla l'ouvrage; et il y a de lui un grand nombre d'articles, mais surtout ceux qui concernent les *Arts* et *Métiers*.

« D'Alembert se renfermoit à-peu-près dans ses mathématiques, et y joignoit seulement quelques articles de morale et de littérature. Ceux de Dumarsais justifient la réputation qu'il a laissée du meilleur de nos grammairiens. Ceux que Voltaire a fournis pour la littérature, sont si bien faits et si agréables dans leur sage brièveté, qu'ils font regretter en quelque façon qu'il ait le talent de tout dire en si peu de mots : il étoit là sur son terrein; et, grace au respect des convenances que son goût naturel lui imposoit, il ne portoit là que son talent, et non pas ses passions. Je ne parle pas des sciences qui ne sont pas à ma portée; et le

(*) Aux Mânes de Diderot.

nom de plusieurs des auteurs qui en étoient chargés dans ce dictionnaire, est un garant assez sûr des connoissances qu'ils ont dû y répandre. Mais, en général, quel amas de lieux communs, d'inutilités, de déclamations, surtout dans les parties susceptibles de plus de lecteurs, a grossi cette compilation alphabétique de plus d'un tiers peut-être au-delà de ce qui pouvoit servir à l'instruction !

» Les convenances et les bienséances de toute espèce, n'y sont pas mieux gardées que les mesures naturelles des objets. Voltaire lui-même, quoiqu'en gémissant tout haut sur les *persécutions* suscitées à l'Encyclopédie, se plaint en particulier, dans ses lettres à d'Alembert, du ton d'emphase si fréquent dans un livre où l'on ne devoit se permettre que le langage de la raison. Il ne peut s'empêcher de rire de pitié, quand il entend Diderot s'écrier, dans un article du dictionnaire : *O Rousseau ! mon cher et digne ami !* comme si c'étoit là qu'il convînt d'apprendre à la postérité le nom de *son ami*, quel qu'il fût ; comme si de pareilles exclamations, aussi froides en elles-mêmes que déplacées, n'étoient pas le comble du ridicule dans un recueil scientifique, où il faut que les hommes

s'oublient,

s'oublient, et que les choses seules se montrent. Mais en revanche, si la postérité apprend dans l'Encyclopédie que Rousseau étoit *le cher et digne ami* de Diderot, elle apprendra aussi, dans *la Vie de Sénèque* (*), que Rousseau

(*) Ouvrage de Diderot. — *Voyez* les Œuvres de Diderot, publiées l'an 8 ou 1799, d'après ses manuscrits, par Jacques-André Naigeon, membre de l'institut national, tome VIII, page 146, etc. Diderot y appelle Rousseau *un Cardan*, *un impudent*, *un hypocrite*, *un ingrat*, *un homme atroce*, *un monstre*, *un insensé*, etc.

C'est dans cette édition des Œuvres de Diderot, tome IX, page 486, qu'on lit la note suivante, de l'éditeur, sur un passage du texte où Diderot s'exprime ainsi : *Le tic d'Horace est de faire des vers ; le tic de Trébatius et de Burigny, de parler antiquité ; le mien de moraliser, et le vôtre....*

« Ce passage (dit l'éditeur) ne peut avoir aucun sens » pour le public, mais il étoit très-clair pour Diderot et » pour moi ; et cela suffisoit dans une lettre qui pouvoit » être interceptée, et compromettre celui à qui elle étoit » écrite. Comme il n'y a plus aujourd'hui aucun danger » à donner le mot de cette énigme, qui peut d'ailleurs » exciter la curiosité de quelques lecteurs, je dirai donc » que Diderot, souvent témoin de la colère et de l'indignation avec lesquelles je parlois des maux sans nombre » que les prêtres, les religions et les dieux de toutes les » nations avoient faits à l'espèce humaine, et des crimes » de toute espèce dont ils avoient été le prétexte et la » cause, disoit des vœux ardens que je formois, *pectore*

étoit *un scélérat et un monstre;* et dans les apostrophes d'amitié comme dans les invectives de la haine, il y a autant de décence que d'à-propos (*). »

D'Alembert n'a jamais rien reçu pour l'Encyclopédie, tandis que Diderot en a retiré des sommes considérables. Il étoit payé par le libraire à tant par volume; et c'est de là peut-être que l'ouvrage s'est grossi, comme dit M. de La Harpe, *d'un tiers au-delà de ce qui pouvoit servir à l'instruction.* Diderot convenoit lui-même que, dans cette compilation volumineuse, des choses essentielles manquoient,

---

» *ab imo*, pour l'entière destruction des idées religieuses, » quel qu'en fût l'objet, que *c'étoit mon tic*, comme » celui de Voltaire étoit *d'écraser l'infame* (a). Il savoit » de plus que j'étois alors occupé d'un dialogue entre un » déiste, un sceptique et un athée; et c'est à ce travail, » dont mes principes philosophiques lui faisoient pres- » sentir le résultat, qu'il fait ici allusion, mais en ter- » mes si obscurs et si généraux, qu'un autre que moi » n'y pouvoit rien comprendre; et c'est précisément ce » qu'il vouloit. » (*Note de l'éditeur.*)

(*) Extrait de l'*Histoire de la Philosophie du dix-huitième siècle*, par M. de La Harpe.

(a) *Infame*, mot convenu entre Voltaire, d'Alembert, et quelques autres coryphées de la secte philosophiste, pour désigner la *religion.*

et qu'un grand nombre d'articles étoient à refaire.

« Le dessin de cet édifice avoit de la majesté, les parties étoient sans proportions, » le vestibule (*) étoit noble et de bon goût. » On voyoit dans l'intérieur quelques pièces » de beau marbre, quelques jolies sculptures, » quelques morceaux de marqueterie; de bons » architectes y travailloient avec des maçons » médiocres (**). »

L'ouvrage de Diderot, intitulé *les Bijoux indiscrets*, n'est qu'un roman obscène, écrit sans goût, et qui n'a rien même de piquant. Ce coryphée de la nouvelle philosophie, ne semble écrire ici que dans le dessein prémédité de détruire les mœurs, après avoir déjà longtemps écrit pour détruire la religion (***).

Le Fils naturel, et *le Père de Famille*, sont deux comédies en prose, remarquables par la chaleur du style, et par des scènes très-pathétiques. Ces deux pièces ont été traduites

(*) Le Discours préliminaire, par d'Alembert.

(**) Correspondance littéraire, depuis 1774 jusqu'à 1789, par M. de La Harpe.

(***) D'ailleurs, ce roman est un ancien ouvrage, auquel Diderot n'a fait que donner un vernis moderne.

dans presque tous les pays de l'Europe. L'épître dédicatoire du *Père de Famille*, à la princesse de Nassau Saarbruck, est un traité de morale écrit avec force; et l'auteur y montre un grand fond d'idées philosophiques.

« Sa poétique théâtrale et ses essais dramatiques, dit M. de La Harpe, ont contribué à la décadence du théâtre et du goût. Il s'est étrangement trompé, en voulant que l'on préférât à la nature imitable, à la nature embellie, qui est l'objet et l'ouvrage des beaux-arts, la nature brute et sauvage, destructive de ces mêmes arts. Il a donné des leçons et des exemples également funestes, en fournissant à la médiocrité confiante les moyens de multiplier sans peine des productions monstrueuses, qu'on appelle *drames*, sans choix ni dignité dans les sujets, sans convenance, sans mœurs, sans vraisemblance. C'est d'après ces principes qu'ils ont cru qu'une prose ampoulée valoit mieux qu'une versification naturelle. Tout le monde s'est cru en état de faire un *drame*, comme *le Père de Famille;* et, comme il arrive toujours, les imitateurs sont restés au-dessous du modèle; car, au moins dans les deux premiers actes du *Père de Famille*, il y a des traits de pathétique. Mais si le succès de cet ouvrage

produisoit beaucoup de drames dans le même goût, qui fussent accueillis sur la scène française, l'art dramatique seroit totalement perdu (*). »

Ses *Lettres sur les Aveugles, à l'usage de ceux qui voient*, le firent renfermer six mois à Vincennes : les principes de l'obéissance n'y sont pas moins attaqués que ceux de la religion. Un auteur de ses amis prétend que ce n'étoit pas pour ces lettres qu'il fut renfermé, mais pour un conte intitulé : *le Pigeon blanc*, dont il avoit fait quelques lectures, et qui contenoit des allusions satyriques sur la cour et sur des personnes en place. Pendant sa détention, Jean-Jacques Rousseau alloit journellement le voir. Ils étoient amis intimes; mais ils se brouillèrent; et quelques expressions des *Confessions* de Rousseau, firent concevoir à Diderot pour sa mémoire une telle aversion, qu'il n'a cessé de le décrier.

Les Lettres sur les Aveugles furent suivies par d'autres lettres sur *les Sourds et Muets, à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent*, où il donne des réflexions sur la métaphysique, sur l'éloquence, sur la musique,

---

(*) Correspondance littéraire, etc., depuis 1774 jusqu'à 1789.

sur la poésie. Il y a des choses très-bien traitées, d'autres très-imparfaites ou très-obscures; et on reproche à Diderot en général, et surtout lorsqu'il écrit sur les matières abstraites, le manque de clarté et de précision.

Nous avons un grand nombre d'autres ouvrages de Diderot. Quelques-uns n'ont été imprimés que quelques années après sa mort, tels que le roman de *Jacques le Fataliste*, celui de *la Religieuse*, ses *Entretiens sur l'origine des êtres*, etc.

L'auteur de la brochure que j'ai citée, intitulée : *Aux Mânes de Diderot*, et qui est évidemment l'un de ses zélés admirateurs, dit :

« Quand je me rappelle le souvenir de » M. Diderot, l'immense variété de ses idées, » l'étonnante multiplicité de ses connoissances, » l'élan rapide, la chaleur, le tumulte impé- » tueux de son imagination, tout le charme et » tout le désordre de ses entretiens, j'ose com- » parer son ame à la nature, telle qu'il la voyoit » lui-même, riche, fertile, abondante en ger- » mes de toute espèce, douce et sauvage, » simple et majestueuse, bonne et sublime, » mais sans aucun principe dominant, sans » maître et sans Dieu....

» La guerre opiniâtre qu'il fit à la religion,

» ayant occupé les momens les plus précieux
» de sa vie, le détourna souvent de la culture
» des lettres et des arts, lui fit négliger sur-
» tout le talent qui sembloit devoir lui assurer
» le plus de renommée. Il s'étoit fait philo-
» sophe : la nature l'avoit destiné à être ora-
» teur ou poète ; qui nous assurera même qu'en
» d'autres temps, en d'autres circonstances,
» elle n'eût encore mieux réussi à en faire un
» père de l'église ? Il n'auroit pas été moins
» propre à marcher sur les traces de Luther
» ou de Calvin, s'il eût été capable d'une con-
» duite plus soutenue, ou s'il n'avoit pas eu
» dans le caractère presque autant de foiblesse,
» qu'il avoit dans l'esprit de force et de fer-
» meté....

» Diderot conversoit bien moins avec les
» hommes, qu'il ne conversoit avec ses propres
» idées. Défenseur passionné du matérialisme,
» on peut dire qu'il n'en étoit pas moins l'idéa-
» liste le plus décidé, quant à sa manière de
» sentir et d'exister ; il l'étoit malgré lui, par
» l'ascendant invincible de son caractère et de
» son imagination. Le plus grand attrait qu'eût
» pour lui la société où il vivoit habituelle-
» ment, c'est qu'elle étoit le seul théâtre où
» son génie pût se livrer à sa fougue naturelle,

» et se déployer tout entier. Lorsque l'âge eut » réfroidi sa tête, la société parut lui devenir » assez indifférente; souvent même il y trouvoit » plus de peine que de plaisir, et rentroit avec » délices dans sa retraite. Ses livres, qui servi- » rent de prétexte aux bienfaits de Catherine II, » et dont elle lui avoit assuré la jouissance avec » tant de grace et de bonté; ses livres, quelques » promenades solitaires, une causerie très-in- » time, sur-tout celle de sa fille, devinrent » alors ses délassemens les plus doux. Cette » fille, si tendrement chérie et si digne de » l'être, fut jusqu'au dernier moment le charme » et la consolation de sa vie : elle lui a fait » supporter avec une patience, avec une dou- » ceur inaltérables, les longues douleurs et le » pénible ennui d'une maladie dont il avoit » prévu depuis long-temps le terme, sans » crainte et sans foiblesse. »

Voici le jugement de l'auteur des *Trois Siècles de la Littérature française*. « Auteur » plus prôné que savant, plus savant qu'homme » d'esprit, plus homme d'esprit qu'homme de » génie; écrivain incorrect, traducteur infidèle, » métaphysicien hardi, moraliste dangereux, » mauvais géomètre, physicien médiocre, phi- » losophe enthousiaste, littérateur enfin qui a » fait

» fait beaucoup d'ouvrages, sans qu'on puisse » dire que nous ayions de lui un bon livre : telle » est l'idée qu'on peut se former de M. Diderot, » quand on l'apprécie en lui-même, sans se laisser » éblouir par les déclamations des avortons » de la philosophie, dont il a fait entendre le » premier les grands hurlemens parmi nous....

» Ce n'est pas qu'on ne trouve dans ses ouvrages » des étincelles de lumières, des maximes » fortes, des traits hardis, des morceaux » pleins de force et de vigueur; mais ces découvertes » ne se font que par intervalles, et » souvent les intervalles sont très-longs. On » est obligé de marcher long-temps dans les » ténèbres, avant d'appercevoir des lueurs....

» Peut-être cet auteur s'est-il persuadé que » l'obscurité, dans les pensées et dans le style, » seroit propre à donner du prix à ses productions. » Mais on a décidé depuis long-temps » que nous étions dispensés de le comprendre, » parce qu'il est évident qu'il ne s'est pas toujours » compris lui-même....

» Qu'on ne croie cependant pas que ce génie » mystérieux ait tout tiré de son propre fonds: » le plus souvent il n'a fait que copier les autres; » ce qui le rend plus inexcusable d'être inintelligible. » Les *Principes de la Philosophie*

» *morale* ne sont qu'une traduction très-libre
» de l'*Essai sur le Mérite et la Vertu* de mi-
» lord Shaftesbury. Sans vouloir discuter ici
» le mérite de l'original, c'est assez de faire
» remarquer qu'il ne s'agissoit, pour le tra-
» ducteur, que d'employer un style clair,
» précis et correct; c'est ce que M. Diderot
» n'a pas jugé à propos de faire : il s'est con-
» tenté de se rendre sensible dans les notes;
» mais une douzaine de notes suffisent-elles
» pour former un bon livre?

» Les *Pensées sur l'Interprétation de la Na-*
» *ture* appartiennent en grande partie à Bacon,
» ce dont l'auteur ne s'est nullement mis en
» peine de nous avertir. Il est vrai que les
» pensées du chancelier d'Angleterre devien-
» nent méconnoissables par la manière étrange
» dont elles sont travesties : c'est un corps ro-
» buste duquel on ne fait qu'un squélette,
» sans y laisser la moindre apparence de nerfs
» et de muscles; tout y est en germe, tout
» y est si *récondit* (*) et si obscur, qu'on
» peut regarder cette *Interprétation* comme

(*) Du latin *reconditus*, caché, dérobé à la lumière, etc. C'est une expression surannée, mais qu'on fait revivre quelquefois.

» beaucoup plus inintelligible que le texte. Il ne
» faut pas croire, au reste, que cette obscurité
» vienne du fond des matières; un esprit sage
» ne doit pas les traiter, quand il n'est pas
» capable de les éclaircir; et l'esprit net et
» méthodique sait rendre tout sensible : c'est
» ainsi que Bacon, Mallebranche, l'auteur des
» *Mondes*, M. l'abbé de Condillac, ont trouvé
» moyen de mettre leurs idées à la portée de
» tout lecteur. On peut donc assurer que c'est
» sans l'aveu de la nature, que M. Diderot a
» pris sur lui d'en être l'interprète....

» Ce n'est pas l'obscurité qu'on peut repro-
» cher à ses *Pensées philosophiques;* elles sont
» très-claires. On pourroit dire encore que
» plusieurs sont profondes, qu'elles renferment
» des sentimens vifs et pleins de chaleur; qu'en
» général elles sont exprimées avec énergie :
» mais à quoi serviroient tous ces éloges, si
» on ne peut se dispenser d'ajouter que la
» plupart sont impies, et le reste hasardé?
» D'ailleurs, c'est un bien encore que milord
» Shaftesbury est en droit de réclamer; il ne
» faut que lire, pour s'en convaincre, les *Œu-*
» *vres* de ce penseur anglois, dont, par pa-
» renthèse, on a donné une assez mauvaise
» traduction....

» Se seroit-on douté que cet auteur philo-
» sophe eût daigné s'abaisser jusqu'à des ou-
» vrages d'agrément ? ou, pour parler selon
» l'ordre historique, ne sera-t-on pas étonné
» d'apprendre que des ouvrages d'agrément
» aient été le prélude de ses œuvres philoso-
» phiques ? Et quels ouvrages d'agrément ? *Les*
» *Bijoux indiscrets*. Ceux qui ont lu ce roman
» ordurier, pourroient-ils jamais le placer
» parmi les productions légères, quand même
» la monotonie, le verbiage, et sur-tout l'ob-
» scénité, qui y règnent, ne l'excluroient pas
» du nombre des ouvrages frivoles qui peuvent
» amuser quelquefois les honnêtes gens ?

» Il a composé outre cela deux comédies,
» mais larmoyantes : l'une est *le Père de Fa-*
» *mille*, l'autre, *le Fils naturel*. La première,
» dont le sujet est dû à M. Goldoni, précédée
» d'une préface pleine de sentimens raison-
» nables, intéressans et bien exprimés, peut
» figurer parmi les pièces de ce genre, si op-
» posé au génie et au vrai goût. *Le Fils na-*
» *turel* fut présenté il y a peu de temps sur le
» théâtre, au public, qui le regarda comme
» un bâtard ignoble, et, par le mauvais accueil
» qu'il lui fit, força son père de le retirer.

» Tel est le jugement que nous avons cru

» devoir porter sur les ouvrages de M. Di-
» derot. Nous ne craignons d'être accusés de
» partialité que par ceux qui sont plus zélés
» pour la philosophie actuelle, que pour la rai-
» son et la saine littérature; espèce d'hommes
» qu'on peut diviser en deux classes : les uns
» ressemblent à ces peuples imbécilles, qui
» croyoient leurs oracles infaillibles, pour
» quelques prédictions justifiées par le hasard;
» les autres ressemblent aux prêtres de ces
» mêmes idoles, qui profitoient de l'ignorance
» et de la crédulité publiques, pour accréditer
» les mensonges les plus extravagans. (*). »

Un de mes amis qui le connoissoit particulièrement, s'exprime ainsi :

« L'enthousiasme règnoit dans ses manières et ses expressions; il embrassoit avec l'ardeur de la plus vive affection, des personnes qu'il n'avoit vues qu'une ou deux fois. Il n'étoit pas propre à la conversation : il falloit l'entendre comme un orateur. Sa tête étoit toujours exaltée, et la chaleur qui le pénétroit, entraînoit ceux qui l'écoutoient. Nul homme n'étoit fait plus que lui, pour être chef d'une secte. »

Actuellement qu'on est dégagé de préjugés

(*) Les Trois Siècles de la Littérature française.

et de passion, et que l'enthousiasme a cessé pour les ouvrages de Diderot, voici comme on en parle, et comme on les juge : « Diderot » est un des écrivains célèbres de ces derniers » temps, qui a le plus répandu de fausses » notions dans la philosophie. Les saillies de » son imagination quelquefois brillante, mais » toujours déréglée, passoient à chaque instant » de ses discours dans ses ouvrages : il échauffoit » la tête, il n'éclairoit point la raison (*). »

L'abbé de Prades (**), prêtre, et bachelier

(*) Mercure de France. — Janvier 1801.

(**) Dans l'Encyclopédie, sous l'article *Certitude*, il y a un grand éloge de l'abbé de Prades, et une longue citation de ce qu'il a écrit sur ce mot.

Mais tout cet article *Certitude* me paroît rempli de redites et de contradictions. L'auteur prend d'abord le parti de la certitude de l'histoire, pour les faits; et il soutient cette opinion, en se fondant sur le narré des historiens, puis sur la tradition orale, enfin sur les statues, médailles, et autres monumens. Mais bientôt après, on voit qu'il a emprunté le masque, et qu'il n'a joué qu'un rôle simulé; car il détruit d'une main ce qu'il a établi de l'autre, en faisant voir qu'on ne peut ajouter aucune foi ni à l'une ni à l'autre de ces preuves historiques. « On ne doit croire, dit-il, que les faits auxquels la raison ne s'oppose pas; et tout fait qui répugne au bon-sens, au sentiment et à la raison, ne peut faire une certitude, soit morale, soit historique. »

de Sorbonne, publia une thèse, en 1751, qui contenoit les propositions les plus anti-religieuses sur l'essence de l'ame, sur les notions du bien et du mal, sur l'origine de la société, sur la loi naturelle et la religion révélée; sur la force des miracles pour prouver la révélation divine; thèse dans laquelle il fait le parallèle des guérisons d'Esculape avec les guérisons miraculeuses de J. C. Le parlement de Paris sévit avec rigueur contre cette production; la Sorbonne en publia une *censure;* en un mot, cet ouvrage impie fut condamné par l'archevêque de Paris, et enfin par le pape Benoît XIV. De Prades se retira à Berlin, et obtint ensuite un canonicat à Breslaw. Se

---

Le venin répandu dans toute l'étendue de cet article, est fort caché; et le combat qui se passe entre l'abbé de Prades, auteur de la *Thèse*, et Diderot, auteur des *Pensées philosophiques*, n'est qu'un combat concerté, dont cependant le lecteur le moins éclairé n'est pas la dupe; car on voit qu'ils n'ont pour objet, l'un et l'autre, que d'affoiblir et même d'anéantir toute certitude dans les diverses religions du monde. Pour en venir à bout, ils n'ont garde de prendre la *ligne droite*, quoique leur expression favorite; et il n'y a pas de Méandre sur la terre, qui ait autant de tours et de détours qu'ils en font l'un et l'autre paroître dans cet article; article insidieux, plein d'embûches et d'artifices.

voyant alors protégé par le roi de Prusse, il publia une apologie ou défense de sa thèse. On sait que cette apologie a été écrite par Diderot (*). Les nouveaux philosophes parlèrent de l'abbé de Prades, comme d'un martyr qui s'étoit dévoué à *la bonne cause,* et exaltèrent l'apologie comme un chef-d'œuvre d'éloquence et de raisonnement. Tandis qu'ils se réjouissoient des progrès de leur doctrine et de ses succès, en ayant engagé un prêtre, un bachelier de Sorbonne, à s'élever ouvertement contre la religion, l'abbé de Prades, revenu à lui-même, éclairé sur son égarement et touché d'un profond repentir, publia une rétractation solemnelle de tout ce qu'il avoit avancé; laquelle est datée du 6 avril 1754, et dont il envoya des exemplaires au pape, à l'évêque de Montauban, dont il étoit le diocésain, et à l'archevêque de Paris. Dans cet acte remarquable, il dit *qu'il n'avoit pas assez d'une vie pour pleurer sa conduite passée, et pour remercier Dieu de la grace qu'il lui accordoit en*

(*) « L'éloquente apologie de l'abbé de Prades, *un des meilleurs écrits polémiques qui aient paru dans ce siècle*, fut l'ouvrage de quelques jours. »

Aux mânes de Diderot.

lui

lui inspirant le repentir de ses fautes. La secte philosophiste étoit d'autant plus confondue et plus outrée, qu'elle ne pouvoit alléguer ni l'intérêt, ni le desir de revoir sa patrie, comme motifs de sa rétractation; car quoique le pape obtint de la Sorbonne que de Prades fût rétabli dans ses degrés, cependant il n'en profita pas: il continua de rester en Allemagne, où il vécut en paix, et mourut à Glogaw en 1782.

ANTOINE THOMAS.

Dans les notices précédentes, je n'ai pas cru devoir faire pour M. Thomas un article à part, en le considérant ou comme poète, ou comme orateur, ou comme moraliste; et je me fusse dispensé d'en parler dans cette seconde partie, si dans un Essai sur la Littérature française, il n'eût paru extraordinaire de garder le silence sur un auteur qui a tant écrit, tant fait parler de lui, et qui a été couronné six fois par l'académie française. Je lui ai donc donné une place parmi quelques-uns de ses amis de la secte philosophiste.

J'ai déjà cité divers morceaux de ses éloges, parce qu'à l'exception d'un peu trop d'enflure, ils me paroissoient pleins de justesse relativement aux sujets qu'il avoit à traiter.

M. Thomas naquit dans le diocèse de Clermont-Ferrand, en 1735. Il avoit une constitution très-délicate, et la poitrine foible. On lui avoit conseillé, vers la fin de sa vie, de passer les hivers à Nice. En 1785, il voulut passer l'automne à Lyon, pour retourner à Nice l'hiver suivant; mais au commencement de septembre, il tomba dangereusement malade, et mourut le 7 de ce mois, à l'âge de cinquante ans.

Lorsqu'il quitta l'Auvergne pour venir s'établir à Paris, il chercha à se procurer quelque place dans les colléges de l'université. Il fut d'abord maître de quartier au collége de Beauvais; et bientôt après, il obtint la chaire de professeur de rhétorique. Il débuta comme auteur par des *Réflexions philosophiques et littéraires sur le Poëme de la Loi naturelle*, de Voltaire; et quoique les critiques qu'il se permit de faire sur ce poëme, fussent sages et modérées, cependant, oser critiquer Voltaire alors, étoit regardé comme un acte de la plus grande témérité. Voltaire en fut si outré, qu'il ne crut jamais devoir le lui pardonner : on sait qu'il ne cessa depuis d'appeler tout ce qu'il écrivoit du *galithomas;* et les hommes de goût trouvèrent qu'en ce qui regarde le style

de cet écrivain, Voltaire avoit en général raison.

Son *Poëme de Jummonville* lui ayant acquis de la célébrité, ainsi que son *Ode sur le Temps*, qui remporta le prix à l'académie française, il renonça à sa chaire de professeur, et s'occupa uniquement des belles-lettres.

Ses pièces en vers les plus estimées, sont le poëme et l'ode dont je viens de parler, et son *Épître au Peuple*; mais toutes ses poésies ont été sévèrement critiquées. C'est dans ses éloges historiques qu'il a peut-être le mieux réussi : on y trouve des traits vigoureux, des pensées fortes, des images brillantes, mais aussi des images fausses, et qui quelquefois encore prêtent au ridicule. On peut en citer des exemples dans l'éloge même de Sully. Mais ce qu'on trouve dans presque tous ses écrits, c'est une emphase, une abondance de grands mots, et un appareil de phrases pompeuses lorsqu'il présente au lecteur ses réflexions; appareil si opposé à cette simplicité, à cette candeur, à cette naïveté qui nous charment, et qui sont toujours les compagnes fidelles du goût et du génie. Lorsque Thomas veut être concis comme Montesquieu, qu'il a l'air quelquefois de vouloir prendre pour modèle, il n'y a plus de liaison dans ses idées; et souvent, lorsqu'il

veut prendre le style du sublime, il se noie dans des torrens d'expressions gigantesques et ampoulées. Mais ce qu'on ne sauroit lui refuser, ce sont des connoissances variées, et même profondes, dans la littérature ancienne, ainsi que dans la moderne; richesses qu'il déploie quelquefois avec un peu trop de profusion.

« Pour son malheur », dit l'auteur des *Trois Siècles de la Littérature française*, « Thomas » s'est laissé éblouir par des applaudissemens » suspects et trop précoces. Il s'est cru assuré de » sa réputation, et n'a plus voulu suivre d'autre » guide que lui-même. A ce premier malheur, il » s'en est joint un autre. La manie philosophique » est venue renforcer la bonne opinion qu'il » avoit de ses talens, et a achevé de répandre » sur ses idées et sur ses expressions, une mor- » gue empesée et sentencieuse, qui défigure to- » talement son style. » Cependant c'est le juger sans doute avec trop de sévérité comme littérateur, et ce n'est peut-être pas le juger assez sévèrement comme philosophe.

GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

Raynal naquit en 1711 à Saint-Geniez, petite ville du diocèse de Rhodez.

Il reçut son éducation au collége des jésuites

à Toulouse. Il entra dans cette société, fit les premiers vœux, reçut la prêtrise; mais quitta bientôt après les jésuites, dont il resta cependant toujours le fidèle ami, jusqu'à leur dissolution. Il vint à Paris; et comme il étoit prêtre, il s'occupa d'abord de la prédication; mais il abandonna bientôt ce ministère, dans lequel il ne réussit pas, et se contenta seulement de garder le petit collet. Il donna pour ses premiers essais en littérature, l'*Histoire du Stathoudérat*, et celle du *Parlement d'Angleterre*, qui parurent l'une et l'autre en 1743, pendant la guerre qui se termina en 1748. Ils lui acquirent de la réputation, sur-tout parmi une certaine classe de gens-de-lettres; mais ils essuyèrent aussi de nombreuses et de violentes critiques, qui ne servirent cependant qu'à rendre l'auteur encore plus célèbre. Aujourd'hui ces deux ouvrages, qui lui coûtèrent tant de peines pour y mettre tant d'esprit, sont parfaitement oubliés, ainsi que son *Histoire du divorce d'Henri VIII avec Catherine d'Arragon.*

Paris du Vernai, dont il étoit ami, et qui se trouvoit directeur en chef de l'école militaire, le pria de faire un abrégé historique pour les élèves de cette nouvelle école, ouvrage

en 1782, à Berlin, où il fut accueilli par Frédéric II. Enfin, après avoir parcouru différentes contrées de l'Europe, ses amis, avec lesquels il eut toujours relation, se donnèrent tant de mouvement, qu'ils obtinrent pour lui la permission de rentrer en France, mais à condition qu'il ne résideroit point dans le ressort du parlement de Paris. En 1787, il s'établit à Marseille, et ne fut plus inquiété. A la convocation des états-généraux, en 1789, il fut nommé par les Marseillois pour être l'un des membres qui représentoient le tiers-état de cette ville; mais, dans une lettre adressée à la bourgeoisie, il s'excuse d'accepter une charge dont son âge et ses infirmités l'empêcheroient de remplir à son gré les fonctions. Il recommanda M. Bertrand, directeur de la compagnie d'Afrique, pour être élu à sa place; mais les Marseillois préférèrent Mirabeau. Pendant l'élection, et au commencement des séances des états, Raynal écrivit plusieurs brochures (*), où il déploie nombre de ces principes qu'il avoit coutume de débiter depuis si

(*) Elles sont intitulées : *Discours au Roi; du Gouvernement; la Politique; sur l'Asservissement des Peuples; sur la Liberté; les Finances; sur les Impôts;*

long-temps

long-temps au public, mais dans lesquels aussi on trouve des maximes que tout homme impartial ne pourroit qu'approuver. Il desiroit conserver la monarchie, avec toute la splendeur et toute l'autorité dont le chef d'une grande nation continentale doit nécessairement être revêtu; mais il insista toujours sur le droit des peuples à faire, par l'organe de leurs représentans, conjointement avec le monarque, les loix, et à établir les impôts; il demandoit la sûreté personnelle, la liberté de la presse, l'abolition de ces anciennes loix féodales, qui pesoient sur le peuple et qui entravoient l'industrie; et en supposant que le clergé auroit également ses représentans, il insistoit pour que tous les ecclésiastiques, sans exception, fussent soumis aux impositions de la même manière que les autres citoyens. Il considéra la révolution d'abord avec l'enthousiasme qui lui étoit ordinaire; mais frappé après de ce qui se passoit sous ses yeux, et effrayé pour la suite des mesures qu'on avoit prises et que l'on continuoit à prendre, il écrivit une lettre

---

sur la Justice; sur la Tolérance; sur les Corvées; sur l'Agriculture; sur les Prêtres; sur le Célibat des Moines.

à l'assemblée nationale, datée de Marseille, le 20 décembre 1789, qui commence ainsi :

« Vous voilà, Messieurs, au grand moment » de crise de votre ouvrage; et je lisois hier » avec étonnement, dans quelques-uns des » mille journaux qui nous transmettent vos » opérations, qu'après avoir fini les décrets qui » concernent votre plan de municipalités et de » départemens, vous vous applaudissiez comme » si vous touchiez au terme de votre immense » entreprise. Vous aviez *le droit*, disoit un de » ces papiers imposteurs, *de suspendre un* » *moment vos travaux, pour vous livrer avec* » *orgueil à les contempler.*

» A la fin, grand Dieu, de votre tâche at- » lantique! et vous n'êtes entourés que de » ruines; et ces ruines sont souillées de sang » et baignées de larmes; et des bruits sourds » et vagues, une terre qui fume et qui tremble » de toutes parts, annoncent encore des ex- » plosions nouvelles!

» A la fin de tout, ô ciel! et les bases de » votre constitution ne sont pas encore toutes » posées, et il n'en est pas une seule qui n'ait » besoin d'être revue et affermie! Votre décla- » ration des droits de l'homme est une pièce » insuffisante, mesquine, obscure, pleine de

» principes faux, dangereux ou contradictoires.
» C'est plutôt un appel de discorde, et un signal de guerre, qu'une introduction composée dans un esprit de philosophie et de paix.
» Il faut que tous vos décrets soient développés en loix exécutives et exécutables. Quand la réflexion s'approchera de plusieurs de ces productions immaturées, elles s'évanouiront comme les vapeurs d'un songe au réveil du matin, ou elles enfanteront des inconvéniens plus grands que les abus qu'elles prétendent détruire. »

Après avoir parlé des erreurs de l'assemblée, et après avoir exposé ses idées sur la constitution à donner à la France, il s'adresse aux ordres supérieurs, en leur disant : « Et vous, princes, grands, nobles, magistrats, prêtres, vous tous qui perdez sans doute beaucoup à la révolution ; vous tous, traités sans doute avec trop peu de ménagement et même de justice, cessez donc d'ajouter à vos pertes des songes qui les aigrissent ; cessez de vous abreuver de fiel et de ressentimens. » Et il les invite à coopérer pour établir une sage forme de gouvernement.

Il quitta Marseille et revint à Paris. Le 31 mai 1791, il présenta lui-même une seconde

lettre adressée à l'assemblée constituante, qui n'y porta pas d'autre attention que celle d'en entendre la lecture. Le jour même qu'il présenta cette lettre, ayant été menacé et injurié, il se retira, pour se dérober aux insultes, dans la maison de campagne d'un de ses amis, à Vincennes, où il resta ignoré. Il vint ensuite demeurer à Chaillot. En mars 1796, il gagna un catharre. Le 7 de ce mois, il se leva comme de coutume, se rasa lui-même, et s'habilla. Il se coucha de bonne heure; entendit, après s'être mis au lit, la lecture d'un journal; fit des observations sur les affaires publiques; et à dix heures du soir, il expira, dans sa quatre-vingt-quatrième année.

Raynal fonda à l'académie française, à celle des sciences, et à celle des inscriptions et des belles-lettres, des prix annuels, de la valeur de douze cents livres chacun. Il fit une semblable fondation à la société d'agriculture de Paris, pour qu'elle envoyât des modèles d'instrumens de labourage dans les campagnes. Il avoit destiné la somme de douze mille livres à l'académie de Lyon, pour fonder un prix pour l'ouvrage le plus utile à l'humanité. Il avoit assuré aux pauvres de la paroisse de Saint-Geniez, où il étoit né, le bouillon et les

remèdes dont ils pourroient avoir besoin dans leur état de maladie, ainsi qu'une somme pour l'instruction de leurs enfans.

Il arriva à Raynal ce qui arrive à beaucoup de gens instruits et d'esprit : à force de vouloir parler, ils deviennent fatigans; on se lasse de les entendre. On n'en voit des exemples que trop fréquens, dans les assemblées publiques comme dans les sociétés particulières. Au lieu d'être toujours desiré, on ne voyoit qu'avec peine arriver quelquefois Raynal dans la société. Il faut quelquefois savoir écouter, et il ne suffit pas de laisser aux autres leur part dans la conversation, mais, dans des occasions, il faut savoir les engager à parler. D'Alembert, dans son parallèle de La Motte et Fontenelle (*), nous donne l'exemple des heureux effets de cette complaisance.

On n'a pas seulement reproché à Raynal des erreurs comme historien et comme philosophe, on l'accuse encore de ce qui attaque essentiellement son caractère moral. Comme il étoit lié d'amitié avec des négocians qui trafiquoient aux Antilles et en Afrique, on va jusqu'à dire qu'il étoit l'un des intéressés dans le commerce

(*) *Voyez* tome Ier., page 449.

de la traite des nègres, contre lequel il s'élève et déclame avec tant d'aigreur et avec tant de force. Cette imputation, qui ne se disoit pas à l'oreille, mais qui se trouve imprimée, répugne tellement à tout sentiment honnête, et rend la personne inculpée tellement méprisable, que je ne voulois pas y croire; je desirois la regarder purement comme une calomnie. Malheureusement elle ne paroît que trop bien constatée; et j'avoue que cette découverte m'a fait éprouver une pénible sensation. J'ai appris que Raynal avoit pour ami intime M. Grand-Clos-Meslé, armateur de Saint-Malô, et qu'il étoit son conseil. M. Grand-Clos-Meslé faisoit la traite de nègres, et employoit dans ce commerce les fonds de l'abbé Raynal. Ce trait ajoute encore aux tristes réflexions que la conduite de quelques-uns de ces prétendus philosophes nous ont fournies. On est presque tenté de dire, avec l'abbé Barthélemy, qu'il ne falloit pas appeler ce qui étoit arrivé en France, une révolution, mais une *révélation*.

En envisageant Raynal seulement comme auteur, je citerai les sentimens exprimés à son égard par l'auteur des *Trois Siècles de la Littérature française;* mais en vous prévenant que sa critique sur l'*Histoire philosophique et*

politique, ne regarde que la première édition de cet ouvrage, et lorsque l'abbé Raynal gardoit encore l'anonyme.

« L'*Histoire du Parlement d'Angleterre*, et celle du *Stathoudérat*, ressemblent à ces portraits où la vérité est sacrifiée au coloris, et encore plus à ces étoffes dont la broderie couvre le fond. Sa manière de narrer n'est point un récit : c'est une déclamation, un amas d'antithèses, un enchaînement de pensées symmétriques, une collection de jolis tableaux, qui caractérisent bien plus le pinceau académique, que les vigoureux crayons de la muse de l'histoire.

» Si cependant le brillant de l'esprit, la fécondité de l'imagination, et l'élégance du dessein, peuvent excuser ces défauts, personne n'aura plus de droit à l'indulgence que M. l'abbé Raynal. Cette indulgence ne doit pas tirer à conséquence. Il ne faut jamais oublier que le genre historique exclut les ornemens recherchés; que le naturel, une noble simplicité, la chaleur du style, et avant tout le discernement et l'amour de la vérité, sont les seules qualités qu'il admet. Sans cela, on ne doit jamais prétendre au titre d'historien. M. de Raynal n'a peut-être pas eu cette prétention:

c'est pourquoi nous regarderons ces deux histoires comme une source d'amusement pour le lecteur, en le prémunissant toutefois contre les dangers de la séduction.

» Nous ne lui attribuerons pas, comme le public, l'*Histoire de l'établissement du commerce dans les deux Indes :* il seroit trop humiliant pour lui de vieillir au milieu des fables, en enchérissant sur le défaut de véracité, à mesure que les progrès de l'âge devroient perfectionner ses lumières et mûrir sa raison. Après ses malheureux essais, pourquoi auroit-il pris la peine d'écrire encore une histoire, en se laissant aller à des déclamations aussi révoltantes que puériles, contre la religion, les gouvernemens, les mœurs, les usages, les bienséances? Si on appelle cela écrire en philosophe, les annales des nations sont donc à la veille de devenir un amas de chimères, d'indécences; un dépôt de fiel et de corruption : tous les événemens ne tarderont pas à être altérés, travestis, et dirigés au but d'une subversion générale.... On y trouve des contradictions révoltantes; en voici un exemple. L'auteur dit dans un endroit, que la principale cause de la chûte de l'empire romain, fut l'extinction du paganisme. « Ces vastes contrées se trouvèrent

» trouvèrent couvertes d'hommes qui n'étoient » plus liés entre eux, ni à l'état, par les nœuds » sacrés de la religion et du serment. Sans » prêtres, sans temple, sans morale publique, » quel zèle pouvoient-ils avoir pour défendre » l'état? » Et dans un autre endroit, il prétend prouver, par l'exemple des Quakers, que les hommes seroient plus *heureux sans prêtres et sans maîtres*. « La Pensilvanie, ajoute-t-il, » dément l'imposture et la flatterie, qui disent » impudemment, dans les cours et dans les » temples, que l'homme a besoin des dieux et » des rois. Ce sont des dieux cruels qui ont » besoin de rois qui leur ressemblent; ce sont » des rois méchans qui ont besoin de dieux » tyrans, pour se faire respecter, etc. » Nous ne nous permettrons aucune réflexion sur ce dernier passage *vraiment philosophique*.

» M. l'abbé Raynal, nous le répétons, a dû être très-sensible à une imputation si offensante pour son caractère et ses sentimens. Ses écrits n'ont jamais annoncé que sa plume dût se prostituer à de tels excès. Cette monstrueuse histoire ne peut être partie que du cerveau exalté de quelque philosophe archimaniaque, obstiné à mourir au milieu des accès de sa frénésie. »

Les écrits de Raynal sont tous remarquables par un style rapide et éloquent; cependant je ne crois pas qu'ils puissent passer jamais à la postérité comme des ouvrages classiques. Quoiqu'on y trouve par-tout un esprit vif et brillant, on y cherche en vain la véritable dialectique; ils abondent en hypothèses et en assertions auxquelles la vérité s'oppose : tout y paroît hasardé, et rien presque n'y est prouvé.

Mais quels que soient les opinions et les sentimens qu'on peut reprendre dans ses ouvrages, quels que soient ses défauts, la seconde lettre adressée à l'assemblée constituante, dont j'ai fait mention, lui fera toujours le plus grand honneur; et comme cette lettre est devenue très-rare, j'ai saisi cette occasion pour la reproduire ici, et pour vous la faire connoître.

Adresse de Guillaume-Thomas Raynal, remise par lui-même à M. le président, le 31 *mai* 1791, *et lue à l'Assemblée le même jour.*

MESSIEURS,

EN arrivant dans cette capitale, après une longue absence, mon cœur et mes regards se sont tournés vers vous; et vous m'auriez vu aux pieds de votre auguste

assemblée, si mon âge et mes infirmités me permettoient de vous parler sans une trop vive émotion des grandes choses que vous avez faites, et de tout ce qui reste à faire pour fixer sur cette terre agitée la paix, la liberté, le bonheur qu'il est dans votre intention de nous procurer.

Ne croyez pas, Messieurs, que je sois de ceux qui méconnoissent le zèle infatigable, les talens, les lumières et le courage que vous avez montrés dans vos immenses travaux; mais assez d'autres vous en ont entretenus, assez d'autres vous rappellent les titres que vous avez à l'estime de la nation. Pour moi, soit que vous me considériez comme un citoyen usant du droit de pétition, soit que laissant un libre essor à ma reconnoissance, vous permettiez à un vieil ami de la liberté de vous rendre ce qu'il vous doit pour la protection dont vous l'avez honoré, je vous supplie de ne pas repousser des vérités utiles. J'ose depuis long-temps parler aux rois de leurs devoirs. Souffrez qu'aujourd'hui je parle au peuple de ses erreurs, et aux représentans du peuple des dangers qui nous menacent tous.

Je suis, je vous l'avoue, profondément attristé des désordres et des crimes qui couvrent de deuil cet empire. Seroit-il donc vrai qu'il fallût me rappeler avec effroi que je suis un de ceux qui, en éprouvant une indignation généreuse contre le pouvoir arbitraire, aient peut-être donné des armes à la licence? La religion, les loix, l'autorité royale, l'ordre public redemandent-ils donc à la philosophie et à la raison les liens qui les unissoient à cette grande société de la nation française, comme si en poursuivant les abus, en rappelant les droits des peuples et les devoirs des princes, nos efforts criminels avoient rompu ces liens? Mais non, jamais les conceptions hardies de la philosophie n'ont été présentées par nous comme la mesure rigoureuse des actes de la législation. Vous ne pouvez nous attribuer,

sans erreur, ce qui n'a pu résulter que d'une fausse interprétation de nos principes. Et cependant prêt à descendre dans la nuit du tombeau, prêt à quitter cette famille immense dont j'ai si ardemment desiré le bonheur, que vois-je autour de moi? Des troubles religieux, des dissensions civiles, la consternation des uns, l'audace et l'emportement des autres, un gouvernement esclave de la tyrannie populaire, le sanctuaire des loix environné d'hommes effrénés, qui veulent alternativement ou les dicter, ou les braver; des soldats sans discipline, des chefs sans autorité, des magistrats sans courage, des ministres sans moyens; un roi, le premier ami de son peuple, plongé dans l'amertume, outragé, menacé, dépouillé de toute autorité, et la puissance publique n'existant plus que dans les clubs, où des hommes ignorans et grossiers osent prononcer sur toutes les questions politiques.

Telle est, Messieurs, n'en doutez pas, telle est la véritable situation de la France. Un autre que moi n'oseroit peut-être vous le dire; mais je l'ose, parce que je le dois; parce que je touche à ma quatre-vingtième année; parce qu'on ne sauroit m'accuser de regretter l'ancien régime; parce qu'en gémissant sur l'état de désolation où est l'église de France, on ne m'accusera pas d'être un prêtre fanatique; parce qu'en regardant comme le seul moyen de salut le rétablissement de l'autorité légitime, on ne m'accusera pas d'être le partisan du despotisme et d'en attendre des faveurs; parce qu'en attaquant devant vous les écrivains qui ont incendié le royaume, qui en ont perverti l'esprit public, on ne m'accusera pas de ne pas connoître le prix de la liberté de la presse.

Hélas! j'étois plein d'espérance et de joie, lorsque je vous ai vu poser les fondemens de la félicité publique,

poursuivre tous les abus, proclamer tous les droits, soumettre aux mêmes loix, à un régime uniforme les diverses parties de cet empire. Mes yeux se sont remplis de larmes quand j'ai vu les plus vils, les plus méchans des hommes, employés comme instrumens d'une utile révolution; quand j'ai vu le saint nom de patriotisme prostitué à la scélératesse, et la licence marcher en triomphe sous les enseignes de la liberté! L'effroi s'est mêlé à ma juste douleur, quand j'ai vu briser tous les ressorts du gouvernement et substituer d'impuissantes barrières à la nécessité d'une force active et réprimante. Par-tout j'ai cherché les vestiges de cette autorité centrale, qu'une grande nation dépose dans les mains du monarque pour sa propre sûreté, je ne les ai plus retrouvés nulle part. J'ai cherché les principes conservateurs des propriétés, et je les ai vus attaqués; j'ai cherché sous quel abri repose la sécurité, la liberté individuelle, et j'ai vu l'audace toujours croissante de la multitude attendant, invoquant le signal de la destruction que sont prêts à donner les factieux, et les novateurs aussi dangereux que les factieux. J'ai entendu ces voix insidieuses qui vous environnent de fausses terreurs pour détourner vos regards des véritables dangers; qui vous inspirent de funestes défiances pour vous faire abattre successivement tous les appuis du gouvernement monarchique. J'ai frémi sur-tout lorsqu'observant dans sa nouvelle vie ce peuple qui veut être libre, je l'ai vu non seulement méconnoître les vertus sociales, l'humanité, la justice, les seules bases d'une liberté véritable, mais encore recevoir avec avidité de nouveaux germes de corruption, et se laisser entourer de nouvelles causes d'esclavage.

Ah! messieurs, combien je souffre lorsqu'au milieu de la capitale et dans le foyer des lumières, je vois ce peuple séduit accueillir avec une joie féroce les propositions les

plus coupables, sourire aux récits des assassinats, chanter ses crimes comme des conquêtes, appeler stupidement des ennemis à la révolution, la souiller avec complaisance, fermer ses yeux à tous les maux dont il s'accable; car il ne sait pas, ce malheureux peuple, que dans un seul crime repose le germe d'une infinité de calamités ! Je le vois rire et danser sur les ruines de sa propre moralité, sur les bords même de l'abyme qui peut engloutir ses espérances. Ce spectacle de joie est ce qui m'a le plus profondément ému. Votre indifférence sur cette déviation affreuse de l'esprit public, est la première et peut-être la seule cause du changement qui s'est fait à votre égard; de ce changement par lequel des adulations corruptrices ou des murmures étouffés par la crainte, ont remplacé les hommages purs que recevoient vos premiers travaux.

Mais quelque courage que m'inspire l'approche de ma dernière heure, quelque devoir que m'impose l'amour même de la liberté que j'ai professé avant même que vous fussiez, j'éprouve cependant, en vous parlant, le respect et la sorte de crainte dont aucun homme ne peut se défendre, lorsqu'il se place par la pensée dans un rapport immédiat avec les représentans d'un grand peuple.

Dois-je m'arrêter ici, ou continuer à vous parler comme la postérité ? Oui, Messieurs, je vous crois dignes d'en entendre le langage.

J'ai médité toute ma vie, les idées que vous venez d'appliquer à la régénération du royaume. Je les méditois dans un temps où, repoussé par toutes les institutions sociales, par tous les intérêts, par tous les préjugés, elles ne présentoient que la séduction d'un rêve consolant. Alors aucun motif ne m'appeloit à peser les difficultés d'application et les inconvéniens terribles attachés aux abstractions, lorsqu'on les investit de la force qui commande aux hommes et aux choses, lorsque la résistance

des choses et les passions des hommes sont des élémens nécessaires à combiner.

Ce que je n'ai pu ni dû prévoir dans le temps et les circonstances où j'écrivois, les circonstances et le temps où vous agissez, vous ordonnoient d'en tenir compte, et je crois devoir vous dire que vous ne l'avez pas assez fait.

Par cette faute unique, mais continue, vous avez vicié votre ouvrage. Vous vous êtes mis dans une situation telle, que vous ne pouvez peut-être le préserver d'une ruine totale, qu'en revenant sur vos pas, ou en indiquant cette marche rétrograde à vos successeurs. Craindriez-vous d'emporter seuls toutes les haines qui assaillent l'autel de la liberté ? Croyez, Messieurs, que ce sacrifice héroïque ne sera pas le moins consolant des souvenirs qu'il vous sera permis de garder. Quels hommes que ceux qui, laissant à leur patrie tout le bien qu'ils ont su faire, acceptent et réclament pour eux seuls les reproches qu'ont pu mériter des maux réels, des maux graves, mais dont ils pourroient aussi n'accuser que les circonstances ! Je vous crois dignes d'une si haute destinée, et cette idée m'invite à vous retracer sans ménagement ce que vous avez attaché de défectueux à la constitution française.

Appelés à régénérer la France, vous deviez considérer d'abord ce que vous pouviez utilement conserver de l'ordre ancien, et de plus ce que vous ne pouviez pas en abandonner.

La France étoit une monarchie. Son étendue, ses besoins, ses mœurs, l'esprit national s'opposent invinciblement à ce que jamais des formes républicaines puissent y être admises, sans y opérer une dissolution totale.

Le pouvoir monarchique étoit vicié par deux causes : les bases en étoient entourées de préjugés, et ses limites n'étoient marquées que par des résistances partielles. Épurer les principes en asséyant le trône sur sa véritable base, la souveraineté de la nation ; poser les limites en les

plaçant dans la représentation nationale, étoit ce que vous aviez à faire, et vous croyez l'avoir fait.

Mais en organisant les deux pouvoirs, la force et le succès de la constitution dépendoient de l'équilibre, et vous aviez à vous défendre contre la pente actuelle des idées; vous deviez voir que dans l'opinion, le pouvoir des rois décline, et que les droits des peuples s'accroissent. Ainsi en affoiblissant sans mesure ce qui tend naturellement à s'effacer, en fortifiant sans proportion ce qui tend naturellement à s'accroître, vous arriviez forcément à ce triste résultat : UN ROI SANS AUCUNE AUTORITÉ, UN PEUPLE SANS AUCUN FREIN.

C'est en vous livrant aux écarts de l'opinion, que vous avez favorisé l'influence de la multitude, et multiplié à l'infini les élections populaires. N'auriez-vous pas oublié que l'élection sans cesse renouvelée et le peu de durée des pouvoirs, sont une source de relâchement dans les ressorts politiques? N'auriez-vous pas oublié que la force du gouvernement doit être en raison du nombre de ceux qu'il doit contenir ou qu'il doit protéger.

Vous avez conservé le nom de roi, mais dans votre constitution il n'est plus utile, et il est encore dangereux. Vous avez réduit son influence à celle que la corruption peut usurper; vous l'avez pour ainsi dire invité à combattre une constitution qui lui montre sans cesse ce qu'il n'est pas et ce qu'il pourroit être.

Voilà, Messieurs, un vice inhérent à votre constitution, un vice qui la détruira, si vous ou vos successeurs ne vous hâtez de l'extirper.

Je ne vous parlerai point de toutes les fautes qui peuvent être attribuées aux circonstances. Vous les appercevez vous-mêmes; mais le mal que vous pouvez détruire, comment le laissez-vous subsister? comment souffrez-vous, après avoir déclaré le dogme de la liberté des opinions religieuses,

religieuses, que des prêtres soient accablés de persécution et d'outrages, parce qu'ils n'obéissent pas à votre opinion religieuse?

Comment souffrez-vous, après avoir consacré le principe de la liberté individuelle, qu'il existe dans votre sein une inquisition qui sert de modèle et de prétexte à toutes les inquisitions subalternes qu'une inquiétude factieuse a semées dans toutes les parties de l'empire?

Comment n'êtes-vous pas épouvantés de l'audace et du succès des écrivains qui profanent le nom de patriote! Plus puissans que vos décrets, ils détruisent ce que vous édifiez. Vous voulez un gouvernement monarchique, ils s'efforcent de le rendre odieux. Vous voulez la liberté du peuple, et ils veulent faire du peuple le plus féroce des tyrans. Vous voulez régénérer les mœurs, et ils commandent le triomphe du vice, l'impunité du crime.

Je ne vous parlerai pas, Messieurs, de vos opérations de finances; à dieu ne plaise que je veuille augmenter les inquiétudes, ou diminuer les espérances; la fortune publique est encore entière dans vos mains. Mais croyez bien qu'il n'y a ni impôt, ni crédit, ni recette, ni dépense assurés, là où le gouvernement n'est ni puissant, ni respecté.

Eh! quelle forme de gouvernement pouvoit résister à cette domination nouvelle des clubs? Vous avez détruit toutes les corporations, et la plus colossale, la plus formidable des aggrégations s'élève sur vos têtes; elle dissout tous les pouvoirs. La France entière présente deux tribus très-prononcées; celle des gens de bien, des esprits modérés, est éparse, muette, consternée, tandis que les hommes violens se pressent, s'électrisent et forment les volcans redoutables qui vomissent tant de laves enflammées.

Vous avez fait une déclaration des droits, et cette

déclaration, imparfaite si vous la rapprochez des abstractions métaphysiques, a répandu dans l'empire français des germes nombreux de désorganisation et de désordre.

Sans cesse hésitant entre les principes qu'une fausse pudeur vous empêche de modifier, et les circonstances qui vous arrachent des exceptions, vous faites toujours trop peu pour l'utilité publique, et trop selon votre doctrine. Vous êtes souvent inconséquens et impolitiques au moment où vous vous efforcez de n'être ni l'un ni l'autre : c'est ainsi qu'en perpétuant l'esclavage des noirs, vous n'en avez pas moins, par votre décision sur les gens de couleur, alarmé le commerce et exposé nos colonies.

Croyez, Messieurs, qu'aucune de ces observations n'échappe aux amis de la liberté : ils vous redemandent le dépôt de l'opinion publique, de la raison publique, dont vous n'êtes que les organes, et qui n'ont plus aujourd'hui de caractère. L'Europe étonnée vous regarde, l'Europe qui, peut-être ébranlée jusques dans ses fondemens par la propagation de vos principes, s'indigne de leur exagération.

Le silence de ses princes peut être celui de l'effroi; mais n'aspirez pas, Messieurs, au funeste honneur de vous rendre redoutables par des innovations immodérées, aussi dangereuses pour vous-mêmes que pour vos voisins. Ouvrez encore une fois les annales du monde; rappelez à votre aide la sagesse des siècles, et voyez combien d'empires ont péri par l'anarchie. Il est temps de faire cesser celle qui nous désole, d'arrêter les vengeances, les séditions, les émeutes, de nous rendre enfin la paix et la confiance.

Pour arriver à ce but salutaire vous n'avez qu'un moyen, et ce moyen seroit, en revisant vos décrets, de réunir et de renforcer des pouvoirs affoiblis par leur dispersion, de confier au roi toute la force nécessaire pour

assurer la puissance des loix, de veiller sur-tout à la liberté des assemblées primaires dont les factions ont éloigné tous les citoyens vertueux et sages.

Et ne croyez pas, Messieurs, que le rétablissement du pouvoir exécutif puisse être l'ouvrage de vos successeurs. Non, ils arriveront avec moins de force que vous n'en aviez; ils auront à conquérir cette opinion populaire dont vous avez disposé. Vous pouvez ainsi refaire ce que vous avez détruit ou laissé détruire.

Vous avez posé les bases de la liberté de toute constitution raisonnable, en assurant au peuple le droit de faire ses loix et de statuer sur l'impôt. L'anarchie engloutira même ces droits éminens, si vous ne les mettez sous la garde d'un gouvernement actif et vigoureux; et le despotisme nous attend, si vous repoussez toujours la protection tutélaire de l'autorité royale.

J'ai recueilli mes forces, Messieurs, pour vous parler la langue austère de la vérité; pardonnez à mon zèle, à mon amour pour la patrie, ce que mes remontrances peuvent avoir de trop libre, et croyez à mes vœux ardens pour votre gloire, autant qu'à mon profond respect.

MABLY.

Gabriel Bonnot de Mably, d'une famille noble du Dauphiné, naquit à Grenoble le 14 mars 1709, et mourut à Paris le 23 avril 1785.

Après avoir fait ses études chez les jésuites, à Lyon, il fut envoyé à Paris; et par les conseils de son parent le cardinal de Tencin, il entra au séminaire de Saint-Sulpice. Mais quoiqu'il conservât le petit collet, il quitta bientôt

l'état ecclésiastique, et se livra entièrement aux lettres. Madame de Tencin, sœur du cardinal, réunissoit alors chez elle les hommes-de-lettres les plus distingués. Mably fut admis dans sa société, non seulement comme parent, mais comme un jeune homme qui avoit déjà acquis de la réputation dans le monde littéraire.

Madame de Tencin, avec sa pénétration ordinaire, jugea que son parent pourroit être d'une grande utilité à son frère, qui commençoit à entrer dans la carrière du ministère, et que sa sœur savoit fort peu versé dans les affaires politiques. Ce fut pour l'instruction particulière du cardinal, que Mably fit l'*Abrégé des Traités, depuis la paix de Westphalie.* On prétend que le cardinal sentant son infériorité dans les conseils, demanda la permission quelquefois de donner son avis par écrit, et que ce fut Mably qui le composoit pour lui, ainsi que ses rapports et ses mémoires. Il rédigea également les pièces qui devoient servir pour les négociations, qui furent ouvertes à Bréda en 1746, deux ans avant la paix d'Aix-la-Chapelle. Mais Mably s'étant brouillé avec le cardinal, le quitta, et reprit sur la littérature ses anciennes études. Il se contenta de

mille écus de rente de son bien paternel, et d'une pension de deux mille huit cents livres, qu'un de ses amis avoit demandée au roi, à l'insu de Mably.

Ses ouvrages, qui firent, dit-on, la fortune de son libraire, ne contribuèrent en rien à améliorer la sienne. Il ne voulut jamais les vendre, n'exigeant que quelques exemplaires pour donner à ses amis. Il chérissoit la médiocrité, pour jouir de la retraite et de l'indépendance. Jamais il ne voulut accepter aucune place, ni contracter, comme il disoit, d'engagement quelconque. Le maréchal de Richelieu le pressa tellement un jour de se mettre sur les rangs pour remplir une place vacante à l'académie française, qu'à la fin il y consentit. Mais aussitôt qu'il fut sorti de chez le maréchal, se repentant de sa promesse, il courut chez son frère l'abbé de Condillac, et le conjura de le dégager à quelque prix que ce fût. Son frère se chargea de la négociation, et la chose en demeura là, quoiqu'il eût été reçu indubitablement. Sa santé, qui commençoit à s'affoiblir, demandoit, vers la fin de sa vie, plus de soins, et conséquemment une augmentation de dépense. Mais sentant qu'il dépérissoit, et voyant que ses économies, destinées à former

un fonds pour un ancien et fidèle domestique, ne suffiroient pas pour remplir ses vues, il retrancha encore sur ses aisances, et laissa à son vieux serviteur quatre mille livres, ce qui formoit toute sa succession.

Après s'être confessé et avoir reçu les sacremens, il termina sa vie en témoignant hautement sa croyance dans la religion; acte qui désola tous les prétendus philosophes, lesquels desiroient ardemment de l'associer à leur secte.

Son *Parallèle des Romains et des Français*, qui parut en 1740, fut très-accueilli du public, mais ensuite condamné par l'auteur, qui dit lui-même : « Quand je vins à revoir mon ou-» vrage de sang-froid, je trouvai qu'un plan » qui m'avoit paru d'abord très-judicieux, n'é-» toit en aucune façon raisonnable : nul ordre, » nulle liaison dans les idées; des objets pré-» sentés sous un faux jour, etc. » Et puis : « Au » lieu de corriger mon parallèle incorrigible, » j'en fis deux ouvrages séparés et absolument » nouveaux. »

Ses principaux ouvrages sont:

Observations sur l'Histoire de France, précédées d'un *Éloge historique* qui a partagé le prix à l'académie des inscriptions et belles-lettres.

Observations sur l'Histoire de la Grèce; Observations sur les Romains. Ces deux ouvrages, qui forment un volume, furent regardés comme dignes de faire pendant à celui de Montesquieu, sur les Romains.

Principes de Négociations.

Droit public de l'Europe, fondé sur les traités.

Entretiens de Phocion, et les *Principes de Morale.* L'histoire que Phocion trace dans ses *Entretiens,* fut regardée comme celle des Français. Cet ouvrage fut également accueilli du public et de tous les corps littéraires, lesquels, si Mably l'avoit voulu, se seroient empressés de l'adopter pour un de leurs membres. Dans les *Entretiens de Phocion,* l'auteur donne, avec beaucoup de précision, les idées les plus justes de la vertu patriotique, et des devoirs réciproques entre l'état et les citoyens (*). Quelques passages dans ce livre, où l'on croyoit que l'auteur s'écartoit des opinions reçues, donnèrent lieu à la Sorbonne de le censurer.

(*) Les Entretiens de Phocion parurent en 1763, et la société de Zurich couronna cet ouvrage, ayant fondé un prix de six cents francs pour le meilleur livre qui paroîtroit dans l'année.

Mably garda un silence profond, et l'orage passa.

De l'Étude de l'Histoire, et *de la Manière d'écrire l'Histoire*, ouvrages composés pour l'instruction du prince de Parme. Celui *de la Manière d'écrire l'Histoire* fit une grande sensation dans le public, à raison de ce que l'amour-propre de quelques auteurs s'y trouvoit extrêmement blessé. Au reste, ce n'est pas la meilleure production de Mably, quoiqu'il y déploie une grande connoissance des historiens anciens et modernes. On l'accuse d'avoir trop déprimé ceux-ci, et d'avoir beaucoup trop exalté les autres. Cette prédilection pour les anciens l'a jeté peut-être dans des écarts, et a produit en lui une admiration portée à l'extrême, en faveur des républiques grecque et romaine, ayant l'air de les préférer à tout autre gouvernement.

Son ouvrage *de la Législation, ou Principes des Loix*, a été fort admiré par les uns, et par d'autres, a été regardé *comme le rêve d'un homme de bien*.

« En général, les compositions de l'abbé de
» Mably sont sérieuses, et même sévères : son
» style est austère et grave, comme les sujets
» qu'il a traités. On n'y trouve point ni cette
» recherche

» recherche d'esprit, ni cette enluminure, ni » ces défauts brillans qui caractérisent les pro» ductions du jour : il parle plus à la raison » qu'aux sens. Il n'a jamais prostitué sa plume » ni à la faveur, ni à l'esprit de parti : il ne » s'abaissa point, pour plaire à la multitude, » à prendre le goût à la mode et le ton du » jour, à caresser les opinions dominantes. Il » préféra des vérités sérieuses à des choses » agréables; ses ouvrages en sont la preuve : » ses *Observations sur les Grecs et les Romains*, » ce livre fait le pendant de celui de Montes» quieu; ce n'étoit pas une petite entreprise » de dire des choses nouvelles et de se faire » lire après ce grand homme. *Le Droit public* » *de l'Europe*, écrit pour des hommes d'état, » et même pour de simples citoyens, a été » traduit dans toutes les langues : ses *Principes* » *de Négociation* servent d'introduction à cet » ouvrage. On trouve dans les *Entretiens de* » *Phocion* les matières approfondies et épui» sées sans effort, sans sécheresse, sans diffu» sion. Cette saine raison, si rare dans ce siècle, » y marche d'un pas ferme, le flambeau à la » main, et découvre sur sa route des vérités » profondes, enchaînées les unes aux autres, » formant un tout aussi instructif, que pensé

» avec justesse et sagement digéré. Ses *Obser-*
» *vations sur l'Histoire de France*, sont l'his-
» toire de notre ancien gouvernement et de
» ses révolutions. L'auteur appeloit ce livre
» son testament. Dans les *Doutes proposés aux*
» *Économistes*, l'auteur bat en ruine un sys-
» tême qu'il avoue dangereux autant que ri-
» dicule.

» Un ouvrage du *Gouvernement de Pologne*,
» lui acquit l'estime et la reconnoissance de
» cette nation. Plusieurs personnes regardent
» son livre *de la Législation ou Principes des*
» *Loix*, comme son chef-d'œuvre. Pour goûter
» cet ouvrage, il faut déjà de l'instruction;
» quoique les jugemens qu'il porte sur Vol-
» taire et Robertson, dans sa *Manière d'écrire*
» *l'Histoire*, aient paru trop sévères, on y trouve
» d'excellentes choses. L'*Étude de l'Histoire*
» a été imprimée à la suite du *Cours d'Études*
» par Condillac, et étoit destinée à l'éducation
» d'un prince. Quelques passages hardis qui
» s'éloignoient des opinions vulgaires, excitè-
» rent des réclamations contre les *Principes de*
» *Morale* (*). »

De tous les ouvrages de l'abbé de Mably,

(*) Les Trois Siècles de la Littérature française.

c'est peut-être *Phocion* ou les *Entretiens de Phocion,* qui est le plus agréablement écrit.

Ses *Principes de Morale* sont fort bien discutés; mais on leur reproche de donner de temps en temps dans la morale relâchée; et quoique Caton le censeur eût félicité un jeune homme d'avoir mieux aimé entrer dans un lieu lubrique, que de séduire la femme de son voisin, ce n'étoit pas une raison pour l'abbé de Mably, d'autoriser une pareille licence dans un pays où les mœurs et la religion sont très-différentes de celles des Romains.

Dans sa *Manière d'écrire l'Histoire,* il représente Voltaire comme n'ayant ni honte, ni goût, ni jugement, pour avoir dit *qu'on ne fait pas les hommes à coups de plume.* Il ne rapporte pas en entier le texte de Voltaire, lequel, en parlant du père Petau, de Cadmus, et de Deucalion, dit, et même assez agréablement : *Le père Petau fait des hommes à coups de plume, comme Deucalion en faisoit à coups de pierres.* La critique tombe sur ce fameux jésuite, pour avoir, dans sa Chronologie, porté à un nombre excessif le dénombrement des Hébreux.

CONDILLAC.

Etienne Bonnot de Condillac, frère de l'abbé de Mably, naquit à Grenoble en 1715.

Une littérature étendue et éclairée, un grand sens, un jugement sain, une métaphysique claire et profonde, un caractère solide et égal, une ame forte mais sensible, des mœurs sévères pour lui-même sans être austères pour les autres; grave et silencieux dans le monde, gai et doux dans la société privée : tels sont les traits qui forment le portrait qu'on nous a donné de l'abbé de Condillac.

On lui proposa en 1764 d'être précepteur de l'Infant don Ferdinand, prince de Parme, petit-fils de Louis XV (*). L'abbé Millot fut nommé sous-précepteur; et ces deux hommes-de-lettres, qui furent dans la suite de l'académie française, se rendirent ensemble au lieu de leur destination. M. de Keralio (**) étoit en même

(*) Marie-Louise-Élisabeth, fille de Louis XV, épousa en 1739 Philippe, Infant d'Espagne, duc de Parme.

(**) M. de Keralio vit encore (novembre 1803.) Il a quatre-vingt-neuf ans, jouit d'une fort bonne santé, et qui plus est, a conservé intactes toutes ses facultés intellectuelles.

Traité des Systémes, où il prouve, par des exemples, que beaucoup de systémes qui ont obtenu le plus grand succès, sont fondés sur des hypothèses souvent erronées, et rarement bien approfondies.

Traité des Sensations, où il montre la connexion entre nos idées et nos sensations, et la manière dont les idées sont produites par les sens.

Traité des Animaux, où il établit que les animaux ont une ame sensitive et raisonnable, quoique point immortelle; les facultés intellectuelles de l'homme surpassant à l'infini celles des animaux. Il attaque le système de Descartes adopté par Buffon sur la nature des animaux: il l'attaque d'une manière victorieuse; et on y trouve une critique bien faite sur quelques passages de l'*Histoire de l'Homme*, de Buffon.

Son *Cours d'Études*, composé pour l'instruction du prince de Parme, a mérité et reçu en général les plus grands éloges. Dans la partie de ces études qui traite de l'histoire, on voit que l'auteur est pénétré de l'amour de la justice et des sentimens d'humanité. Il montre que les ruses et la mauvaise foi dans la politique ne sont pas seulement inutiles, mais

» n'assemblent que des nuages sur des objets » qui auroient besoin de tous les rayons du » soleil? Appellera-t-on profondeur un gali» matias inintelligible? Et M. Diderot, qu'on » n'a estimé quelque temps que parce qu'on » ne le comprenoit pas, peut-il se flatter de » figurer un jour à côté de M. l'abbé de Con» dillac, si la postérité est assez sage pour » vouloir être éclairée autrement que par des » énigmes?

» Dans le même temps que l'abbé Millot » écrivoit l'histoire pour la jeune noblesse de » Parme, l'abbé de Condillac écrivoit son » *Cours d'Études* pour l'héritier des mêmes » états. Son livre, admirable à beaucoup d'é» gards, laisse encore beaucoup à desirer : il » ne commence guère l'histoire qu'aux Grecs; » et tous les temps antérieurs, il les laisse dans » les ténèbres; il ne dit presque rien du pre» mier empire des Assyriens, des Phéniciens, » des Éthiopiens, des Égyptiens, de tous ces » peuples chez lesquels sont toutes les origines. » Faute d'avoir étudié ces quatre peuples pri» mitifs, il arrive souvent à l'abbé de Con» dillac d'expliquer ensuite les constitutions » des autres peuples par des hypothèses ingé» nieuses; il cherche trop les faits dans la

secte philosophiste; devenu l'admirateur enthousiaste de Voltaire, qui l'enchaînoit par l'éclat de sa renommée, ainsi que par l'appât de ses louanges, M. de La Harpe, au commencement de son entrée dans le monde, embrassa des erreurs auxquelles, dix ans avant sa mort, il eut le courage, au milieu des dangers que chaque mot lui attiroit, de renoncer publiquement, et de faire sa profession de foi d'après la doctrine de la religion catholique; religion dans laquelle il avoit été élevé.

M. de La Harpe, ainsi que beaucoup d'autres personnes estimables, crut voir dans l'assemblée des états-généraux, une occasion de procurer non seulement au peuple un soulagement à ses maux, mais encore à la nation entière une sage et stable liberté. On voit que, comme Montesquieu avant lui, M. de La Harpe avoit toujours en vue une forme de gouvernement semblable à celle de l'Angleterre: il la desiroit avec ardeur; et né avec ce caractère qui se roidit par l'opposition, qui s'enflamme par la contrariété, craignant aussi que cet objet de ses vœux ne vînt à lui échapper, il se laissa entraîner par des hommes qu'il ne connoissoit pas, mais qu'il abandonna dès qu'ils eurent dévoilé leurs desseins. Alors il éleva la voix

contre eux : il plaida la cause de la religion et des mœurs; il fut traîné en prison, et n'échappa au supplice que par un de ces heureux hasards dont on trouve des exemples dans l'histoire de ces temps calamiteux. Il obtint même sa liberté; mais au 18 *fructidor* (*), il vit son nom inscrit sur la liste fatale de ceux que le directoire condamnoit à être déportés à Cayenne; cependant il eut également le bonheur d'échapper à ce cruel exil.

En 1802, il reçut l'ordre de s'éloigner de Paris. Il eut ensuite la permission d'y revenir; et quelques semaines après son retour, le gouvernement ayant rétabli l'académie française sous le titre de *Seconde Classe de l'Institut national*, le nom de M. de La Harpe, ainsi que celui de plusieurs autres anciens membres de l'académie, se trouva inscrit parmi les nouveaux reçus.

« M. de La Harpe », dit M. de Châteaubriant, « quitta ce monde entre sept et huit heures du » matin. Il conserva toute sa tête, jusqu'à son » dernier moment. Il put sentir avec reconnois» sance ce que le ciel faisoit pour lui. . . . . .

» Il a montré le plus grand courage et la

(*) 4 septembre 1797.

» piété la plus sincère, pendant sa longue ma-
» ladie. Il se fit lire plusieurs fois les prières
» des agonisans. M. de Fontanes se présenta
» un jour au milieu de cette triste cérémonie :
» *Mon ami,* lui dit le mourant, en lui tendant
» une main desséchée, je remercie le ciel de
» m'avoir laissé l'esprit assez libre, pour sentir
» combien cela est consolant et beau; c'est à-
» la-fois le dernier regard du chrétien et de
» l'homme-de-lettres.... »

M. de La Harpe, dans un codicile à son testament, dit :

« Je rétracte tout ce que j'ai écrit et imprimé,
» ou qui a été imprimé sous mon nom, de
» contraire à la foi catholique, ou aux bonnes
» mœurs; le désavouant, et, en tant que je
» puis, en condamnant et réprouvant la pro-
» mulgation, la réimpression et représentation
» sur les théâtres.

» Je rétracte également toute proposition
» erronée qui auroit pu m'échapper dans ces
» différens écrits.

» J'exhorte tous mes compatriotes à entre-
» tenir des sentimens de paix et de concorde;
» demandant pardon à ceux qui ont cru avoir
» à se plaindre de moi, comme je pardonne

» bien sincèrement à ceux dont j'ai eu à me » plaindre. »

J'ai quelquefois eu l'occasion de me trouver dans les sociétés avec M. de La Harpe; et je vous dirai qu'il paroissoit alors avoir un certain air de suffisance, qui ne prévenoit nullement en sa faveur, et qui, malgré ses talens, l'étendue et la variété de ses connoissances, étoit cause que beaucoup de personnes s'éloignoient de lui, au lieu de le rechercher. Depuis la révolution, je ne l'ai point revu; mais d'autres m'ont assuré qu'en renonçant à ses liaisons avec les *nouveaux philosophes*, il sembloit s'être démis également de leur intolérance et de leur orgueil. Pénétré de repentir pour les erreurs dans lesquelles il étoit tombé, on le voyoit devenir moins confiant dans ses propres lumières; et loin de s'impatienter qu'on fût d'un sentiment différent du sien, il discutoit avec calme les raisonnemens qu'on lui opposoit.

M. de La Harpe débuta très-jeune dans la carrière des lettres, par différens morceaux de poésie. En 1764, il donna sa tragédie de *Warwick*, qui eut le plus grand succès; mais ses autres ouvrages dramatiques, quoique plusieurs d'entre eux aient été bien reçus du public, et qu'ils soient restés au théâtre, ne

répondirent cependant pas aux hautes espérances que ce début d'un jeune homme de vingt-cinq ans avoit données. Ses ouvrages sont très-nombreux : on en compte jusqu'à cinquante-quatre volumes *in-8°.*; et on nous fait espérer de voir bientôt ses œuvres posthumes. Ses écrits déjà imprimés consistent dans des *Héroïdes*, des *Odes*, des *Poésies diverses*, des *Mélanges littéraires et philosophiques*, des *Dissertations* et des *Discours sur différens objets*; *Éloges de Charles V, roi de France*; *d'Henri IV, de Fénélon, de Catinat, de Racine, de Voltaire*, parmi lesquels plusieurs ont été couronnés; différentes tragédies; une petite comédie en un acte, intitulée *les Muses rivales*; deux drames, *Mélanie*, et *Barnevel*; *les Douze Césars*, traduit de Suétone; la *Traduction de la Lusiade du Camoens*; et son *Cours de Littérature*, dont j'ai déjà parlé. Son *Abrégé de l'Histoire générale des Voyages* étoit une spéculation de libraire; cependant, comme il y a de l'ordre et de la méthode, c'est un ouvrage qui seroit utile à ceux qui n'ont pas le loisir ou l'envie de lire les ouvrages écrits par les voyageurs eux-mêmes.

Les opinions philosophiques de M. de La Harpe, se font principalement remarquer dans

ses discours académiques. *Sa philosophie s'étoit concentrée dans un déisme qu'il laissoit plutôt deviner qu'il ne l'affichoit; il paroissoit ignorer que le déisme est un sentiment, et non une religion; qu'un sentiment intéresse peu la société; que la religion, au contraire, attache l'homme à l'homme, les hommes à l'état, et l'état à la divinité. Lorsque de profondes réflexions lui rendirent cette vérité sensible, il la défendit avec la même force de raisonnement qu'il avoit employée jusqu'alors contre quelques abus particuliers; abus tels qu'il s'en glisse dans tout ce qui est ancien, et qu'on n'attaque presque jamais sans se préparer des maux bien plus grands que ceux dont on espère s'affranchir* (*).

Comme juge et critique, et comme auteur

(*) Notice sur La Harpe, dans l'ouvrage intitulé : *Répertoire du Théâtre français*, par M. Petitot.

Je demande à l'auteur de l'ouvrage dont j'ai tiré cette citation, qu'il me soit permis de différer de son sentiment à l'égard du *déisme*. Le déisme est ce qu'on appelle la *religion naturelle*, pour la distinguer de la *religion révélée;* c'est l'adoration d'un seul et souverain Être, rémunérateur de la vertu et vengeur des crimes. Il y a des peuples qui n'en professent pas d'autre, tels par exemple que les *Sikes*, dans l'Indostan.

lui-même, M. de La Harpe occupera assurément une place distinguée parmi les écrivains du dix-huitième siècle; mais malgré toute l'estime qui lui est due à tant de titres, on ne sauroit lui accorder un rang parmi les grands écrivains du siècle qui l'a précédé.

En suivant la marche de ses écrits, on voit les divers sentimens qui le guident lorsqu'il parle de Voltaire. Dans la première partie de sa carrière, il en est presque l'aveugle admirateur; dans la dernière, il semble quelquefois le regarder comme un maître qui lui a enseigné de faux principes, ou plutôt comme une maîtresse qui, par ses charmes, l'avoit séduit et entraîné dans des écarts fâcheux; mais au milieu des sentimens que ces réflexions lui inspirent, il ne peut pas se dépouiller de sa première prédilection : c'est l'effet des impressions qu'il avoit reçues dans sa jeunesse. Il étoit alors ambitieux de lui plaire; peut-être avoit-il cherché à l'imiter, car on peut douter que La Harpe fût né avec le véritable génie de la poésie.

La vie de M. de La Harpe offre un grand exemple de ces erreurs dans lesquelles l'amour-propre et la vanité de se faire un nom par des opinions nouvelles et hardies, ont

plongé

plongé beaucoup de personnes, ornées d'ailleurs de ces talens qui auroient pu les rendre précieuses au public. M. de La Harpe, comme il nous le raconte lui-même, commença par se déclarer le partisan le plus zélé de la *secte philosophiste*. Heureusement qu'il ne resta pas toujours dans cet état d'aveuglement; et la conversion qui s'opéra dans lui, prouve d'une manière frappante la force et la puissance des sentimens religieux sur toute ame qui, rentrant en elle-même, ne veut suivre d'autre impulsion que celle qui lui est donnée par la vérité et par la raison, quand on est assez heureux pour savoir en profiter.

Il est essentiel d'observer que lorsque M. de La Harpe rétracta publiquement ses erreurs, et qu'il dénonça et condamna lui-même les principes qu'il avoit si long-temps professés, toutes les considérations humaines s'y opposoient; aucune assurément ne pouvoit l'engager à affecter la piété au milieu des destructeurs de la religion. En persévérant dans ses anciennes erreurs, il avoit, par le crédit dont il jouissoit comme littérateur, ainsi que par ses talens, tout à espérer; en y renonçant, il s'exposoit à la ruine certaine de sa fortune, à l'indigence même, à être traîné en prison, comme

cela ne manqua pas de lui arriver; enfin, à être conduit à l'échafaud.

Il est également important d'observer que M. de La Harpe n'a point fait la rétractation de ses erreurs sur le lit de mort, moment où l'on pourroit alléguer que l'esprit affoibli par la maladie, se laisse aisément persuader. Non, les prétendus philosophes n'ont point ici ce refuge, refuge cependant auquel ils ont eu si souvent recours. Quand M. de La Harpe fit cet acte de contrition, sa santé, ainsi que ses facultés intellectuelles, étoient dans toute leur vigueur. Dégagé de l'influence des passions, il a été rappelé à ses devoirs par un examen réfléchi, et par les malheurs qui alors désoloient sa patrie. M. de La Harpe voyoit dans ces désastres, les justes châtimens d'un Dieu irrité, ainsi que des preuves convainquantes de l'insuffisance de notre foible raison pour nous guider, lorsque nous nous détachons des secours de la religion. On a observé que le génie et le talent de M. de La Harpe, paroissoient, depuis sa conversion, c'est-à-dire pendant les dix années qui précédèrent sa mort, avoir pris de nouvelles forces, et que ce qui est sorti de sa plume depuis cette époque, est, de tout ce qu'il a écrit, ce qu'il y a de plus profond et

GABRIEL SENAC DE MEILHAN.

Ces *Essais sur la Littérature française* sont précédés de l'extrait d'une lettre que M. de Meilhan m'a fait l'honneur de m'adresser à leur sujet. Lorsqu'il les lut, ils étoient dans un état très-informe, et beaucoup moins étendus qu'ils ne le sont aujourd'hui. Je viens d'apprendre avec le plus sensible regret, qu'après de longues souffrances, produites par une santé délabrée et par des chagrins, il a enfin terminé sa carrière, le 16 août 1803, dans la ville de Vienne en Autriche, où il s'étoit retiré depuis quelques années.

M. de Meilhan, quatre jours avant sa mort, étant sorti pour voir un de ses amis, fut saisi d'un refroidissement, et en rentrant chez lui il se sentit indisposé. Vu l'extrême foiblesse où il étoit déjà, son état devint bientôt alarmant. On fit venir son confesseur, qui resta deux heures avec lui (*). Après s'être confessé, M. de Meilhan fit son testament, ayant toute

(*) Se croyant en danger de mourir, il y a à-peu-près deux ans, il s'étoit également confessé, et avoit été administré.

pour être placé à l'Hôtel-de-ville, avec cette inscription :

Gabriel Senac de Meilhan, Intendant
du Hainault.

Valentinensis Civitas, Beneficiorum Memor,
Offerebat, anno M. DCC. LXXXIII (*).

La province lui doit plusieurs établissemens salutaires, qui prouvent en même temps sa sagesse et son humanité. Il a fait bâtir un hôpital extrêmement spacieux; il a fait aussi reconstruire les prisons, qui étoient dans un endroit mal-sain. Il établit des places gratuites à Saint-Amand, en faveur des indigens qui venoient se tremper dans les boues; remède dont l'efficacité, en certaines maladies, est universellement reconnue, mais dont, jusqu'à cet établissement, les gens riches seuls pouvoient profiter. Il fit élever, dans l'endroit même où se donna la bataille de Denain, une colonne sur laquelle on grava les deux vers de la Henriade relatifs à cet événement :

Vous voyez dans Denain, l'audacieux Villars,
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars.

(*) Il y a une belle gravure de ce portrait.

Et plus bas on lit :

Cette Pyramide a été élevée par les soins de Gabriel Senac de Meilhan, Intendant du Hainault. Ce monument a été conservé, de même que les allées de Meilhan à Marseille.

Il a été chargé souvent de commissions particulières; et il avoit tellement donné des preuves de ses talens pour l'administration, qu'on a parlé plusieurs fois de l'appeler à la place de contrôleur-général. Il avoit émigré, il y a environ douze ans, et s'étoit retiré à Venise, lorsqu'il reçut une invitation de l'impératrice Catherine pour se rendre à Pétersbourg. Il partit, et reçut de cette grande princesse l'accueil le plus distingué, avec un traitement honorable. L'impératrice voulut lui faire écrire, auprès d'elle, l'histoire de Russie; mais soit pour quelque mécontentement qu'il éprouva à la cour de Russie, soit au sujet du climat qui ne convenoit pas à sa santé, il quitta ce pays avec le consentement de l'impératrice, qui lui accorda, pour sa vie, une pension d'environ mille louis. M. de Meilhan devoit continuer d'écrire l'histoire de Russie; et parmi les différens matériaux qui lui furent remis pour la composer, j'ai vu une cinquantaine de

pages in-folio écrites entièrement de la main de Catherine. Quelque temps après qu'il eut quitté la Russie, il demanda la permission de changer sa pension en une somme une fois payée. L'impératrice y consentit; mais avant que les ordres nécessaires fussent expédiés, sa majesté mourut. Alors tout fut changé : cet arrangement ne put avoir lieu; et son successeur au trône fit annoncer à M. de Meilhan que sa pension étoit supprimée (*).

Avant de se rendre en Russie, il avoit parcouru différentes cours de l'Allemagne, qu'il visita encore à son retour. Le feu prince de Kaunitz l'avoit fait venir à Vienne; et il eut avec ce ministre plusieurs entretiens sur les affaires de France, touchant lesquelles, à sa demande, il lui remit un mémoire très-intéressant. Je l'ai entendu souvent en discourir, et j'ai toujours observé qu'il en portoit un jugement également dégagé des illusions et des préjugés. Le feu roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, le traita avec distinction, et lui fit présent d'une boîte richement garnie en diamans de

(*) J'ai appris depuis, et d'une manière très-certaine, que l'empereur Alexandre lui avoit envoyé dernièrement la somme de vingt-cinq mille francs.

diverses

diverses couleurs, laquelle avoit été portée par le grand Frédéric.

Le style de M. de Meilhan est quelquefois négligé; mais il est en général clair et coulant, et n'offre jamais rien de pénible à l'esprit, qui le suit toujours avec aisance. On trouvera dans ses ouvrages peut-être plus de conception que de profondeur, plus d'agrément d'esprit que de dialectique; mais on y trouve aussi des réflexions fines, des apperçus justes, et des combinaisons d'où il tire des résultats qu'on ne sauroit lui disputer. Il écrivoit avec une grande facilité; mais pour travailler de suite, il lui falloit un sujet qui l'intéressât vivement, sans quoi bientôt il se lassoit. Il commençoit des ouvrages, puis les laissoit à l'écart, les reprenoit ensuite, et quelquefois aussi les abandonnoit entièrement.

Ses œuvres imprimées sont:

Considérations sur les Richesses et le Luxe.

Considérations sur l'Esprit et les Mœurs.

Les Deux Cousins, petit roman écrit à la campagne, dans une couple de jours, à la suite d'une conversation de société.

Mémoires d'Anne de Gonzague, princesse palatine. Tout le monde, au commencement, crut que ces mémoires étoient véritables, tant

l'auteur avoit bien saisi le caractère et l'esprit de la princesse palatine, ainsi que l'esprit des affaires et des intrigues dans lesquelles cette femme célèbre avoit été engagée.

Les Principes et les Causes de la Révolution en France.

Du Gouvernement, des Mœurs, et des Conditions en France, avant la Révolution.

Traduction des Annales de Tacite.

L'Émigré, roman mêlé d'incidens véritables.

Mélanges philosophiques et littéraires.

Et un *Exposé* ou *Apologie* de la conduite du duc de Brunswick dans la campagne dite *de Champagne*; campagne qui n'est devenue que trop fameuse. Cet ouvrage, peu connu, a été écrit, pour ainsi dire, sous les yeux de ce prince. M. de Meilhan y avoit été aidé, pour les faits, par le général *****, qui avoit accompagné le duc dans cette expédition. L'ouvrage achevé, M. de Meilhan, d'après ce qu'il m'a dit lui-même, en fit la lecture au duc, qui en parut d'abord fort satisfait. Il fut imprimé; mais tout-à-coup, soit pour des raisons politiques, soit que le duc ne voulût pas impliquer ceux sur lesquels son apologie portoit évidemment censure, il desira que cette apologie fût supprimée : il y mit beaucoup de

TABLE

DES MATIERES

DU SECOND VOLUME.

Fin de la Table du second Volume.

